



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

D - H

Houdry, Vincent

Lyon, 1716

G.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75863](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75863)

la foi nous frappe? La pensée seule de l'éternité & du salut nous priveroit de tout ce qu'il y a de plus piquant & de plus agréable dans nos divertissemens. *Le même.*

G

G L O I R E .

V A I N E G L O I R E , V A N I T É , O S T E N T A T I O N ,
L o u a n g e s , A p p l a u d i s s e m e n s , & c .

A V E R T I S S E M E N T .

ON a déjà averti que la vaine gloire étant une espece ou un effet de l'orgueil, dont nous parlons au sujet de l'Humilité; c'est aussi là proprement le lieu de mettre ce que nous en avons recueilli: mais que nous avons jugé plus à propos d'en faire un sujet particulier, parce qu'il fournit assez dequoi remplir plusieurs discours de Morale, & que d'ailleurs c'eût été embrasser trop de matieres de le confondre avec l'autre, qui est déjà assez ample & abondant de lui-mesme.

Nous donnerons donc ici ce que nous avons ramassé sur la vaine gloire; vice si ordinaire, mesme aux gens de bien, & qui passent pour vertueux, & c'est pour cela mesme qu'il est plus dangereux que cet orgueil outré, qui rend les superbes odieux à Dieu & aux hommes; du moins il est plus difficile de s'en défendre, à cause qu'il se glisse dans les meilleures actions qu'il corrompt, & dont il fait perdre le merite. Nous y ajouterons ce qui a coutume de causer cette vanité, sçavoir, les louanges & les applaudissemens: les choses dont on tire vanité, & les signes qu'on en donne, par les paroles & par les actions; & en un mot, tout ce qui a rapport à ce sujet.

Or quoi que nous ayons entierement distingué la vaine gloire de l'orgueil; on voit cependant assez, qu'il est difficile de parler de l'un, sans retomber quelquefois dans l'autre, ou du moins sans dire quelque chose qui soit commun à ces deux vices; de mesme qu'on ne peut exhorter à la fuite de la vanité, ou de la vaine gloire, sans porter à l'humilité. Ces deux sujets ont trop de liaison pour n'avoir rien de commun.

P A R A G R A P H E P R E M I E R .

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I. IL n'est rien de plus injuste que la vaine gloire; il n'est rien de plus injurieux à Dieu; rien de plus funeste & de plus pernicieux à l'homme. C'est ce qui peut faire les trois Points d'un discours.

Premier Point. Il n'est rien de plus injuste. Si je cherche à m'attirer l'estime & les louanges des hommes, ou c'est pour des qualitez que je crois avoir, & c'est une vanité frivole: pourquoi se glorifier, dit Saint Paul, d'un bien que je n'ai pas de moi-même, & que je ne possède que par emprunt? ou c'est pour de bonnes actions & pour des vertus, & c'est une vanité dangereuse & injuste; car ou ces vertus ne sont qu'apparentes, ou elles sont vraies: si elles ne sont qu'apparentes, c'est un sujet de confusion pour moi, & non pas de gloire: si elles sont vraies, Dieu en est le principal auteur par sa grace, & je n'y ai que tres-peu de part. Si je fais ces bonnes actions pour m'attirer la gloire des hommes, alors mes vertus deviennent des vices, mes bonnes œuvres des pechez. Si je cherche à plaire tout ensemble à Dieu & aux hommes, peut-être ne plairai-je pas aux hommes, sûrement je déplairai à Dieu, & n'aurai nul merite devant lui. Si sans avoir cherché les louanges des hommes, je m'y plais quand ils me les donnent, si je n'en perds pas tout le merite, au moins je le diminue beaucoup.

Second Point. La vaine gloire est injurieuse à Dieu; il n'y a que Dieu à qui la gloire appartienne: *Soli Deo honor & gloria.*

C'est un bien inaliénable qu'il s'est réservé à lui seul; il veut bien nous communiquer tous ses autres biens; il veut bien se donner lui-même à nous: mais pour sa gloire, il n'en veut faire part à personne; la vouloir partager, c'est la lui vouloir enlever; il regarde comme un sacrilege usurpateur quiconque s'en veut attirer la moindre partie. Ce n'est pas connoître Dieu que de juger qu'il y a quelque autre que lui qui merite de la gloire; c'est le mépriser, que de ne mépriser pas l'estime des hommes pour meriter celle de Dieu, qu'on n'a qu'à ce prix; mais c'est l'outrager que de préférer l'estime des hommes à l'estime de Dieu: car dès-là que j'agis pour avoir l'estime des hommes, je perds celle de Dieu; c'est-à-dire, je hazarde une estime qui est la regle du vrai merite, pour acquérir une estime vaine, frivole, aveugle, qui ne me rend ni meilleur, ni plus heureux; qui me rend, dès-là que je la cherche, plus mauvais, & par conséquent plus malheureux, digne récompense d'une préférence si injuste, & si indigne.

Troisième Point. La vaine gloire est funeste à l'homme, parce qu'elle lui fait prendre beaucoup de peine sans fruit: la grace ne fait pas pratiquer plus d'austeritez aux plus austeres Penitens, n'inspire point plus d'exatitute aux plus fervens Religieux, n'engage point les hommes Apostoliques à de plus grands travaux, que la vaine gloire fait les esclaves. Mais la vaine gloire qui engage un

homme à toutes les peines, le prive du fruit qu'il en pourroit attendre; comme il n'a semé que du vent, selon le langage de l'écriture, il ne moissonne que du vent. Mais non seulement elle le prive du fruit de ses peines, & lui fait perdre tous les merites qu'il pouvoit acquerir; elle change le bien en mal, & d'un sujet de merite, en fait un sujet de condamnation: la vaine gloire trouve le secret de mener un homme en enfer par un chemin qui pouvoit le conduire au Ciel. Peut-on concevoir rien de plus funeste, & puis-je avoir trop d'horreur d'un vice qui a de si facheuses suites?

II. Le peché de vaine gloire à trois choses qui nous le doivent rendre odieux, & nous obliger à nous en défendre.

1°. C'est un peché qu'on peut appeller inutile, dont il ne nous revient aucun profit, ni aucun fruit: car cette vaine estime & cette reputation qui nous enfle le cœur, n'est que du vent, & est le plus souvent imaginaire; elle ne nous apporte aucun fruit; nous n'en sommes ni plus grands ni plus parfaits; c'est seulement une vaine complaisance d'un bien qui n'est qu'en idée, & qui ne nous donne rien. 2°. C'est un vice servile: car il n'y a personne plus esclave, que celui qui l'est de la vaine gloire; il nous tient dans une rude servitude, nous fait faire mille bassesses, nous oblige même à de penibles travaux, & à entreprendre des choses facheuses pour soutenir une reputation douteuse, fragile, & inconstante. 3°. C'est un vice tres-préjudiciable: car il nous fait perdre le fruit & la recompense de nos bonnes actions; souvent même il nous attire le mépris des hommes, quand ils s'apperçoivent de notre vanité; & enfin il est la cause de plusieurs grands pechez qui causent notre perte & notre damnation.

III. Nous pouvons considerer ce peché de vaine gloire,

1°. Par rapport à Dieu qu'elle prive de l'honneur qui lui est dû; c'est un larcin qu'on lui fait, & qu'il n'est pas resolu de souffrir, en qui que ce soit: *Gloriam meam alteri non dabo.* 2°. Par rapport à nous-mêmes qui usurpons cette gloire, qui la recherchons, ou qui nous l'attribuons; mais au lieu de nous procurer un avantage que nous regardons comme le plus précieux de tous les biens naturels, nous nous privons par là de la recompense de nos vertus, en perdant tout le merite de nos bonnes actions. 3°. Par rapport au bien même que nous prétendons acquerir, ou avoir acquis, qui est l'estime & les louanges des hommes, bien fragile, inconstant, & le plus souvent imaginaire.

IV. On peut aussi s'arrêter au seul dommage que la vaine gloire nous cause.

1°. Elle nous fait travailler en vain, & sans esperance d'aucune recompense pour le Ciel. 2°. Non seulement elle nous fait perdre le merite de nos bonnes actions, & de nos vertus; mais elle change ces vertus mêmes en autant de vices. 3°. Elle nous attire les châtimens de Dieu, souvent dès cette vie, par la confusion, où il permet que nous tombions pour punir notre vanité.

V. 1°. LA vanité, ou le desir de la gloire mondaine, est un vice qui naît avec nous, ou plutôt que nous apportons avec nous en naissant; nous l'avons hérité de nos premiers peres, & nous pouvons rapporter les

Tome II

desordres auxquels il nous porte, & le mal qu'il nous cause. 2°. C'est le dernier vice dont on se défait, un ennemi qui attaque les plus grands Saints, jusqu'à la mort, & qui nous vaine souvent par la victoire même que nous avons remportée sur lui. 3°. C'est celui qui fait la plus grande occupation de notre vie, parce que la plus grande partie travaille pour la vanité: les uns pour acquerir ou s'attacher une vaine gloire, les autres pour entretenir la vanité d'autrui, comme les artisans, & les autres qui ne subsistent que par la vanité des hommes qui leur donnent de l'emploi.

1°. C'est la grande sagesse d'un Chrétien, de fuir la gloire, & de s'efforcer de la meriter par ses vertus & par ses bonnes actions. 2°. C'est la folie des gens du monde de la rechercher, & de ne se point mettre en peine de la meriter.

Nous pouvons considerer trois choses dans la gloire que nous attendons des hommes, ou que nous recherchons avec tant d'ardeur.

1°. Elle est vaine, elle en porte le nom; c'est-à-dire, qu'elle est vuide, qu'elle n'a rien de solide, & que nous n'en devons esperer nulle utilité & nul fruit. 2°. Elle est fautive; c'est-à-dire, qu'elle n'a rien de réel; puis qu'elle ne subsiste que dans l'imagination des hommes, qui se figurent ce qui n'est pas en effet, ou tout autrement qu'il n'est. 3°. Son instabilité & son peu de durée: car souvent les hommes passent d'une extrémité à l'autre en un même jour, des applaudissemens aux imprécations.

1°. Nous ne devons jamais faire nos actions; ni en pratiquer aucune par vaine gloire; c'est-à-dire, pour être loués & applaudis des hommes. Le mal qui arrive de là est grand, & infiniment à craindre. 2°. Nous ne devons non plus nous désister de faire le bien, de crainte de succomber à la tentation de vaine gloire, ni nous en excuser sous ce prétexte. Voilà deux illusions, dont il faut se débarrasser; qui feront le partage de ce discours.

COMBIEN la vanité est dangereuse dans les Ecclesiastiques.

1°. Elle les rend incapables d'annoncer la verité. Car leur mauvais exemple détruira l'effet de leurs paroles, quand on s'appercevra que c'est la vanité qui les fait parler. 2°. Elle les fait abuser de leur ministère, en ne recherchant que les louanges, & les applaudissemens des hommes dans leurs plus saintes fonctions. 3°. Elle les rend injustes & interessés dans les exercices de la charité par l'acception qu'ils font des personnes, & les ménagemens qu'ils ont pour les uns plutôt que pour les autres.

On peut concevoir de la vanité pour trois sortes de biens qui en sont comme l'objet & la cause.

1°. Pour les biens & les avantages de la nature, comme l'esprit, la force, la beauté; & alors la vanité est injuste: *Quid habes quod non accepisti?* 2°. Pour les avantages extérieurs & hors de nous, comme les richesses, les amis, les emplois; & cette vanité est ridicule. 3°. Pour les vertus, & les biens naturels; & elle est imple.

1°. CEUX qui desirent & qui poursuivent la gloire, font voir qu'ils ne la connoissent pas. Il faut leur faire concevoir ce que c'est, combien elle est vaine & fragile. 2°.

Xx 2

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

Isaïe 42.

1. ad Cor.

4.

Ceux qui en font les plus dignes, font ceux qui la méprisent davantage, & qui la recherchent le moins.

XII.

On peut prendre pour dessein & pour partage d'un Discours, ce passage de Saint Augustin, sur le Pseaume 7. *Inanis gloria hujus seculi fallax est suavis, infructuosus labor, & perpetuus timor.*

1°. La gloire est une chose agréable, qui nous flatte doucement, mais elle nous trompe & nous abuse; il faut faire voir comment, & pourquoi. 2°. *Infructuosus labor.* C'est un travail infructueux, qui ne nous produit aucun fruit solide, ni aucune utilité. 3°. *Perpetuus timor.* Elle nous tient dans une crainte perpetuelle de la perdre, nous donne de l'inquietude pour la conserver, & pour ne pas déchoir du credit, & de la reputation qu'on a acquise.

XIII.

Il y a comme trois degrez par lesquels l'esprit d'orgueil fait monter ceux qu'il voit portez à la vanité, & avides de la gloire.

Le premier, est de leur persuader qu'ils sont quelque chose, d'où ils conçoivent une vaine complaisance des avantages qu'ils possèdent; & pour rabattre cette vanité, il faut faire voir le peu de sujet que nous avons de nous estimer.

Le second, est de leur faire croire qu'ils sont plus que les autres; & il faut montrer qu'il y a une infinité de personnes qui les sur-

passent dans les choses même pour lesquelles ils se préfèrent aux autres, & que ceux-là même à qui ils se préfèrent, les surpassent en d'autres choses, peut-être plus considerables.

Le troisieme, est de les porter jusqu'à croire qu'il n'y a rien au-dessus d'eux, ce qui est le plus insupportable orgueil; ainsi le demon au premier pas les aveugle, au second il les rend injustes, au troisieme il les rend impies.

Saint Chrysostome reconnoit trois sources, ou comme il parle, trois racines de la vaine gloire, dont on peut faire un discours, pour en inspirer le mépris.

La premiere, est la folie; car c'est une grande folie de courir après une chose qui fuit, d'embrasser une ombre qui nous échappe, & de s'attacher à une chose si fragile & si inconstante.

La seconde, c'est une bassesse de cœur & d'ame, quoi qu'on s'imagine qu'il n'y ait que les grandes ames, qui y soient sensibles.

La troisieme, est l'ignorance de Dieu & des choses éternelles, ce qui nous fait estimer un bien qui est si peu de chose.

1°. On peut faire voir le tort & l'injure que ce péché fait à Dieu en lui ravissant sa gloire, qui est son bien dont il est si jaloux.

2°. Le tort & le dommage qu'il nous fait à nous-mêmes, en nous privant du fruit & du merite de nos bonnes actions.

XIV.

XV.

PARAGRAPHE SECON D.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints
Ecces.

Saint Augustin, liv. 5. de *Civ. Dei*, c. 13. & 14. montre combien ce vice de la vaine gloire est dangereux, & comme il faut vaincre ce desir déreglé; après avoir fait voir au ch. 12. ce qu'il a fait faire aux Romains: & au ch. 19. il donne la difference entre le desir de dominer, & la passion d'acquiescer de la gloire.

Le même, *lib. de beata vita*, considere la vaine gloire comme un écueil, contre lequel vont échouer ceux qui dans la mer de ce monde tendent à l'éternité.

Le même, sur le Pseaume 48. montre que ceux qui aiment la vaine gloire en ce monde, seront méprisez dans l'autre.

Le même, *lib. de corrept. & grat.* montre combien il est injuste de nous glorifier de nos merites, puisque tout notre pouvoir vient de la grace de Dieu.

Le même, sur le Pseaume 102. expliquant ces paroles, *Homo, sicut fenem dies ejus*, montre qu'il n'y a rien en ce monde qui merite notre estime, & de quoi nous puissions nous glorifier.

Le même, *Serm. de verbis Apostoli*, sur ces paroles: *Qui gloriatur, in Domino gloriatur*, montre que toute la gloire appartient à Dieu, & que l'homme ne s'en doit rien attribuer.

Le même, *Serm. 2. de verbis Domini*, montre qu'il se faut donner de garde de faire ses actions par un motif de vaine gloire; il enseigne la même chose, *lib. de ovibus* c. 9.

Le même, sur le Pseaume 147. fait voir l'imprudence & la folie de ceux qui cherchent de la gloire dans leurs bonnes actions.

Le même, ou celui qui est l'Auteur des Soliloques, montre que tout ce que nous faisons de bien vient de Dieu.

Le même, ou l'Auteur du livre, de con-

stitu virt. & vit. montre qu'il faut tellement faire nos bonnes actions devant les hommes, qu'on ne les fasse pas pour en être vu.

Saint Gregoire, *part. 4. Pass.* montre que la vaine gloire est une fornication spirituelle.

Le même, *lib. 31. Moral.* montre en quoi consiste ce péché de la vaine gloire.

Le même, *lib. 2. Moral.* montre que les personnes même les plus saintes, & les plus parfaites, tombent souvent dans ce péché. Et au liv. 4. ch. 21. il fait voir que Dieu leur laisse souvent des imperfections pour les guerir de ce vice.

Le même, au liv. 16. ch. 5. expliquant ces paroles de Job: *Et stultus subvertit fundamentum illorum*, montre l'aveuglement de ceux qui aiment une gloire fragile & de peu de durée au préjudice de la gloire éternelle.

Le même, au liv. 17. ch. 15. parle de la fragilité de la gloire mondaine.

Le même, liv. 6. ch. 5. expliquant ces paroles: *Vidi stultum firmâ radice*, montre le peu de fondement qu'il y a à faire sur la gloire de ce monde.

Saint Jérôme, en la Vie de Saint Hilarion, dit bien des choses sur le mépris qu'on doit faire de la vaine gloire.

Le même, sur le 4. ch. de Zacharie, fait voir qu'il y a tres-peu de personnes qui méprisent la vaine gloire.

Le même, *Epist. ad Pammachium*, montre combien un Saint doit mépriser la gloire du monde.

Le même, dans l'Epître à un ami qu'il instruit dans la science de la loi divine, montre par l'exemple des Saints combien on doit mépriser cette vaine gloire.

Le même, sur le ch. 10. de l'Ecclesiaste, montre combien l'honneur & la gloire sont injustement distribuez dans ce monde.

Saint Ambroise, liv. 4. sur Saint Luc, expliquant ces paroles : *ostendit illi omnia regna mundi in momento*, fait voir que l'honneur & la gloire qu'on reçoit en cette vie est de peu de durée.

Saint Chrysostome, Homel. 3. sur Saint Matth. montre qu'il faut mettre en oubli nos œuvres, de crainte d'en concevoir de la vanité.

Le même, liv. 1. sur le 3. ch. d'Ezechiel, montre la différence qu'il y a entre la gloire de Dieu & la vaine gloire du monde.

Le même, Homel. 3. de *verbis Isaïe*, compare la vaine gloire à un Pirate, qui attaque un vaisseau quand il revient chargé de précieuses marchandises.

Le même, lib. 2. de *compunct. cord.* montre en quoi nous devons plus particulièrement craindre la vaine gloire.

Le même, a une Homelie entiere sur ce sujet, c'est la 43. du 5. Tome.

Le même, Homel. 24. sur le ch. 11. de la seconde aux Corinth. expliquant ces paroles : *quoniam multi gloriantur secundum carnem*, montre que c'est une sorte vanité de se glorifier des biens & des avantages extérieurs.

Le même, Homel. 7. in cap. 3. *Epist. ad Coloss.* dépeint la vanité de l'honneur & de la gloire du monde.

Le même, Homel. 17. sur l'Épître aux Romains, fait voir la folie de ceux qui cherchent les louanges des hommes.

Le même, Homil. 47. ad *Popul. Antiach.* compare le desir de la gloire du monde à une tempête furieuse, qui agite la mer.

Le même, Homel. 15. sur Saint Matth. regarde la vaine gloire comme un vice particulier.

Le même, Serm. 58. sur le même Saint Matthieu, déclame contre la vanité de ceux qui tirent gloire de leur noblesse.

Saint Basile, in *Constit. Monast. c. 16.* dépeint le tort & le mal que ce vice nous cause.

Le même, in *Regulis brevioribus regul. 282.* montre que ceux qui font leurs actions pour la gloire font des ouvriers d'iniquité.

Le même, dans l'Oraison 17. parle de ce vice.

Cassien, lib. 7. de *Institut.* en parle aussi amplement.

Saint Cyprien, *Serm. de jejuniis & tentationibus*, montre fort au long qu'il faut faire ses bonnes actions en secret, de peur de la vaine gloire.

Le même, livre 3. sur le 3. ch. de l'Épître aux Romains, montre que nous n'avons nul sujet de nous glorifier de quoi que ce soit.

Saint Bernard, *Serm. de Nativ. Joan. Baptiste*, compare les personnes qui courent après la vaine gloire, à la lune qui est inconstante dans sa figure.

Le même, *Serm. 14. in Psalm. 90.* compare la vaine gloire, au basilic qui tué en regardant.

Louïs de Grenade parle de la vaine gloire dans la Guide des pecheurs, liv. 2. chapitre 4.

Saint François de Sales, *Introduct. à la Vie devoté*, 3. Partie, ch. 4.

Alphonse Rodriguez, Part. 1. *Traité 3. ch. 2. & les suivans.*

Jacobus Alvares, de *extinct. vitiorum.* Tome 2. liv. 1. ch. 15. & 16.

Drexellius, in *Amuss.* cap. 4. & 5.

Eusebius Nierembergius, de *Adorat. inspir. & verit.* lib. 2. c. 21.

Le P. Suffren, Tome 1. de l'Année chrétienne, *Traité de la Conversation*, sect. 7. où il montre qu'il faut retrancher les discours de vanité & d'ostentation.

Joannes Lopes, in *Epit. Sanct.* lib. 18. c. 5.

Dandinus, in *Ethicis sacris*, a un long *Traité de la vaine gloire*, contenant 21. chapitres.

Bernardinus Rossignolus, lib. 2. de *Discipl. cap. 24.*

Didacus de la Vega, de *virtutibus & vitiis, titulo Superbia.*

Le P. Haineuve, en la 4. Partie de l'Ordre, discours 42. de l'Humilité.

Livre intitulé, *Guerre aux vices*, traite en particulier du vice de la vaine gloire.

Tous ceux qui ont parlé de l'humilité, n'ont pas omis de parler de la vanité qui lui est contraire.

Louïs de Grenade, *Domin. 10. post Pentec.* Les Prédicateurs.

Mathias Faber, *Conc. 3. in seriam cinerum, & in Domin. 3. post Epiph.* in auct. Them. 5.

& Them. 2. in *Domin. 24. post Epiph.*

Le P. Grizel, en son Carême, a un Sermon particulier sur ce sujet.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Tome 3. des sujets particuliers.

Le même, en parle encore dans le Sermon pour le premier Lundi de Carême.

Le P. Duneau, Sermon pour le 15. Dimanche après la Pentecôte, parle de la vanité des honneurs du monde, & du danger qu'il y a d'en abuser.

Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes, en fait une sur la vaine gloire, qui peut passer pour un discours entier sur ce sujet.

Les Reflexions du P. Népveu sur cette matiere font aussi des Sermons abregés.

Dans les Homelies Morales, le 3. Point de l'Homelie pour le premier Dimanche de Carême, est sur la vaine gloire, dont le Fils de Dieu fut tenté par le demon.

Dans les Essais de Sermons pour le Carême, second dessein pour le Mardi de la 4. Semaine, il est parlé de ce vice.

Ceux qui ont fait des discours sur l'humilité, & sur l'orgueil, ont aussi parlé de la vaine gloire, de la vanité & de l'ostentation, comme des choses qui entrent naturellement dans leur sujet.

La plupart de ceux qui ont fait des Lieux communs sur la vaine gloire, les ont compris sous le titre de l'orgueil. Voici cependant ceux qui en ont parlé plus en particulier.

Bufée, in *Panario.* } Titul. *Vana Gloria.*

Labata, in *Thesaur.* }

Raynerius de Pisis in *Pantheolog.* a ramassé tout ce qu'en enseigne la Theologie là-dessus.

Hortus Pastorum, in *Tuba Sacerdotali, Tract. 1. lect. 5.*

Ceux qui ont ramassé des matieres sur ce sujet,

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Nolite declinare post vana, 1. Reg. c. 12.

NE vous détournez point du Seigneur, pour suivre des choses vaines.

Tome II.

X 3

Les Livres spirituels & autres.

Nolite multiplicare loqui sublimia, gloriantes. Ibid. c. 2.

Hoc scio à principio, ex quo positus est homo super terram, quod laus impiorum brevis sit, & gaudium hypocrite ad instar puni. Jobi 20.

Superbiam nunquam in tuo sensu, aut in tuo verbo dominari permittas. Tob. 4.
Vir vanus in superbiam erigitur. Jobi 11.

Ipsè (Deus) novit hominum vanitatem. Ibid.
Universa vanitas, omnis homo vivens. Psal. 38.

Homo vanitati similis factus est. Psal. 143.
Qui hominibus placent, confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos. Psal. 52.

Qui in multitudine divitiarum suarum gloriantur. Psal. 48.

Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate? Psal. 51.

Mox ut honorificati fuerint & exaltati; deficientes, quemadmodum fumus deficient. Psal. 36.

Fili hominum, ut quid diligitis vanitatem, & queritis mendacium? Psal. 4.

Non nobis Domine, non nobis; sed nomini tuo ad gloriam. Psal. 113.

Laudet te alienus, & non os tuum: extraneus, & non labia tua. Prov. 27.

Noli extollere te in faciendo opere tuo. Eccli. 10.

Cuncta subjacent vanitati. Eccli. 3.

In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui extollaris. Eccli. 11.

Vanitate seducti sumus. 2. Esdrae c. 1.

Gloriam meam alteri non dabo. Isai. 48.

Omnis caro fœnam, & omnis gloria ejus quasi flos agri. Isai. 40.

Da gloriam Domino Deo Israël. Josue 7.

Ambulaverunt post vanitatem, & vani facti sunt. Jerem. 2.

Vana sunt opera eorum, & visu digna. Idem. 51.

Vani sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei. Sapient. 13.

Quasi qui apprehendit umbram, & persequitur ventum, sic & qui attendit ad visa mendacia. Eccli. 34.

Non gloriatur sapiens in sapientia sua, & non gloriatur fortis in fortitudine sua, & non gloriatur dives in divitiis suis; sed in hoc gloriatur, qui gloriatur, scire & nosse me, quia ego sum Dominus. Jerem. 9.

Ponite corda vestra super vias vestras; seminastis multum, & intulistis parum. Aggæi 1.

Ventum seminabunt, & turbinem metent. Osee 8.

A verbis viri peccatoris ne timueritis: quia gloria ejus sterens, & vermis est: hodie extollitur, & cras non invenietur. 1. Machab. cap. 2.

Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis: alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum, qui in Cœlis est. Matth. 6.

Cum facis elemosynam, noli tubâ canere ante te, sicut hypocrite faciunt. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam. Idem, ibidem.

Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, & gloriam, quæ à solo Deo est, non queritis? Joann. 5.

Qui à semetipso loquitur, gloriam propriam querit. Joann. 7.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. Joann. 8.

Dilexerunt gloriam hominum magis, quam gloriam Dei. Joann. 12.

Evanescent in cogitationibus suis, dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Ad Rom. 1.

Cessez de vous glorifier avec des paroles insolentes.

Voici ce que je sçai, & ce qui a toujours été vrai depuis que l'homme a été créé sur la terre; que la gloire des impies passe bien vite, & que la joye de l'hypocrite n'est que d'un moment.

Ne souffrez jamais que l'orgueil domine, ou dans vos pensées, ou dans vos paroles.

L'homme vain devient superbe, & s'élève par son orgueil.

Dieu connoît la vanité des hommes.

Tout homme qui vit, & tout ce qui est dans l'homme, n'est que vanité.

L'homme est devenu semblable au néant même.

Ceux qui tâchent de plaire aux hommes, sont tombez dans la confusion, parce que Dieu les a mépritez.

Ceux qui se glorifient dans la multitude de leurs richesses.

Pourquoi vous glorifiez-vous dans votre malice, vous qui n'êtes puillant que pour commettre l'iniquité?

Les pecheurs n'auront pas plutôt été honorez & élevez dans le monde, qu'ils tomberont, & s'évanouiront comme la fumée.

Enfans des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité, & recherchez-vous le mensonge?

Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire; mais donnez-la à votre nom.

Qu'un autre vous loue, & non votre bouche; que ce soit un étranger, & non pas vos lèvres.

Ne vous élevez point en faisant votre œuvre.

Tout est soumis à la vanité, en ce monde.

Ne vous glorifiez point dans votre vêtement, & ne vous élevez point au jour que vous ferez en honneur.

Nous avons été seduits par la vanité & le mensonge.

Je ne cederai point ma gloire à un autre.

Toute chair n'est que du foin, & toute sa gloire n'est que comme la fleur des champs.

Donnez la gloire au Seigneur, au Dieu d'Israël.

Ils ont suivi la vanité, & ils sont devenus vains eux-mêmes.

Leurs ouvrages sont des ouvrages vains, & dignes de risée.

Tous les hommes qui n'ont point la science de Dieu, ne font que vanité.

Celui qui s'attache à de fausses visions, est comme celui qui embrasse l'ombre, & poursuit le vent.

Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, que le fort ne se glorifie point dans sa force, que le riche ne se glorifie point dans ses richesses; mais que celui qui se glorifie, mette sa gloire à me connoître, & à sçavoir que je suis le Seigneur.

Appliquez vos cœurs à considérer vos voyes; vous avez semé beaucoup, & vous avez peu recueilli.

Ils ont semé du vent, & ils moissonneront des tempêtes.

Ne craignez point les paroles de l'homme pecheur, parce que toute sa gloire n'est que de l'ordure, & que la pâture des vers. Il s'élève aujourd'hui, & il disparaîtra demain.

Prenez bien garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardez; autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Pere qui est dans le Ciel.

Lorsque vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites. Je vous dis en verité qu'ils ont déjà reçu leur récompense.

Comment pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns les autres, & qui ne cherchez point la gloire de Dieu seul?

Celui qui parle par soi-même, cherche sa propre gloire.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

Ils ont plus aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu.

Ils se font égarez dans leurs vains raisonnemens, & voulant passer pour sages, ils sont devenus fous & insensés.

Non qui seipsum commendat, ille probatus est; sed quem Deus commendat. 2. ad Corinth. 10.

Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? 1. ad Corinth. 4.

Mihi pro minimo est ut a vobis iudicem, aut ab humano die. Ibidem.

Sufficiencia nostra ex Deo est. 2. ad Cor. 3.

Gloria nostra hec est, testimonium conscientia nostra. 2. ad Corinth. 1.

Non est bona gloriatio vestra. 1. ad Cor. 5.

Si gloriari oportet, quæ infirmitatis meæ sunt, glorificabor. 2. ad Corinth. 11.

Non efficiamur inanis gloria cupidi, invicem provocantes, invicem iridentes. Ad Galat. 5.

Qui gloriatur, in Domino gloriatur. 1. ad Corinth. 1.

Quorum gloria in confusione ipsorum. Ad Philipp. 4.

Nolite gloriari, & mendaces esse adversus veritatem. Jacobi 3.

Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à soi-même, qui est vraiment estimable; mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage.

Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'avez point reçu?

Pour moi je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit.

Toute notre capacité vient de Dieu.

Le sujet de notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience.

Vous n'avez pas sujet d'être si vains & si glorieux. S'il faut se glorifier de quelque chose, je me glorifierai de mes peines & de mes souffrances.

Ne nous laissons point aller à la vaine gloire, nous piquant les uns les autres, & étant envieux les uns des autres.

Que celui qui se glorifie, ne se glorifie qu'au Seigneur.

Des gens qui mettent leur gloire dans leur propre honte.

Ne vous glorifiez point, & ne mentez point contre la vérité.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

L'exemple de Saül montre que l'honneur & les dignitez donnent de la vanité.

Rien n'est plus capable de corrompre un cœur, & de lui inspirer des sentimens de vaine gloire, que de se voir honoré, & élevé à une haute dignité: car alors l'expérience fait voir qu'on prend tout un autre air, & qu'on méprise avec fierté, ceux qu'on regardoit auparavant comme ses égaux. Nous le voyons dans l'exemple de Saül, qui avant que d'être élevé à la dignité royale, avoit de grandes vertus, menoit une vie innocente, & sur-tout, étoit humble & modeste; comme il le fit bien voir, lorsque Samüel lui déclara que Dieu l'avoit choisi pour être Roi d'Israël, & lui dit que tout ce qu'il y avoit de meilleur devoit être pour lui. Il répondit humblement, qu'il n'ignoroit pas la bassesse de son extraction, que sa famille étoit la dernière de la Tribu de Benjamin la plus petite de toutes. Il témoigna ensuite combien il avoit imprimé avant dans le cœur ce bas sentiment de lui-même, lorsque le Prophete ayant assemblé le peuple, pour l'élection d'un Roi, le sort tomba sur lui; car il s'étoit tellement caché pour fuir cette dignité, qu'on eut bien de la peine à le trouver. Mais, ô Dieu! qu'il changea de conduite, quand il fut élevé à la royauté; puisqu'il fut si jaloux de sa gloire, qu'il ne pût souffrir les louanges qu'on donnoit à David, pour avoir tué un Géant formidable à toute l'armée d'Israël; il en devint si furieux qu'il ne pût jamais voir de bon œil celui qui lui avoit rendu un service si considérable.

L'exemple de David montre qu'il faut attribuer à Dieu la gloire de ses bonnes actions.

On trouve dans l'Ecriture beaucoup d'exemples de ceux qui bien loin de s'attribuer la gloire des heureux succès de leurs entreprises, l'ont renvoyée au Seigneur avec de solennelles actions de grâces, & lui en ont marqué leur reconnaissance. Ainsi fit David après avoir vaincu Goliath; & long-temps après cette généreuse action, lorsqu'il eut fait la dépense, & les préparatifs nécessaires pour bâtir le Temple; le peuple en témoigna sa joye, & ne manqua pas de louer la prévoyance & la piété du Roi. Mais David ne prit nulle part à ces applaudissemens, & attribua toute la gloire à Dieu, par ce beau Cantique, qui est rapporté au chap. 29. du liv. 1. des Paralipomenes, où l'on ne peut voir de plus humbles actions de grâces, & plus dignes d'un Prince, qui reconnoit tenir toute sa

grandeur de Dieu.

Au second livre des Rois, l'Historien sacré rapporte comme une action d'une grande générosité, la déference de Joab, Général des armées de David. Il assiégeoit la ville de Rabbath, Capitale des Ammonites; les affaires étoient en si bons termes, qu'on étoit prêt de donner l'assaut, & d'emporter la ville de vive force. Joab dépêcha un courier à David, pour lui apprendre l'état où étoit le siège, & le presser de s'y rendre au plutôt, afin d'avoir l'honneur d'avoir pris la ville, & d'y entrer triomphant, & afin qu'on ne lui attribuât point la gloire d'une action si éclatante. C'est la conduite que nous devons garder dans tous nos ministères; de vouloir que Dieu ait seul la gloire de tous les bons succès, dans ce que nous entreprenons par son ordre, & par son secours: *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

Ce que fit Joab pour céder à David l'honneur de la prise d'une ville.

Pf. 113.

Quoi que ce péché de vaine gloire nous semble un des plus légers, & dont on se reconnoit le plus aisément coupable, il ne laisse pas de déplaire extrêmement à Dieu, jusqu'à qu'il l'a souvent puni en cette vie par de plus rigoureux supplices, que les crimes les plus atroces. Il ne faut que lire dans l'Ecriture, comme il l'a puni en la personne de David, quoi qu'il fût l'homme selon son cœur, pour avoir voulu sçavoir les forces de son Etat, & combien d'hommes il en pouvoit tirer pour lever une puissante armée: il en coûta à David la perte de plusieurs milliers d'hommes pour punir ce péché. Ezechias, quoi qu'un des plus saints Rois d'Israël, auquel Dieu prolongea la vie en faveur de sa piété, pour avoir montré ses trésors avec ostentation aux Ambassadeurs du Roi des Assyriens, fut averti par un Prophete, qu'ils seroient un jour enlevés avec ses enfans, & transportés en Babylone. Sans parler de la punition de Nabuchodonosor, de Sennacherib, d'Antiochus, d'Herodé Agrippa, & d'autres qui ont poussé la vanité jusqu'au dernier excès de l'orgueil.

Punitions que Dieu a tirées de ce péché de vaine complaisance.

Les exemples & les préceptes du Fils de Dieu sur le mépris des louanges, & de la vaine gloire, sont en grand nombre dans l'Evangile. Tantôt il proteste qu'il ne cherche point sa propre gloire, mais qu'il a uniquement en vue celle de son Pere: *Egonon quero Joann. 8.*

L'exemple du Fils de Dieu.

gloriam meam, sed ejus qui misit me. Tantôt il se retire de la foule du peuple, pour éviter les applaudissemens que lui attiroient ses miracles. Il s'enfuit même une fois après le miracle de la multiplication des pains, sçachant le dessein que cette multitude de peuple, qui en avoit été rassasiée, avoit pris de le choisir pour Roi. Tantôt il attribue & renvoye à son Pere toute la gloire de ses actions. Assez souvent, lorsqu'il avoit fait les miracles les plus éclatans, il défendoit à ceux en faveur de qui il les faisoit, de les publier. Il ordonna aux trois Disciples, qui avoient été témoins de sa Transfiguration, de n'en point parler qu'après sa Resurrection. Il imposa même silence au demon, lorsque forcé par la grandeur des miracles du Sauveur, il publioit qu'il étoit le Fils de Dieu. Il ne s'est pas contenté de donner cet exemple, il a voulu faire une leçon à ses Apôtres de cette importante maxime. Il les reprit de la vaine complaisance qu'ils avoient à la vûe des miracles qu'ils faisoient en son nom, & leur rapporta la chute du premier des Anges, causée par une vaine complaisance, qu'il avoit eue dans ses perfections : *Videbam satanam sicut fulgur de Cælo cadentem* : Il les a avertis, que quand ils auroient fait quelque bien par le secours de sa grace, bien loin de s'en élever & d'en tirer de la gloire, ils ne devoient se regarder que comme des serviteurs inutiles; & enfin il leur a ordonné de ne point faire leurs bonnes actions pour être vûs des hommes; c'est-à-dire, pour s'attirer leurs louanges & leur approbation. C'est aussi pour reprimer cette vaine complaisance, qu'il leur défendit d'affecter le vain titre de maître, & de rechercher en quoi que ce soit, des marques de distinction.

Luc. 10.

L'exemple de la sainte Vierge.

L'exemple de la sainte Vierge est aussi remarquable sur ce sujet. Car nous voyons comme elle reçut les louanges que lui donna l'Ange, qui la salua comme la Mere de son Dieu. Comme elle tint ensuite cette faveur secreta, & en attribua toute la gloire à Dieu, lorsque Sainte Elisabeth lui en fit des conjouissances. Pendant la vie du Sauveur, nous ne voyons point qu'elle ait eu de part aux applaudissemens qu'on donnoit à son

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Il y a une gloire qui est vaine, & une autre qui est solide & véritable.

Pf. 138.

Non est bona gloriatio vestra. 1. ad Corinth. 5. C'est un problème, qui n'est pas moins curieux, qu'il est agréable; & c'est Saint Thomas même qui le propose, sçavoir, si c'est un vice ou une vertu, d'aimer la gloire, d'y aspirer & d'y prétendre; problème qui est en effet plus difficile, qu'il ne paroît d'abord par la seule exposition qu'on en fait. Car si c'est un bien & une vertu, que deviendra l'humilité chrétienne, qui consiste à la mépriser, & à la rejeter? & que devons-nous penser de la doctrine du souverain Maître, qui nous a enseigné de parole & d'exemple à fuir l'éclat, & à aimer l'obscurité & l'oubli? Si c'est un mal & un vice, comment la gloire sera-t-elle le prix de la vertu, & comment Dieu la promet-il pour récompense de la vertu? *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* Ce problème se peut expliquer & résoudre par la distinction qu'il faut faire de la gloire qui est vaine, & de celle qui est solide & véritable, dont nous avons déjà parlé, & que nous allons encore expliquer plus clairement.

Non efficiamur inanis gloriae cupidi. Ad Galat.

Fils, ni qu'elle ait fait gloire d'en être la Mere, au lieu qu'elle en a voulu prendre à sa croix, & à ses humiliations.

Le digne Précurseur de l'humilité, aussi-bien que de la divinité du Messie, est aussi remarquable par cet endroit. Non seulement il ne put souffrir qu'on lui donnât la qualité de Christ, qu'il ne meritoit point; mais il cacha même celle de Prophete, dont le Seigneur l'avoit orné. Il eût pu dire qu'il avoit l'esprit & la vertu d'Elie; puisque l'Ange, qui prédit sa naissance, dit qu'il marcheroit devant le Messie, avec l'esprit & la vertu d'Elie. Il eût pu répondre qu'il étoit Prophete; puisque selon le témoignage de Jesus-Christ même, il étoit plus que Prophete: & cependant il assure qu'il n'est rien de tout cela. Preslé enfin de dire qui il étoit, & quel sentiment il avoit de lui-même, tout autre que lui eût fait valoir les avantages de sa naissance, l'honneur d'être proche parent du Desiré des nations; tout autre occupé, & enyvré de sa propre estime, & de ses merites personnels, se seroit représenté la reputation qu'il s'étoit acquise, le nombre & la qualité des Disciples qui l'avoient suivi; mais loin d'avoir ces retours flatteurs, malgré cette celebre ambassade dont on l'honore, il répond qu'il n'est qu'une voix.

L'exemple de s. Jean-Baptiste.

Que pouvoit dire Saint Paul de soi, qui ne fût vrai, quand il disoit: Si les autres sont Israélites, je le suis aussi; s'ils sont Disciples & Apôtres, je le suis comme eux: *In quo quis audeo, audeo & ego.* S'ils ont souffert dans l'exercice de leur ministère, je n'ai pas moins souffert qu'eux; à combien de dangers ai-je été exposé sur terre & sur mer? combien de fois ai-je fait naufrage? combien de playes ai-je reçues? Mais à peine a-t-il fait ce détail, que rentrant incontinent en lui-même, il avoué qu'il n'est pas plus sage pour cela de le dire: *ut minus sapiens dico;* jusq'à prier ses freres de lui pardonner s'il a parlé trop avantageusement de lui-même, de l'excuser, & de le supporter dans sa foiblesse: *Sed supportate me;* jusq'à leur dire qu'ils lui ont comme arraché malgré lui, ce témoignage qu'il a rendu de soi, & que ces paroles lui sont échappées: *Factus sum insipiens, vos me cogitis.*

L'exemple de s. Paul sur ce sujet.

2. ad Cor. 11.

Ibidem.

Ibidem.

2. ad Cor. 12.

5. L'Apôtre ne défend pas par ces paroles, tout desir de la gloire, ou de l'honneur; parce que ce desir est naturel à l'homme, & comme enté dans le fond de son être. L'homme est une créature noble, né pour la gloire à laquelle il se porte par un penchant incroyable. Outre que Dieu ayant voulu qu'il menât une vie sainte & vertueuse, il lui a proposé la gloire, qui en est la récompense. D'où vient que Saint Paul nous assure, que la gloire & l'honneur sont pour celui qui fait le bien: *Gloria & honor omni operanti bonum.* Ce que l'Apôtre défend donc de la part de son Maître, c'est la vaine gloire, & non la véritable & celle qui est solide; c'est-à-dire, non celle qui dépend de l'opinion des hommes, & qui n'est fondée que sur leur jugement, qui naît d'une vaine ostentation de vertu, de richesses, de grandeur, de talens naturels; car c'est ce qu'on entend par ce nom de vaine gloire; au lieu que la solide vient du jugement que Dieu fait de nous; car quoi qu'il nous soit inconnu, nous sçavons que le bien, la vertu, & les bonnes œuvres lui sont

Quelle est la gloire vaine, & quelle est la solide.

Ad Rom.

font agréables, & quand nous faisons ce que nous pouvons, alors, comme dit le même Apôtre, le témoignage de notre conscience fait notre gloire: *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientie nostræ.*

2. ad Cor. I.

La vaine gloire est justement comparée à l'ombre.

Quasi qui apprehendit umbram, sic & qui tenent ad visa mendacia. Eccli. 34. On n'a jamais mieux exprimé la fragilité, & le peu de constance de la vaine gloire qu'en la comparant à l'ombre; non seulement, parce que, comme on dit ordinairement, la gloire fuit celui qui la poursuit, ainsi que l'ombre fuit celui qui veut l'attraper: mais encore parce qu'elle ne représente que confusément & imparfaitement le corps qui la fait naître; car quelque beauté qu'il ait, & de quelque ornement qu'il soit paré, elle le représente tout noir, difforme, sans couleur, & sans les traits particuliers qui le distinguent; de sorte que par cette figure grossière, on ne peut bien le reconnoître: de même la gloire & les louanges mondaines, de quelque côté qu'elles viennent, ne représentent; & ne font jamais connoître la personne telle qu'elle est. Outre que l'ombre dépendant de la lumière du soleil, qui la produit par l'opposition de quelque corps opaque, est tantôt plus grande, tantôt plus petite; tantôt va d'un côté, & tantôt d'un autre; ainsi la gloire, qui dépend de l'opinion & du caprice des hommes, ne subsiste pas long-temps dans le même état.

On se fait une idole de la gloire mondaine.

Populus meus mutavit gloriam suam in idolum. Jerem. 2. C'est une chose qui a donné de l'étonnement au Prophète, ou plutôt à Dieu même, de voir que son peuple, qui pouvoit véritablement être appelé glorieux, après tant de merveilles que le Ciel avoit faites en sa faveur, a changé sa gloire en une idole. On demande l'explication de ces paroles. Voici celle d'un sçavant Interprete. C'est que ce peuple de Dieu, étant en possession d'une gloire véritable & solide, puisqu'elle venoit de Dieu même, l'a changée en une idole qui n'est rien, selon l'Apôtre; c'est-à-dire, qu'il a recherché une vaine gloire, fautive, & qui étant dépendante de l'opinion des hommes, ne subsiste aussi que dans leur imagination. Et ce qui est plus déplorable, c'est que les hommes font une idole de cette fautive gloire, à laquelle ils sacrifient souvent leur vie, leur salut, & tout le reste.

Combien Pestime & la bonne opinion des hommes est changeante.

Stultus ut luna mutatur. Eccli. 27. Saint Bernard nous assure que la vaine gloire nous fait recevoir le même traitement des hommes dont elle dépend, que la lune reçoit du soleil, selon qu'elle lui est opposée. Nous voyons que la lumière de la lune, parce qu'elle ne l'a pas de soi-même, mais qu'elle l'em-

prunte du soleil, n'est jamais en même état: *Crescit, decrescit, extenuatur, annihilatur & penitus non comparat.* Elle croît, elle décroît, elle devient petite, elle est anéantie, & ne paroît en aucune façon. Ainsi ceux qui attendent que les hommes les louent, pour les bonnes actions qu'ils font, tantôt sont grands, tantôt petits, quelquefois ils ne font rien, selon que les louanges des flatteurs en disposeront, & qu'ils s'aviseront de les louer ou de les blâmer, ou d'y trouver à redire: *Modò magni, modò parvi sunt, modò nulli, secundùm quod adulantium linguis vel vituperare placuerit, vel laudare.*

Succidite arborem, & prœcidite ramos ejus. Daniel. 4. La vaine gloire est semblable à cet arbre que Nabuchodonozor vit en songe, qui lui paroïssoit élevé jusqu'au Ciel, & qui couvroit toute la terre dans son étendue, dont les branches portoient tous les oiseaux, & l'ombrage couvroit tous les animaux, & les fruits nourrissoient tout ce qui a vie; en un mot, qui étoit élevé, solide, étendu, beau à merveille, & abondant en fruits. Mais comme ce Prince étoit ravi d'en contempler la beauté, voici qu'une voix forte se fit entendre du Ciel: Mettez la coignée à la racine de cet arbre; coupez ses rameaux, arrachez ses feuilles, faites fuir les bêtes qui reposent à la faveur de son ombre; si bien que cet arbre fut aussi malheureux en sa fin, qu'il paroïssoit glorieux en ses commencemens. C'est une naïve peinture de la gloire du monde, & l'issue de ceux qui s'élevent au-dessus des autres par une ridicule vanité, qui tombent enfin dans le mépris de tout le monde.

L'issue de la vaine gloire, qui finit ordinairement par le mépris.

Telas aranea texerunt. Isaïe 59. Il n'y a point de personnes à qui ces paroles du Prophète conviennent mieux qu'à ceux qui font leurs actions par un motif de vaine gloire; puisqu'ils ont toute la peine de la vertu, & qu'ils n'en ont ni le mérite, ni le fruit; semblables en ce point aux araignées qui travaillent & qui consomment leur substance à faire des toiles, qui sont subtiles & délicates à la vérité, & que l'art ne sçauroit imiter, mais que le vent dissipe, & qui ne servent qu'à prendre des mouches. De même ceux qui ne travaillent que par vanité, pour s'attirer des louanges & de vains applaudissemens, peinent & travaillent souvent avec plus d'assiduité & d'empressement que les autres, pour ne gagner que des louanges fades, dont ils se repaissent; encore ne les attrapent-ils, que des personnes qui se laissent prendre aux apparences, & qui donnent dans ce piège qu'on leur tend.

L'inutilité des actions faites par vanité.

PARAGRAPHE QUATRIEME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Inanis gloria hujus sæculi fallax est servitus, & infructuosus labor, & perpetuus timor, & periculosa sublimitas. August. in Psalm. 7.

Laudamus mendaciter, delectamur inaniter; & vani sumus qui laudamur, & mendaces qui laudant. Idem, in quadam Epist.

Alia quæcumque iniquitas in malis operibus exercetur, ut fiant; superbia verò & vana gloria bonis operibus insidiatur ut pereant. Idem, Epist. 109. ad Monachos.

Qui bene didicit vel expertus est vitiorum

LA vaine gloire du siècle, qu'on s'efforce d'acquiescer, est une servitude sous l'apparence de liberté, un travail infructueux, une crainte continuelle, & une élévation pleine de danger.

Nous donnons de fausses louanges, & nous sommes bien-aîsés d'en recevoir: ainsi ceux qu'on loue sont des gens pleins de vanité, & ceux qui les louent ne disent que des mensonges.

Tous les autres pechez consistent à faire de mauvaises actions; mais la vaine gloire tend des pièges aux bonnes, afin qu'on en perde tout le mérite.

Celui qui a appris par sa propre expérience, par quels

superandum gradus, intelligit hoc vitium inanis gloria, vel solum, vel maxime cavendum perfectus. Idem, in Psalm. 7.

Homo de ipso vana gloria contemptu vanius gloriatur. Idem, lib. 10. Confess. c. 38.

Qui de vanitate gloriantur, hac non est gloria, sed vera miseria. Idem, in Soliloq.

Non serè quisquam est, qui non humanam appetat gloriam. Idem, in Psalm. 1.

Quid sunt saculi honores nisi perversa vanitates? Idem.

Nonne falsa gloria, quando putatur id bonum esse quod malum est, & vitium virtus esse creditur & laudatur? Idem, in Joan.

Attende quo fine agis: si ut glorificeris, hoc prohibuit (Christus); si ut glorificetur Deus, hoc iussit. Idem, in Psalm. 95.

Sibi placentes, multum tibi displicent: non tantum de non bonis quasi bonis, verum etiam de bonis tuis, quasi suis. Idem, l. 10. Confess. c. 39.

In quantis sis minor tibi cogitandum est, non in quantis sis major; si enim cogitas quantum precessisti alterum, time tumorem; si vero cogitas quantum tibi deest adhuc, non inflaberis. Idem, Serm. 53.

Fugiendo gloriam, gloriam Paula merebatur, qua virtutem quasi umbra sequitur, & appetitores sui fugiens, sequitur contemptores. Hieron. in vita Sanctæ Paulæ.

Onusta incedis auro, bonis scilicet operibus; latro tibi vitandus est; hoc est vana & inanis apud homines gloria. Idem, Epist. 2. ad Eustoch.

Martyrium si idè fiat, ut admirationi & laudi habeamur à fratribus, frustra sanguis effusus est. Idem, in c. 5. Epist. ad Galat.

Nihil tam periculosum est quam gloria cupiditas, & animus conscientia virtutum tumens. Idem, ad Fabiolam de 42. mansion.

Tuba est omnis actus vel sermo, per quem ipsa operis iactantia designatur; tuba ergo canere est pompam vana laudis appetere. S. Chrysof. super Matth.

Non potest gloria servus homo, non omnium servus esse, & ipsis servilior mancipiis. Idem, Homil. 43. ad Popul. Antioch.

Nullus est in nobis appetitus tam tyrannicus, atque dominans ubique, & qui etiam facile possit sapientium oculos perstringere, nisi temperetur. Idem, Homil. 43. ad Popul. Antioch.

Evaniida est, & nihil habet stabile neque firmum, sed solum est oculorum deceptio, & priusquam appareat, avolat. Idem, Homil. 23. in Genesim.

Fieri non potest, ut qui gloria dulcedine captatur, magnum aliquid & egregium sapiat; sed ignominia illicè ipsum notari necesse est, & animi abjecti, infamis, atque exigui estimari. Idem, Homil. 2. in Joannem.

Ut tinea & vermes corrumpunt, ita & inanis gloria. Idem, Homil. 42. in Genesim.

Perfice opus, ne dum vis cogitationi vana restere, perdas opus bonum. Idem, in imperfecto opere in Matth.

Intolerabilis quadam mentis ebrietas est inanis gloria, qua pestiferà sibi inficit animam. Idem, Homil. 2. in Joan.

degrez on obtient enfin une entiere victoire de ses vices, reconnoit que la vaine gloire est le seul qu'ont à craindre même les plus parfaits.

Les hommes sont si portez à la vanité, qu'ils n'en font jamais paroître davantage, que dans le mépris qu'ils font paroître de la vaine gloire.

Ceux qui se glorifient des vains avantages qu'ils ont, n'acquiescent pas la gloire par ce moyen, mais plutôt ils font voir leur indigence & leur misere.

Il n'y a presque personne qui ne soit piqué du desir de la vaine gloire.

Que sont autre chose les honneurs du siècle que de grandes & criminelles vanitez?

N'est-ce pas une fausse gloire, quand on estime un mal, comme si c'étoit un bien; & qu'on loue le vice, comme si c'étoit une vertu?

Prenez garde & considérez attentivement à quelle fin tendent toutes vos actions: car si c'est pour s'attirer l'estime des hommes, voilà ce que Jesus-Christ défend; si c'est afin que Dieu en soit glorifié, c'est ce qu'il commande.

Ceux-là vous déplaisent, ô mon Dieu! qui s'applaudissent non seulement des choses qui leur semblent bonnes, & qui ne le sont pas; mais encore de vos biens, comme s'ils leur étoient propres.

Vous devez considerer en combien de choses vous êtes inferieur aux autres; & non pas en quoi, & de combien vous les surpassez: car si vous pensez à ce que vous avez au-dessus des autres, craignez l'orgueil & la vanité; au lieu que si vous considérez ce qui vous manque, vous ne vous enorgueillirez point.

La vertueuse Paule fuyant la vaine gloire, mérita la veritable; qui suit la vertu, comme l'ombre suit le corps; elle fuit, cette gloire, ceux qui la cherchent & qui la poursuivent, & elle suit ceux qui la méprisent.

Vous marchez chargée d'or, je veux dire pleine de bonnes œuvres; vous avez un rusé voleur à craindre & à éviter, c'est la vaine gloire & l'estime des hommes.

Si l'on souffre le martyre pour mériter la loüange & l'admiration de ses freres, c'est sans fruit, & sans mérite devant Dieu, qu'on a répandu son sang.

Rien ne nous expose à un plus grand danger, qu'un ardent desir de la gloire, qu'un esprit enflé du merita qu'il croit avoir.

Tout discours, ou toute action que nous employons pour faire sçavoir une bonne œuvre, est une trompette qui la publie; & ce que l'Evangile appelle sonner de la trompette, est chercher l'éclat dans les bonnes œuvres que l'on fait.

Il ne se peut faire qu'une personne esclave de la vaine gloire, ne soit en même temps esclave de tout le monde, & plus dépendante & asservie que les plus vils esclaves.

Il n'y a point de passion qui exerce en nous, & par tout ailleurs, une plus cruelle tyrannie, que le desir de la gloire, ni qui soit plus capable de séduire les plus sages, si on ne s'efforce de la moderer.

La gloire du monde est vaine & creuse, elle n'a rien de solide & de constant, elle fait seulement illusion aux yeux, & nous échappe & s'envole si-tôt qu'elle paroist.

Il ne se peut faire que celui qui est charmé du plaisir de se voir dans l'honneur & dans l'éclat, fasse jamais quelque chose de grand, ou conçoive quelque noble dessein pour la gloire de Dieu; il faut au contraire que dès-là il soit flétri de quelque marque d'ignominie, qui le fasse connoître pour un homme d'un petit esprit, pour un infame, & qui ne merite que le mépris de tous les hommes.

La vaine gloire est comme la tigne & les vers, qui corrompent tout ce qui est sain & entier.

Achievez ce que vous avez commencé, nonobstant la vaine gloire qui s'élève en votre cœur, de peur qu'en voulant la repousser, vous ne perdiez votre ouvrage en l'abandonnant.

La vaine gloire est une yvresse insupportable de l'ame, & un poison mortel qui l'infeste.

Ille maximè seipsum novit, qui se nihil esse existimat. Idem, Homil. 26. in Matth.

Thesaurum, qui non abscondit, prodit. Chrysol. Serm. 7.

Virtutes comitatur gloria, inheret vitiiis cognata confusio. Idem, Serm. 31.

Quæ utilitas homini, si ipsum totus orbis admiratur & laudat; conditor autem omnium & judex, qui decipi nequit, in die illo terribili condemnaturus sit? Chrysol. Hom. 23. in Gen.

O insipiens! quid tibi prodest hominum memoria, si ubi es, torqueris, & ubi non es, laudaris? Idem, in Matth.

Inanis gloria est dulcis spiritualium operum exspoliatrix; jucundus animarum nostrarum hostis, blandissima bonorum nostrorum depradatrix. Basil. in Const. Monial. c. 10.

Scopulus sub aquis latens est inanis gloria; huic allisus virtutis merces amisisti. S. Nilus.

Vicinum rectis actionibus superbia malum, & de proximo semper virtutibus insidiatur elatio: quia difficile est, ut laudabiliter viventem, laus non capiat humana. S. Leo, Serm. 4. de Quadrag.

Sapè bono operi dum laus humana obviat, mentem operantis immutat, quæ quamvis quæ sita non fuerit, tamen oblata delectat. Gregor. in Moralib.

Valdè perfectorum est, sic offensa opere auctoris gloriam querere, ut de illibata laude nesciat privatâ exultatione gaudere. Idem, lib. 22. Moral.

Qui pro virtute quam agit, humanos favores desiderat, rem magni meriti vili pretio venalem portat; undè Cæli regnum mereri potuit, inde nummum transitorii sermonis quarit. Idem, lib. 8. Moral. c. 28.

Inventus thesaurus absconditur, ut servetur: quia studium celestis desiderii à malignis spiritibus custodire non sufficit, qui hoc ab humanis laudibus non abscondit. Idem, Homil. 11. in Evang.

Depradari desiderat, qui thesaurum publicè portat in via. Idem, ibidem.

Qui inchoata virtutis ab humano honore laudem receperit, quasi ligni plantati fructus ante tempus comedit. Idem, l. 8. Moral.

Sub hoste quem prostermit moritur, qui de culpa quam superat, elevatur. Idem, l. 20. Moral.

Laus sua justos cruciat, iniquos exaltat. Idem.

Inanis gloria cum mentem vani hominis impleverit, in illa arrogantiam, hypocrisim, impietatem gignit. Ambrosius.

Plerique in suis lapsibus gloriuntur, & putant laudis esse, quæ criminis sunt. Greg. Nazianz. orat. 1.

Omnia vitia marcescunt, & devicta per singulos dies infirmiora redduntur; hoc verò dejectum acrius resurgit ad luctam, & cum putatur extinctum, suâ morte vivacius convalescit. Calpianus, lib. 11. Institut. c. 7.

Hac est subtilis inimici versutia, ut militem Christi propriis faciat telis occumbere, quem hostilibus armis non potuit superare. Idem, ibid.

Dæmon quos non potest vincere vitiiis suis, vincit virtutibus alienis. Armis quibus eliditur, surgit, & virtute quâ deicitur, dejicit. S. Fulgentius, Epist. ad Proban, c. 15.

Celui-là se connoît parfaitement, qui n'a nulle estime de soi-même.

Celui qui ne cache pas son trésor, s'expose à se le voir enlever & ravir.

La gloire accompagne la pratique des vertus, au lieu que la honte & la confusion est toujours attachée aux vices.

Quel bien revient à un homme d'être loué & admiré de tout le monde; si le Créateur & le Juge de tous les hommes, qui ne peut être trompé, le doit condamner au jour terrible du dernier jugement?

Insensé! de quoi vous fert d'être dans le souvenir des hommes, si vous êtes tourmenté là où vous êtes, & loué là où vous n'êtes pas?

La vaine gloire est un voleur qui nous ravit doucement le mérite de nos bonnes œuvres, l'agréable ennemi de nos âmes, & qui, en nous carellant, nous dépouille de nos véritables biens.

Cette vaine gloire est un dangereux écueil caché sous les eaux, contre lequel si vous venez à heurter, vous faites naufrage des riches marchandises de vos vertus & de vos mérites.

L'orgueil est un mal qui est voisin & proche des vertus, & par cette proximité, il leur dresse sans cesse des embûches; parce qu'il est bien difficile que celui qui mène une vie louable & sainte, soit insensible aux louanges des hommes.

Lorsque la louange & l'approbation des hommes se trouve dans une bonne œuvre, elle change souvent les vûes & les desseins de celui qui l'entreprend, & quoi qu'on ne l'ait pas recherchée, cependant elle nous plaît quand on nous l'offre.

Il n'appartient qu'aux plus parfaits en faisant une bonne œuvre, d'y chercher tellement la gloire de Dieu, qui en est l'auteur, qu'on ne s'attribue rien de la louange, & de l'applaudissement qu'on nous donne en public.

Celui qui dans la pratique de la vertu recherche la gloire & les jugemens favorables des hommes, expose en vente à vil prix une chose d'une valeur inestimable; ainsi avec le même prix qu'il pouvoit acheter le Ciel, il achète un peu de vent d'une réputation passagère.

Quand on a trouvé un trésor, on le cache soigneusement, pour être en sûreté; car il ne suffit pas de défendre les bonnes intentions des pièges des malins esprits, si on ne les met à couvert de la louange des hommes, où est le piège que la vaine gloire leur tend.

Celui-là consent à être volé, qui porte un trésor en public, & sur le grand chemin.

Quiconque écoute volontiers la louange d'avoir fait une bonne action, est comme celui qui mange avant le temps, les fruits d'un arbre qu'il a planté.

Celui qui s'élève & se glorifie d'avoir triomphé d'un vice, ressemble à un homme qui succombe sous l'effort de l'ennemi même qu'il a vaincu.

Les louanges qu'on donne à un homme juste, lui font de la peine; au lieu qu'elles plaisent aux méchants, qui en prennent occasion de s'en faire accroire.

Quand une fois un homme est entêté de la vaine gloire, elle produit en lui l'orgueil, l'hypocrisie & l'impieeté.

La plupart se vantent & se glorifient de leur chute, & se font honneur de ce qui est un véritable crime.

Tous les autres vices perdent leur force, & vaincus qu'ils sont tous les jours, ils deviennent plus foibles; mais celui-ci se relève après être renversé, & retourne au combat avec de nouvelles forces; & lorsqu'on le croit tout-à-fait éteint, il renaît, & par sa défaite il se rend plus fort & plus redoutable qu'auparavant.

C'est une subtile ruse du démon, quand il n'a pu vaincre un soldat de Jésus-Christ par les armes de ses ennemis, de le faire périr par les siennes propres.

Ceux que le démon ne peut vaincre par les vices qu'il leur suggère, il le fait souvent par leurs vertus. Ainsi il se relève par les armes mêmes qui l'ont atterré, & par la même force qu'il a été abattu, il renverse & sur-

Si opera virtutum foras exierint, rarus est qui hominum iudicia conspuat, & laudes humanas contemnat. S. Cyprian.

Quisquis ex deteriore jam melior esse capit, cavent de acceptis extolli virtutibus; ne gravitas per vanam gloriam corrumpat, quam prius per lapsum vitiorum jacebat. S. Isidorus, l. 8. de summo bono.

Quas vires nocendi habeat humana gloria amor non sentit, nisi qui bellum ei indixerit: quia est cuique facile est laudem non cupere cum negatur, difficile tamen est in ea non delectari cum offertur. Anselmus, in Comment. in epistolam ad Thessalon.

Time sagittam, qua leviter volat, leviter penetrat; sed dico tibi, non leve insigit vulnus, cito interficit: nimirum sagitta haec vana gloria est. Bernard. in Sermone quodam.

Nemo vestrum velit laudari in vita ista, quia quicquid hic favoris captas, quod ad Deum non revertetur, ipsi furaris. Idem, Serm. 13. in Cantico.

Nec propter te capi, nec propter te desinam. Idem.

Fraus in opere Dei timenda est; fraudem autem facimus Deo, quando non Deum, sed nos ipsos de bono opere nostro laudamus. Idem.

Sepè sibi de se mens ipsa mentitur, & fingit se de bono opere amare quod non amat, de gloria autem mundi non amare quod amat. Gregor. l. 1. Past. c. 91.

Si martyrrium subierimus, ut nostras velimus ab omnibus reliquias venerari, & si opinionem vulgi sectantes intrepidi sanguinem fuderimus, huic operi non tam premium, quam poena debetur, & perfidia magis tormenta sunt, quam corona victoria. Hieronym. sup. Epist. Pauli ad Galat.

Subtile est malum, secretum virus, venenum latens, virtutum fucus, tinea sanctitatis. S. Chrysolog.

Omnis gloria humana, omnis honor temporalis, omnis altitudo mundana caelesti gloria comparata, vanitas est & stultitia. De Imitat. Christi, l. 3. cap. 6.

Brevis gloria, qua ab homine datur, & accipitur. Idem, l. 2. c. 6.

Vanitas morbus est quo seipso homines seducunt, & videntur se esse aliquid cum nihil sint. August. in Psalm. 121.

monte son vainqueur.

Lorsque les bonnes œuvres paroissent au dehors avec éclat, il y a peu de personnes qui soient insensibles aux jugemens des hommes, & qui rejettent leurs louanges avec mépris.

Celui qui a changé de vie, & qui est devenu meilleur qu'il n'étoit, qu'il prenne garde de s'enorgueillir des dons de Dieu, de peur que la vaine gloire ne lui fasse faire une plus dangereuse chute, que celle que ses vices lui avoient causée.

Personne ne reconnoît combien la passion de la vaine gloire est pernicieuse, & quel mal elle peut causer, que celui qui lui a déclaré la guerre: parce que s'il est aisé de mépriser la gloire, lorsqu'on nous la refuse; cependant il est difficile de n'y prendre aucun plaisir, lors qu'elle nous est offerte, & qu'elle vient, pour ainsi dire, nous trouver.

Craignez une flèche qui va d'une grande vitesse, & une égale légèreté, qui perce & qui pénètre de même; mais je vous avertis qu'elle ne fait pas une légère playe, & qu'elle donne bientôt la mort: & cette flèche est la vaine gloire.

Que personne de vous ne cherche & ne fouhate en cette vie d'être loüé, parce que tout ce que vous y recevez d'applaudissemens, & que vous ne referez point à Dieu, est un larcin que vous lui faites.

Ce n'est pas pour vous que j'ai commencé, & je ne me désisterai pas pour vous de faire mon devoir: devons-nous dire, quand nous sommes tentés de vanité dans le cours d'une bonne action.

Il faut bien se donner de garde, dans l'œuvre de Dieu, d'user de fraude, & de ne pas agir avec sincérité; nous agissons frauduleusement avec Dieu, quand au lieu de lui donner toute la louange d'une bonne action, nous nous l'attribuons nous-mêmes.

Souvent l'esprit se trompe lui-même, & s'impose; car il s'imagine aimer ce qu'effectivement il n'aime pas, en faisant une bonne action; & au contraire, de ne pas aimer ce qu'il aime véritablement, sçavoir la gloire mondaine qui l'accompagne.

Quand même nous souffririons le martyre, & que nos reliques seroient honorées de tout le monde; quand nous répandirions jusqu'à la dernière goutte de notre sang, pour nous attirer la réputation de sainteté, & la vénération du peuple, ces tourmens soufferts en cette vie sont plutôt un témoignage de notre perfidie, que d'une victoire digne de la couronne céleste.

La vaine gloire est un mal subtil, un poison secret & caché, un fard qui déguise les vertus, un ver & une tigne qui ronge & gâte ce qu'il y a de saint & de loüable dans une action.

Toute la gloire humaine, l'honneur & l'élevation qu'on peut avoir en ce monde, tout cela comparé à la gloire céleste, n'est que vanité & une pure folie.

La gloire qui nous vient de la part des hommes, & que nous recevons d'eux, est peu de chose, & de peu de durée.

La vanité est une maladie, par laquelle les hommes se séduisent eux-mêmes, & croyent être quelque chose, lorsqu'ils ne sont rien.

PARAGRAPHÉ CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que
c'est que
vanité, &
vaine gloire.

LA vanité est proprement un desir déréglé de la vaine gloire: mais pour entendre cette définition, il faut sçavoir que la gloire en general, n'est autre chose, selon Saint Ambroise, que la connoissance claire & évidente des vertus & des merites de quelqu'un: *Clara cum laude notitia.* Connoissance qui doit être accompagnée de louange; ou comme disent les autres, c'est l'estime & la bonne opinion qu'on a de nous, fondée sur notre mérite: en sorte que si cette estime, & cette opinion avantageuse demeure renfermée dans la seule pensée de ceux qui l'ont

conçue, c'est ce qu'on appelle réputation ou renommée. Si elle éclate au dehors par paroles, on l'appelle louange ou éloge. Si on la rend publique par d'autres signes extérieurs, on lui donne alors le nom d'honneur. De là il est aisé de comprendre que la vaine gloire, que l'on confond avec la vanité, est, comme l'explique Saint François de Sales, un desir immodéré & une recherche empressée de l'estime, des louanges, & de l'honneur des hommes; soit pour les choses qui ne sont point en nous, soit pour celles, qui étant en nous, ne sont pas proprement à nous, soit pour beau-

Introduit.
à la Vie
devote
part. 3.
ch. 4

beaucoup d'autres, qui étant en nous & à nous, ne meritent pas que nous nous en faisons honneur.

En quoi la vanité ou vaine gloire est différente de l'orgueil.

La vanité est distinguée de l'orgueil, en ce qu'elle recherche plutôt l'opinion des autres, que la nôtre propre, & que ne se souciant pas beaucoup de ce que nous pensons de nous-mêmes, elle nous fait rechercher l'estime de tous ceux qui nous peuvent connoître, ou qui entendent parler de nous. Il est vrai qu'elle n'est pas si insolente que l'orgueil; mais elle n'est pas moins ridicule & extravagante; car tantôt elle veut qu'on nous estime davantage que nous ne nous estimons nous-mêmes; tantôt qu'on fasse état de nous pour des avantages que notre conscience sçait bien que nous ne possédons pas; tantôt elle va mendier de la reputation auprès de ceux qui ne sont pas capables de nous la donner. Or quoi que la vanité consiste à rechercher de l'estime au dehors, on ne laisse pas d'appeler un homme vain, qui en conçoit plus de lui-même qu'il n'en mérite des autres, qui croit avoir un mérite qu'il n'a pas, & qui le fait paroître par ses paroles ou par ses actions.

En quoi consiste la vaine gloire ou vice.

La vaine gloire, pour n'être pas si criminelle ni si odieuse que l'orgueil qui est insupportable à Dieu & aux hommes, ne laisse pas d'être un vice, & communément elle ne diffère de l'orgueil, que du plus ou du moins; sa grièveté consiste à préférer l'honneur à la vertu, la reputation des hommes au témoignage de notre conscience, & à l'honneur de Dieu, le mensonge à la vérité, & à faire faire souvent des bassesses, des lâchetés pour s'attirer une vaine louange. Que si nous entendons par le mot de vanité ou de vaine gloire, une complaisance vaine de nos talents, de nos perfections, de nos vertus, alors c'est une espèce d'orgueil, qui n'en vient pas jusqu'à s'imaginer qu'on n'est redevable de ce qu'on a de bien, qu'à soi-même, ou à refuser d'en rendre la gloire à Dieu, ce qui fut l'orgueil de l'Ange rebelle; mais seulement on veut en tirer de la gloire, on est bien-aise qu'on le sçache, on s'efforce de le faire connoître, & on en a de la complaisance en soi-même, ce qui est véritablement péché. Non que la vertu d'humilité nous oblige à être aveugles sur notre propre mérite, mais seulement de ne point nous en faire accroire pour cela, de ne point rechercher d'en être loués ou applaudis, & si on l'est, de ne point y prendre plaisir & n'en avoir pas une secrète joye, dont il est assez difficile de se défendre.

Les Payens mêmes ont reconnu deux sortes de gloire, l'une fausse & vaine, & l'autre véritable & solide.

Les Philosophes Payens ont distingué deux sortes de gloire, l'une fausse & vaine, & l'autre véritable & solide. Ils ont appelé fausse celle qui vient des louanges & des applaudissemens d'une populace aveugle & ignorante, qui prodigue ses louanges le plus souvent à ceux qui ont le moins de mérite; & ils ont nommé véritable, celle qui naît de l'estime des personnes vertueuses à qui le mérite d'un homme est parfaitement connu. La Religion Chrétienne est différente dans ses sentimens sur ce point; car elle ne reconnoît pour véritable gloire, que celle qui est telle au jugement de Dieu, auquel on s'efforce uniquement de plaire par des actions vertueuses, & dont notre conscience nous rend un fidele témoignage. Elle ne veut pas qu'on neglige, ou qu'on méprise l'approbation des gens de bien, auxquels nous sommes obligez

Tome II.

de donner bonne édification: *Curam habe de bono nomine.* Mais aussi elle ne souffre pas qu'on la regarde comme l'unique récompense de la vertu, ni qu'on fasse ses actions seulement en vûe de l'acquérir. Pour ce qui est des louanges populaires & de l'estime des hommes, nous ne devons nullement la rechercher, sinon autant qu'elle est nécessaire pour nous autoriser dans notre emploi, pour donner du poids à nos paroles, & pour nous rendre capables de faire plus de bien.

L'honneur en soi n'est pas mauvais, non plus que tous les autres biens. C'est une juste récompense de la vertu, laquelle mérite d'être honorée de tout le monde, & la Morale admet une vertu, dont l'office consiste à se bien servir de l'honneur; & à ne pas en abuser. Le Philosophe en parle au 4. livre de sa Morale, & ne lui donne point de nom; mais il la met entre deux extrêmes vicieuses, l'une qui est de rechercher les honneurs avec excès, & avec empressement, & que nous appellons ambition; l'autre est de negliger par une bassesse d'esprit les actions honorables. La vertu qui se tient entre ces deux extrêmes porte le nom de modestie; car la Morale, qui laisse à la Theologie à parler de l'humilité, appelle modeste, celui qui n'affecte pas les honneurs par un desir immodéré, & qui ne s'enorgueillit pas lorsqu'il les possède: *Modestus dicitur, quasi modum in honoribus tenens.* Mais il arrive souvent qu'un homme qui étoit vertueux, & qui ne cherchoit nullement l'honneur du monde, se voyant honoré ou par sa vertu, ou par les hautes charges, auxquelles il est élevé, se perd & s'évanouit dans ses pensées, cessant d'être ce qu'il étoit auparavant.

Comme l'honneur de soi n'est pas toujours à rejeter, & comme il en faut user.

Pour découvrir le secret de cette passion de la vaine gloire, il faut remarquer avec S. Bernard, qu'elle surprend les hommes en deux manieres, ou en les portant à se glorifier des avantages qu'ils possèdent, ou en faisant qu'ils se glorifient de ceux qu'ils n'ont pas en effet. Les premiers sont ceux qui croient que les biens, soit de la grace, soit de la nature, qu'ils possèdent, leur sont propres & naturels, ou du moins qui ne sont presque jamais réflexion, qu'ils les ont reçus de Dieu, & ainsi ne lui en rapportent presque jamais la gloire; ce qui est une espèce d'orgueil qui attire la colère & la vengeance de Dieu. Les seconds sont des gens enflés, & entêtés de l'estime d'eux-mêmes, semblables à un pauvre réduit à la dernière mendicité, lequel cependant s'imaginerait posséder de grandes richesses. Cet état est un aveuglement dangereux & funeste; car si quelqu'un, dit l'Apôtre, s'estime être quelque chose, il se trompe soi-même, parce qu'il n'est rien.

La vaine gloire nous surprend en deux manieres.

On peut remarquer trois sortes de vanitez qui partagent presque tout le monde: il y a des vanitez delicates; il y a des vanitez emportées; il y a des vanitez ridicules. On appelle vanitez delicates, celles qui regardent l'esprit, propres de ceux qui veulent passer pour grands; qui se flatent des avantages que la nature leur a donnez, ou qu'ils ont acquis par l'étude, & qu'ils agrandissent dans eux-mêmes, par la bonne opinion & la haute idée qu'ils conçoivent de leur capacité. J'appelle vanité emportée, ce qui mérite plutôt le nom d'orgueil, celle de ces gens qui sacrifient tout à leur ambition, & qui ne craignent point de violer tous les droits

Trois sortes de vanitez qu'on remarque dans le monde.

Y y

de la nature & de la religion, pour s'élever, ou pour se rendre considérables dans un parti. J'appelle enfin vanité ridicule, celle de ces personnes qui se vantent de leur noblesse, de la faveur des Grands, de l'applaudissement des peuples; car tout cela est hors d'eux, tout cela est dans leurs ancêtres, ou dans l'opinion des hommes, qui peuvent changer de jour en jour. Ceux-là sont encore plus extravagans, qui tirent vanité de leurs richesses, de leurs habits, de leur équipage, de leurs belles maisons, de leurs riches ameublemens, & de choses semblables; quelle foiblesse! quelle extravagance!

De l'honneur que l'on doit rendre aux autres.

La gloire ne fait pas le mérite, elle le découvre seulement, & est appelée pour ce sujet, réputation de la vertu: l'honneur est un témoignage extérieur que l'on rend au mérite. Quand cet honneur est rendu à une personne indigne, c'est un acte, ou d'ignorance, si on ne connoît pas l'indignité de celui qu'on honore; ou de lâcheté, si en la connoissant on ne laisse pas de l'honorer; ou de prudence, si c'est pour adoucir sa violence, & pour en arrêter les suites: c'est étouffer le feu par la fumée, & ce procédé n'est pas mauvais, quand on ne le peut pas arrêter autrement. Quand il est rendu à une personne qui en est digne, c'est un acte de justice, dont le propre est de rendre à chacun ce qui lui appartient; or elle doit les honneurs au mérite. C'est enfin un acte de sagesse, qui veut encourager par ce moyen ceux qui ont du mérite à le perfectionner, & à en faire un bon usage, & ceux qui n'en ont point à en acquérir par leur travail.

On doit se consoler de n'être ni loué ni approuvé des personnes vicieuses.

Il y a des gens dont le mépris est plus honorable à un honnête homme, que les louanges; & comme être loué par des vicieux n'est pas la marque d'un fort honnête homme; de même être méprisé de ceux qui n'estiment que le crime, n'est pas un mauvais préjugé. Ce n'est pas que les méchans n'estiment intérieurement la vertu; mais comme ils ont quelque dépit de s'en voir éloigner, & par conséquent condamnez par la vie de ceux qui en font profession, ils tâchent de soulager ce chagrin, par le mépris extérieur qu'ils en font.

Remède que Dieu apporte souvent à la vaine gloire.

La vanité est un venin que l'amour propre fait subtilement & insensiblement couler dans le cœur sans qu'on s'en aperçoive; en sorte que si Dieu par sa bonté n'y appliquoit le remède, ce poison venant à croître de plus en plus feroit mourir l'ame. Or le remède que Dieu juge souvent le plus convenable, & le plus souverain pour ces sortes de playes intérieures, est de permettre de tomber en quelques pechez qui donnent de la confusion; parce que ces sortes de pechez ont cela de propre qu'ils font mourir la vanité, & humilient l'ame d'une étrange manière, en l'opposant à elle-même. C'est la pensée de Saint Augustin, qui n'a point craint de dire, qu'il est utile aux ames vaines de tomber en quelque faute notable, qui les remplit de confusion, afin que la honte les releve de la chute que la complaisance leur avoit causée.

Lib. 14. de Civit. Dei c. 13.

Veritez qui peuvent servir de remède à la vaine gloire.

Saint Chrysostome enseigne deux belles veritez sur ce sujet; la première que comme dans les couleurs, il y en a de véritables, & il y en a d'apparentes; & comme parmi les pierres précieuses, il y en a de fines & de contrefaites, que l'œil ne sauroit souvent distin-

guer: de même dans les autres choses, on confond souvent la vérité & le mensonge: & ainsi quel état doit-on faire des louanges des hommes, puisqu'on ne peut discernier si elles sont véritables ou fausses, sincères ou de pures flateries. La seconde est que l'opinion des hommes ne peut changer la nature, ni alterer la substance des choses; le cuivre ne deviendra jamais or, quoi que plusieurs vinssent à se l'imaginer. Ainsi quoi que les vicieux n'estiment pas la vertu, elle ne laisse pas d'être extrêmement précieuse; c'est pourquoi on ne doit point se mettre en peine du jugement & de l'opinion des hommes, ne point s'élever pour leur estime & leur approbation, ne point se décourager pour leurs mépris; mais faire ce qu'on doit, & ne chercher d'autre témoin que Dieu & notre conscience.

Les actions dans lesquelles la vaine gloire est plus à craindre.

Quoi que ce vice soit à craindre dans toutes les actions de vertu, nous voyons cependant dans l'Evangile, que le Fils de Dieu nous avertit de nous en donner garde, particulièrement dans le jeûne, dans l'aumône, & dans la prière; non qu'il faille se désister pour cela de les pratiquer, ou les quitter quand on s'aperçoit de quelque sentiment de vanité; mais afin que nous ne corrompions point des actions si saintes & si agréables à Dieu par un venin si subtil.

Le moyen de se défendre de la vanité est de ne pas écouter les louanges qu'on nous donne.

Il ne faut point goûter ce que nous entendons dire à notre avantage; persuadez comme nous le devons être, que la louange, à proprement parler, est un poison qui donne souvent la mort sans qu'on s'en aperçoive; *Amor laudis, periculosissima tentatio.* Il y a deux manières de s'en défendre. L'une est de s'abaïsser lorsqu'on nous élève, de confesser son indignité devant ceux qui disent de nous des choses capables de nous attirer de la recommandation & de l'estime. L'autre est de demeurer dans le silence, comme si nous étions sans oreilles, ou que nous n'eussions aucune part au bien que les hommes disent de nous, & changer de discours, afin de se retirer le plus promptement que l'on peut, d'une occasion où l'on ne sauroit s'arrêter sans danger. La première est la moins assurée, parce que nous donnons matière à ceux qui nous louent d'encherir sur ce qu'ils ont dit, à mesure & à proportion que nous voulons nous humilier: & il peut aisément arriver, que si on s'est défendu des premières attaques, on n'évitera pas les secondes. Il y a beaucoup plus de certitude dans l'autre, parce que la pensée de celui qui louoit tombe tout-d'un-coup; le changement du sujet lui fait perdre ses premières vûes, & ses premières intentions.

Les louanges qu'on nous donne ne font point mauvaises par elles-mêmes, mais il est difficile d'en bien user, & de n'en point tirer de vanité.

Il faut remarquer, que quelque décriée que soit la vaine gloire, la louange qui la fait naître le plus ordinairement, par elle-même n'a rien de mauvais. Les Saints se sont attiré l'estime des hommes, ils se sont fait respecter, & l'autorité qu'ils se sont acquise par leur mérite, les a rendus plus capables de contribuer à la gloire du Seigneur, de parler avec bénédiction, & avec succès, & d'annoncer aux peuples ses ordres & ses volontez. Il est néanmoins si rare d'être assez détaché de ses propres intérêts, de sa propre gloire, & en un mot, de soi-même, pour faire de la louange un véritable usage, qu'on peut dire que celui-là est heureux qui a vécu dans l'obscurité, dans le silence, dans la retraite, qui a servi Dieu dans le secret, & qui n'a point été exposé à faire de ces actions qui sont toujours

suivies de l'approbation de ceux dont elles sont connus : *Bene vixit qui lauit.* Et si on avoit le choix entre les louanges & les injures, il faudroit desirer celles-ci avec ardeur, & renoncer aux autres.

L'amour & le desir de la gloire est la plus violente de toutes les passions, & la plus difficile à repimer.

Il faut demeurer d'accord, que la plus violente de toutes les passions est l'amour de la gloire. Un avare partage ses biens; un impudique change l'objet de ses plaisirs; un homme de bonne chere se laisse de donner à ses sens ce qu'ils demandent; un vindicatif se laisse toucher du malheur de son ennemi quand il est grand. Il n'en est pas de même du desir de la gloire & de la reputation; on n'en a jamais assez: c'est une cupidité qui ne fait que croître, & on ne s'est jamais lassé de l'approbation & de la louange: l'envie & la recherche de l'estime, est comme un feu qui s'embrase plus il va en avant; & vous seul, Seigneur, êtes capable d'en arrêter le cours, & de l'éteindre. De plus, cet amour de la gloire est une injustice, un déreglement qui a plus de malignité, & qui attaque Dieu plus directement que les autres. Car vouloir de la gloire, c'est à proprement parler, ôter à Dieu ce qui lui appartient: *Gloriam meam al-*

teri non dabo. C'est se revêtir & se parer par une usurpation sacrilege, de ce qui est à Dieu, contre la protestation que nous faisons tous les jours: Que c'est à Dieu que l'on doit rapporter l'honneur & la gloire dans tous les siècles des siècles. *Soli Deo honor & gloria, in secula seculorum. Amen.*

C'est une maxime constante parmi les matres de la vie spirituelle, que les louanges qu'on nous donne sont beaucoup plus dangereuses que les calomnies qu'on fait de nous, & qu'il faut bien moins de vertu pour s'empêcher de ressentir le mauvais effet d'une injure, que l'impression maligne d'un éloge. Car ceux qui nous approuvent & qui nous louent pour l'ordinaire nous font du mal, à moins que d'être extrêmement sur nos gardes, & que nous ne soyons assez défaits de nous-mêmes, pour n'y prendre aucun plaisir. Il n'en est pas de même de ceux qui nous condamnent; car pour peu que nous nous considérons de près, il sera mal-aisé que nous n'y appercevions quelque chose qui nous persuade qu'ils nous rendent justice, & que c'est avec raison qu'ils pensent de nous, ce qu'ils en pensent.

I. ad Tim. I.

Les louanges qu'on nous donne, sont plus dangereuses que la calomnie qu'on fait de nous.

Isaïe 42.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Vanité des grandeurs de la terre, & de l'estime des hommes.

L'Experience nous apprend que la terre n'a pas plutôt couvert un mort, que le monde en perd incontinent le souvenir. Que reste-t-il de ces Princes, & de ces Conquerans qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde? Quelque ambition qu'ils ayent eu de s'immortaliser par leurs batailles & par leurs victoires; quelques villes superbes qu'ils ayent dévolées pour s'acquérir de la gloire; quelque soin même qu'ils ayent pris de se faire élever des mausolées, que leur en reste-t-il: *Periit memoria eorum cum sonitu.* Leur memoire s'est évanouie avec leur pompe funebre; le temps a renversé ces monumens superbes, que la vanité avoit élevés; il les a accablés eux-mêmes sous les ruines de ces grands bâtimens; il nous a dérobé jusqu'à la connoissance de leurs cendres, & du lieu où ils ont été ensevelis. *M. de la Volpilliere, Sermon de Saint Benoît.*

Psal. 9.

Les inquiétudes & les agitations d'un homme entêté de vaine gloire.

Un homme entêté de vaine gloire, est toujours dans l'action, & dans la peine, soit pour se défendre d'une confusion, soit pour se venger d'un mépris, soit pour se purger d'une calomnie, soit pour attirer à lui, l'honneur qu'on rend à un autre, soit pour se défaire d'un autre qui donne de l'ombrage à sa vanité, soit pour être préféré aux autres dans la distribution des emplois, soit pour emporter un prix dans la concurrence de plusieurs autres, qui le lui disputent, soit enfin pour monter à quelque dignité à laquelle il ne peut parvenir par mille soins, par mille brigues, & par mille fâcheuses assiduités, par mille adresses étudiées, par mille secrets efforts, & par mille differens artifices. *Le même.*

De la vanité des femmes.

Jamais la pensée ne vous est-elle venue (Meldames) quand vous voyez remuer tant de mains autour de votre tête, autant occupées à faire des idoles de vos personnes, que les femmes Israélites autrefois à faire les courtines & les pavillons du Tabernacle, & de l'Arche de Dieu. Helas! pour qui toute cette peine? à qui tout cet honneur? ai-je jamais rendu tant d'honneur à Dieu, que je

desire qu'on m'en rende? faut-il tant d'ornemens & tant de façons? une pechereffe, laquelle si Dieu la traitoit à la rigueur, il condamneroit à des peines & à des confusions éternelles. Ne vous souvient-il point quelquefois des oppobres, & des ignominies de Jesus-Christ? n'y voulez-vous prendre aucune part, puisque vous prétendez à sa gloire? & ne craignez-vous point qu'il vous humilie lui-même, & qu'il vous refuse de le faire? *Le P. Catillon, dans son Avent.*

N'est-il pas bien étrange que Saint Jean suive l'honneur, refuse la qualité qui lui étoit dûë, nie qu'il soit Prophete, défavouë ceux qui le prennent pour Elie, quoi qu'il en eût la vertu, & qu'il en exerçât le ministère; & que nous autres, nous soyons si aisés d'être flatterez, & de voir qu'on nous estime, & qu'on nous louë même des choses où nous n'avons nulle part. Combien de chagrins, combien de déplaisirs, lorsqu'on ne nous traite pas aussi honorablement que le souhaiteroit notre amour propre? Quelle amertume de cœur, lorsqu'on nous préfere, & même qu'on nous égale des personnes qui valent peut-être mieux que nous? *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

Exemple de Saint Jean qui fut l'estime des hommes.

Le Sauveur du monde le disoit autrefois aux Juifs: Comment pourriez-vous croire les veritez que je vous prêche, vous qui n'avez que la vanité en tête, & qui ne cherchez que la gloire, & de vous mettre en estime dans l'esprit les uns des autres? Ce n'en est pas là le moyen, parce que ma doctrine n'enseigne que le mépris de la gloire du monde, & que la premiere disposition qu'il faut apporter pour l'apprendre, est d'avoir un bas sentiment de soi-même, renoncer à ses propres lumieres, & devenir en quelque maniere un enfant docile. Qui le croiroit (Messieurs) que pour découvrir les mysteres les plus obscurs, il fallût émousser toute la pointe & la vigueur de notre esprit? qui croiroit que l'unique voye pour arriver à la souveraine sagesse, fût de demeurer dans les ter-

Le desir de la gloire est un obstacle à la foi.

més d'une sainte ignorance ? C'est ce que ces sages du monde, & ces Philosophes orgueilleux pleins d'eux-mêmes, & enflés de vaine gloire n'ont pu comprendre, c'est ce qui a revolté leurs esprits contre l'Évangile, & qui a fait qu'ils s'en sont moquez comme d'une folie ; quand la verité s'est présentée à eux pour leur communiquer ses lumières, ils l'ont regardée avec un oeil dédaigneux, comme n'étant propre que des ames basses, qui ne sont point piquées du desir de la gloire qui distingue les grands genies, des personnes du commun. *Le même.*

Il ne faut ni se louer, ni publier ses bonnes actions par ostentation.

Donnez-vous de garde de dire aux autres le bien que vous avez fait ; car c'est ce que l'Écriture appelle, *Tibâ canere*, sonner de la trompette : n'étoit que la charité vous y obligéât en quelque maniere, comme nous voyons que Saint Paul l'a fait quelquefois. Votre même n'y pensez point & ne rappelez pas dans votre esprit le bien que vous avez fait, de peur d'en concevoir de la complaisance. Car c'est ce que l'Écriture exprime par ces paroles, que votre main gauche ne sçache pas ce que fait la droite, autrement vous perdez votre récompense. C'est aux yeux de Dieu que vous devez uniquement tâcher de plaire, & celui-là seul qui vous voit, c'est celui-même qui vous récompensera. Mais il ne vous récompensera pas de la même maniere qu'il vous voit : car il vous voit dans le secret ; mais il vous récompensera à la vûe de tous les hommes. Ce qu'il voit est peu de chose, parce qu'il est dans vous ; mais ce qu'il vous rendra est dans lui-même : ce qu'il voit est créé, & par conséquent ne peut être de grand prix ; mais ce qu'il vous donnera pour récompense est infini, puisque c'est Dieu même. *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

Ce qu'il faut faire quand on nous donne des loüanges que nous n'avons point recherchées.

Si vous me demandez ce qu'il faut faire lorsqu'on nous louë, je vous répondrai avec Saint Augustin, qu'il faut rejeter les loüanges quand elles sont fausses, les détourner ou mépriser quand elles sont véritables, les éloigner de soi & les renvoyer à Dieu quand on les reçoit : ce sont là les trois grandes regles de l'humilité chrétienne. Se faire honneur de celles qu'on ne merite pas, c'est l'arbitraire & l'injustice ; goûter avec complaisance celles qu'on croit meriter, c'est folie & vanité ; s'appliquer à soi-même sans renvoyer à Dieu celles qu'on reçoit, c'est sacrilege & idolâtrie. *Tiré du Dictionnaire Moral, sur l'Humilité.*

Comme il est facile d'abuser de l'honneur qu'on nous rend, & d'en tirer vanité.

Il faut avouer qu'il est incomparablement plus facile d'abuser de l'honneur qu'on nous rend, que d'en bien user ; & que comme le Sauveur a dit qu'il est extrêmement difficile qu'un homme riche se sauve, on peut aussi dire sans crainte de se tromper, qu'il est malaisé qu'un homme qui est honoré & applaudi de tout le monde fasse son salut. En voici la raison. L'honneur n'est autre chose, qu'un témoignage qu'on rend à quelqu'un de l'excellence que l'on reconnoit en lui, d'où il arrive que ceux qui sont honorez, conçoivent facilement une bonne opinion d'eux-mêmes, & s'estiment dignes des respects qui leur sont rendus, attribuant ainsi à leur mérite ce qu'on défere souvent à la flatterie, ou à l'interêt. Or cette fausse estime que l'on conçoit de soi-même, enflé tellement le cœur, qu'elle y fait naître une vaine complaisance dans ses propres perfections, quoi qu'elles ne soient souvent qu'imaginaires, & ensuite un

mépris des autres, & quelquefois même un orgueil insupportable. *P. Duneau, Sermon pour le 15. Dimanche d'après la Pentecôte.*

Comme la vanité possédoit les anciens Romains, ils tâchoient de pratiquer la vertu, pour acquérir de la gloire, & ne s'étudioient à faire de belles actions que pour recevoir des loüanges : mais toutes les vertus qu'ils exerçoient par ce principe, n'avoient qu'une apparence trompeuse. La vanité étoit l'ame de tous leurs desseins ; s'ils défendoient leur patrie, s'ils conduisoient leurs sujets, s'ils combattoient leurs ennemis, c'étoit plutôt par amour de la gloire, que par zele de la justice. Quelque soin qu'ils prirent de cacher leur intention, elle éclatoit toujours dans leurs actions, ou dans leurs paroles, & pendant qu'ils avoient le nom de justice en la bouche, on remarquoit qu'ils n'avoient que la vanité dans le cœur. *P. Senault, Livre de la Corruption de la nature par le peché.*

La vaine gloire corrompoit toutes les vertus & les belles actions des Payens.

C'est le crime dont étoient coupables les anciens Philosophes ; c'est la vanité qui avengloit les Socrates & les Catons, & c'est cette tentation délicate qui perdit tout ce qu'il y avoit de plus excellens esprits dans la République de Rome, & dans celle d'Athènes. Les autres qui n'étoient pas si raffinez, se contentoient de l'applaudissement des peuples, & ne demandoient point d'autre récompense de leurs vertus que les triomphes, les trophées & les victoires. Et certes ceux-là ne se peuvent pas plaindre de la justice de Dieu, puisqu'elle accomplit leurs desirs, & que proportionnant leurs récompenses à leurs actions, elle couronna leurs fausses vertus d'un vain honneur ; qu'elle paya leurs travaux de tant de conquêtes, & qu'elle soumit tous les peuples du monde à des esprits ambitieux, avides de gloire, & de commandement. C'est Saint Augustin qui en parle de la sorte : *Non est quod de summi & veri Dei iustitia conqueratur, receperunt mercedem. Lib. 5. de Civit. Dei, c. 15. Le même.*

La vanité a été le crime des anciens Philosophes.

Dieu qui n'a créé le monde que pour sa gloire, parce qu'il ne peut avoir une fin plus noble de ses actions, a mis l'homme sur la terre, pour lui porter les loüanges de toutes les autres créatures ; pour cette raison, il n'y a rien qui lui déplaît davantage, que de voir que celui qu'il en a fait le dépositaire, en devienne l'usurpateur. Un homme vertueux est comme Moïse, quand il descendit de la montagne, où il avoit eu l'honneur de conférer avec Dieu ; tout le monde ébloüi de l'éclat de son visage lui applaudissoit, lui seul ne sçavoit rien de cet éclat : la vertu pousse de même ses rayons par tout, & elle ne sçait pas qu'elle les pousse, ou si elle le sçait, elle en rougit, elle résiste au respect qu'on lui rend, elle le délavouë ; ainsi plus on l'éleve, plus elle s'abaisse ; plus on l'honore, plus elle s'anéantit. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

Nous sommes au monde pour glorifier Dieu, & nous ne devons pas usurper la gloire.

Il n'y a rien de plus délicieux que de s'attirer de l'honneur ; en effet, il n'y a point de vie, pour rigoureuse qu'elle soit, que nous n'embrassions, quand nous sçavons que le monde parlera avantageusement de nous ; il ne faut point de grâce pour l'embrasser, la nature nous en donne les forces, & c'est pour cela, dit Saint Bernard, que nous avons moins de peine à faire ce à quoi nous ne sommes pas obligez, & qu'une des plus dangereuses erreurs est de laisser ce qui est de notre devoir pour faire des œuvres de suréro-

L'homme fait & souffre tout pour s'attirer de l'honneur.

gation. Pourquoi ? parce qu'il y a une certaine gloire qui nous rend tout aisé ; au lieu que ne faisant que ce que nous devons, nous n'avons que la louange d'être des serviteurs inutiles. *Le P. Bourdaloue, Sermon de la Devotion.*

Dieu ne veut ceder sa gloire à personne.

Dieu nous laisse l'utilité des choses qu'il a créées, mais il s'en réserve toute la gloire : c'est une chose qu'il ne veut & qu'il ne peut communiquer à personne : c'est un droit inaliénable de la divinité ; c'est un domaine in-séparablement attaché à sa couronne ; & si on le lui dispute, il saura bien le maintenir & le défendre : *Gloriam meam alteri non dabo.* De là vient l'inimitié qu'il a conçue contre les superbes, la guerre qu'il leur a déclarée, & la menace qu'il leur fait si souvent dans l'Écriture, de les humilier autant qu'ils voudront s'élever. *Livre intitulé, la Vie réglée dans l'Inde.*

Il n'y a rien que le Fils de Dieu ait tant recommandé que le mépris de la gloire.

Il n'y a point de vérité dans l'Évangile que le Fils de Dieu ait tant recommandée, & qu'il ait eu plus de peine à persuader à ses Apôtres mêmes, que le mépris de la gloire du monde. Il leur avoit dit plusieurs fois qu'il établisoit un ordre nouveau parmi ses sujets ; qu'il falloit que le premier de tous affectât de prendre toujours la dernière place ; que celui d'entre eux qui seroit le maître, devoit servir tous ses frères ; que le plus petit seroit le plus grand ; qu'on ne pouvoit s'élever que par l'humiliation : il leur avoit dit toutes ces choses bien capables de leur inspirer du mépris de la vaine gloire ; cependant, vous sçavez que la veille de la mort de leur maître, ils entrèrent en contestation sur le point de la préséance. *P. de la Colombière, dans ses Réflexions Chrétiennes.*

La gloire n'est due qu'à Dieu, & l'homme est ingrat s'il l'en prive.

Isaïe 48.

On sçait qu'il n'appartient qu'à Dieu d'exiger des louanges, & d'être loué par ses créatures, qui ont ressenti, & ressentent encore tous les jours ses bienfaits. C'est là le fruit de la reconnaissance qu'il a droit d'attendre d'elles ; c'est là cette gloire dont il est jaloux, quand il dit lui-même qu'il ne la partagera avec personne : *Gloriam meam alteri non dabo.* Toujours prêt à prodiguer sur nous tous les autres biens, il ne nous abandonne pas cependant cette gloire, qui appartient à lui seul, parce que c'est le premier ordre de sa justice, le but & le fruit de tous ses ouvrages ; & comme il ne peut cesser de combler ses créatures de bienfaits, il ne peut aussi cesser d'en tirer de la gloire. Or le superbe voulant occuper la place de Dieu même dans l'esprit des autres, il veut par là usurper une partie de la gloire de Dieu, en s'estimant soi-même, & se faisant estimer des autres ; il veut occuper dans son cœur, & dans le cœur des autres une place que Dieu s'est réservée à lui seul ; & comme le cœur de l'homme est le trône où Dieu veut régner sur la terre, le superbe semble par là vouloir se rendre égal à Dieu. *Tiré d'un Sermon manuscrit attribué au Père Massillon.*

Comme la vanité détruit toutes les vertus.

La vaine gloire ne se glisse-t-elle pas dans les plus vertueux ? & si elle n'est pas si criminelle que l'orgueil, ne détruit-elle pas au moins toutes les vertus qu'elle y trouve ? Car il suffit d'en rechercher les louanges & les éloges, pour en perdre tout le mérite & tout le fruit. Or qui d'entre les plus vertueux ne sent ce retour secret de la vanité ? Cet amour délicat d'être loué & applaudi ne vient-il pas enlever le fruit des plus belles actions ? En-

Tome II.

tre ceux qui agissent de meilleure foi, & dans la plus grande simplicité, n'est-ce pas le vice le plus naturel ? Dès que dans eux ils apperçoivent quelques sentimens de vertu, ne commencent-ils pas à se regarder eux-mêmes avec plus de complaisance, & les autres avec plus de mépris ? aussi-tôt ils oublient leurs devoirs, pour ne plus se souvenir que de la riante idée de leur imaginaire perfection ; s'ils font en secret quelque chose de louable, & de grand, ne sont-ils pas impatiens de le mettre en plein jour ; & s'ils n'osent le dire eux-mêmes, ne laissent-ils pas aux autres le soin d'en exagérer la grandeur & le mérite ? Voilà de quelle manière le désir de la vaine gloire gâte & infecte le cœur & l'esprit de la plupart des Chrétiens : ils ont beau avoir chassé de leur cœur les autres vices, il ne faut qu'avoir donné entrée à celui-là pour les perdre : ils ont beau avoir amassé un trésor de vertus, ce vice seul en peut ruiner tout le mérite. *Le même.*

Dans les actions de piété & de vertu, il faut se contenter de l'œil de Dieu, sans mendier ni rechercher celui des hommes ; & le témoignage de notre propre conscience est un assez grand fruit des peines qu'on prend à cultiver la piété, sans souhaïter l'approbation des hommes, de qui la vûe & l'estime ne servent de rien, pour faire croître le prix d'une bonne action. Pourquoi se mettre en peine de l'attirer ? c'est à Dieu seul à qui nous devons nous efforcer de plaire : *Cui vivendo operam damus, huic nos approbemus,* disoit un Payen, qui sur ce point avoit des sentimens plus nobles que bien des Chrétiens. De quoi nous sert que les hommes nous croient vertueux, si Dieu sçait le contraire ? & que nous importe que les hommes ne le croient pas, si Dieu nous juge tels ? C'est pour cela que le Prophète Isaïe nous assure que le jugement de Dieu se fera particulièrement sentir à ceux qui se contentent des dehors & des apparences : *Dies Domini super omne quod visu pulchrum est.* Comme ce n'est pas des hommes que nous devons attendre notre récompense, ce n'est pas aussi à leurs yeux & à leurs sentimens que nous devons mesurer le mérite & la vérité de nos vertus, mais seulement à ceux de Dieu, qui en doit être le juge & le remunerateur. *P. Grizel, Sermon de la vaine gloire.*

Il faut se mettre peu en peine de l'approbation, & des applaudissemens des hommes.

Le Fils de Dieu ne défend pas absolument que nos bonnes œuvres ne soient vûes des hommes : *Sic luceat lux vestra, coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Comme ce sont des œuvres de lumière, le jour est fait pour elles, & non pas la nuit. C'est-à-dire, nous ne sommes pas toujours obligés de chercher le secret, & les lieux retirez pour les faire : mais ce qui nous est défendu, c'est de les faire pour être vûs des hommes, comme les faisoient ces hypocrites de l'Évangile : *Omnia sua opera faciunt ut videantur ab hominibus ;* & c'est ce que le Sauveur défend expressément : *Attendite ne iustitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis.* Il n'a pas dit simplement qu'on ne les fit pas devant les hommes, mais bien pour en être vû, & s'attirer par là leurs louanges & leur applaudissement ; car c'est un bien qui appartient à Dieu qu'on employe à des usages criminels. Il ne faut pas borner une bonne œuvre à l'homme qui la fait, mais à Dieu qui donne la grace de la faire. C'est pour cela que ce mé-

Il ne faut pas faire ses bonnes œuvres pour être vû des hommes. *Matt. 5.*

Matt. 6.

Y y 3

Matth. 5. me Fils de Dieu veut que les hommes voyent le bien que nous faisons: *Ut videant opera vestra bona.* Non pour s'arrêter à cette vûe, mais pour la porter plus haut; & où? à la gloire de Dieu: *Ut glorificent Patrem vestrum.* Qu'ils voyent le bien que vous faites, non pour vous en louer, mais pour de là s'élever à Dieu, & prendre sujet de le glorifier. *Le même.*

Combien la gloire que nous prétendons tirer sur la terre de nos bonnes actions est fragile. Si nous considérons de quelle nature est la gloire, dont la vanité paye ici-bas les actions que nous faisons; le nom de vaine qu'elle lui fait porter, montre assez ce que nous en devons croire; elle est si fragile & si caduque qu'elle n'a point de durée, elle est si mince qu'elle n'a point de corps, & c'est pour cela, que les Saints Peres ont recours à tout ce qu'il y a de plus fragile & de plus inconstant pour en représenter la brièveté, & à tout ce qu'il y a de plus vuide pour en exprimer la vanité. C'est tout dire, qu'elle dépend de l'opinion & de la bouche des hommes; qu'elle n'a pas plus de corps & de solidité que leurs paroles, ni de durée que le temps qu'ils employent à parler. Ce qui a fait dire à Saint Augustin, que celui qui établit sa joye sur un vain applaudissement que les hommes lui rendent, bâtit sur un fondement merveilleusement ruineux; car la langue de l'homme n'a point de consistance. *Le même.*

De la vanité de l'honneur & de la gloire du monde. Pensez premierement à la brièveté de l'honneur, qui ne dure qu'autant que dure l'ardeur d'un peuple ému, & qui change d'opinion à tout moment. Secondement, n'avez-vous jamais éprouvé vous-même la vanité & la ruïne de cet honneur, qui n'a ni fond ni solidité? un peu de vent, & puis c'est tout; un vain éclat qui n'a ni consistance ni appui; un son qui frappe l'oreille, & puis s'évanouit; une acclamation tumultuaire qui fait plus de bruit qu'elle n'apporte de profit. De plus, pensez à l'ignorance du monde, qui se trompe si souvent en la distribution de la gloire, il la donne à qui ne la mérite pas, & la refuse à qui la mérite. Davantage, que d'inconsistance dans son procédé! combien d'exemples voyons-nous de gens, que le peuple adoroit, & que peu de jours après il a mis en pièces, & traînez par les ruës? *Le même.*

La honte que la gloire a précédé, semble croître d'autant plus que l'honneur a été plus grand qui l'a devancé. Certes, si la gloire a je ne sçai quoi de doux, après la confusion, & si un homme retiré de l'obscurité pour être mis en place, reçoit les rayons du jour avec un plus grand sentiment de joye, que si cet abaissement n'avoit point précédé; à plus forte raison faut-il dire que l'esprit qui est plus sensible aux maux de la vie qu'à ses biens, sera plus vivement touché de l'ignominie, après avoir été comblé d'honneur; que si la disgrâce lui arrivoit sans avoir été auparavant honoré. La raison de ceci est, que l'esprit humain étant, comme il est, beaucoup plus ingénieux à se tourmenter qu'à adoucir ses peines, se voyant tombé dans la confusion, après avoir été dans l'éclat, ne peut s'empêcher de faire comparaison de son état present avec le passé; & bien que le passé ne soit plus chez lui qu'en idée, & qu'il n'y ait que le souvenir qui le lui rende present, cela n'empêche pas qu'il n'augmente la confusion, & comme si l'éclat du passé duroit encore, il s'imagine qu'il est pour accroître sa honte en la rendant plus visible. *Le même.*

Le même.

Quel avantage retirerez-vous d'être ainsi vû & regardé des hommes? vous n'avez point de bien que vous en puissiez attendre, & vous en devez attendre un tres-grand mal: ces personnes même que vous voulez rendre les témoins du bien que vous faites, deviennent les larrons qui dérobent ce tresor que vous deviez vous assurer dans le Ciel: ou plutôt ce ne sont pas eux qui le volent; c'est vous-même, qui vous volez & qui vous ravissez ce dépôt que vous aviez entre les mains de Dieu même. O nouvelle espee de larcin! ce que ni la rouille ne peut corrompre, ni les voleurs ne peuvent enlever, est corrompu & ravi en un moment par la vaine gloire; elle est le ver qui gâte les choses incorruptibles; elle est le voleur qui étend sa violence jusques dans le Ciel, qui vous prend votre tresor, qui vous ravit un Royaume, & qui vous dépouille de ses richesses éternelles. Car comme le démon sçait que ce tresor que nous amassons dans le Ciel est à couvert de sa violence, & que ni la rouille, ni les voleurs, ni tous ses artifices n'y peuvent atteindre; il se fert pour le ravir de la vaine gloire, & fait par elle, ce qu'il n'auroit pû faire par lui-même. *Tiré de Saint Chrysostome sur Saint Matthieu. De la Version de M. Mar-silli.*

Nous voyons tous les jours que le peu de traits qui nous restent des actions éclatantes de ces Heros, & des Empereurs des siècles passez s'évanouissent de jour en jour, qu'elles s'effacent de notre memoire, & qu'elles s'enfvelissent dans le silence. Nous voyons que la plupart de ceux qui ont bâti des villes, qui ont gagné de grandes victoires, & qui se sont assujetti des peuples entiers, qui se font dresser des trophées & des statues, & qui ont porté la terreur de leurs armes par toute la terre, sont tombez peu à peu dans l'oubli des hommes, & que bien loin d'être maintenant en honneur, on ne connoit pas même presque leurs noms. *Le même.*

Le desir de la gloire est une passion étrange, elle se diversifie en cent manieres différentes; les uns pour être honorez, desirant d'être souverains; les autres d'être riches, & les autres d'être forts & robustes. Cette passion tyrannique passant encore plus avant, fait que les uns cherchent la gloire par leurs aumônes, les autres par leurs jeûnes, les autres par leurs prieres, les autres par leur science, tant ce monstre a de têtes & de faces différentes. On ne doit pas beaucoup s'étonner que les hommes cherchent de la gloire dans les grandeurs & dans les magnificences du monde; mais ce qui est surprenant, & ce qu'on ne peut assez blâmer, c'est qu'on veut tirer de la vanité de ses bonnes actions, de ses jeûnes, de ses prieres, de ses aumônes. Je vous avoué que je suis percé jusq'au cœur, lorsque je vois qu'on corrompt des actions si saintes par le poison de cette vanité secreete; je suis frappé de ce malheur, comme je verrois avec douleur une illustre Princeesse, qu'on n'éleveroit & qu'on ne pareroit que pour l'abandonner aux déreglemens & aux desordres. *Le même, au Sermon 69. sur S. Matthieu.*

Les hommes ne trouvent point de personnes plus fortunées que ces gens, qui passionnés pour de la gloire se l'ont, se donnent de l'encens, & se repaissent de fumée. On se rit de leur vanité, & plus on voit qu'ils s'élevent, plus on s'efforce de les rabaisser.

De la vanité & de la vaine gloire; je tout qu'elles nous font.

Fragilité de la vaine gloire, & son peu de durée.

Du desir de la gloire.

On ne peut souffrir les personnes vaines qui se l'ont, & qui se vantent de leurs bonnes actions.

Combien la gloire que nous prétendons tirer sur la terre de nos bonnes actions est fragile.

De la vanité de l'honneur & de la gloire du monde.

La confusion est plus grande après l'honneur & la gloire.

En effet, plus nous courons après le monde, pour en tirer de la gloire, plus il s'éloigne & se rit de nous. Ainsi il nous arrive tout le contraire de ce que nous souhaitons; nous désirons que le monde nous admire, & qu'il s'écrie en nous voyant: Que cet homme est vertueux! qu'il est charitable! Et il dira au contraire: que cet homme est vain! qu'il est aisé de voir qu'il pense plus à plaire aux hommes qu'à Dieu! Si au contraire vous cachez le bien que vous faites, c'est alors qu'il le louera. Dieu même ne souffrira pas que des actions si saintes soient long-temps cachées; si vous avez soin de les étouffer, il les publiera lui-même, & il les rendra plus connues, que vous ne l'auriez pu faire. Vous voyez donc, qu'il n'y a rien de plus opposé à la gloire que nous recherchons, que de faire nos actions pour être vus & applaudis des hommes: c'est le moyen de faire tout le contraire de ce que nous prétendons; puisqu'au lieu de signaler notre vertu, nous ferons cause que notre vanité sera connue des hommes & punie de Dieu. *Le même Saint Chrysostome.*

Ce vice éteint de telle sorte toutes les lumières de la raison, qu'il semble que ceux qu'il domine, ayent perdu le sens. Nous regarderions comme un fou celui qui n'étant haut que de trois coudées, se croiroit aussi grand qu'une montagne, qui en seroit tres-perluadé, & qui leveroit même sa tête en haut, s'imaginant que les plus hautes montagnes seroient au-dessous de lui. Après cette extravagante pensée, nous ne demanderions point d'autres preuves de sa folie. Ainsi lorsque vous voyez un homme qui s'estime plus que tous les autres, & qui se croit offensé d'être obligé de vivre avec le commun des hommes, ne cherchez point d'autres marques de sa folie. Il est d'autant plus ridicule que ceux qui ont perdu l'usage de la raison, qu'il se réduit volontairement lui-même dans cette folie & dans cette extravagance. *Le même. Sermon 58.*

Les acclamations populaires touchent peu un homme qui est feur de sa probité; & il merite d'autant plus de gloire, qu'il semble la négliger davantage. Ceux qui recherchent avec trop d'empressement l'estime du monde, reçoivent dès cette vie la récompense de leurs bonnes œuvres, & ne meritent rien pour l'éternité. Cette maxime est tirée de l'Évangile; je vous le dis en vérité, que toutes ces aumônes, qui se font avec tant de bruit & tant d'éclat, ne sont point meritoires: ceux qui sonnent la trompette pour avertir le monde du bien qu'ils font, en ont déjà reçu la récompense: tout de même ceux qui font parade de leurs jeûnes & de leur mortification, en perdent tout le fruit, par cette vaine ostentation. Le Fils de Dieu nous apprend à faire en secret nos bonnes œuvres, & à les cacher. C'est à Dieu seul & non pas aux hommes que nous devons étudier de plaire: la récompense que les hommes nous peuvent donner est frivole & passagère; & Dieu nous réserve une récompense éternelle & infinie. *Tiré de la Traduction des Offices de Saint Ambroise, ch. 50.*

Rien n'est si capable d'inspirer la vanité aux gens de bien, que la singularité, dit Saint Bernard; on aime à se voir distingué des autres, à être le premier de sa profession & de son ordre, & le chef de quelque sainte entreprise. Il y a dans la domination & la supériorité une complaisance naturelle, que le Chri-

stianisme même a beaucoup de peine à régler. On se plaît à se faire un nom, & un rang qu'on puisse disputer à d'autres; & quand la dévotion n'est pas solide, on ne voit gueres sur ce point deux devoirs s'accorder ensemble. On dresse autel contre autel; on oppose vertus à vertus, on se divise en partis, on a des disciples à part; l'un est Apollon, l'autre est Cephas: chacun veut être le saint primitif & original; quelquefois même on se décrit mutuellement, on se fait un devoir de conscience de ce défaut de charité, & au lieu de s'exciter par une émulation de charité, on s'aigrit par des jalousies de réputation & de gloire. *M. Fléchier, Panegyrique de Saint Antoine.*

On a dit cent fois que la vaine gloire est un bien plus fragile que le verre; mais cela n'empêche pas que les vertus les mieux établies n'y aillent briser tous les jours comme contre le plus redoutable écueil. Elle ne ressemble que trop au vent, à quoi on l'a si souvent comparée, puisqu'étant la chose du monde la plus mince & la plus légère, elle ne laisse pas d'ébranler les plus fermes édifices, & de déraciner les plus gros arbres. On peut dire que de tous les vices il n'en est aucun qui ait tant arrêté d'ames dans le chemin de la piété, aucun qui de la plus haute perfection en ait tant plongé dans la tiédeur, & même dans le désordre. Les autres vices ne combattent qu'une vertu, celui-ci les attaque toutes, & ce qui lui est tout-à-fait particulier, c'est qu'au lieu de s'affaiblir à mesure qu'elles deviennent plus fortes, il se fortifie en quelque sorte avec elles, les hommes n'étant jamais plus exposés à la vaine gloire que lorsqu'ils ont le véritable mérite. *Le P. de la Colombière, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Ces personnes sont bien misérables sans doute, puisqu'ils ressentent toutes les épines de la croix, sans pouvoir esperer d'en goûter les fruits; puisqu'ils renoncent à la sainteté, après avoir fait tous les frais qui en détournent les autres; puisqu'ils vont en enfer par la voye étroite, par le chemin même du Paradis. Mais tout misérables qu'ils sont, ils sont pourtant bien indignes de pitié, puisqu'embrassant volontairement tout ce qu'il y a de plus rebutant en la vertu, sans l'embrasser elle-même, ils semblent ne haïr en elle que ce qu'elle a de plus aimable; & se retrancher tous les prétextes que les autres peuvent trouver dans les difficultés, dont elle est environnée. *Le même.*

On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour son salut, & je ne sçai si la plupart de ceux-mêmes qui vivent chrétieusement, ne jugeroient point le salut entièrement impossible, s'il falloit s'assujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Je ne parle point ici des Scribes & des Pharisiens, tout le monde sçait que ces faux devoirs se consumoient de penitences, & qu'ils donnoient aux pauvres la dixme de tous leurs biens. Je parle de quantité de personnes de piété qui perdent tout le fruit de leurs travaux, pour n'avoir point eu d'autre vûe, que d'attirer des spectateurs qui les payassent sur le champ de leurs peines, par un peu d'encens, & de vains applaudissemens. Voilà qui est bien triste; que des personnes d'ailleurs si sages, si régulières, si réservées, qui dans toutes les apparences devroient être chargées de richesses spirituelles, se trouvent à la mort les mains vuides de

Combien la vaine gloire est dangereuse!

Misères de ceux qui font leurs actions par vanité.

On fait plus pour la vanité que pour Dieu & pour son salut.

La vanité fait passer un homme pour ridicule & extravagant.

Les personnes follement vertueuses se mettent peu en peine de l'estime des hommes.

La singularité inspire la vanité.

bonnes œuvres; l'amour de la gloire ayant tout enlevé, ou tout corrompu. Mais quelle sera leur confusion au jour du Jugement, lors que Dieu découvrira leur honte & leur folie à toute la terre. *Le même.*

On s'attire du mépris au lieu d'honneur, quand on s'aperçoit de la vanité dont on est possédé.

Si l'on prend garde à vos actions, qui est ce que vous prétendez, n'y a-t-il pas aussi danger qu'on ne s'aperçoive du motif qui vous fait agir? En effet il est bien difficile de couvrir long-temps un grand desir de plaire, on n'est pas toujours sur ses gardes, la passion a mille issues secrètes, par lesquelles elle se produit malgré nous, & lorsque nous y pensons le moins. Or vous sçavez bien le mépris qu'on a pour tous ceux qui cherchent à être loués, & qui n'ont point d'autres vûes que celle-là. Il est étrange, mais il est vrai toutefois, que pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire, il ne considère que ceux qui ne font rien à sa considération; vous avez beau travailler pour lui, s'il reconnoît que c'est pour lui que vous travaillez, il se tient quitte de tout ce qu'il pourroit vous devoir pour vos services. *Le même.*

Tel s'imagine qu'on le loue, & souvent ce n'est que flaterie.

Vous me direz peut-être, que vous avez sujet d'être content du fruit de vos peines, puisqu'on vous loue effectivement, & qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire: mais mon Dieu pourquoi prenez-vous plaisir à vous séduire ainsi vous-même? Faites un peu plus de reflexion à ce qui se passe dans la vie, & vous trouverez que ces grandes marques d'estime, ne marquent point autant d'estime que vous l'avez imaginé; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont celles-là-mêmes qu'on a données cent fois, que vous donnez vous-même tous les jours à des personnes, dont vous faites très-peu de cas. Qui est-ce qu'on ne loue point aujourd'hui, soit pour s'attirer des louanges reciproques, soit pour s'insinuer dans les esprits, que l'on sçait être presque tous susceptibles de la flaterie? Avez-vous ouï louer beaucoup de personnes en leur présence, de qui on n'ait pas dit cent choses désavantageuses, quand on a eu la liberté de dire ce qu'on pensoit? Ne suis-je pas le plus insensé de tous les hommes, si je crois être le seul qu'on loue de bonne foi, & en faveur de qui l'on dise sincèrement ce que l'on ne dit aux autres que par raillerie, ou tout au plus pour s'acquitter d'un devoir de civilité que la coutume a presque rendu nécessaire. *Le même P. de la Colombiere.*

Comme le démon corrompt nos bonnes œuvres par la vaine gloire.

Le démon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes œuvres qu'il n'a pu empêcher; comme Pharaon ne pouvant rendre steriles les femmes Juives, faisoit étouffer leurs enfans à leur naissance, ou du moins lorsqu'ils venoient à paroître. La mauvaise intention est comme ces acoucheuses qui étouffoient les enfans, en même temps qu'elles les tiroient du sein de leur mere; & la vaine gloire est comme ces satellites, qui noyoient ceux qui avoient échappé aux sages-femmes Egyptiennes, dès qu'ils les avoient découverts. Voilà pourquoi il les faut cacher, comme la mere de Moïse. *Qua concepit, & peperit filium, & videns eum elegantem, abscondit eum. Le même.*

Exod. 2.

Inutilité de ceux qui travaillent pour la vaine gloire.

Nos victoires sont des armes dont le démon se sert pour nous vaincre, prenant de là occasion de nous inspirer de la vaine gloire. On travaille beaucoup, on ne gagne rien, on perd tout, on devient esclave du monde;

un esclave travaille sans relâche, tout le fruit de son travail est à son maître. On court après de la fumée qu'on n'attrape pas; on abandonne des trésors, qu'on avoit entre ses mains; on s'empresse pour plaire aux hommes & à Dieu; on ne plait pourtant pas à ceux-là, & on déplaît à celui-ci. *Le même.*

Il est difficile d'acquiescer de la gloire devant Dieu & devant les hommes tout ensemble; & il est impossible d'en acquiescer une véritable, si l'on préfère celle qui vient des hommes, à celle qui vient de Dieu. Quel plus grand tort un homme se peut-il donc faire, qu'en faisant en cela un mauvais choix? & n'est-ce pas aussi faire un grand affront à une sagesse infinie, que de renoncer plutôt à son estime, qu'à une vaine reputation dans le monde? Comment cela peut-il s'accorder avec l'Evangile? n'est-ce pas au contraire l'esprit & le procédé des Payens? C'est ainsi cependant que l'on en use au milieu du Christianisme, où le démon s'efforce de substituer à l'idolâtrie la vaine gloire & le desir de l'honneur mondain: car un homme qui rapporte tout à sa propre gloire, devient comme le Dieu de soi-même. *Le P. Doëenne, dans la Morale de JESUS-CHRIST, en parlant de l'humilité.*

Combien c'est chose indigne de travailler pour la vaine gloire.

Quel sujet avez-vous de vouloir qu'on vous honore? les biens que vous possédez ne font pas à vous: mais de tous les biens, celui qui peut le moins vous appartenir, c'est l'honneur. Puisque la fin principale des créatures est la gloire du Créateur, c'est n'être bon à rien dans le monde, que de n'y travailler pas à honorer celui qui en est le Maître. Mais vous vous rendez digne de son mépris, si vous cherchez à être estimé des hommes. *Le même.*

Il est injuste de vouloir être honoré.

Ne vous glorifiez point devant les hommes de ce que vous portez un nom illustre, de peur qu'autant que vous êtes au-dessus des autres par la noblesse de votre naissance, vous ne soyez autant au-dessous d'eux par la bassesse de vos actions. Bien loin d'affecter la gloire qui vient des hommes, il est bon de détourner en quelque maniere la gloire qui vient de Dieu, en lui opposant le bouclier de l'humilité. Un méchant homme qui se fait honneur des belles actions de son pere, ou un mauvais disciple qui se glorifie des belles qualitez de son maître, au lieu de s'acquiescer de l'honneur & de l'estime, en moissonnant ainsi dans le champ d'autrui, ne s'attire au contraire que du deshonneur & de la honte; chacun pouvant lui demander comment un si excellent arbre n'a produit qu'une branche infructueuse? *Le même.*

C'est une grande vanité de se glorifier de la noblesse.

Il arrive souvent que la vertu cause de la vanité aux personnes qui ne sont pas solidement vertueuses; au lieu que celles qui sont bien affermes dans la vertu s'humilient, dans la créance qu'elles n'en ont point: & cette heureuse ignorance du bien qu'elles possèdent, fait que le démon ne peut leur ravir ce qu'elles croyent elles-mêmes ne posséder pas; ou bien qu'elles considèrent les faveurs de Dieu comme autant de dettes, dont elles ne sçavoient jamais s'acquiescer. Mais outre cela, elles sont bien averties, que plus les Saints ont amassé de merites, plus ils doivent craindre les attaques du démon; comme un vaisseau chargé de richesses est plutôt ataqué par les Pirates. Dieu, en un mot, nous ferme souvent les yeux, pour nous cacher les vertus que

Dieu cache aux Saints leurs vertus, de crainte qu'ils n'en tirent vanité.

que nous possédons; & le demon au contraire nous fait paroître des vertus que nous n'avons pas. Notre mal est que nous aimons mieux ouvrir les yeux & les arrêter sur ce qui flatte notre vanité, que sur ce qui nous en donne de la confusion. Ainsi notre amour propre trace dans notre imagination un portrait, dont il retranche les véritables défauts qui sont en nous, mettant en leur place de fausses vertus, sous des couleurs apparentes. Mais quand nous aurions effectivement ces vertus, dont la flaterie nous loué faussement, les louanges des hommes, en nous les faisant considérer, les feroient bientôt évanouir; au lieu qu'elles se conservent, lorsqu'elles nous sont invisibles. *Le même.*

Il faut plus de vertu pour n'être point touché des louanges, que pour ne s'offenser point des injures.

Il faut une sainteté sublime pour ne se point offenser des injures, & pour les recevoir avec joye; mais il faut une sainteté encore plus éminente, pour n'être point blessé des louanges, & pour ne les écouter qu'avec peine. La vertu est ordinairement comme l'aurore, qui se perd dans le grand jour, & qui n'est jamais plus près de sa fin, que quand elle brille davantage. Si la sainteté doit quelquefois paroître aux yeux des hommes, elle ne veut point paroître à ses propres yeux. Gardez-vous donc bien de parler vous-mêmes de vos vertus, sous le prétexte specieux, qu'elles serviront aux personnes qui les entendront: rien ne peut tant édifier votre prochain que l'humilité de votre conduite. *Le même.*

Le desir que nous avons d'être loués est souvent injuste.

D'où vient que nous avons un desir insatiable d'être loués, quoi que nous ne le méritions pas; & une repugnance extrême de louer les autres, que nous reconnoissons dignes de louanges? En vérité le Prophete Roi a bien raison de dire, que les enfans des hommes sont vains & menteurs dans leurs jugemens: car affecter pour soi la louange sans merite, & ne pouvoir souffrir dans les autres le merite avec la louange, n'est-ce pas commettre tout à la fois une grande vanité, & une grande injustice? Celui-là seul est équitable, qui veut qu'on juge des choses comme elles sont en effet, ou comme on les croit de bonne foi: mais il est bon d'être plus crédule en faveur d'autrui que de soi-même, quoi qu'il arrive souvent qu'on est trompé des deux côtés. Après tout, en matière de louanges, il n'est point feux de s'en rapporter aux jugemens humains; Dieu seul est celui qui nous doit juger. *Le même.*

Les Saints reavoient à Dieu toute la gloire de leurs actions, sans en rien retenir.

Un bon serviteur de Dieu, lorsque la gloire de son maître passe par lui, ne souffre point qu'il en demeure rien dans ses mains; il ne se glorifie pas même de l'honneur qu'il a d'être l'instrument de la puissance divine. C'est dans ce sentiment que Saint Bernard disoit: que ceux qui me louent soient couverts de confusion, & que je leur paroisse si méprisable, qu'ils ayent honte de m'avoir donné tant de si beaux éloges. Fasse le Ciel que je fois autant humilié devant les hommes, pour les véritables défauts qui sont en moi dignes de mépris, que je suis loué pour de fausses vertus indignes de toute estime. *Le même.*

Danger où sont ceux qui siment & qui cherchent les louanges.

Combien de fois avides de louanges qui ne vous font pas diés, vous en laissez-vous entêter? On seme sous vos pas des fleurs que vous devriez fouler aux pieds; mais ne vous en faites-vous pas des couronnes? Suffiez-vous cent fois plus de vertus que vous n'en avez, sçachez qu'elles iront toutes en fumée, & vous ne vous élevez au-dessus de ces tenta-

rions; que vos flatteurs voulant vous faire passer pour tout autre que vous n'êtes, vous feront perdre ce que vous avez de plus solide, & de plus réel, comme ces Chymistes qui n'exposent dans le commerce qu'une substance altérée, & un faux métal, après avoir calciné & consumé le véritable. Que diront à cela tant de gens, qui enflent d'une sottise vanité, non seulement demandent des louanges, mais n'en veulent que de grandes & d'outrées? qui inquiets de sçavoir ce qu'on pense d'eux, entretiennent des ames venales pour prévenir le public en leur faveur? qui pour un petit bien qu'ils auront fait, pour une aumône qu'ils auront donnée, pour un service qu'ils auront rendu à un homme oberré, sont ravis, comme le Pharisien, qu'on sonne devant eux la trompette, & éblouissent le monde par une trompeuse ostentation de leurs vertus? Que diront à cela tant de gens qu'on flatte sur des qualitez qu'ils n'ont pas, & qu'ils seroient obligés d'avoir? qui se rendent autant ridicules par la sottise complaisance qu'ils ont pour ceux qui les flattent, qu'ils sont criminels devant Dieu, de s'approprier un bien qui ne leur appartient pas. Le vrai & le faux, l'apparent & le réel, le naturel & l'outré, ce qui n'est que chimerique & imaginaire, aussi bien que ce qui est effectif & solide, tout leur sert quand il peut faire naître d'avantageuses idées de leurs prétendus merites. *Tiré du Dictionnaire Moral, premier discours sur l'humilité.*

Ces gens-là ravis de ce qu'on leur fait trouver plus d'esprit, plus d'érudition, plus de bon goût, plus d'intelligence dans les affaires, plus de fidelité envers leurs amis, qu'ils n'en ont, ils donnent bonnement dans le piège, & s'ils n'osent dire eux-mêmes qu'on leur fait injustice en les laissant dans le poste où ils sont, ils se flattent d'être aussi dignes d'occuper les premières places, que ceux qui les remplissent. Cette femme s'imagine avoir de la beauté, parce qu'elle a la faiblesse de croire ceux qui lui en font compliment, & lorsqu'on se raille de sa sottise crédulité, elle s'applaudit. Cette autre à cause qu'elle a du bien, s'imagine devoir aller de pair avec les femmes de la première qualité. On aime à être loué, & on prend volontiers sur son compte des éloges sur lesquels on se persuade avoir d'autant plus de droit, qu'on a eu la generosité de les payer. *Le même.*

A force de s'entendre louer, on se croit être tel qu'on nous dit, & on a de la vanité.

Ne se point réjouir de se voir loué & honoré des hommes; retrancher tout cet appareil extérieur par lequel on s'attire ordinairement du respect; & n'en conserver qu'autant qu'il en faut pour gouverner ou édifier son prochain, c'est-là le vrai caractère de la modestie. Mais comme quelquefois Dieu se plaît à rendre respectable dès ce monde la vertu que ses Saints veulent cacher, que doivent-ils faire? Reformier autant qu'ils peuvent, le jugement de ceux qui les louent, soit qu'ils croyent voir en eux ce qui n'y est pas, soit qu'ils estiment ce qui y est effectivement: & quand malgré leur timide modestie, on ne laisse pas d'avoir pour eux un fond de veneration; le grand secret de leur humilité est de renvoyer cette gloire à son vrai principe, en s'écriant avec le Roi Prophete: *Non nobis Domine, non nobis, sed, nomini tuo da gloriam.* *Le même.*

Comment on doit éviter les louanges & la vanité.

Voici comme en parle Saint Gregoire au livre 22. de ses Morales ch. 5. Dieu seme d'abord sa grace dans le cœur des hommes;

Psalm. 113.

Le mal que fait en nous la vanité.

grace qui comme une semence pleine de vie paroît dans les bonnes œuvres qu'ils font, & qui ensuite arrive à sa perfection, & à sa juste grandeur par une sainteté consommée. Mais quand il arrive que ces hommes s'abandonnent aux mouvemens de leur vanité, cet arbre qui eût pu croître, meurt, & se pourrit dans sa semence. Quand après avoir fait quelques bonnes œuvres, ils se corrompent par la peste mortelle de leur vanité, c'est comme un arbre qui languit, & qui sèche après avoir poussé. Mais quand même ils ne se perdent ni par de flatteurs retours sur leurs vertus, ni par des marques extérieures de vanité; c'est assez pour les corrompre, que d'écouter avec plaisir les louanges qu'on leur donne. Cette complaisance ruine en eux tout le mérite de leurs bonnes œuvres. Ce sont des arbres qui violemment agitez par des vents impetueux, sont enfin renverlez, & arrachez jusqu'aux racines par cette dangereuse tempête, malgré la force que leur avoit donnée un long & heureux accroissement. Je dis dangereuse; car comme plus un arbre est élevé, plus il est exposé à la violence des vents: aussi à mesure que l'on monte à un plus haut degré de vertu, on est plus fortement battu du vent par des flateries & des louanges. *Le même.*

Comme chacun cherche sa propre gloire, & est touché de cette secrète passion.

Presque toutes les conditions du monde conviennent en ce point, que chacun y cherche son élévation & sa propre gloire: *Non ferè quisquam est qui humanam non appetat gloriam*, dit Saint Augustin, sur le Pleume 1. Cet homme prend le métier de la guerre, c'est pour avoir de la reputation: celui-ci s'applique au Barreau, c'est pour s'acquérir de l'estime: un autre prêche la parole de Dieu, il y a souvent sujet de craindre que ce ne soit pour s'attirer des louanges de la bouche des hommes: un autre amasse des richesses, fait de grands établissemens, bâtit des maisons superbes & magnifiques, & en tout cela, c'est la vanité qui le pousse, & cette passion est si universelle, qu'il y a tres-peu de personnes qui en soient exemptes. Ceux-mêmes qui sont dans les conditions les plus viles, & les plus basses, imitent ceux qui sont au-dessus d'eux, & font plus d'efforts & de dépenses qu'ils n'en peuvent faire pour leur ressembler. *L'Abbé de la Trappe. Conference pour le quatrième Dimanche de l'Avent.*

Vanité qu'on tire des avantages naturels.

Je mets dans ce rang des vanitez subtiles, celles qui regardent particulièrement l'esprit. Telle est la vanité de ceux qui veulent passer pour grands esprits dans le monde; qui se flattent de quelques avantages, que la nature leur a donnez, ou qu'ils ont acquis par l'étude, & qu'ils agrandissent eux-mêmes par la bonne opinion qu'ils conçoivent de leur capacité. Ce qui fait qu'ils établissent dans leur idée, & dans leurs sentimens une espèce de souveraineté imaginaire, où ils croient mériter beaucoup, & pouvoir mépriser insolentement tout le reste des hommes. Et plutôt à Dieu que cette vanité s'arrêtât à ces avantages humains! elle passe souvent jusqu'aux choses de piété. Vous verrez des personnes dans le monde qui font profession de vertu, & qui couvrant leur vanité secrète d'un faux prétexte de zèle, s'érigent en maîtres, en juges, en censeurs de la dévotion. Ils dressent un petit tribunal en eux-mêmes, où ils examinent, où ils jugent toutes les actions des autres, & où ils condamnent universellement

tout ce qui n'est pas conforme à leurs sentimens; c'est-à-dire, à leur humeur, ou à leur caprice, comme s'ils étoient les seuls devots, & les seuls qui pratiquassent véritablement la Morale de l'Évangile. *M. Biroat, dans le 8. discours de l'Avent.*

Telles sont ordinairement celles des Dames du monde. Il y a de la sottise & de la foiblesse dans le fondement de leurs vanitez; puisqu'elles en prennent pour des sujets si légers, pour l'ombre d'une beauté fragile qu'elles croient avoir, pour quelque peu de bien qu'elles possèdent, & qui est souvent l'effet du crime & de la damnation de leurs pères. Il y a de la sottise & de la foiblesse d'esprit dans les effets de cette vanité, puisqu'elle se produit par la pompe des habits, comme si elle pouvoit étouffer la bassesse de leur naissance, ou les défauts de leur esprit sous l'éclat de l'or & des pierreries. Si je voulois ajoûter les paroles, les actions, les gestes, qui servent à exprimer ces vanitez, il y auroit de quoi les faire passer pour ridicules; mais elles méritent une plus sévère condamnation, parce que le principe de leur vanité est souvent plus criminel. *Le même.*

De la ridicule vanité des femmes.

Un fidele serviteur non seulement ne s'attribue point la gloire de son maître, mais encore il la refuse, quand elle lui est offerte, à l'exemple du grand Saint Jean-Baptiste. Mais est-ce ainsi que nous en usons? avons-nous cette fermeté pour refuser les honneurs qu'on nous offre, & pour les renvoyer à celui à qui ils appartiennent légitimement? Ou plutôt quand on a pour nous une estime que nous ne méritons point, au lieu de faire voir qu'on se trompe, ne tâche-t-on pas par des discours ambigus, à répondre tellement aux louanges qu'on nous donne, que retenant d'une main, ce qu'on paroît lâcher de l'autre, on fait en sorte de se maintenir dans le rang qu'on occupe injustement, & de se procurer d'ailleurs la gloire de l'humilité. *L'Abbé de Monmorel. Homélie pour le troisième Dimanche de l'Avent.*

Ah! qu'il s'en faut bien que dans les occasions nous imitions le grand Saint Jean-Baptiste, & que rejetant des louanges que nous ne méritons pas, nous disions avec ce grand Saint: *Je ne le suis point.* Ah! que je sens bien que toutes ces louanges ne sont que de pures flateries qui me sont faites ou bien par intérêt, ou bien par un autre motif qui m'est également pernicieux; puisque toutes ces louanges deviennent la première source de ma vanité, & de la bonne opinion que j'ai de moi-même. Bien loin de nous convaincre que tout ce lustre, qui vient de la flatterie, est superficiel, & que les fausses couleurs ne tiennent pas, quelque industrie qu'on apporte à les appliquer, nous nous flatons toujours que les louanges & les applaudissemens sont un effet de notre mérite; nous acceptons avec joie l'encens que l'on brûle devant nous; & nous croyons que notre modestie va bien loin, quand retenant la pente naturelle qui nous porte à toujours bien juger en notre faveur, nous n'encherissons point sur les louanges qu'on nous donne. *M. Lambert. Homélie pour le troisième Dimanche de l'Avent.*

Il faut rejeter les louanges qu'on nous donne, à l'exemple de S. Jean-Baptiste.

Il n'y a point de personnes plus exposées à cette rude tentation, que celles qui font quelque profession de piété. Nous sommes dans un temps où la moindre action de vertu mérite des couronnes. Il suffit de mener

Les personnes de piété sont les plus exposées à la vanité gloire.

une

une vie un peu plus réglée pour être déclaré Saint. Les premières paroles avec lesquelles on aborde celui qui a renoncé aux desordres du siècle, c'est qu'il est un modèle parfait d'une vie véritablement chrétienne ; & ce qui est infiniment déplorable, c'est que dans ces occasions, au lieu de reconnoître combien on est éloigné de cette perfection, on s'applaudit à soi-même, on croit mener une vie chrétienne ; on se persuade que l'on a déjà mérité le Ciel ; appuyé sur un témoignage si foible, on néglige de reformer ses vices, & de s'avancer dans la vertu. *Le même.*

Si vous souhaitez des moyens pour empêcher que les louanges, les applaudissemens, les vaines complaisances ne fassent aucune impression sur vous, en voici quelques-uns. Témoignez qu'on vous oblige davantage, quand on vous fait connoître vos défauts, que lorsqu'on vous donne des louanges. Soyez bien persuadé que les louanges ne sont pas une preuve du mérite, qu'on les distribue indifféremment à ceux qui en sont dignes, & à ceux qui ne les méritent pas ; soyez de plus persuadé que les louanges sont un poison d'autant plus dangereux, que ce poison nous plaît, & qu'il flate notre amour propre. C'est ainsi que Saint Augustin s'en explique dans un de ses Sermons. Que les louanges, dit ce saint Docteur, ne soient point la récompense de mon travail. Pourquoi faut-il que quand je répands une semence divine, des paroles de flatterie soient le fruit de cette semence ? Vos louanges sont un poids dont je crains que je ne sois accablé ; tous ces vains applaudissemens m'exposent au peril de tomber. Nous ne les souffrons qu'en tremblant ; vos louanges ne sont que des feuilles, & je cherche des fruits. Saint Augustin, tout humble qu'il étoit, craint que les louanges ne soient la cause de sa chute ; avez-vous plus de force que ce grand Saint ? n'appréhendez-vous point que ces louanges recherchées ne vous enflent ? Cet homme qui vous loué n'est-il point plutôt un ennemi qui vous blesse, qu'un ami qui vous oblige ? *Le même.*

Que faire donc pour résister aux funestes effets de ce poison mortel ? Ecoutez un second moyen que je vous propose, afin que votre humilité ne souffre aucune atteinte des louanges que vous ne pouvez éviter. Au moment qu'on vous élève, anéantissez-vous en la présence de Dieu. Si l'on relève l'éclat de votre naissance, votre esprit, vos inclinations généreuses, & d'autres qualitez dont la nature vous a fait un partage avantageux ; reconnoissez en tremblant que toutes ces qualitez sont autant de talens que vous avez reçus du Ciel, & qui sont en vous peut-être pour votre condamnation, parce que vous en faites un mauvais usage. Si on loué votre piété, votre vertu, votre zèle, protestez à Dieu que le seul titre qui vous convienne justement, c'est celui de pecheur. Servez-vous de ces paroles du Prophete: *O mon Dieu, je reconnois mon iniquité, & mon peché est toujours présent à ma mémoire.* Dites comme Tertullien: *Ego prestantiam in delictis agnosco.* Vous m'appellez un grand homme, un homme de vertu ; mais le poids de mes pechez me fait bien sentir que je suis un grand pecheur. *Le même.*

Les âmes les plus parfaites, les plus élevées en vertu, & qui ont reçu de Dieu de plus grandes grâces, se laissent insensiblement surprendre aux louanges humaines, tant l'amour

propre sçait finement & délicatement surprendre nos esprits. C'est pourquoi il est de la dernière importance pour ces personnes de veiller sur elles-mêmes, si elles veulent marcher sûrement dans la voye du salut : car il y a cette différence entre la vaine gloire & les autres vices ; que les autres vices naissent au milieu du mal, mais la vaine gloire tire sa naissance du bien, & de la vertu même : & comme d'une prairie semée de fleurs il sort quelquefois un aspic, qui pique jusqu'à la mort ; de même des œuvres les plus saintes naît bien souvent la vanité, qui en étouffe tout le mérite, & les vaines louanges que l'on affecte, sont de véritables augures de la ruine de nos meilleures actions devant Dieu : accident funeste & déplorable pour une âme, qui ayant beaucoup travaillé durant sa vie, se trouve vuide, & sans aucun mérite à la mort ; accident pareil à celui d'un riche Marchand, qui après avoir fait heureusement le voyage des Indes, d'où il retourneroit chargé de richesses ineffimables, viendroit faire un triste naufrage au port. *Tiré des Homelies Morales. Homelie pour le premier Dimanche de Carême.*

Après tout, quand je m'attirerois les louanges des hommes ; pourrois-je m'en prévaloir, sans prendre plaisir à me tromper moi-même, sçachant combien elles sont peu sincères ! Combien ai-je loué de gens contre mes véritables sentimens ? Combien ai-je paru en approuver par mes paroles, que je condamnois dans mon cœur ! Faisons-nous justice, & croyons que les autres nous trompent pour nous flater ; comme nous les avons trompez. C'est sur ces officieux menfonges que roule tout le commerce du monde ; on s'occupe à se moquer les uns des autres ; ceux qui le font plus adroitement, passent pour les plus honnêtes gens. Mais enfin, quand les louanges des hommes seroient sincères, & qu'elles partiroient d'une véritable estime, en devroit-on faire beaucoup de cas ? Si quelques-uns m'estiment, & que les autres me méprisent, puis-je être content ? Quand la multitude m'estimerait, qu'est-ce que la multitude, sinon un amas de gens ou ignorans, ou aveugles, ou bizarres, ou inconstans ? Leur estime me rend-elle ou plus heureux, ou meilleur ? Que me servira que les autres m'estiment, si malgré moi, je suis obligé de me condamner au tribunal de ma conscience ? Et quand je prononcerois en ma faveur, que me servira cela, si Dieu me condamne & me reprouve ? *Le P. Neryeu. Tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes.*

C'est assez de chercher à plaire aux hommes dans le bien que je fais, pour déplaire à Dieu. Mais quelle folie ! Vous préférez un honneur vain & passager à une gloire éternelle. Vous faites comme ce malheureux Prince, qui donna son Royaume pour un verre d'eau ; il étoit plus à plaindre qu'à blâmer : il mouroit de soif ; seur de perdre son Royaume avec la vie, il prit le parti de conserver au moins sa vie ; qu'il étoit plus sage ? Mais quoi de plus insensé, que de renoncer à une récompense éternelle & infinie, que nous pouvons mériter par nos bonnes œuvres ; pour acquérir une récompense aussi vaine, & aussi frivole, qu'est l'estime des hommes ? Se donner beaucoup de peine sans profit, souffrir beaucoup de mal sans mérite, faire beaucoup de bien sans fruit, d'une manière de récompense en faire une manière

reuses sur
personnes
vertueuses

Combien
l'approba-
tion & les
louanges
des hom-
mes sont
peu sincè-
res.

Combien
l'approba-
tion & les
louanges
des hom-
mes sont
peu sincè-
res.

C'est une
folie que
de chercher
à plaire aux
hommes.

Remède
contre la
vanité, &
les vaines
louanges.

Serm. 5.
de Verbis
Domini.

Autre re-
mède con-
tre ce per-
nicieux
poison.

Psal. 50.

Lib. 4. de
Paris.

Combien
les louan-
ges des
hommes
sont dange-

de punition ; c'est ce que fait la vaine gloire : quoi de plus pernicieux ? *Le même.*

Le mot de vanité nous apprend, que c'est tout ce que nous avons à prétendre de la nôtre ; que toutes nos lumières, que toutes nos adresses, que tous nos soins, nos peines, nos dépenses, ne nous produiront que la confusion de nous voir déchus de toutes nos espérances, & frustrer de tout le succès que nous nous étions promis. Dieu par là veut nous guérir de cette enflure criminelle, en nous faisant experimenter, que nous ne sommes pas ce que nous nous étions imaginé, en nous contraignant de reconnoître le peu d'assurance que nous devons rendre sur des lumières qui nous égarent, le peu de confiance que nous devons avoir en un courage, & en des forces qui nous manquent au milieu des affaires. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

La gloire n'appartient qu'à Dieu ; dont il declare qu'il ne veut entrer en aucun partage avec les hommes, se la réservant toute entière, comme un tribut de son empire souverain, & comme un encens destiné à ne brûler que sur ses autels. De là vient, dit Saint Chrysostome, que l'homme, quelque avide de louange qu'il soit, ne peut s'entendre louer sans rougir. Il sent une espèce de trouble, qui passe du cœur sur le visage. L'ame ne sçait si elle doit se recueillir en elle-même, ou se répandre au dehors. Il se fait une émotion subite, & comme une revolution de tout le sang ; la Providence de Dieu ayant laissé dans le fond même de la nature corrompue un instinct secret, & un mouvement presque involontaire, par lequel il témoigne visiblement que l'honneur appartient à Dieu seul, & qu'il y a de la honte à s'appliquer à soi-même, & à retenir par ingratitude, ce qu'on tient de sa pure liberalité. *M. Flechier, dans le Sermon de la Cene.*

Que de bonnes œuvres le vent brûlant de la vanité ne flétrit-il pas ? Que d'actions pieuses aux yeux des hommes perdent leur mérite devant Dieu ! Que de trésors qu'on croyoit en sûreté dans le sein des pauvres, se trouveront un jour gâtes par la rouille de la vaine gloire ! Ah ! la véritable charité n'est pas de ces flambeaux lumineux qu'il faut porter sur les toits pour être vus de tout le monde ; la passion de l'honneur est plus habile que toutes les autres passions, elle se fait honneur de se cacher, & ne se démasque point dans les occasions où elle regne le plus. Salomon après avoir fait un Temple au Seigneur, n'y fit graver que les marques augustes de la grandeur & de la majesté du Dieu qu'il contenoit, & n'eut garde d'y mêler les titres & les qualitez de sa race Royale avec celles du Roi des Rois. Mais la plupart des hommes en donnant quelque legere portion de leurs biens, s'imaginent acquérir le droit d'étaler au public l'excès d'une vanité, qui ne veut plus de bornes. On ne voit presque plus que des hommes fastueux, qui ne veulent faire du bien qu'au grand jour ; ils étalent leur nom, leurs qualitez, leurs armes par tout. A quoi bon cet éclat, & cette vaine ostentation qu'on fait paroître dans ses aumônes ? Croyez-vous que vos aumônes, pour être secretes, ne soient pas assez connus de celui qui voit tout ? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos lar-

ges aux yeux de tout le monde, en forte qu'on n'en puisse détourner la vue ? Pourquoi les Ministres mêmes paroissent-ils à l'Autel du Seigneur chargez des marques de votre vanité ? A quoi bon ces titres & ces qualitez qui immortalisent votre nom sur les marbres de nos autels, & des édifices publics ? N'étoit-ce pas assez que vos aumônes fussent écrites sur le livre de vie, & pourquoi graver sur le marbre qui perira, une action, qui devoit être immortelle, si elle n'avoit été connue que de Dieu ? *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

Le sentiment du plaisir que nous donne une louange meritée est si naturel, qu'il ne faut pas prétendre, qu'on y puisse rendre l'ame insensible ; c'est assez que de la garantir de ces mauvais effets, je veux dire d'une forte présomption, & d'un ridicule mépris des autres. Si on évite ces deux écueils, on ne doit rien craindre de la louange, elle enflamme le courage dans les occasions, où il pourroit se refroidir : on exige de soi à proportion de ce que les autres en attendent ; on veut conserver la reputation que l'on s'est acquise, & pendant qu'on s'efforce de ne se point démentir, il arrive souvent qu'on se surpasse. *Sermon attribué au P. Massillon.*

Loin de renvoyer au Seigneur tous les honneurs qu'on pourroit nous attribuer, & de cacher aux yeux des hommes ce que nous avons de grandeur, & ce que nous sommes par la noblesse du sang, ou par le privilege de la grace ; toute notre vie n'est qu'un artifice de vanité ; qu'un desir de plaire & d'être estimé ; loin de nous dépouiller volontairement d'une gloire legitime, que nous aurions droit d'attendre des hommes, nous voulons même qu'ils honorent en nous les vertus qui nous manquent, qu'ils respectent en nous un merite que nous n'avons pas : nous voulons qu'ils nous croyent ce que nous sentons bien que nous ne sommes point. En effet, malgré le témoignage de nos consciences, nous sacrifions sans scrupule, la verité qui nous humilie, à la vanité qui nous flatte. On veut même, quand on s'est consacré à Dieu, que le monde nous conserve encore son souvenir : on est encore bien-aisé de pouvoir faire valoir par là son sacrifice... Oui, il n'est rien de plus rare, que de voir des gens comblez de quelques graces, ou ornez de quelques qualitez naturelles, qui cherchent à les cacher, & qui se plaisent à être oubliés : bien loin de le souhaiter, nous regardons cet oubli comme injurieux ; nous voudrions que nos vertus, nos talens, notre naissance, notre qualité fussent honorées & respectées de tout le monde ; & jusques dans ces aziles saints, où le mépris du monde est la premiere vertu qu'on est obligé de pratiquer, on veut encore acquérir de l'estime & de l'applaudissement. *Autre Sermon manuscrit.*

De peur que la gloire, qui n'a que trop d'attraits pour nous gagner, & qui n'a que trop de charmes pour nous séduire, ne soit la fin de nos travaux & le motif de nos entreprises ; Dieu permet par une sage providence, qu'elle soit injustement distribuée dans le monde, & qu'elle se donne aveuglément à ceux qui ne la méritent pas, comme à ceux qui la méritent. Car il ne faut point se persuader qu'elle soit le prix des belles actions, ni la recompense des beaux ouvrages. L'ambition & l'artifice y ont ordinairement plus de part que ni l'industrie ni la vertu ; l'apparence

Le mot de vanité nous apprend ce que nous devons attendre de la nôtre.

La gloire n'appartient qu'à Dieu, il ne peut souffrir que l'homme l'usurpe.

La vaine gloire corrompt nos meilleures actions,

On n'est pas toujours obligé de fuir toute sorte de louange & d'approbation.

La plupart des hommes ne pensent qu'à se faire estimer, & à acquiescir de la récompense.

Il faut fuir peu d'être de la gloire, comme d'une chose qui se donne au hasard.

parence l'emporte sur la vérité, & la faveur sur le mérite; en un mot, bien qu'il y ait quelques personnes irréprochables qui la dispensent avec équité, l'univers est rempli d'injustes arbitres qui la dispensent avec injustice. *M. de la Volpilliere, second Discours sur la gloire.*

Comme la gloire est originaire du Ciel, & qu'elle est étrangère sur la terre, je ne m'étonne pas si elle ne distingue personne ici-bas; si elle y confond le vice avec la vertu, & si elle n'y fait nulle distinction du véritable mérite d'avec l'apparent. Elle se comporte dans ce monde de la même manière qu'un étranger qui entre dans ses grandes maisons, où les domestiques sont quelquefois plus magnifiquement vêtus que leurs maîtres, comme il ne juge de leurs qualités que par leurs vêtements, il est dans un manifeste danger de se méprendre, & de rendre aux serviteurs des hommages qui ne sont dûs qu'à ceux qu'ils servent. Ainsi la gloire qui est étrangère sur la terre, comme parle Saint Jérôme, n'y distingue personne, elle s'y méprend tous les jours, & pourvu que le vice prenne l'habit de la vertu, elle l'honore; pourvu que le mensonge porte l'apparence de la vérité, elle l'autorise, & pourvu qu'une action soit éclatante, quelque criminelle qu'elle soit, elle la loue. *Le même.*

La louange ne sauroit être bien distribuée, puisqu'elle nous la dispensons ordinairement, non par l'estime véritable que nous avons des autres, mais par l'amour excessif que nous avons de nous-mêmes. L'intérêt plutôt que le mérite est la règle de tous nos éloges. Les hommes ne louent que ceux qui leur sont utiles; & l'on dit communément dans le monde, que la négociation n'est pas mauvaise, ni le commerce défavantageux, quand pour avoir de l'or on donne du vent & de la fumée. *Le même.*

Ceux qui ont beaucoup de lumière & de vertu, connoissent trop la vanité de la gloire; ils en éprouvent trop l'inconstance pour la regarder comme la fin de leurs travaux, ou comme le prix de leurs veilles; ils savent qu'elle ruine le mérite plutôt qu'elle ne l'honore, & que les trophées qu'elle érige à la vertu sont des écueils, où bien souvent on fait naufrage: ils savent que la louange est une trompeuse syrene, qui séduit notre esprit en flatant notre oreille, & qui par le charme de sa voix & par la douceur de son harmonie, nous attire dans les rets, nous engage dans les périls, & nous abandonne à la fureur des orages: ou plutôt que c'est une infidèle Dalila, qui nous trahit en nous cajolant, & qui par de faux appas, & par de flatteuses impostures, nous fait tomber dans les pièges, & nous réduit sous la puissance de nos ennemis. *Le même.*

L'honneur est le plus dangereux adversaire que les Saints aient jamais eu dans le monde: il a renversé les plus fortes colonnes de l'Eglise, il a vaincu les plus invincibles héros du Christianisme; & ceux que les plaisirs n'avoient pu gagner, que les richesses n'avoient pu corrompre, n'ont pu se défendre de l'honneur, & n'ont pu se résoudre à rejeter son encens, ni s'empêcher d'être suffoqués par sa fumée. Si la véritable vertu exige une récompense éternelle, & non pas une récompense passagère, elle attend une solide gloire qui ne s'efface jamais, & non

Tome II.

pas un vain applaudissement qui se dissipe comme une vapeur, & qui s'évanouit comme un éclair. Si une personne a quelque mérite, elle cherche le témoignage de Dieu, & non pas celui du monde; elle demande l'approbation des Anges, & non pas celle des hommes; car elle n'ignore pas que la véritable louange dépend de celui qui lit dans le fond des cœurs, & non pas de ceux qui ne jugent que par les apparences; qu'il n'y a que lui qui en soit le fidele dispensateur, & que si les hommes sont assez déraisonnables pour la lui refuser, il est toujours assez juste pour la lui rendre. *Le même.*

Vanité! que tu es pernicieuse à l'homme! qui ne lui fais faire naufrage que quand il est près du port; qui le laisses monter presque au point de la plus haute élévation, pour le renverser avec plus de gloire; qui ne disputes à Dieu cette conquête; que quand elle va être digne de lui; qui attends que la victime soit prête, & en état de lui être offerte pour l'enlever, & l'immoler à l'idole d'un vain & frivole honneur. Loin d'ici cette société & ce commerce, où les hommes flatent pour être flatés, où ils donnent des couleurs de vertu aux plus apparens défauts des autres, pour mettre les leurs à couvert; où ils s'étourdissent les uns les autres sur leurs vices, par des louanges exagérées, & se font un art de tromper, pour être trompez à leur tour. *Auteur anonyme.*

La gloire, pour le dire en peu de paroles, consiste, si je ne me trompe, à se voir également accompli en soi-même; & en l'opinion d'autrui; & comme les miroirs sont plus ou moins estimez, selon qu'ils représentent bien ou mal les objets qui leur sont opposez; on peut dire que la gloire est véritable ou fautive à proportion du rapport qu'il y a de cette image, qui est dans l'esprit des hommes, avec le mérite qui la cause. Quand nous trouvons en nous-mêmes que cette image qui erre par le monde nous flatte, c'est une fautive gloire, qui bien loin de nous plaire, doit nous choquer comme un reproche secret des défauts que nous connoissons nous-mêmes. Toutes les fois qu'on me loue de ce qui me manque; je sens au contraire combien je mérite le blâme opposé à cette louange. Il faut que la gloire soit l'image d'un bien réel & solide qui soit en nous: il faut par conséquent que ce bien ne soit pas mêlé de beaucoup de mal qui le corrompe, & en diminue le mérite: il faut enfin que ce bien nous soit propre, & ne nous vienne pas d'autrui. Car autrement l'image de ce bien n'est pas notre image, mais celle de quelque autre objet, qui mérite d'en être estimé. Il faut examiner ces trois conditions l'une après l'autre, pour mieux reconnoître combien elles se trouvent imparfaitement dans cette gloire que nous recherchons avec tant d'ardeur, & par conséquent que nous devrions mépriser. *Tiré d'un discours sur la gloire.*

Il ose avancer que ce desir de la gloire est la source la plus ordinaire de la médifance. On ne cherche à rabaisser les autres que pour s'élever au-dessus d'eux. Il semble que le mal qu'on dit d'autrui se change en louange à l'avantage de ceux qui médifient; & c'est autant par cette fautive gloire, que par la malignité, que la médifance est si générale. Cependant ce même desir excessif de gloire, qui fait la médifance d'un côté, produit en nous

Z z

La gloire se donne indifféremment au vice & à la vertu.

La louange se distribue communément par intérêt.

Les personnes qui ont une véritable vertu, connoissent la vanité de la gloire.

Combien la vanité est à craindre dans l'honneur.

La vaine gloire est dangereuse aux personnes même les plus vertueuses.

De la gloire en général.

Le desir de la vaine gloire est la cause de la médifance & de la flatterie.

de l'autre l'amour de la flaterie; & on a la foiblesse d'avoir une credulité pleine d'orgueil, qui fait accepter les louanges les plus éloignées de la vérité, sans nul sentiment de modestie morale, ni d'humilité chrétienne; au lieu que les plus justes éloges doivent donner une modeste confusion à ceux qui les méritent le mieux. *Le même.*

L'homme n'ayant rien de foi, il ne se peut glorifier de rien.

Il est aisé de montrer que l'homme n'a rien de foi; car il tient toutes choses, ou de la naissance, ou de l'éducation, ou de la fortune, du moins ce qu'on appelle ainsi, qui sont à son égard, toutes choses étrangères, & il ne sauroit marquer un seul bien qui vienne de lui, qui lui soit propre, qui lui soit assuré. Que s'il y a quelque chose de lui qui mérite d'être loué, c'est quand il sçait reconnoître que ce qu'on estime en lui ne vient pas de lui, au lieu de se remplir d'une vaine image de sa perfection; & encore cela même lui vient d'ailleurs, c'est-à-dire, de Dieu, sans qui il seroit comme tant d'autres, qui s'imaginent que ces biens viennent d'eux-mêmes, & sont à eux. *Le même.*

La gloire & la louange n'appartiennent proprement qu'à Dieu.

La louange & la gloire n'appartiennent proprement qu'à Dieu, parce qu'il n'y a du mérite qu'en lui, parce qu'il n'y a du mérite que par lui, & parce qu'il n'y a du mérite que pour lui. Il n'y a du mérite qu'en lui, parce qu'il n'y a des perfections qu'au dedans de lui, & qu'au dehors de lui il n'y a que des défauts. Il n'y a du mérite que par lui, parce qu'il est l'auteur de tout ce que nous sommes, & le principe de tout ce que nous operons. Il n'y a du mérite que pour lui, parce qu'il doit être le but de toutes nos actions, comme il est lui-même la fin de tous ses ouvrages; c'est ce que l'Écriture signifie par ces remarquables paroles: *In ipso, per ipsum, & propter ipsum omnia, cui honor & gloria.* *M. de la Volpilliere, dans le premier discours sur la gloire.*

La vanité des choses dont les hommes tiennent le plus de gloire.

Voyons si dans les perfections que nous nous attribuons, il y a quelque fondement d'une juste louange, & quelque semence d'une véritable gloire. Vous vous glorifiez d'une illustre naissance, & d'une longue suite d'ancêtres, & de héros dont le sang coule dans vos veines, & dont les traits sont encore exprimez dans vos yeux; mais quand ils auroient acquis quelque gloire, ce seroit pour eux & non pas pour vous: car la louange n'est pas héréditaire comme les richesses; & si elle n'est pas fondée sur votre propre mérite, vous en êtes l'usurpateur injuste, plutôt que l'héritier légitime. Vous vous vantez d'une éminente dignité, qui vous élève au-dessus des autres, & peut-être encore au-dessus de vous-même; mais quand vous auriez tout le mérite qu'on peut désirer, & que vous brilleriez plus par l'éclat de votre vertu, que par celui de votre charge, n'éprouvez-vous pas dans ce haut rang, plus de servitude que de domination, plus de chaînes que de couronnes? *Magna fortuna, magna servitus*, dit un Ancien, les grandes fortunes sont de grandes captivitez: & l'on remarque bien souvent que ceux qui sont les maîtres des autres, sont eux-mêmes les esclaves de leurs vices. Vous vous flatez d'une beauté où peut-être l'artifice n'a pas moins de part que la nature; mais quand vous auriez encore mille fois plus de charmes, la maladie qui doit effacer tous ces traits, la vieillesse qui doit flétrir ce visage, la mort qui doit éteindre toutes ces grâces, ne devroit-elle pas

vous inspirer plus de modestie que de vanité? Vous vous glorifiez d'une vertu qui n'est pas commune, & qui sans attendre la voix des Papes, vous canonise déjà par la voix des peuples; mais vous n'aurez jamais des autels, si vous commencez déjà de vous en bâtir dans vos idées, & votre sainteté imaginaire s'évanouira comme la fumée de l'encens que vous vous donnez à vous-même. *M. de la Volpilliere, dans un discours sur la gloire.*

Faut-il que pour avoir reçu de Dieu de plus grands avantages que les autres, nous en devenions plus insolens & plus ingrats? Faut-il que nous n'ayons des yeux que pour considérer nos mérites, & des paroles que pour nous donner des louanges? N'est-il pas juste que nos esprits, qui sont des expressions de la Divinité, s'élèvent vers leur principe, pour confesser ingénument que s'ils ont quelques lumières, ce ne sont que des rayons qui partent de ce Soleil éternel, & que s'ils ont quelques perfections, ce ne sont que des ruisseaux qui coulent de cette immortelle source? Quiconque fait le dénombrement de ses avantages, il ne fait que le dénombrement de vos bienfaits, dit Saint Augustin parlant à Dieu; mais quelque louange qu'il en retire des hommes, il ne recevra de vous que du blâme, parce qu'il abuse de vos dons, & qu'au lieu d'en faire le sujet de sa reconnaissance, il en fait la matière de son orgueil. Or il est constant, poursuit ce grand Docteur, que quelque flateur qui le loue, si vous le blâmez, son éloge ne sera point reçu; quelque ami qui le justifie, si vous l'accusez, son apologie ne sera point approuvée; quelque grand qui le soutienne, si vous le condamnez, son crédit ne sera point considéré. *Le même.*

La gloire n'étant due qu'à Dieu, nous sommes injustes de nous l'attribuer.

Le désir de la gloire est la dernière passion qui nous quitte, comme c'est la première qui nous attaque; cette inclination qui se remarque dans les enfans, rajeunit dans les vieillards; ce désir qui naît avec nous, ne meurt jamais qu'avec nous, & cette flamme qui s'allume dans notre cœur avant que le flambeau de la raison ait éclairé notre esprit, ne s'éteint pas même dans l'ombre du trépas. Ne pouvant plus prolonger notre vie, nous pensons à perpétuer notre mémoire, nous voulons que notre orgueil paroisse encore sur nos tombeaux, & qu'on rende à nos ombres le même honneur qu'on rendoit à nos personnes. *Le même.*

La vanité est la dernière chose à laquelle nous nous attachons.

Cette vaine gloire est redoutable même à ceux qui en sont victorieux; & je ne sçai, si tandis que nous lui déclarons publiquement la guerre, nous n'avons point fait secrètement la paix avec elle: je ne sçai si nous ne sommes point ses partisans, tandis que nous nous publions ses adversaires, & si nos cœurs n'ont point de secrètes intelligences avec elle, tandis que nous élevons nos voix pour la décrier. Je ne sçai si pendant que nous travaillons à soutenir la gloire de Dieu, nous ne pensons point à soutenir la nôtre; & si par les mêmes moyens que nous prenons pour la lui maintenir contre l'usurpation des hommes, nous ne voulons point en devenir nous-mêmes les usurpateurs; bien souvent on cherche l'honneur par la fuite de l'honneur; on prétend acquérir de la gloire en la rejetant, & on combat l'orgueil par un autre orgueil. *Le même.*

Souvent nous cherchons la gloire en la combattant, & en nous déclarant contre elle.

L'injuste
partage de
la gloire
nous ap-
prend qu'il
la faut mé-
riter.

Qui ne sçait que la gloire n'est point en ce monde le partage des justes, & que par un ancien desordre du siècle, ou plutôt par un ordre secret de la Providence, bien loin qu'on leur donne les éloges qui ne leur appartiennent pas, on leur refuse tous les jours ceux qui leur appartiennent: soit enfin parce que la louange qu'on leur rend ne servant point pour honorer leur mérite, ne sert que pour nourrir leur présomption, que pour entretenir leur vanité, que pour allumer leur ambition, & pour leur faire croire qu'ils méritent beaucoup, & qu'ils peuvent sur cela mépriser le reste des hommes. *M. de la Volpilliere, dans le second discours.*

Nous con-
cevons fa-
cilement
une haute
idée de
nous, quoi
que nous
ayons peu
de mérite.

Quoi que nous n'ayons rien qui nous élève au-dessus des autres, néanmoins parce que l'erreur ou la flatterie nous donne quelque nom illustre, & quelque titre éminent, nous nous formons un trône dans nos idées, où nous croyons dominer sur tous les hommes. De là vient cette notable différence que nous remarquons entre ceux qui sont élevés dans quelque rang sublime par le mérite & par la naissance, & ceux qui y sont montés par l'ambition & par la faveur. Ceux-là portent toujours, même dans la magnificence & dans la pompe, quelque caractère de modestie & d'honnêteté, qui joignant la grace avec la majesté, ne leur attire pas moins d'amour que de veneration. Au lieu que ceux-ci n'étant pas nez à la grandeur, ni accoutumés à l'éclat qui les environne, en sont tellement éblouis, qu'ils ne font paroître par tout que de la fierté & du faste. Ils se prévalent en tous lieux de la préférence qu'on leur a donnée témérairement; ils méconnoissent même ceux qui les ont élevés; & bien que tout le monde sçache que leur élévation est l'ouvrage de la faveur, ils veulent faire croire qu'elle est l'ouvrage de leur vertu. *Le même.*

La gloire
que Dieu
nous donne
n'est pas
vaine com-
me celle
du siècle.

La gloire que Dieu nous donne n'est pas vaine comme celle du siècle: mais participant à celle de son principe, elle est solide, elle est permanente, & ne peut s'effacer, ni par la durée du temps, ni par l'injure de l'envie, ni par le changement de la fortune. Ainsi comme c'est de lui que nous devons tout attendre, c'est pour lui que nous devons tout operer; & comme il doit être lui-même la récompense de nos travaux, il en doit être lui-même la fin. Puisque nous ne sommes pas de ce monde, que nous importe-t-il d'y établir de la réputation, & de chercher des emplois illustres où nous n'avons point de demeures constantes? Puisque nous faisons ici-bas un si petit séjour, pourquoi nous avisons-nous d'y éterniser notre nom, & de chercher l'immortalité dans la région de la mort? Quelle difficulté trouvons-nous de vivre inconnus dans une terre étrangère? Si l'injustice nous refuse l'honneur qui nous est dû, si l'envie nous le dispute, si l'artifice nous le dérobe, si la médisance nous l'enlève, nous ne devons point nous en étonner, puisque c'est ainsi que la vertu a toujours été traitée dans ce monde criminel & ingrat? *Le même.*

Les person-
nes spiri-
tuelles sont
sujettes à
la vanité.

Les plus grands Saints après avoir surmonté les autres passions, sont souvent vaincus par celle-ci. Aussi voyons-nous que les personnes les plus spirituelles sont quelquefois les plus vaines, & que pour faire plus d'état de l'humilité, elles n'ont pas moins de soin de leur honneur. Tellement que la louange est une flatteuse ennemie; il n'est personne

Tome II.

qui se défende de ses charmes. C'est dans cette pensée que Saint Chrysostome dit, que la vanité est un venin secret, qui se glisse par tout, & contre lequel il ne se trouve point d'antidote; que c'est une passion qui ne peut être jamais domptée; que lorsqu'on la croit éteinte, elle renaît de sa cendre, & revient de son tombeau plus vigoureuse que jamais; que semblable à cet Antée de la fable, elle se relève de sa chute, elle s'affermir par sa défaite, & n'est jamais plus subtile ni plus dangereuse, que lorsque la vertu fortifiée par la grace, en a triomphé. *Le même.*

Quoi, dit Saint Bernard, si ces beaux ouvrages qui partent de nos Sculpteurs & de nos Peintres, étoient capables d'intelligence, seroient-ils capables de vanité, pour se vanter de leurs perfections & pour n'en point rendre la gloire à leurs ouvriers? Nous dépendons de Dieu bien plus étroitement, dit ce Pere, que ni la statue du Sculpteur qui l'a travaillée, ni le tableau du Peintre qui l'a formé: car ces ouvrages subsistent indépendamment de leurs ouvriers, & nous dépendons tellement de Dieu, que sa puissance n'est pas moins nécessaire à notre conservation qu'à notre production. *Le même.*

La gloire que la vanité se propose, & que notre ambition s'attribue avec injustice, & contre la volonté de Dieu, à qui elle est dûe, ne dure pas long-temps: mais quand elle durerait quelques années & quelques siècles; après la mort, qu'est-ce que les années & les siècles en comparaison de l'éternité? Qu'est-ce que la gloire que les ambitieux se proposent, en comparaison de celle qu'ils perdent? Quel avantage pour eux d'être loués après la mort où ils ne sont plus, & d'être humiliés où ils sont? Quelle satisfaction pour eux que l'on se souvienne de leurs belles actions où ils n'ont plus de vie & de sentiment, pendant qu'ils souffrent là où ils vivent par la confusion de leur vanité? Quelle plus grande misère enfin, que de sortir du monde avec infamie, après y avoir vécu dans la gloire, & de recevoir devant Dieu, & devant les Anges, la honte & la confusion que mérite l'orgueil, après avoir reçu sur la terre l'estime, les louanges & les applaudissements des hommes, qui étant ou ignorans, ou passionnés, ou intéressés, n'en font d'ordinaire qu'une fort injuste distribution? *Tiré des Discours Chrétiens, Panegyrique de Saint François de Paule.*

Il n'y a qu'à considérer ce grand théâtre de l'orgueil humain, qu'on appelle le monde; vous n'y verrez presque personne, & même parmi ceux qui font profession de piété, qui ne tâche de s'attirer l'estime des bonnes qualités qu'il n'a pas, ou du moins qui ne souffre avec joye, qu'on lui en attribue par de fausses louanges: & si on reconnoît en soi quelque mérite & quelque vertu, quel soin ne prend-on pas pour en persuader tous les autres? Si vous n'aviez que les hommes pour juges, je vous pardonnerois de vous faire estimer des hommes, & de leur découvrir vos vertus dans tout leur éclat: mais hélas! votre Dieu vous connoît, & il vous jugera selon sa connoissance. Ah! que vous servira que les hommes vous canonisent, si Dieu vous reprouve & vous condamne? *Essais de Sermons, pour le troisième Dimanche de l'Avent.* Non seulement la vanité a quelque chose de ridicule, mais elle est ridicule elle-même

Nous de-
vons aussi
peu tirer de
vanité de
nos perfec-
tions,
qu'un ou-
vrage qui
sort de la
main d'un
excellent
ouvrier,
s'il étoit
capable de
raison.

Le peu de
durée de la
gloire
mondaine.

Tout le
monde si-
me la gloi-
re & l'esti-
me des
hommes.

Zz 2

en toutes choses. Ridicule dans ses idées, également fausses & injustes, lorsqu'elles s'imaginent qu'il ne faut que s'estimer beaucoup soi-même pour se rendre fort estimable, ou que tout le monde nous doit autant estimer que nous nous estimons nous-mêmes, qui est une imagination aussi forte qu'injuste. Ridicule dans ses desseins, parce qu'elle ne cherche à paroître que pour se faire estimer & admirer des hommes. Ridicule dans ses prétensions, lorsqu'elle veut avoir l'estime des hommes sans aucun fond de mérite; & ce qui est encore plus extravagant, c'est lorsqu'elle veut être estimée pour des vices ou pour des folies méprisables. Ridicule, pour les efforts qu'elle fait faire pour s'élever dans l'esprit des autres; car pour une fumée d'honneur & de réputation, on n'épargne ni les travaux, ni les dangers, ni sa vie même. Ridicule enfin & abominable, lorsqu'elle s'attribue l'honneur & la gloire qui n'est dûe qu'à Dieu seul. *Liv. intitulé, Guerre aux vices.*

Qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

et qui sont ceux qui ont de la vanité & de la vaine gloire,

Il n'est pas difficile de reconnoître d'abord ceux qui sont entêtés de cette vaine gloire. Ce sont ceux qui pour se mettre sur le pied de gens considérables & distinguez, parlent sans cesse de leurs ancêtres, & de leur maison. Ceux qui regardent leur réputation comme le but de leurs soins, de leurs travaux, & de toutes leurs entreprises. C'est une divinité qu'ils adorent, & qu'ils voudroient faire adorer de tout le monde. Ceux qui sont si délicats & si sensibles sur le point d'honneur, qu'ils ne peuvent rien souffrir qui les choque, & qui exercent même de cruelles vengeances sur ceux qu'ils croyent les avoir offensés en ce point. Ceux qui ne pensent ni à servir ni à honorer Dieu, mais seulement à se faire honorer eux-mêmes par la vaine estime des hommes. Ceux qui sont de cet honneur chimerique l'unique motif de toutes leurs actions. Ceux qui par une ostentation ridicule se glorifient de leurs richesses, de leurs charges, de leurs emplois. Ceux qui ayant reçu quelque avantage de la nature, ne pensent qu'à le faire valoir, & à le faire connoître à tout le monde, & en toutes occasions. Les femmes mondaines, qui ne pensent qu'à se parer, & à conserver une fragile beauté qui les fait regarder & adorer comme des idoles; tous ces esprits vains, qui ne seroient pas pour Dieu & pour sa gloire, la centième partie de ce qu'ils font pour un faux honneur, & qui mettent tout en œuvre pour se faire valoir. *Le même.*

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

Les grands sont plus sujets à ce vice que les autres.

neur mondain? C'est, dit Saint Gregoire, un beau nom qui éblouit & qui flate par mille douceurs qu'il promet, & qu'il ne sauroit donner en effet. Il est donc trompeur, puis qu'il ne donne pas ce qu'il fait espérer: mais il l'est encore d'une manière plus cruelle, parce qu'au même temps qu'il ne fait pas goûter les douceurs qu'il avoit promises, il fait sentir mille amertumes par la servitude où il engage, & par la douleur qu'on ressent dans la privation des biens, dont on s'étoit laissé flater. *Auteur anonyme.*

Quelque illegitime que soit la gloire, il ne se trouve presque personne qui la rejette; & comme il n'est point d'homme qui n'en soit l'amant passionné, il n'en est aussi presque point qui n'en soit l'usurpateur injuste. La justice n'en est plus la dispensatrice. & la faveur l'a tellement usurpée, que le mérite n'a plus droit d'y prétendre: d'où il faut inférer combien nous avons lieu de la mépriser, puisqu'elle se dispense si injustement, & qu'elle se donne également à ceux qui ne la méritent pas, comme à ceux qui la méritent. *M. de la Volpilliere, second discours de la gloire.*

Que nous sert d'être dans l'approbation & dans l'estime des hommes? Quel pouvoir ont-ils de reconnoître notre mérite, & de récompenser notre vertu? Qu'est tout l'honneur qu'ils nous rendent, qu'une foible vapeur qui se dissipe en l'air? Qu'est tout l'encens qu'ils nous brûlent, qu'une legere fumée qui se perd dans la nue? Qu'est toute la gloire qu'ils nous donnent, qu'un soudain éclair qui disparoit d'abord? Qu'est toute la louange dont ils nous flattent, qu'un petit bruit qui cesse dans un instant? Sommes-nous plus grands, parce qu'ils nous louent? Sommes-nous plus nobles, parce qu'ils nous honorent? Sommes-nous plus heureux, parce qu'ils nous applaudissent? Mais toutes les fois que Dieu nous loue, qu'il nous honore, & qu'il nous applaudit, il imprime dans le fond de notre ame un nouveau caractère de grandeur, qui fait que nous sommes plus considérables à ses yeux. *Le même.*

Comme nous n'avons rien en nous qui ne soit étranger, & qui ne soit emprunté; il n'y a, pour ainsi parler, que le néant qui nous soit propre, & dont nous ayons lieu de nous vanter. Nous en sortons au moment de notre conception, nous y retournons au moment de notre mort, qui est une destruction de notre être, & comme un anéantissement de nous-mêmes: ou pour mieux dire, nous avons une si étroite liaison avec le néant, que nous ne le quittons presque jamais, puis que dans le même moment que nous en sortons par la puissance de notre Créateur, nous y rentrons par le néant du péché, qui nous est héréditaire, & qui nous prive de l'être surnaturel, dans le même instant que nous recevons l'être naturel. C'est pourquoi nous pouvons nous faire ce juste reproche: *Quid superbis terra & cinis?* Néant animé, cendre vivante, n'as-tu pas plus de sujet d'entrer en des sentimens humbles & modestes, que de concevoir des pensées hautaines & présomptueuses? Nous portons l'humiliation au dedans de nous-mêmes, dit le Prophete, & si nous voulons bien nous connoître, nous trouverons que nous sommes bien plus dignes de confusion que d'éloges. *Le même.*

L'amour de la vaine gloire se répand jusques parmi les plus sublimes vertus. S'y est-il

On doit mépriser la gloire qui se donne indifféremment à ceux qui la méritent, & à ceux qui ne la méritent pas.

Le peu de sujet de s'enorgueillir pour l'estime que les hommes peuvent faire de nous,

Notes n'ont pas le néant que nous nous pouvons attribuer

Eccl. 1. 15

Plus une personne est distinguée,

guée par
ses belles
qualitez,
plus elle est
exposée à
la vaine
gloire.

fait quelque jour, il y fait un si grand ravage qu'elles perdent ce qu'elles ont de plus précieux, & souvent elles ne paroissent plus elles-mêmes. Les autres vices ne combattent que la vertu qui leur est contraire; & ils ne flétriront, ils ne feront chanceler qu'une vertu commune. La vanité declare une guerre plus cruelle aux vertus les plus excellentes; & ce qu'elles peuvent faire de plus heroïque, c'est de soutenir ses efforts sans en être ébranlées. Il faut être bien foible pour se laisser aller à la vanité, & ceux qui sont plus au dessus des foiblesses humaines, ont plus de peine à se mettre à l'abri de ses traits & à n'en être pas bleffez. Ce qu'elle a encore de plus cruel, & de plus funeste, c'est que la victoire que l'on remporte sur elle, lui donne une nouvelle force, & la rend plus terrible. La grandeur d'ame qui la méprise, & qui la surmonte, devient par là même plus susceptible de ses lâches & sordes ruses. *Le même.*

Vaine gloire qu'on tire d'une vie austere, & mortifiée en apparence.

Vous diriez qu'il suffit de mener à l'exterieur une vie plus austere que les autres, & de s'entêter d'opinions severes, pour être plein de soi-même, attaché à son sentiment, & idolâtre de ses pensées. Dès-là, sans même l'appercevoir, on ne parle plus que de soi, on ne voit plus de bien qu'en soi, on mesure tout par soi; quoi que Dieu ait des conduites de grace différentes, on n'estime plus que la sienne; & parce qu'on n'y trouve pas le monde disposé, on a pitié de tout le monde; je ne dis pas une pitié compatissante; mais une pitié dédaigneuse & méprisante. Tout ce qui n'est pas de notre goût, paroît reprouvé; on croit tous les autres perdus, à l'exemple de cet homme dont parle Saint Bernard, qui par je ne sçai quel enchantement, avoit infatué le monde de ses erreurs, en persuadant aux simples, que toutes les richesses des misericordes divines étoient uniquement réservées pour ceux qui croiroient en lui, & s'attacheroient à lui. *Le P. Bourdaloue, dans ses véritables Sermons, second Avent, Sermon de la Severité Evangelique.*

Vaine gloire qu'on tire de ses ancêtres, & de ses richesses.

Il y en a qui ne pouvant se rendre recommandables par leurs actions, se vantent ordinairement des belles actions de leurs ancêtres. C'est se glorifier proprement de sa misere & de sa confusion; car les beaux exploits de nos ancêtres marquent ou notre impuissance, si nous n'en pouvons pas tant faire; ou notre lâcheté, si le pouvant, nous ne le faisons pas; & alors le lâche qui se glorifie de la generosité de ses peres, n'est pas moins ridicule, que le pauvre qui se glorifieroit de l'opulence de ses ancêtres. Ceux qui se sentent assez riches, pour se produire dans les charges, veulent obtenir les honneurs par une ostentation, qui fait la vanité parmi les gens de basse condition, l'orgueil parmi les nobles, & l'ambition parmi les grands, sans considerer que comme on n'achete pas le merite à force d'argent, on n'achete jamais bien les honneurs par les seules dignitez, qui sont bien souvent le but des méchans artifices, & la récompense des crimes; car combien en a-t-on vû, qui à force de commettre les grands crimes, se sont mis en état de condamner & de punir les petits. *Livre intitulé: La Conduite du Sage.*

Les peines que coûte la vanité, aux femmes.

La vanité dans les femmes n'est pas d'un moindre assujettissement & d'une moindre gêne pour elles, que l'ambition dans les hommes. A combien de miseres l'entêtement seul

Tome II.

des modes, & le soin de plaire ne les reduisent-ils pas? Je ne parle point des longues heures qu'on est obligé de perdre dans l'occupation vaine de se parer: la perte d'un temps qu'elles sçavent si peu ménager est le moindre de leurs soucis. Je parle des chagrins d'esprit, & de la torture de corps où la vanité les reduit. Que de jalousies mutuelles! que de desirs ardens de l'emporter naissent dans un cœur frivole, & que la bagatelle occupe encore! Mais à combien de rigueurs ne condamne-t-on pas son propre corps, pour contenter sa vanité? *Sermon manuscrit du P. François Catrou.*

Un des premiers effets de l'amour propre, est d'occuper les personnes mondaines à se regarder elles-mêmes avec complaisance, pour se nourrir de la satisfaction qu'ils trouvent dans la vûe & dans le goût de leurs perfections, & des qualitez qu'ils jugent les rendre recommandables. Ensuite ils prennent la liberté de produire au dehors leurs pensées & leurs sentimens sur l'objet de leur faux amour. L'on en est venu dans ce siècle jusqu'à ce point de vaine gloire, qu'on voit des gens, qui ne font point de difficulté de faire leur portrait, non avec le pinceau, mais avec la plume, se dépeignant eux-mêmes exactement sur le papier, & marquant en particulier tous les avantages qu'ils possèdent, les traits de leur visage, la couleur de leurs cheveux, le tour de leur tête, leur taille, leurs manieres, leur complexion, leurs inclinations, avec des reflexions sur tout cela, qui devoient leur faire honte, étant non seulement contraires à l'humilité chrétienne, mais encore à la modestie, que la seule raison inspire même aux Infideles, parmi lesquels on ne trouve gueres d'exemples d'une telle vanité. *Tiré du premier Tome des lettres du P. Surin.*

Nouvelle sorte de vanité dans ce siècle, de faire son-même son portrait.

Si d'un côté les personnes de qualité doivent garder une certaine liberté d'esprit, pour s'accommoder exterieurement à ce que demande la bienséance de leur condition, de l'autre ils doivent avoir interieurement du mépris pour toutes les vanitez du monde, & pour tout ce qui a de l'éclat, & qui marque quelque sorte de distinction & de prééminence. Sans cette précaution, il est difficile d'éviter un venin subtil d'orgueil & de vanité, que les avantages de la naissance & de la fortune ont accoutumé de faire naître dans les ames, & que l'on n'évite que par l'amour & par la recherche de ce qu'il y a de bas, d'abjet, & de moins considerable aux yeux des hommes, & de plus contraire à l'esprit du monde. *Le même.*

Comme les personnes de qualité doivent éviter l'éclat & l'ostentation.

Vous m'avouerez qu'il est bien difficile que l'amour propre ne nous fasse pas souvent réfléchir avec quelque complaisance sur les actions saintes que nous pratiquons, & ne nous les fasse considerer comme des productions de notre liberté, aussi-bien que comme des effets de la grace; & qu'il est bien mal-aisé qu'après avoir levé les yeux au Ciel pour adorer le Pere des lumieres, duquel descend toute grace excellente, & tout don parfait, on ne les abaisse sur soi-même, pour reconnoître sa cooperation, & qu'on ne dise, dans le secret avec Saint Paul, mais dans un esprit bien different: *Gratia Dei mecum.* C'est la grace à la verité qui a produit le bien que je viens de faire; mais ce n'est pas elle seule, puisqu'elle n'a agi que de concours avec moi; & l'on conçoit d'autant plus facilement cette

Il est difficile de ne pas nous attribuer quelque partie de la gloire des bonnes actions auxquelles nous avons cooperé.

complaisance dangereuse, qu'on ne découvre en soi aucun de ces desordres, dont le moindre reproche est capable d'abattre l'orgueil le plus fier, & d'en faire même périr la semence dans le cœur, avant qu'elle ait eu le temps de germer. Il est rare enfin qu'on imite l'arbre, qui après avoir été diligemment cultivé par un excellent jardinier, au lieu d'élever ses branches en l'air, & de montrer de la fierté par l'élevation de ses feuilles, se courbe & s'humilie; & plus il porte de fruits, plus il abaisse ses rameaux, comme pour témoigner que s'il est riche, ce n'est point de sa propre vertu; mais qu'il se sent redevable de tout ce qu'il a produit à quelque puissance étrangère, qui lui donne cette précieuse abondance. *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eugène.*

Il est difficile de se défendre de la vanité quand on nous loue.

La louange que l'on nous donne lorsque nous pratiquons la vertu, est un objet dangereux, qui attire notre cœur, & qui l'empoisonne par une douceur mortelle. Ce qui me fait dire ce que dit Saint Augustin, que la louange est comme un vent, qui est tout ensemble & doux & violent; que parce qu'il est doux, il nous flatte, & qu'étant violent il nous emporte: *Allicit & allidit.* Or comme il est fort difficile d'ouïr des applaudissemens sans y être sensible, il est très-rare que l'on ne cesse point aussi de regarder Dieu, pour se retourner vers ceux qui nous les donnent. Quand cela arrive, comme il arrive presque toujours, la vue de Dieu cessant de faire l'impression qu'elle faisoit sur notre cœur, & n'en faisant tout au plus qu'une légère, l'estime des hommes, dont nous nous sommes laissez toucher si agréablement, devient le seul aiguillon qui nous excite & qui nous fait marcher. Leur mépris produit en nous un effet bien différent: comme il nous pique, & qu'il nous blesse, nous nous resserrons, pour ainsi dire, dans nous-mêmes, où ne trouvant que Dieu & notre propre conscience pour témoin de notre conduite, nous sommes en quelque sorte hors d'état de craindre, que nous ne suivions pas les mouvemens que nous devons suivre, & de douter que notre vertu ne soit pas sincère. *Le même.*

Comme la vaine gloire se glisse par tout, & se couvre de l'humilité même.

Quels ravages la vaine gloire ne fait-elle pas dans le monde même le plus chrétien! L'hypocrisie n'est pas son seul ouvrage. Que de motifs peu épurez, qui gâtent les meilleures actions! que de retours n'a-t-on pas de temps en temps sur sa propre vertu! que de secrètes complaisances en son propre mérite! C'est ainsi que cette artificieuse passion tâche de s'approprier insensiblement avec la dévotion. L'orgueil le plus subtil & le plus fin se fait glisser adroitement sous les plus vieux haillons, pour ainsi dire, de l'humilité. Il contrefait l'air, & le ton de cette vertu, il se prévaut, & se nourrit même de ses privilèges. Rien ne fait tant de personnages que cette passion. Il est peu de vertus qui ne doivent s'en défier; c'est pourtant celle dont on se défie le moins, ce semble. On est dévot avec plaisir, tant qu'on l'est avec succès. On a beau dire qu'on ne recherche que la gloire de Dieu, nous ne perdons gueres de vue notre propre gloire. Les œuvres de charité qui nous font le plus d'honneur, quelque pénibles qu'elles soient, nous paroissent toujours les plus aisées. Rien ne coûte dans la pratique de la vertu, tant que la vertu est applaudie; on ne sent le poids, & la dureté, que de ce qui est obscur, ou secret.

On veut pratiquer le Christianisme dans sa severité; mais on en veut avoir l'honneur. On ne veut rien faire par ostentation; mais on n'est pas fâché qu'on s'en aperçoive. On cache, dit-on, le peu de bien qu'on fait; mais on pardonne aisément à ceux qui le publient. La vaine gloire nous suit jusques dans la victoire qu'on remporte de l'orgueil même; tout lui sert d'aliment, & de nourriture, jusqu'à l'humilité. *Le P. Croiset, Tome second de ses Reflexions spirituelles.*

De la passion de la vaine gloire vient cette délicatesse qu'on a sur le point d'honneur; cette sensibilité outrée sur ses prétendus droits; cette peine secrète, mais vive, que causent les applaudissemens qu'on donne aux hommes; de là ces chagrins intérieurs qui approchent si fort de l'envie, s'ils n'en ont pas tout à fait la malignité. Ainsi cette artificieuse passion se joue de ceux qui l'épargnent. Nul vice qui flatte plus l'esprit, nul aussi qui quitte moins le cœur. *Le même.*

Les maux & les vices qui naissent de la vaine gloire.

La qualité, un rang de distinction que donne un emploi, un magnifique train; des habits superbes & précieux; beaucoup de bien; un esprit vif & délicat qui brille par tout, & qui prime, voilà d'ordinaire ce qui fait naître, ou du moins ce qui nourrit la vaine gloire. Convainquons-nous de la bassesse de son origine, & de la foiblesse de tout ce qui lui donne du secours; & nous aurons honte d'en avoir été si long-temps les esclaves. S'en faire accroire, regarder les autres avec mépris, parce qu'on a un bifaveul qui avoit du mérite, ou qu'on trouve dans de vieux registres le nom qu'on porte, & les armes qu'on a; fut-il jamais une gloire plus mal fondée? Delaburons-nous le mérite est personnel; les vertus ne sont pas héréditaires. Il est plus glorieux de transporter à sa postérité une noblesse que l'on n'a pas reçue, que de la devoir à ses ancêtres. La noblesse a ses prérogatives de distinction, que Dieu autorise; on lui doit du respect, mais elle ne fut jamais un titre d'ostentation & de vanité. *Le même.*

C'est une grande foiblesse de tirer vanité de sa noblesse, de ses charges, de son esprit, &c.

Une parure magnifique donne de la fierté, & inspire naturellement de la vanité; mais en fut-il jamais un sujet moins réel? On s'estime plus que les autres, parce qu'on est habillé avec plus de faste & de luxe: mais quand on a besoin d'un si grand étalage pour le faire estimer, est-on fort estimable? & quand on aura donné à l'habileté de l'ouvrier la louange qu'elle mérite, & aux étoffes le prix qu'elles ont: que restera-t-il pour la personne qui les porte, si elle n'a pas d'autre mérite que celui d'avoir des meubles précieux, & un riche ajustement? *In vestitu ne gloriaris unquam.* *Eccli. 11.* Gardez-vous bien de vous croire plus que les autres, parce que vous êtes mieux habillé; & certes quelle plus ridicule ostentation! quelle gloire plus vaine! *Le même.*

Les habits, le train, & le magnifique équipage ne sont pas un sujet de gloire & de vanité.

Un homme a beaucoup d'esprit. Si cela est, il a donc peu de vanité. La vaine gloire n'est que rarement le vice des grands génies. Une vertu extraordinaire, un mérite accompli, une personne qui a de grandes qualités, à toujours une grande modestie. Ceux qui méritent le plus d'être estimés des autres, s'estiment le moins eux-mêmes; & il n'y a gueres que des esprits fort bornés, il n'y a que des âmes basses qui soient sujettes à cette enflure de cœur, par laquelle l'homme se grossit lui-même, & rehausse son idée. Certain-

On ne doit pas tirer vanité de la bonté de son esprit.

Eccli. 43. nement on doit être bien foible quand on ne se nourrit que de fumée, & de vent: *Gloriantes ad quid valebimus?* Ceux qui se vantent le plus, ne sont d'ordinaire bons à rien. Le mépris qu'on fait d'autrui, prouve toujours qu'on manque de lumieres & de sagesse: *Non gloriatur sapiens in sapientia sua.* Avez-vous de l'esprit, de l'habileté, de la prudence? gardez-vous bien d'en tirer de la vanité. Un homme sage cesse de l'être dès qu'il se vante d'être tel. Etes-vous celebre dans le monde par vos belles actions; avez-vous du cœur, de la bravoure? *Non gloriatur fortis in fortitudine sua.* Gardez-vous bien d'en faire parade; la modestie fut toujours la vertu des Heros. *Le même.*

Jerem. 9. Ne vous glorifiez point de vos biens, si vous vivez dans l'abondance: *Non gloriatur dives in divitiis suis.* Quel sujet de vanité plus frivole, & plus étranger! On estime l'argent plus que la personne, on n'a même que du mépris pour une personne qui a moins de vertu, & de mérite que d'argent. Voulez-vous un sujet de gloire digne d'un esprit raisonnable, & d'un cœur chrétien? mettez toute votre ambition à connoître Dieu & à lui plaire: *In hoc gloriatur, qui gloriatur, scire & nosse me.* Voilà ce qui fait tout le mérite & toute la gloire de l'homme. *Le même.*

Jerem. 9. Vraiment c'est une recompense abondante & bien réelle, qu'un nom, qu'une reputation de quelques jours, qu'une place honorable dans l'histoire! Car que reste-t-il davantage de tant de Heros des siècles passez? *Perit memoria eorum cum sonitu.* La memoire d'une infinité de grands hommes a été ensevelie avec eux. Et que servent à un reproché les éloges les plus flatteurs! tous les plus superbes monumens dressés à sa memoire? *Neque descendet cum eo gloria ejus.* Dignitez, distinctions, grandeurs mondaines, tout nous quitte au tombeau. Fouillez parmi ces restes d'ossements calcinez, fouillez dans cette poignée de cendres, c'est tout ce qui reste de ces fameux guerriers qui ont acheté si cher l'honneur de mourir dans la mêlée. *Le même.*

Psal. 9. Il est évident que lorsque le Fils de Dieu défend à celui qui fait l'aumône, de la faire en public, & qu'il veut qu'il n'y ait que nous & lui qui le sache, son dessein est d'apprendre à celui qui fait cette action de charité, qu'il ne doit rien attendre du côté des hommes, ni approbation, ni louange, ni reputation, ni gloire, ni estime; mais que comme c'est pour Dieu qu'il agit, c'est aussi de Dieu seul qu'il doit esperer la recompense: celle qu'il recevrait de la part des hommes, rendroit inutile la prétension qu'il auroit d'en recevoir de la main de Dieu, & lui attireroit le châtimeut qu'il auroit mérité, en préférant à ses ordres sa satisfaction particulière. Ce qui est dit de l'aumône, doit s'étendre à toutes les actions de piété, comme les jeûnes, les veilles, la mortification, la priere, qui peuvent nous attirer de la consideration dans le monde. C'est pourquoi il ordonne que lorsqu'une personne voudra prier, qu'elle se retire dans sa chambre, qu'elle en ferme la porte, pour faire sa priere en secret. De même quand elle voudra jeûner, qu'elle prenne bien garde d'imiter les hypocrites, en prenant la contenance d'une personne triste, & d'affecter d'avoir un visage pâle & abattu, afin que son jeûne soit connu des hommes. Et il ajoute que le Pere Celeste qui

connoît ce qu'il y a de plus secret & de plus caché, nous en tiendra compte, & nous en rendra la recompense: *Et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.* L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de S. Matthieu.

Il faut demeurer d'accord, qu'il n'y a gueres d'instruction dont la pratique soit plus nécessaire, que celle de fuir la vaine gloire & les louanges des hommes: car que voit-on davantage que des hommes, qui après avoir fait des actions saintes, non seulement se privent du mérite qui leur étoit dû, mais s'attirent des punitions rigoureuses, pour avoir écouté d'une maniere toute humaine l'approbation des hommes, & reçu injustement un encens qui n'appartenoit qu'à Dieu seul. C'est une injustice que font au Seigneur la plus grande partie des hommes, lorsqu'ayant réussi dans les affaires qu'ils ont entreprises, ils se regardent comme les causes d'un succès, dont Dieu est l'auteur & le principe; ils s'en font un honneur, & ont peine à ne pas considerer ceux qui manquent à leur donner des marques de leur estime, & du jugement avantageux qu'ils ont fait en cette occasion, de leur mérite & de leur capacité, comme des gens qui leur portent envie, & qui sont jaloux de leur gloire. Enfin ils sont remplis d'eux-mêmes, & vuides de tous les sentimens qu'ils devoient avoir; c'est-à-dire, d'une reconnoissance sincere de la grace que Dieu leur a donnée, sans laquelle cette action où ils ont réussi auroit tourné à leur honte, & à leur confusion. Ceux-mêmes qui prêchent la parole de Dieu, & qui sont employez à instruire les peuples, ne tombent que trop dans cette foiblesse, ou plutôt dans cette infidelité: d'où il arrive deux inconveniens considerables; l'un que la divine parole n'a pas le fruit qu'elle devoit avoir, & qu'elle auroit sans doute, si elle n'en étoit privée par la mauvaise disposition de l'ouvrier. L'autre est que ce ministre se nuit à lui-même en se laissant flatter, & donnant son consentement à une espee d'usurpation, qu'il devroit rejeter avec horreur. *Le même.*

La vanité a trois principaux effets, qui sont comme trois branches. 1°. La complaisance en soi-même. 2°. La joye qui vient de la louange des hommes, quand elle ne se rapporte point à Dieu. 3°. L'envie qu'on a de parler de soi, quand on est plein de soi-même. Le premier vient d'une certaine pente naturelle que nous avons à nous chercher nous-mêmes, & à nous arrêter en nous: de sorte que trouvant en nous quelque avantage, ou quelque perfection, nous nous y plaisons, & nous en voulons jouir, non par zele pour la gloire de Dieu, mais par amour pour notre propre grandeur. Or rapporter tout à soi, & se prendre soi-même pour fin, c'est être vain & se terminer au néant. Lucifer avoit reçu de Dieu d'admirables perfections. Il s'arrêta à les considerer, au lieu de les referer à Dieu. Il en eut une vaine complaisance: pour s'admirer lui-même, il quitta la vûe de Dieu, il se rendit abominable aux yeux de Dieu, & devint le plus affreux des demons. Ainsi l'homme vain se croyant orné de quelques dons de Dieu, il les regarde, il y pense sans cesse, il se mire en eux pour en tirer sa propre satisfaction. Le second effet de la vanité est l'amour & le desir des louanges. Quand un homme est occupé de lui-même

Matth. 6.

On déroba à Dieu la gloire des bonnes actions que l'on fit, & on en perd le mérite, quand on s'en attribue le succès.

Les trois principaux effets de la vaine gloire.

La vanité qu'on tire de ses biens & de ses richesses.

Vanité de se faire une belle reputation par sa valeur. Psal. 9.

La vaine gloire nous prive de la recompense de toutes nos bonnes actions.



me, & que les propres perfections sont l'entretien ordinaire de son esprit, il desire que ses perfections soient connues, & louées. La complaisance qu'il a en lui-même ne manque point de produire ce desir: & quand on le loue, il se repaît de cette fumée. L'approbation du monde, l'applaudissement, les louanges sont pour lui un breuvage délicieux qui l'enivre de l'amour de lui-même. Il est toujours après à écouter les jugemens qu'on fait de lui, & quand il a fait quelque action publique, il est toujours en ardeur de savoir ce qu'on en dit. Si l'on n'en parle pas avantageusement, il en sent une vive douleur, qui vient de sa vanité. Si l'on en juge favorablement, il se fera dire & redire sans cesse ce qui le flatte, pour se repaître de ce vent. Il se blâme pour s'attirer des louanges, afin qu'en le contredisant, on lui verse plus abondamment de cette liqueur dont il s'enivre avec tant de plaisir. Enfin le troisième effet de la vanité, c'est l'envie que nous avons de parler de nous-mêmes. L'homme rempli de soi-même est tout occupé de son mérite, & ne parle d'autre chose. Il voudrait même que tous les autres hommes en fussent occupez aussi-bien que lui. Ce desordre vient du fond d'orgueil qui nous est naturel, & que nous ne nous mettons gueres en peine de connoître, ni de corriger. Il y a des gens si importuns à parler

d'eux-mêmes qu'ils font pitié. Les uns vous parleront sans cesse de leur maison, de leurs ancêtres, de leurs grandes alliances. D'autres sçavent faire le détail de tous les beaux endroits d'une pièce qu'ils auront prononcée en public: d'autres vous raconteront leurs entreprises, & leurs succès, exagérant ce qui marque la sagesse de leur conduite, &c. *Tiré des Dialogues Spirituels du P. Surin, Tome 2.*

La vanité & le desir de la gloire a appris aux hommes une nouvelle maniere de parler d'eux, là même où ils ne font pas; c'est de se faire peindre. On les represente avec la meilleure mine, le plus de majesté, le plus d'agrémens qu'il est possible. Ils se flattent de la pensée que leur portrait parle d'eux à tous ceux qui le voyent. Ils se feront peindre au milieu d'un champ de bataille, le sabre à la main, terrassant les ennemis: & si ce ne sont pas des guerriers, on les peindra avec les marques de la dignité qui les releve le plus. Il s'en trouve même, qui portent leur vanité jusques sur les Autels & dans les Temples, pour faire voir à tout le monde qu'ils sont les Seigneurs & les Patrons du lieu: ou s'ils ont fait quelque present à l'Eglise, ils y mettent leurs armes, pour publier leur magnificence & leur pieté, mêlant ainsi l'honneur de la créature avec le culte du Créateur. *Les mêmes.*

Bien des gens aujourd'hui se font peindre par une ridicule vanité.

GRACE SANCTIFIANTE, AMITIE DE DIEU, ADOPTION DIVINE, &c. AVERTISSEMENT.

Il est surprenant que parmi un assez grand nombre d'Auteurs qui traitent de la Grace, il n'y ait gueres que les Theologiens Scholastiques, qui aient parlé juste sur ce sujet. En effet les uns semblent confondre la grace qui nous rend agréables à Dieu, avec celle qui eclaire notre esprit, & qui émeut notre volonté, comme si c'étoit la mesme chose, ou que ces deux choses si différentes n'eussent qu'un mesme effet. Les autres qui distinguent ces deux sortes de graces, usent de manieres de parler si différentes, & font naître des idées si diverses, & si multipliées de la grace habituelle & sanctifiante, que l'esprit ne sçait à quoi s'arrester.

C'est pourquoi le premier soin du Prédicateur, qui entreprend de traiter cette matiere, doit estre de bien demester ce qui est propre de l'une & de l'autre grace, de peur que l'Auditeur, qui n'est pas Theologien, ne s'y méprenne, & ne s' imagine que recouvrer ou conserver la grace de Dieu, soit consentir à une bonne inspiration qui n'est que le moyen de devenir juste, ou de se maintenir en cet état. Ainsi je conseilerois de ne pas traiter ces deux sujets si differens dans un mesme discours, ou du moins d'en faire deux points separés.

Pour ce qui regarde la grace habituelle & sanctifiante qui nous rend justes & amis de Dieu, quoi que nous en ayons déjà dit quelque chose, en parlant du nom de Chrétien, & de la dignité, où cette illustre qualité nous eleve, nous tacherons de n' user de redites que le moins que nous pourrons, & nous renvoyons à ce titre ceux qui auront besoin de plus de matiere pour remplir le dessein qu'ils auront choisi.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. *Serm. in Epist. Festi SS. Trinitat.* **S**AINTE Thomas nous enseigne qu'il y a trois choses à considerer dans un objet, afin de s'en former une juste idée: sçavoir, la nature ou ce qu'il est en lui-même; la vertu ou son pouvoir; & enfin son operation, ou les effets qu'il produit. C'est par rapport à ces trois choses que je veux m'efforcer de vous inspirer une haute estime de la Grace sanctifiante dans les trois Parties de ce discours.

Premiere Partie. Pour ce qui est de la

nature de cette grace qui nous rend justes, & agréables aux yeux de Dieu, c'est, comme nous apprenons du Concile de Trente, quelque chose d'inherent, attaché & permanent dans l'ame du juste, sçavoir, une qualité infuse & surnaturelle, qui l'eleve jusqu'à la participation de la nature divine, comme parle le Prince des Apôtres; un lien qui nous attache le Saint Esprit, & qui nous unit si intimement à Dieu, qu'on le possède déjà en quelque maniere, & que réciproquement nous

nous sommes à lui, & nous lui appartenons de toute une autre façon que le reste des créatures. La seule explication de ceci fera concevoir l'excellence de cette grace. 1°. Comme elle est une qualité surnaturelle, elle est d'un ordre plus élevé que tout ce qui est compris, & même que tout ce qui est possible dans la nature; de sorte que tout ce qui n'est pas Dieu, à quelque degré d'excellence qu'il puisse monter, ne peut jamais égaler sa perfection. Tous les talens, tous les avantages naturels, & toutes les belles qualitez qui peuvent rendre une personne considérable; ne peuvent pas seulement entrer en comparaison avec le moindre degré de grace qui nous rend plus grands devant Dieu, & plus parfaits que les plus hautes & les plus nobles intelligences dénuées de cette grace, & considérées dans leurs seules perfections naturelles. 2°. C'est une participation de la nature divine. Car comme Dieu communique quelques-unes de ses perfections à ses créatures par quelque écoulement & quelque épanchement qu'il en fait sur elles, sa majesté, sa puissance, sa justice & d'autres semblables; il communique aussi sa nature, en quelque manière, quoi qu'elle soit incommunicable à d'autres qu'au Verbe Eternel, qui est son propre Fils. Il la communique pourtant aux justes d'une manière à la vérité ineffable, mais réelle & véritable, par la grace, qui nous fait ses enfans par adoption, & qui nous donne avec lui une ressemblance de nature, telle qu'elle est entre les enfans & ceux qui leur ont donné la vie. Jugez donc de là quelle est la dignité où elle nous élève, & quelle est ensuite son excellence: *Si scires donum Dei, &c.* 3°. C'est le sentiment de quelques saints Peres, & de plusieurs grands Theologiens, qui assurent que ce n'est pas seulement cette qualité que nous appelons grace sanctifiante, qui nous rend saints, & justes, & qui est le principe de notre adoption; mais la propre personne du Saint Esprit, qui s'unit à l'ame du juste, avec quelque proportion, comme la personne du Verbe est unie à l'humanité sainte du Sauveur. Car c'est pour cela, disent-ils, que cet Esprit Saint s'appelle don, parce qu'il nous est véritablement donné, & envoyé pour nous sanctifier; qu'il demeure & qu'il habite en nous, que nous sommes son temple, & que nous le possédons, & qu'il nous possède; ce sont autant de termes & d'expressions du Saint Esprit même, qui nous font concevoir ce que c'est que d'être en grace. Que si cette opinion, qui explique notre justification d'une manière si avantageuse, n'est pas la plus commune, disons du moins, sans crainte d'en dire trop, que la grace dont nous parlons est le sceau & le caractère de notre adoption, une qualité précieuse, ineffable, inestimable, qui nous unit à Dieu d'une façon particulière; & la conclusion que nous en devons tirer, est l'estime que nous devons faire d'une qualité si noble, si précieuse, & qui nous élève si haut; d'exciter en nous un ardent desir de l'acquiescer, si notre conscience nous reproche que nous l'avons perduë par quelque peché mortel; un grand soin de la conserver si nous la possédons, &c.

Seconde Partie. Sera de bien faire sentir la vertu & le pouvoir de cette grace, par les effets qu'elle produit en nous, si-tôt que nous l'avons reçue. Le premier, est d'effacer dans

un pecheur tous les crimes, quelque énormes qu'ils soient, & en quelque nombre qu'ils puissent être; quand ce pecheur seroit souillé de tous les crimes imaginables, & qu'il seroit plus abominable devant Dieu que tous les demons ensemble, le moindre degré de grace est capable de le laver parfaitement, de le reconcilier avec la divine Majesté, qu'il a si outrageusement offensée, & de rendre à une ame tout l'éclat, & toute la beauté que le peché lui avoit ravie. Le second, est d'attirer dans l'ame les vertus infuses, les dons du Saint Esprit, & tout ce qui l'accompagne, & qui est, pour ainsi dire, de sa suite; de lui faire recouvrer tous les mérites qu'elle avoit perdus. Le troisieme, de remettre le pecheur dans tous les droits dont il étoit déchû, savoir à la gloire, & à l'heritage du Ciel, en lui rendant tous les titres glorieux que le peché lui avoit fait perdre, d'ami, d'enfant de Dieu, de membre du Fils de Dieu, & toutes les prerogatives dont un homme entre en possession, en même temps qu'il rentre en grace avec son Dieu. D'où l'on peut tirer de bonnes moralitez.

Troisième Partie. La troisieme chose que l'on doit considerer dans quelque être que ce soit, pour s'en former une juste idée, c'est l'operation ou la maniere d'operer qui lui est propre. En effet, la grace sanctifiante étant en nous comme un principe de vie, pour nous faire agir en Saints, & surnaturellement, elle élève nos actions, les rend agréables à Dieu, & fait qu'elles sont reçues favorablement, quand elles sont faites par un bon motif; & par l'inspiration d'une grace actuelle: de sorte que nos moindres actions deviennent par son moyen d'un prix infini, méritent une récompense éternelle, élevées qu'elles sont par cette grace, sans laquelle les plus grandes, les plus nobles & les plus pénibles, sont comptées pour rien dans l'éternité, & n'augmenteront pas notre gloire d'un seul degré. La consequence qu'il faut tirer de là, est que si l'operation suit la nature de l'être, & doit être conforme à son excellence, nous devons soutenir par nos actions la dignité d'enfans de Dieu, à laquelle nous sommes élevés par la grace, ne point dégénérer de la noblesse de notre extraction, en nous abaissant à des actions indignes de ce haut rang, &c.

1°. La grace sanctifiante est une régénération spirituelle, ce qu'elle ne peut faire sans donner la mort au peché, qui nous a d'abord fait naître enfans de colere, & depuis peut-être causé une mort plus funeste à notre ame, que n'est au corps la mort naturelle, qui n'est entrée dans le monde que par le peché. Il faut montrer en quoi consiste la mort de l'ame, & le malheureux état, où l'ame est reduite par le peché, & ensuite comme la grace lui rend sa premiere beauté, son premier éclat, sa premiere ressemblance avec Dieu, en lui rendant la vie; & par là faire voir combien le peché est détestable, & combien nous devons craindre de perdre la grace, &c. 2°. La grace nous fait vivre d'une vie surnaturelle & divine, dont il faut montrer l'excellence, par la dignité où elle nous élève, d'enfans de Dieu, de freres & de membres de Jésus-Christ; montrer comme Dieu vit en nous par son moyen, & que nous ne devons vivre que pour Dieu. 3°. Elle nous donne droit à la vie de la gloire, dont elle est une semence, & ce n'est que par son moyen que

nous posséderons un jour cette vie bienheureuse & éternelle.

III.

Nous pouvons considérer dans la grace particulièrement trois choses, qui nous en doivent faire naître une estime incomparable, & un desir ardent de la recouvrer si nous l'avons perdue.

1°. La valeur & le prix de cette grace, qui est le fruit des travaux, du sang & de la mort d'un Dieu. 2°. La dignité & le rang où elle nous élève, d'amis, d'épouses, & d'enfants de Dieu, en nous donnant une naissance toute divine. 3°. Le droit qu'elle nous donne sur le Royaume du Ciel, & sur tous les biens de Dieu, en qualité de ses héritiers.

IV.

Sapient.
7.

Nous pouvons dire de la grace sanctifiante, ce que le Sage a dit de la Sagesse, que tous les biens lui sont venus avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

1°. Tout le bien utile; la foi, l'espérance, la charité, & les dons du Saint Esprit, les lumières du Ciel, les inspirations divines, la protection spéciale de Dieu, son amitié, & tant de faveurs, qui sont des suites de ce premier bienfait, qui porte en conséquence tous les autres. 2°. Le bien honnête, & honorable : & *innumabilis honestas*, ajoute le Sage. Elle nous élève à la qualité d'amis, & d'enfants de Dieu, & nous fait autant de Rois, qui ont des droits incontestables sur le Royaume de Dieu même. 3°. Le bien delectable; car qui pourroit exprimer la joye que ressent une ame, par le témoignage que lui rend sa conscience, qu'elle est bien avec Dieu, qu'il l'honore de son amitié. Nous pouvons juger de cette joye & de ce plaisir indicible, par son contraire, sçavoir, la crainte & les allarmes que donnent à une ame les pechez qu'elle a commis, &c.

V.

1°. LES alliances que la grace nous donne avec la Divinité. Nous devenons par son moyen, enfans adoptifs de Dieu, nos ames deviennent les épouses du S. Esprit, nos corps sont son temple, nous sommes frères & membres de Jésus-Christ, enfans du même Pere; rien dans ce monde n'est plus capable de nous approcher plus près de lui, & de nous don-

ner une alliance plus étroite avec celui qui est notre souverain bien. 2°. Les avantages incomparables que nous recevons de cette divine alliance. Premier, elle fait que nous lui appartenons par un titre spécial. Second, elle nous donne droit à tous ses biens. Troisième, elle nous attire les vertus infuses & les dons du Saint Esprit. Quatrième, elle élève toutes nos actions, & les rend dignes d'une récompense éternelle.

1°. L'INCERTITUDE dans laquelle Dieu a voulu que nous véquissions, si nous sommes en état de grace ou non, nous doit tenir dans une humilité & dans une crainte continuelle. 2°. L'assurance morale que nous pouvons en avoir par le témoignage que nous en rend notre conscience, nous doit animer à bien vivre, & nous donner une vive espérance de posséder un jour celui qui en est l'objet.

1°. SANS la grace sanctifiante, nous ne méritons rien pour le Ciel, & pour l'éternité bienheureuse, quelque grandes & belles actions que nous puissions faire. 2°. Avec la grace nous méritons beaucoup, quoi que nous fassions fort peu de chose, parce que c'est particulièrement ce qui donne le prix & la valeur à toutes nos actions. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

1°. L'EXCELLENCE incomparable du don que Dieu nous fait en nous donnant la grace, dont il faut juger par le degré d'honneur où elle nous élève, par les biens & les faveurs qu'elle nous attire, & par l'espérance qu'elle nous donne d'un bonheur éternel. 2°. Ce que nous devons faire pour en témoigner à Dieu notre reconnaissance, & l'estime que nous en faisons, un grand soin de la conserver, une vigilance & une précaution pour ne la point perdre, un grand regret de l'avoir peut-être perdu plusieurs fois.

1°. IL n'y a rien que les pecheurs ne doivent faire pour recouvrer la vie de la grace, s'ils l'ont perdue; & pour cela il leur en faut faire connoître le prix, le mérite & la valeur. 2°. Il n'y a rien que les justes ne doivent souffrir pour la conserver, & pour l'augmenter.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints
Peres.

Saint Augustin, *Tract. 19. in Joannem*, montre que Dieu est la vie de l'ame, comme l'ame est la vie de nos corps, puisqu'il lui donne l'action, le mouvement, la beauté, &c.

Le même, *Serm. 1. de Tempore*, montre que non seulement Dieu visite l'ame par sa grace, mais qu'il demeure en elle, qu'il y repose, & y prend ses delices.

Psal. 103

Le même, *lib. 10. de Genesi ad litteram*, dit que les paroles du Prophete Royal: *Emitte spiritum tuum; & creabuntur*, se doivent entendre de la grace qui nous renouvelle intérieurement.

Le même, dans l'exposition du Pseaume 67. expliquant ces paroles: *Pluviam volucriam segregabis Deus hereditati tue*, il les entend de la grace sanctifiante.

Le même, *Tract. 19. in Joannem*, parle de cette même grace sous le nom & le symbole de cette eau vive, dont le Fils de Dieu parloit à la femme Samaritaine.

Saint Basile, *in Isaiam c. 8.* montre que rien ne peut égaler le prix de cette grace.

Le même, *Homil. 5. in Psalm. 28.* dépeint les avantages d'une ame, qui est lavée de ses pechez, & qui est en état de grace.

Le même, *Homil. 11. in Psalm. 45.* applique à l'ame qui est en grace, ces paroles du Prophete: *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.*

Saint Gregoire, *lib. 9. Moral. c. 34.* montre ce qui arrive à l'ame qui perd Dieu en perdant la grace.

Le même, *lib. 2. c. 3. in caput. 2. lib. 1. Regum*, montre ce que fait la grace dans l'ame dont le Saint Esprit prend possession.

Le même, sur le ch. 10. du même livre, fait voir le changement que cette grace fait dans une ame.

Saint Athanase, *Orat. 2. in ser.* explique ce que c'est qu'être fils adoptif de Dieu par la grace.

Saint Ephrem, de *Beatitudinibus*, fait voir l'excellence de cette grace, & les biens & les richesses dont elle remplit l'ame.

Saint Prosper, *contra collatorem*, montre ce que fait en nous la grace habituelle.

Origene

Origene, *Homil. 2. in Psalm. 38.* dans l'explication de ces paroles: *Advena ego sum apud te, &c.* montre quel est le bonheur d'être uni à Dieu par la grace, & le malheur d'en être séparé.

Le même, *Homil. 2. in Hieremiam*, à l'occasion de Caïn, parle du trouble & de la confusion de l'ame qui a perdu Dieu, en perdant la grace.

Le même, *Homil. 6. in cap. 6. Isaïa*, prouve par l'exemple du Prophete Isaïa, qu'ayant reçu le don précieux de la grace, nous ne devons pas la laisser oisive.

Saint Jérôme, *l. 15. in cap. 55. Isaïa*, expliquant ces paroles: *Querite Dominum dum inveniri potest*, montre que chercher Dieu, c'est s'efforcer de recouvrer la grace qu'on a perdue.

Le même, *in cap. 2. Sophonia*, montre combien une ame qui a perdu la grace est différente d'elle-même lorsqu'elle la possédoit.

Luc. 15. L'Enfant prodigue: *Proferre stolam primam*, dit qu'il faut entendre par cette robe, la grace qui nous fait recouvrer notre première innocence.

Le même, *l. 14. in cap. 51. Isaïa*, excite le pecheur à recouvrer la grace qu'il a perdue, & sur le ch. 52. il fait voir la beauté, la force, & les autres avantages, dont l'ame jouira par ce recouvrement.

Le même, *l. 11. in Ezechiel. c. 36.* fait encore sentir à une ame les mêmes avantages.

Le même explique le Pseaume 86. tout entier, de l'ame qui est en grace.

Saint Chrysostome, *Homil. 21. ad Popul. Antioch.* montre que la grace est dans le Chrétien, ce que la lumiere est dans le monde.

Le même, *Homil. 46. in Genes.* expliquant ces paroles que l'Écriture dit d'Ismaël: *& erat Deus cum puero*, montre que si nous sommes dans la grace de Dieu, rien ne nous peut nuire.

Genes. 2. Le même, *Homil. 24. in Joannem*, explique ces paroles de l'Écriture: *Factus est homo in animam viventem*, & les applique à la grace, qui donne la vie à l'ame.

Le même, *Homil. 31. in eundem Joan.* explique dans le même sens ces paroles que le Fils de Dieu dit à la femme Samaritaine: *Qui biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in aeternum.*

Joann. 4. Le même, *Homil. 50. in eundem*, explique aussi de la grace ces paroles: *Qui credit in me, flumina de ventre eius fluent aqua viva.*

Saint Bernard, *Serm. 56. in Cantic.* explique comme Dieu est présent & uni à l'ame par la grace.

Le même, traite encore ce sujet au Ser-

mon 74. sur les Cantiques.

Le même, *in Serm. 2. Pasch.* rapporte les signes qui font connoître qu'une personne vit de la grace.

Le même, *Serm. 2. in octav. Pasch.* parle des témoignages que l'ame peut avoir quand elle possède la grace.

Le P. Louis de Grenade, dans la Guide des Pecheurs, chap. 13.

Thomas à Kempis, *l. 3. de Imitat. Chr. c. 54. & 55.*

Eulébien Nierembergus, *l. 1. de adorat. in spiritu, c. 1.*

Henricus Lamparter, de *Prasantia gratia Dei.*

Le Chrétien inconnu de M. Boudon, ch. 6. 7. 8. 9. 10.

Le P. Nepveu, Tome 2. de ses Reflexions Chrétiennes, parle de l'incertitude si nous sommes en état de grace.

Le P. Antoine de Saint Martin de la Porte, Religieux Carme, liv. 4. des conduites de la grace, a fait un Traité des excellences & de l'essence de la grace sanctifiante.

Le P. le Bossu, dans le premier Tome de l'usage de la grace, commence par la grace sanctifiante & habituelle.

Le P. Guilleminot, ch. 4. de la Sagesse Chrétienne, montre ce que nous devons croire & juger de cette grace habituelle.

M. Marandé, dans le Theologien François, Tome 2. Traité 3.

Je ne cite point les Theologiens Scholastiques, qui sont en trop grand nombre.

Mathias Faber, *in festo Pentec. Conc. 3. & 4.*

Le P. Duneau en a fait un Sermon entier dans son Avent.

Le P. Texier, Sermon pour le Vendredi de la première semaine de Carême.

Le même, dans le Sermon de la Pentecôte.

Le P. Cheminais, dans le Sermon sur l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon du Saint Esprit, dans les Mystères, Tome 1. parle du bonheur & de l'excellence de la vie de la grace que le Saint Esprit nous communique.

Le P. le Jeune, Prêtre de l'Oratoire, Tome 6. a fait un Sermon sur l'Adoption divine qui se fait par la grace.

Le P. Louis de Grenade: *in locis communibus*, Titul. *Gratia.*

Busée, de *statibus hominum*, de *statu divinae gratiae.*

Lohner. } Titul. *Gratia.*

Summa Prædicantium. }
Labatha. }

Les Livres spirituels, & autres.

Les Prédicateurs recensés.

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Qui bonus est, hauriet gratiam à Domino. Proverb. 12.

Gratiam, & gloriam dabit Dominus. Pl. 83. Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit. Eccle. 9.

Placens Deo factus est dilectus: placita enim erat Deo anima illius. Sapient. 4.

Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? nome tu qui solus es? Jobi 14.

Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis: si fuerint

Celui qui est bon, puisera la grace du Seigneur.

Le Seigneur donnera la grace & la gloire. L'homme ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine.

Comme le juste a plû à Dieu, il en a été aimé; car son ame étoit agréable à Dieu.

Qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur? n'est-ce pas vous seul, Seigneur, qui le pouvez?

Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; quand vos pechez

peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabitur. *Ilaia 1.*

Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem? *Matth. 22.*

Cito proferte stolam primam, & induite illum. *Luc. 15.*

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, & Pater meus diliget eum, & ad eum veniemus, & mansionem apud eum faciemus. *Joan. 14.*

Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia: ut sicut regnavit peccatum in mortem, ita & gratia regnet per justitiam in vitam aeternam. *Ad Roman. 5.*

Stipendia peccati mors; gratia autem Dei, vita aeterna. *Ad Roman. 6.*

Ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei. *Ad Rom. 8.*

Si autem filii, & heredes: haeredes quidem Dei, coheredes autem Christi. *Ibidem.*

Justificati gratis per gratiam ipsius, per redemptionem, qua est in Christo Jesu. *Ad Roman. 3.*

Gratia & veritas per Jesum Christum facta est. *Joan. 1.*

Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus, Abba Pater. *Ad Rom. 8.*

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Ad Rom. 5.*

Nisi quis renatus fuerit ex aqua, & Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. *Joan. 3.*

Nescitis quia templum Dei estis, & Spiritus Dei habitat in vobis? *1. ad Corinth. c. 3.*

An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti, qui in vobis est, quem habetis à Deo? *1. ad Corinth. c. 6.*

Qui adhaeret Domino, unus spiritus est. *Ibidem.*

Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. *1. ad Corinth. c. 13.*

Qui unxit nos Deus, qui & signavit nos, & dedit pignus Spiritus in cordibus nostris. *2. ad Corinth. 1.*

Habemus thesaurum istum in vasculis fictilibus. *2. ad Corinth. 4.*

Gratia estis salvati per fidem, & hoc non ex vobis; Dei enim donum est. *Ad Ephes. 2.*

Qui praedestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum. *Ad Ephes. 1.*

Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. *Ad Galat. 4.*

Non ex operibus justitiae, qua fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit; per lavacrum regenerationis, & renovationis Spiritus Sancti, quem effudit in nos abunde per Jesum Christum, ut justificati gratia ipsius, haeredes simus secundum spem vitae aeternae. *Ad Titum 3.*

Voluntarie genuit nos verbo veritatis, ut scimus initium aliquod creaturae ejus. *Jacobi 1.*

Deus omnis gratia, qui vocavit nos in aeternam suam gloriam in Christo Jesu. *1. Petri 5.*

Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. *Ibid.*

Maxima & pretiosa nobis promissa donavit, ut per hac efficiamini divina consortes naturae. *2. Petri 1.*

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur & simus. *1. Joan. 3.*

Omnis, qui natus est ex Deo, peccatum non facit, quoniam semen ipsius in eo manet. *Ibid.*

Qui servat mandata ejus, in illo manet, & ipse in eo. *Ibid.*

Deus charitas est, & qui manet in charita-

feroient comme l'écarlate, ils seront blancs comme la neige.

Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu, n'ayant pas la robe nuptiale?

Apportez sa première robe, & l'en revêtez.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Père l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.

Où il y a eu une abondance de péché, Dieu a répandu une sur-abondance de grâce: afin que comme le péché avoit régné en donnant la mort, la grâce de même regne par la justice, en donnant la vie éternelle.

La mort est la solde & le paiement du péché; mais la grâce donne la vie éternelle.

L'esprit de Dieu rend lui-même témoignage à notre esprit, que nous sommes enfans de Dieu.

Si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers de Dieu, & cohéritiers de Jésus-Christ.

Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, par la redemption qui nous a été acquise par Jésus-Christ.

La grâce & la vérité a été apportée par Jésus-Christ.

Vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous crions: mon Père, mon Père.

La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné.

Nul ne peut entrer au royaume de Dieu, s'il ne naît de l'eau & de l'Esprit.

Ne sçavez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, & que l'esprit de Dieu habite en vous?

Ne sçavez-vous pas que les membres de votre corps sont le temple du Saint Esprit, qui reside en vous, & qui vous a été donné de Dieu?

Celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui.

Quand j'aurois toute la foi possible, & capable de transporter les montagnes, si je n'avois point la charité, je ne ferois rien.

Celui qui nous a oints de son onction, c'est Dieu même, & c'est lui aussi qui nous a marqués de son sceau, & qui pour arthes de ce qu'il nous a promis, nous a donné le Saint Esprit dans nos cœurs.

Nous portons ce précieux trésor dans des vases de terre.

C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, & cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu.

Dieu qui nous a prédestinés pour nous rendre ses enfans adoptifs par Jésus-Christ.

Mes chers enfans, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde par l'eau de la renaissance, & par le renouvellement du S. Esprit, qu'il a répandu sur nous avec une riche effusion par Jésus-Christ; afin qu'étant justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers de la vie éternelle, selon l'espérance que nous en avons.

C'est lui qui par sa volonté nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures.

Dieu de toute grâce, qui nous a appelés en Jésus-Christ, à son éternelle gloire.

Dieu résiste aux superbes, & donne sa grâce aux humbles.

Dieu nous a communiqué les grandes & précieuses grâces qu'il avoit promises, pour vous rendre, par ces mêmes grâces, participans de la nature divine.

Considérez quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous soyons appelés, & que nous soyons en effet enfans de Dieu.

Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui.

Celui qui garde les commandemens de Dieu, demeure en Dieu, & Dieu en lui.

Dieu est charité, & ainsi celui qui demeure dans la

in Deo manet, & Deus in eo. 1. Joan. 4. charité, demeure en Dieu, & Dieu demeure en lui.
Ego sicut dabo de fonte aqua viva, gratis. Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif.
 Apocal. 21.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

L'exemple d'Adam.

LE premier homme ayant été créé dans la justice originelle, a été aussi le premier des justes, & le premier qui reçut avec la vie du corps, la vie de l'ame, qui est la grace, par laquelle Dieu lui imprima des traits de la ressemblance si bien marquez, qu'un Pere de l'Eglise l'a appelé : *Limus in Deum solidatum*, un limon de terre devenu un Dieu, par la ressemblance qu'il reçut avec son Créateur, au même moment qu'il fut formé de ses mains. C'est, au sentiment des Saints Peres, ce qui est signifié par ces paroles : *Fecit Deus hominem ad imaginem & similitudinem suam.* Ils trouvent même du mystere dans ces paroles, en disant qu'il fut fait à l'image de Dieu, par les puissances & les facultez de son ame, & à sa ressemblance, par la grace, & les dons naturels, qu'il reçut dans la création. Mais hélas ! la source de tous nos malheurs est venue, de ce que ce premier homme perdit bientôt ce don précieux de la grace ; ce qui eût causé la perte entiere de sa posterité, si un Dieu-homme ne fût venu au monde, pour reparer cette ressemblance, & ne fût mort, pour nous rendre & pour nous mériter cette grace, qui est la vie de l'ame.

L'exemple d'Abraham.

Quoi que dans l'ancienne Loi, le Saint Esprit ne fût pas encore donné aux hommes avec cette effusion, & cette abondance qu'il le fut depuis, il ne laisse pas d'avoir été communiqué à un grand nombre de justes, & les merites du Sauveur, qui ont remonté dans tous les siècles, ont été appliquez aux saints Patriarches, aux Prophetes, & à plusieurs, qui ont reçu & conservé la grace, par laquelle ils ont été justifiés. Il s'en est même trouvé quelques-uns plus chers de Dieu, & qu'il a qualifiés du titre glorieux de ses amis. Tel a été le saint Patriarche Abraham, le pere des Fideles, & distingué entre les Justes de l'ancienne Loi. Ce qui fait que Saint Chrysostome, tout surpris que Dieu ait daigné appeler ce saint homme son ami, dit qu'un homme qui a été sur ce pied-là, est parvenu au comble de toutes les grandeurs, où l'ambition humaine peut prétendre ; qu'il est supérieur à toutes les louanges qu'on lui peut donner, & que dès-là il peut mériter le nom de grand, d'illustre, & d'heureux, parce que ce seul titre comprend tout ce qui se peut imaginer de souhaitable sur la terre & dans le Ciel. Or c'est ce nom d'amis de Dieu dont le Fils de Dieu honore tous les Justes qui sont en grace, comme lui-même l'a déclaré à ses Apôtres : *Jam non dicam vos servos, sed amicos.*

Joan. 15.

L'exemple de Salomon.

Il est rapporté au deuxième livre des Rois chap. 12. que Dieu aime Salomon, lorsqu'il commença à regner, & qu'il lui donna le nom d'Amable ; ensuite de quoi, il remplit son esprit de sagesse, & sa volonté de justice & de droiture, & de tous les dons qui accompagnent la grace, qui est le terme & l'objet de l'amour que Dieu porte aux hommes : *Dominus dilexit eum, & vocavit nomen ejus, Amabilis Domino, eo quod diligeret eum Dominus.* Ainsi Dieu honorant un homme juste de son amour, il lui donne quelque qualité intérieure, qui d'odieux qu'il étoit, le rend aimable, & agréable à ses yeux, & qui ne peut

être que la grace & les vertus qui l'accompagnent ; parce que c'est cela seul qui nous rend dignes de l'amitié de Dieu. Heureux Salomon s'il eût conservé cette grace, & s'il fût toujours demeuré fidele à Dieu !

Il n'est point nécessaire de faire ici un dénombrement de tous les justes, qui ont été chers de Dieu dans l'ancienne Loi ; l'écriture n'auroit jamais fait des éloges si avantageux de quelques-uns, s'ils n'avoient possédé la grace, qui seule étoit capable de les rendre considerables aux yeux de Dieu. Je me contente du témoignage que Saint Paul rend à ceux qui ont été persecutez pour la justice : sçavoir que le monde ne meritoit pas de les posséder : *Quibus dignus non erat mundus.* C'est qu'en effet il n'y a rien dans tout le monde, qui soit comparable à la grace, qui nous rend justes & grands devant Dieu.

Si les justes qui conservent la grace ont droit à l'heritage du Ciel, on peut dire aussi que ceux qui la perdent, & qui negligent de la recouvrer, renoncent à cet heritage celeste, & sont comme le malheureux Esau, qui ceda son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, & qui après l'avoir ainsi perdu, ne se mit gueres en peine de cette perte, qui lui coûta ensuite tant de larmes & de soupirs : *Abiit, parvipendens quod primogenita vendidisset.* Helas ! que souvent nous estimons peu la grace, qui est notre droit d'aînesse, & qui nous auroit assuré la possession de l'heritage du Ciel. Nous la cedons pour un petit bien de fortune, pour un plaisir d'un moment, pour une fumée d'honneur, sans faire reflexion, que c'est le prix du sang & des merites d'un Dieu, le sceau de notre adoption, & ce qui nous donneroit un jour la possession du Royaume du Ciel. Ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'après avoir vendu notre ame, & perdu le tresor de la grace, nous comptons souvent pour rien ou pour peu de chose, ce bien que nous ne recouvrerons peut-être jamais, *Abiit, parvipendens quod primogenita vendidisset.*

Le Verbe Incarné, Jesus-Christ, Dieu & Homme, l'auteur de notre justification, comme l'appelle l'Apôtre, & qui nous a mérité la grace qui nous reconcilie avec Dieu en effaçant nos pechez, n'est pas tant en ce point, un modele que nous puissions imiter, que celui à qui nous devons nous adresser pour la demander, & l'obtenir. Il est la grace incréée en qualité de Verbe divin, & en qualité de Dieu-homme, il nous l'a méritée par ses souffrances, & sa mort ; c'est son divin Esprit qui la répand dans nos cœurs, avec la charité, qui en est inseparable ; & enfin il a laissé à son Eglise les Sacremens, qui sont autant de vives sources qui contiennent cette grace, & des moyens de la recouvrer, quand nous l'avons perdu.

Quoi que la sainte Vierge ait reçu la grace sanctifiante dès le premier moment qu'elle a reçu l'être & la vie, & cela par un privilege special, & singulier ; elle peut cependant servir aux hommes d'exemple, & de modele pour leur apprendre à la conserver, & à la faire croître à tous momens, & à s'attirer sans cesse de nouvelles faveurs par

Des autres justes de l'ancienne Loi.

Ad Hebr. II.

Esau figure de ceux qui perdent la grace.

Gen. 27.

L'exemple de la B. Vierge, Mere de Dieu.

moyen. Ce fut cette grace dont elle étoit remplie, qui attira sur elle les regards du Verbe Éternel, qui la choisit pour sa Mere : puis que l'Ange qui lui annonça cette heureuse nouvelle, l'appella pleine de grace, comme s'il lui eût témoigné que c'étoit pour cela, que Dieu étoit avec elle, & qu'elle alloit concevoir le Verbe divin dans son sein. Cette Vierge sainte nous apprend de plus l'estime que nous devons faire de la grace, puisqu'elle eût mieux aimé être privée de la qualité de Mere de Dieu, & de tous les avantages qui accompagnent cette incomparable dignité, que de perdre un seul degré de cette grace, qui faisoit toute sa gloire, & son bonheur. Nous pouvons ensuite admirer & imiter dans cette Mere de grace, comme l'appelle l'Eglise, le soin qu'elle a pris de conserver ce précieux trésor, soin qui n'a pas été moins vigilant, que si elle eût été sujette aux mêmes infirmités, qui obligent le reste des hommes à prendre toutes les précautions imaginables pour ne le pas perdre. Mais ce qui nous doit inspirer une haute idée de cette grace, dont nous faisons souvent si peu d'état; c'est qu'au sentiment de Saint-Augustin, l'incomparable dignité de Mere de Dieu, si elle étoit séparée de la grace, qui l'accompagne, & qui l'assortit, ne l'auroit pas rendue si considérable devant Dieu, que la grace seule sans cette dignité: *Materna propinquitas parum Mariae profuisset, nisi prius Deum corde, quam carne gestasset.*

L'exemple de Saint Jean-Baptiste

Entre les enfans des femmes, dit le Sauveur du monde, qui a voulu rendre justice au mérite de son saint Précurseur, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. Mais qu'est-ce qui l'a élevé à ce haut point

de grandeur? En quoi consistoit ce mérite, qui l'a mis en telle considération devant celui qui ne se peut tromper dans le jugement qu'il fait des hommes? Vous m'avouerez que ce ne peut être que la grace, dont il portoit un prognostique dans son nom, par laquelle il fut justifié étant encore renfermé dans le sein de sa Mere. Ce fut sur lui que le Sauveur, avant même que de naître, fit le premier épanchement de la grace qu'il étoit venu répandre sur les hommes; & comme il la versa abondamment sur celui qui devoit être son Précurseur, & qu'ensuite ce saint homme l'avoit augmentée par une vie si austère & si sainte: c'est cette grace qui l'a rendu grand devant Dieu; au lieu que les autres dons ou talens, les avantages & prérogatives rendent seulement grand devant les hommes.

Qui avoit, ce semble, plus de sujet de s'assurer de l'état de grace, que Saint Paul? Ces ravissements jusqu'au troisième Ciel, ce zèle de la gloire de Dieu, ce qu'il avoit fait & souffert pour la procurer, cet amour ardent qu'il sentoit pour Jesus-Christ, ne devoient-ils pas lui répondre sûrement de l'état de grâce? Que dit-il pourtant? *Il est vrai que ma conscience ne me reproche rien; mais je n'ai garde cependant de me croire innocent, parce que je ne me trouve pas coupable.* Mais quel est le sujet d'une crainte qui paroît si peu fondée? C'est, ajoute-t-il, que celui qui me doit juger est un Dieu, qui a bien d'autres lumieres, & d'autres pensées que n'ont les hommes: *Qui judicat me, Dominus est.* Et c'est ce qui nous doit faire trembler, & qui nous doit continuellement tenir dans l'humiliation.

L'exemple de Saint Paul qui nous assure qu'on ne peut avoir de certitude si on est en grace. 1. ad Cor. 4.

Ibidem.

APPLICATIONS.

L'estime que nous devons faire de la grace, & le soin que nous devons avoir de la conserver.

Si scires donum Dei. Joan. 4. C'est de la grâce sanctifiante aussi-bien que de la grâce actuelle, que l'on doit dire ces paroles, puis qu'il n'y a rien qui nous soit donné plus gratuitement, point de faveur qui nous élève si haut, & qui nous soit plus nécessaire, parce que de là dépend tout notre bonheur. *Si scires donum Dei! Ame chrétienne! si tu connoissois le prix & la valeur de ce don, quelles actions de grâces ne rendrais-tu point à Dieu, pour un si singulier bienfait? Si scires! Si tu le connoissois, quel soin ne prendrais-tu point de conserver un si précieux trésor? Quelle précaution n'apporterais-tu pas pour ne le pas laisser perdre? O si scires donum Dei! O si tu pouvois savoir combien est charmante la beauté d'une ame qui est unie à Dieu par la grace & par la charité; de quels yeux il la regarde, quelle complaisance il a pour elle, quelles joyes il lui promet, quelle place il lui prépare dans son Royaume, souffrirais-tu jamais qu'une si grande beauté fût souillée en aucune sorte; ou s'il arrivoit qu'elle fût stérile le moins du monde, pourrais-tu avoir de repos, qu'à force de larmes & de pénitence tu ne lui eusses rendu son premier éclat?*

Comme nous sommes revêtus de Jesus-Christ par le moyen de la grace.

Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. Ad Galat. 3. Qui que vous soyez qui avez reçu la grâce du Baptême, vous êtes revêtus de Jesus-Christ. C'est-à-dire, que selon le sentiment de Saint Paul pour bien définir un homme qui est en possession de la grace sanctifiante, & pour en bien concevoir l'excellence & la dignité, il faut concevoir un homme qui est tout rempli & revêtu de Jesus-Christ, tout couvert & enrichi des biens &

des mérites d'un Dieu souffrant. C'est pour quoi cet Apôtre pousse encore ce sentiment plus loin, & dit hardiment, que nous ne sommes qu'un même esprit, & que nous n'avons qu'une même vie avec Jesus-Christ: *Qui adhæret Domino, unus spiritus est. Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus.*

1. ad Cor. 6. Ad Galat. 2. Nous recevons une seconde naissance par le moyen de la grace sanctifiante.

Oportet vos nasci denuo. Joan. 3. C'est le langage ordinaire du Disciple bien-aimé, & de l'Apôtre Saint Paul, qu'il faut renaître, & recevoir une nouvelle naissance par la grace, afin de mener une nouvelle vie. En effet, un homme né & regeneré de nouveau de cette manière, devient tout autre qu'il n'étoit. Dans la première naissance, c'étoit un enfant de colere; dans la seconde, c'est un objet de la complaisance & de l'amour de son Créateur. Dans la première, ce n'est qu'un amas de corruption, de péché, & de misère; dans la seconde, c'est un homme lavé de ses souillures, orné de vertus & de saintes habitudes, qui le portent au bien, & à de saintes actions. C'est une nouvelle créature, qui a entièrement changé de mœurs, de qualitéz, d'extraction; puisqu'elle n'est plus née de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, comme parle l'Evangeliste S. Jean; mais qui étant née de Dieu même prend des inclinations toutes divines, & de tout autres sentimens que ceux qu'elle avoit auparavant; c'est en un mot, un homme tout nouveau: *O miracula divine regenerationis! s'écrite le saint & scavant André, Patriarche de Jerusalem.* *In quo signati estis.* Ad Ephes. 1. C'est une chose remarquable de voir qu'après avoir reçu la grace, l'Écriture parle de nous, qui

Serm. 2. de Am. La grace sanctifiante est le sceau de

notre adoption. ne sommes que les enfans adoptifs de Dieu, comme parle de celui, qui est son Fils unique par nature. Car Saint Jean dit du Verbe Incarné, que Dieu l'a marqué, c'est-à-dire, qu'il a imprimé & exprimé en lui la figure de sa substance, qu'il lui a communiqué sa nature propre, & tous es caracteres, de ses grandeurs. C'est pourquoi il l'aime infiniment, & ne peut s'empêcher de l'aimer. Le Texte sacré ne dit-il pas quelque chose de semblable de nous, & presque dans les mêmes termes, après l'infusion de la grace : *In quo signati estis.* Il vous a marqué du sceau de sa grace, qui vous donne avec lui une ressemblance de nature, qui fait qu'il vous regarde comme les enfans bien-aimés, qui sont l'objet de ses complaisances.

Ad Ephes. I.

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. Sap. 7. C'est ce que le plus sage des hommes a dit du don de sagesse qu'il avoit reçu de Dieu, & qui fut à son égard une source de toutes sortes de biens ; parce que tous les autres étoient comme des suites & des apanages de celui-là, qui emportoit avec lui tous les autres biens. Je crois qu'on ne peut faire une application plus juste de ces paroles, qu'en disant que la grace dont nous parlons, est un bien qui porte en conséquence tous les autres biens, la foi, l'esperance, la charité, les vertus infuses, & les dons du Saint Esprit ; car ce sont les véritables biens ; & qui outre cela, nous mettra un jour en possession de tous les biens du Ciel, & de Dieu même, qui est le bien par essence : de sorte qu'on peut dire d'elle en verité : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

Nos actions doivent répondre à la dignité de cette divine naissance.

Opera quæ ego facio, ipsa testimonium perhibent de me. Joan. 10. Les œuvres que vous me voyez faire, rendent témoignage de moi, & font voir qui je suis, disoit le Sauveur du monde aux Juifs ; mais c'est ce qu'un Chrétien devroit dire après avoir reçu la grace, & avoir été élevé à la dignité d'enfant de Dieu. Car si selon les regles de la Philosophie, l'op-

eration doit être conforme à l'être, & à la qualité de la personne, comment faire connoître que nous sommes des hommes tout divins, & élevez à la dignité d'enfans de Dieu, que par des actions conformes à cette divine naissance ? *Genus electum & regium regenerationis suæ respondeat origini,* dit un sçavant Auteur. Il faut faire connoître la noblesse de son origine par des actions qui lui soient conformes, autrement nous la démentons. C'étoit une adresse des Heros de l'antiquité, au rapport de Saint Augustin, pour s'animer à de hautes entreprises, de publier, & même de se persuader qu'ils étoient descendus de la race des Dieux. Mais il n'est pas besoin de se tromper soi-même, ni d'user de fiction. Nous avons reçu de Dieu même, une divine naissance, par le moyen de la grace ; il faut donc que nos actions en rendent un fidele témoignage, que nous ayons des sentimens dignes de la dignité à laquelle nous sommes élevez par cette adoption, & que nous puissions dire : *Opera quæ ego facio, ipsa testimonium perhibent de me.*

L. 3. de Civit.

Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. Ad Galat. 2. Quand nous avons reçu la grace, nous pouvons dire non seulement que Jesus-Christ nous fait vivre d'une nouvelle vie, mais que Jesus-Christ même vit en nous ; *Vivit verò in me Christus.* On peut même ajouter, que Jesus-Christ qui est formé en nous par la grace, selon le langage du même Saint Paul, s'accommode & se conforme à l'état de cette grace, & en souffre les alterations & les vicissitudes. Car il est languissant en nous, quand cette grace est languissante ; *Christus infirmatur in vobis ;* & par là-même il est fort & vigoureux, quand nous y sommes bien affermis : il est en danger de perdre cette vie qu'il a dans nous, quand cette grace court risque de se perdre ; & enfin il meurt, quand le peché, qui est la mort de l'ame, a tout-à-fait éteint la grace, qui lui donnoit une vie particulière en nous.

Jesus-Christ vit en nous par la grace, & semble se conformer à l'état de cette même grace.

PARAGRAPH QUATRIEME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Dei gratia non solum omnia sidera, & omnes celos, verum etiam omnes Angelos supergreditur. S. August. l. 2. ad Bonifac. c. 6.

Divinam poscimus gratiam, nam quidquid aliud petiitur, nihil petiitur, non quia nulla omnino res est, sed quia tanta rei comparatione, quidquid aliud concupiscitur, nihil est. Idem, in Joan. tract. 102.

Gratia Dei donum Dei est; donum autem maximum ipse Spiritus Sanctus est, & ideo gratia Dei dicitur. Idem, Sermon. 61. de verbis Domini.

Sicut anima carnis, sic Deus vita est anima. Idem, Sermon. 10. de verbis Apostoli.

Non sunt in te charitatis viscera, si luges corpus à quo recessit anima, & non luges animam à qua recessit Deus. Idem, Sermon. 125.

Opus gratia est ut moriamur peccato. Idem, in Epistol. ad Romanos.

Materna propinquitas nihil Maria profuisset, nisi feliciter Christum corde, quam carne gestasset. Idem.

Sicut primus homo conditus est ad imaginem & similitudinem Dei, ita in secunda generatione, quicumque Spiritum sanctum fuerit consecutus, obsignatur ab eo, & figuram conditoris accipit.

Tome II.

La grace de Dieu surpasse en dignité & en excellence, non seulement les astres & les cieus, mais même les Esprits celestes.

Demandons à Dieu sa grace, car quelque autre chose qu'on lui demande, c'est ne lui rien demander ; non que ce soit rien en effet, mais parce que quoi qu'on puisse lui demander, en comparaison d'une chose si excellente, doit être regardé comme rien.

La grace de Dieu est un don qui vient uniquement de Dieu ; or le plus grand de tous les dons est le Saint Esprit, lequel pour cette raison est appellé grace de Dieu.

Comme l'ame est la vie du corps, de même Dieu est la vie de l'ame.

Vous n'avez point la tendresse de la charité, si vous pleurez sur un corps mort que l'ame a quitté, & si vous êtes insensible au malheur de l'ame dont Dieu s'est retiré.

C'est le propre effet de la grace de nous faire mourir au peché, & de faire mourir le peché en nous.

La proximité du sang que donne la qualité de mere, n'eût servi de rien à la sainte Vierge, si elle n'eût plus heureusement porté Jesus-Christ dans son cœur, que dans son sein.

De même que le premier homme fut d'abord créé & formé à l'image & à la ressemblance de Dieu ; ainsi dans la regeneration de l'homme, laquelle se fait par la grace, quiconque a reçu le Saint Esprit, est marqué de

A a a 2

D. Hieronym.

O mira divina bonitatis dignatio! servi non sumus digni nominari, & amici nominamur.

Gregorius.

Maxima securitas, & inexpugnabilis murus est gratia Dei. Chrysoft. Homil. 46. in Genes.

Omnia dona excedit hoc donum, ut Deus hominem vocet filium, & homo Deum nominet Patrem. S. Leo, Serm. de Nativit.

Agnosce ô Chrétienne dignitatem tuam, & divina consors factus natura, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire. Idem, ibidem.

In veritate didici, nihil aequè efficace esse ad gratiam promovendam, retinendam, recuperandam, quam si omni tempore inveniaris non alium sapere. Bernard. Serm. 55. in Cantic.

Pretiosa est gratia mea, non patitur se misceri extraneis rebus, nec consolationibus terrenis. De Imitat. Christi, lib. 3. c. 53.

Magnam gratiam homines apud Deum habent, si mediocritatem eorum qua pro gratia mundi expendunt, pro gratia Dei expendere. S. Thomas, Opusc. 38.

son sceau, & reçoit la ressemblance de son Créateur.

O l'admirable condescendance de la bonté divine! nous ne méritons pas le nom de serviteurs, & Dieu daigne bien nous appeler ses amis.

La grace du Seigneur, soit habituelle, soit actuelle, est une défense sûre, & comme un mur inexpugnable.

C'est un don au-dessus de tous les dons, que Dieu veuille bien donner à l'homme la qualité d'enfant, & la liberté d'appeler Dieu son Père.

Reconnoissez, Chrétien, la haute dignité à laquelle vous avez été élevé, & après avoir été fait participant de la nature divine, ne retournez pas à votre ancienne condition par une manière de vie qui dégénere de votre noblesse.

J'ai reconnu en vérité, qu'il n'y a rien de plus puissant pour mériter & conserver la grace, & pour la recouvrer quand on l'a perdue, que d'être humble, & de ne jamais s'en faire accroire.

Ma grace est précieuse, peut dire Dieu, elle ne peut souffrir de commerce avec les intrigues du monde, & avec les consolations de la terre.

Les hommes se rendroient extrêmement agréables à Dieu, s'ils employoient pour mériter son amour, la moitié de ce qu'ils font pour plaire au monde, & s'attirer son affection.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce sujet.

Définition de la grace habituelle & sanctifiante.

La grace habituelle & sanctifiante est un accident spirituel, & une qualité surnaturelle & infuse, que Dieu verse dans l'ame, pour la laver, la justifier, & la rendre agréable à ses yeux, & par laquelle il l'éleve à la qualité d'enfant de Dieu, lui donne droit à l'héritage du Ciel, & à la possession de Dieu même. C'est la définition que les Théologiens en donnent. Elle s'appelle habituelle, parce que c'est une habitude infuse, que nous ne pouvons acquérir ni mériter de nous-mêmes, & que Dieu seul peut répandre dans l'ame. C'est pourquoi elle est surnaturelle, & plus noble que tout ce qui est dans l'ordre naturel; elle est aussi appelée justifiante & sanctifiante, parce qu'en effet, elle rend l'ame juste & sainte, la perfectionne, l'embellit, & la rend agréable aux yeux de Dieu, qui ne peut ensuite s'empêcher de l'aimer. Elle est de plus une habitude, parce qu'elle demeure dans l'ame d'une manière stable & permanente, après que les graces actuelles, & les actes passagers de foi, d'espérance, & de charité, lui ont servi de disposition, & lui ont, pour ainsi dire, frayé le chemin. Et comme toute habitude n'est pas pour demeurer oisive & inutile, elle est aussi un principe divin, qui nous fait agir surnaturellement, & sans quoi nous ne pourrions jamais faire aucune action qui méritât le Ciel, & une récompense éternelle.

Différences entre les graces actuelles & l'habituelle.

Il y a plusieurs différences entre les graces actuelles, & l'habituelle: En voici les principales. Les premières sont passagères, & ne durent qu'autant que durent les actes, dans lesquels elles consistent: mais la seconde est d'une durée perpétuelle de sa nature, & il n'y a que le péché, qui la fasse cesser d'être. Les premières sont absolument nécessaires pour bien opérer; la seconde est seulement nécessaire pour agir avec mérite, & non simplement pour bien agir; parce qu'un homme, quoi qu'il soit en péché mortel, peut faire des actes intérieurs de vertu, aidé de la grace actuelle, & par ces actes se disposer à recevoir la grace habituelle. Les premières dépendent de Dieu seul, & nullement de notre

liberté; parce qu'il n'est pas en notre pouvoir que Dieu nous donne une telle & telle pensée, un tel & tel mouvement dans notre volonté. La seconde ne le donne jamais que dépendamment de notre liberté, parce que nul n'est justifié qu'il ne le veuille, excepté les enfans qui n'ont pas l'usage de la raison, & qui sont justifiés par le Baptême. Enfin les premières sont dans les puissances de l'ame, dans l'entendement & dans la volonté, comme dans leur sujet. La seconde reside dans le fond & la substance de l'ame, de sorte qu'elle est comme l'ame de notre ame, & la fait vivre d'une vie surnaturelle & divine.

La grace sanctifiante, selon que le Concile de Trente ordonne de le croire sous peine d'anathème, ne consiste pas seulement dans la remission des péchez: mais c'est quelque chose d'inherent, comme il parle, & une qualité divine imprimée en l'ame, & comme un rayon de lumière, qui efface toutes les taches de l'ame, & qui en augmente la beauté, qui rend formellement juste celui qui la possède, & non pas par la seule imputation de la justice de Jésus-Christ, ainsi que disent les Héretiques. C'est ce que l'Écriture nous marque clairement lorsqu'elle assure, que la grace est répandue dans nos cœurs, & qu'elle l'appelle ordinairement les arrhes & les gages du Saint Esprit.

Cette grace justifiante & habituelle, nous unit encore à Jésus-Christ, comme des membres à leur chef; de sorte que de même que tous les membres du corps humain reçoivent de la tête la force & le mouvement qui leur est nécessaire pour s'acquitter de leurs propres fonctions; c'est aussi de la plénitude de Jésus-Christ, que la grace qui nous rend capables de toutes les actions chrétiennes, se répand sur tous ceux qui sont purifiés par le Baptême, ou par les autres Sacramens.

Cette grace a une telle opposition avec le péché mortel, que comme elle les efface tous, quelque énormes qu'ils soient, & à quelque nombre qu'ils puissent monter, lorsqu'elle est répandue dans l'ame; de même la volonté n'a pas plutôt consenti à un seul, de quelque

La grace habituelle & sanctifiante n'est pas une simple remission des péchez.

Cette grace nous unit à Jésus-Christ.

La grace justifiante est incompatible avec le péché mortel.

espece qu'il puisse être, que nous perdons toute la grace sanctifiante que nous avions, & par laquelle Dieu demeurait dans nous, comme dans son temple & dans son palais; il nous fait perdre entièrement ce don si précieux qui nous rendoit justes, qui nous mettoit au nombre de ses amis, qui nous élevoit à la dignité de ses enfans adoptifs, & en vertu duquel nous pouvions nous promettre le royaume du Ciel, & toutes sortes de faveurs & d'assistances en ce monde.

Si la grace sanctifiante est différente de l'habitude de la charité.

L'alliance & l'étroite union qui est entre la grace & la charité fait qu'on a de la peine d'en bien remarquer la différence; c'est une question qui est plus propre de l'École que de la Chaire: mais soit qu'elles soient réellement distinguées, ou non; ce qu'il faut laisser décider aux Théologiens; il n'est pas hors de propos d'avertir qu'elles ne sont jamais l'une sans l'autre, que tous les avantages & tous les effets particuliers de la grace sont attribués à la charité, & que réciproquement tous les privilèges, & les prérogatives que l'Écriture donne à la charité, comme à la reine des vertus, appartiennent par un pareil droit à la grace. Et par conséquent, qui dira que la charité fait l'office de la grace, & la grace celui de la charité, ne se méprendra pas beaucoup, puisque les Théologiens sont partagés sur cette question; & ne pourra se tromper en disant que ces deux choses sont si étroitement unies, qu'on peut expliquer la nature de l'une, en expliquant celle de l'autre, & que quoi que l'une nous fasse aimer Dieu, & l'autre être aimé de Dieu, il est toujours vrai de dire qu'elles se tiennent de si près, qu'elles sont inséparables.

L'excellence de cette grace sanctifiante. 2. Petri I.

Saint Pierre dit que Dieu non seulement nous a promis des dons grands & précieux, mais qu'il a tenu ses promesses: *Maxima & pretiosa nobis promissa donavit.* Et les dons ne sont autres que la grace sanctifiante, avec les vertus infuses qui en dépendent, & les dons du Saint Esprit, n'y ayant rien en nous de plus grand, ni de plus précieux. Or la grace tient le premier rang parmi ces dons, parce qu'ils dépendent d'elle: car comme notre âme opere par ses puissances les opérations naturelles, de même la grace opere par les vertus infuses, & par les dons, les opérations surnaturelles. Le juste vit, & opere par la foi, par l'espérance, par la charité, & par les autres vertus, comme l'âme connoît par l'entendement, se ressouvient par la mémoire, & veut par la volonté. Ainsi comme l'âme est le principe de la vie naturelle, la grace l'est de la vie surnaturelle; l'âme n'est jamais sans ses puissances, ni la grace sans les vertus & les dons, qui en sont inséparables.

Jusqu'à quel point de grandeur la grace nous élève.

Figurez-vous d'un côté les plus hautes & les plus sublimes intelligences, & tout ce qu'il y a de grand dans l'ordre naturel, & de l'autre côté, un seul degré de grace; les Théologiens vous diront que ces esprits si nobles, ne sont que le sujet capable de recevoir cette divine forme de la grace; ils ne sont que ce qu'est l'air à l'égard de la lumière, laquelle de ténébreux le rend éclatant; encore y a-t-il moins de proportion entre ces esprits sublimes, & cette divine splendeur, qu'entre l'air & la lumière corporelle. Mais la grace est d'un ordre plus élevé que tout ce qui est compris, & même que tout ce qui est possible dans la nature; & quand Dieu cré-

roit à tous les momens des Anges, qui se surpasseroient toujours par de nouveaux degrés de perfection, la grace seroit toujours au-dessus d'eux, & jamais leur nature ne l'égaleroit en perfection. C'est pour cela que Saint Thomas dit, que la grace est en quelque façon infinie, non absolument, mais par une infinité relative, qui consiste en ce qu'il n'y a rien dans tous les ordres inférieurs qui lui soit comparable. Ajoutez que si toute la grandeur & la noblesse des êtres créés se prend du rapport qu'ils ont avec Dieu, qui, comme dit Saint Denys, est la mesure de toutes choses; en sorte que chaque nature est autant excellente, qu'elle approche plus de la divine, & qu'elle en participe davantage les perfections: la grace élève l'homme incomparablement plus haut devant Dieu, & l'approche plus de lui, que toutes les autres qualitez imaginables dans l'ordre de la nature.

C'est une opinion de plusieurs saints Peres, & que quelques grands Théologiens ont adoptée, que la communication de la grace & de la charité est une communication même substantielle du Saint Esprit, & ensuite de la Divinité; puisque la personne du Saint Esprit ne nous a pas moins été donnée & envoyée que celle du Fils. De sorte que dans cette opinion, comme il se fait une union substantielle & personnelle entre le Verbe Divin & l'humanité sainte du Sauveur, de même par le moyen de la grace sanctifiante, il se fera une union, non à la vérité hypostatique & personnelle, mais pourtant réelle & véritable, entre le Saint Esprit & l'âme fidelle, à qui il est donné & communiqué: *Per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* Or quoi que cette opinion ne soit pas la plus commune, bien loin d'être contraire à la foi, elle est appuyée d'un grand nombre de passages & d'expressions de l'Écriture, & de l'autorité de presque tous les Peres Grecs, & sert merveilleusement à relever l'excellence de la grace, & la dignité des Chrétiens, qui possèdent ce précieux tresor.

Si c'est seulement une qualité & un simple accident, ou la personne même du Saint Esprit, qui nous rend justes & saints.

Ad Rom. 5.

Les dons de la grace, dit un célèbre Théologien, ont cela de propre, qu'ils exigent par un droit, qui leur est connaturel, une présence réelle des personnes divines dans l'âme qui est sanctifiée par ces dons: de sorte que si par une supposition qui est absolument impossible, Dieu n'étoit en tout lieu, par son immensité, encore voudroit-il être dans cette âme, par une présence personnelle, & y demeureroit tandis que la grace y subsisteroit. D'où il est évident que ceux en qui Dieu est de la sorte, le possèdent en quelque façon; car enfin, qu'y a-t-il de plus à nous, qu'un être qui nous étant tres-intimement présent, & plus présent, pour ainsi dire, que nous-mêmes, nous est encore tellement lié par amour, qu'il voudroit avoir en nous une présence réelle, s'il n'y étoit point par une nécessité de nature. Que si celui qui est aimé, possède la personne qui l'aime, par la force & l'empire de cet amour; celui qui est aimé jusqu'à ce point, où tout l'amour des créatures ne peut aller, ne possede-t-il pas d'une excellente manière Dieu même, puisque la hauteur infinie de sa majesté n'empêche pas qu'il ne l'aime de la sorte.

Sentiment d'un grand Théologien sur ce sujet. Suarez l. 11. de Deo trino & uno c. 5. num. 8. & 12.

Si cette grandeur immense à laquelle les justes sont élevés par cette union de la divinité avec leurs âmes, vous semble incroya-

Combien est excellente la grace qui

nous unit à Dieu de la sorte. P^sal. 81.

ble, que répondrez-vous à l'autorité des saintes lettres, qui nous assurent que nous sommes des dieux : *Ego dixi, Dii estis*, & qu'il se fait en l'ame de ceux qui sont en grace, une réelle communication de la Divinité : que répondrez-vous à Saint Paul, qui dit en l'Épître aux Romains, que la charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné ; & ailleurs, que vous devenez le sanctuaire où Dieu habite par le Saint Esprit ? N'est-ce pas la promesse que le Fils de Dieu a faite par Saint Jean, à ceux qui observeroient ses commandemens : Que lui & son Pere viendroient dans eux, & y établiraient leur demeure ? Rien peut-il mieux expliquer comme nous sommes enfans de Dieu, & faire comprendre cette adoption divine, que de dire que ce n'est pas seulement l'infusion, & le caractère de la grace, mais que c'est cette présence particulière, & cette communication tres-intime de la divinité qui a cet effet ? Mais comme c'est par le moyen de la grace que se fait cette communication ; nous pouvons dire sans crainte, qu'après l'union hypostatique, il n'est rien de comparable à cette union que la grace fait entre Dieu & nous ; ce qui a même fait dire à quelques Théologiens, que l'infusion de cette grace étoit une extension, ou du moins une imitation de l'Incarnation : avec cette différence néanmoins que l'union hypostatique fait une unité de supôt & de personne, ce que ne fait pas la grace ; celle-là fait un homme Dieu, & un Fils de Dieu par nature, & celle-ci enfans seulement par adoption. De sorte qu'on peut justement dire avec Saint Pierre, d'un homme qui est en grace, qu'il participe de la nature de Dieu.

Il faut de nécessité admettre en nous un

Quand nous voyons l'air tout rempli d'épaisses ténèbres, & puis tout éclatant & pénétré de lumières, il est facile de juger qu'il

n'a pas de lui-même cette clarté ; mais qu'elle vient d'un principe plus haut, qui est le Soleil : car si la lumière provenoit de la nature de l'air, elle y seroit permanenté sans vicissitude. Ainsi quand nous remarquons en notre nature des effets si différens, quand nous considérons qu'en suivant ses inclinations, elle va dans le débordement des vices, & que même suivant la conduite de la raison, sans autre lumière, elle demeure dans les termes d'une vertu qui n'a rien de sublime, & que dans les Saints elle s'éleve au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, ne faut-il pas dire que cette sainteté si éminente vient d'un principe supérieur à leur capacité, que cette différence ne se peut rencontrer dans les seules forces de la nature, & qu'ainsi elle consiste en quelque qualité ou habitude qui leur est communiquée de plus haut, & que nous appellons la grace sanctifiante, qui doit même être encore aidée par une grace actuelle qui nous excite.

principe surnaturel pour faire des actions au-dessus de la nature.

L'on reçoit la grace habituelle, ou par le Baptême, ou par la Pénitence. Si on la reçoit par la Pénitence, on y est disposé par les graces actuelles, qui mettent l'ame en état de recevoir cette qualité surnaturelle qui fait les hommes enfans de Dieu ; de quelque manière qu'elle soit infuse dans l'ame, soit par le Baptême, soit par la Pénitence, elle y opere toujours ce premier effet. Son second effet, c'est de rendre la vie chrétienne, & surnaturelle, & de porter Dieu à donner à l'ame les secours nécessaires pour pratiquer la vertu, savoir des lumières pour éclairer l'esprit, des inspirations pour toucher le cœur, un frein pour réprimer la concupiscence, une vigueur pour surmonter la foiblesse & la lâcheté naturelle. Outre cela, elle sert encore de fond pour mériter la gloire éternelle, & sa propre augmentation.

Deux effets de la grace habituelle & sanctifiante.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

La nature & l'excellence de la grace habituelle & sanctifiante.

Saint Thomas parlant de la grace dit, qu'elle est la plus noble de toutes les qualités, & la plus excellente de toutes les formes ; qu'elle est même plus noble & plus excellente que la vertu de charité, que la lumière de gloire qui élève l'ame, & la rend capable de soutenir les éclairs de la Divinité ; & enfin plus noble que la vision beatifique, c'est-à-dire, que la claire vue de Dieu même. La raison qu'il en apporte, est que quoi que toutes ces qualités soient surnaturelles, divines, & infiniment élevées, elles ne sont que des propriétés, des apanages, & des suites de cette grace, qui par elle-même nous rend agréables à Dieu, & attire comme à sa suite tout le reste : au lieu que la grace est une participation formelle, & comme le caractère & le sceau de la nature divine, qui est sainte essentiellement. De manière que la grace dont nous parlons, est proprement le prix du sang du Fils de Dieu, la forme surnaturelle qui donne un être divin, & un état surnaturel à l'ame ; le terme de notre regeneration, l'effet de notre adoption, la cause de notre glorification & de notre bonheur éternel. Cet éloge quoi qu'exprimé en termes de l'École, n'est point au-dessus de l'intelligence du commun des Chrétiens ; & je ne sçai ce qui pourroit nous donner une plus haute idée de la grace, qui est le don précieux, par lequel Dieu

a voulu élever la nature de l'homme au-dessus de tout ce qui est purement dans l'ordre naturel. Tiré d'un livre intitulé, de l'Innocence & de la Grace.

Dieu s'étant fait homme, non seulement a pris le dessein de rétablir l'homme dans la perfection où il avoit d'abord été créé, mais il a voulu encore se l'unir d'une manière surprenante, par la grace, qui est le nœud de l'amitié qu'il a voulu contracter avec lui. Il ne lui suffit pas de lui faire l'honneur de le souffrir à son service, (honneur qui est préférable à tous les Sceptres & à tous les Empires) il lui donne de plus la qualité d'ami, en changeant celle de serviteur : *Non dixi vos servos, sed amicos*. Quoi ! l'homme, ce rien, & moins que rien par le péché, au lieu des supplices infinis que ses crimes méritoient, est élevé à la qualité glorieuse d'ami de Dieu. On ne se peut assez étonner d'apprendre dans l'Écriture, qu'Abraham avec tout le mérite de sa personne, ait été appelé l'ami de Dieu ; de ce que dans l'Exode Dieu parloit à Moïse comme un homme a coutume de parler à son ami ; c'étoient pour lors des faveurs fort rares, & qui ne s'accordoient qu'à des personnes d'un mérite distingué ; mais dans la loi de grace où nous vivons, cette qualité glorieuse est offerte & accordée à tous les Chrétiens ; Dieu même recherche leur amitié, il

La grace nous unit à Dieu, & nous rend ses amis.

les sollicite, & les presse d'accepter cette faveur qu'ils devoient acheter au prix de tous les biens imaginables; car c'est à eux à qui ces paroles s'adressent: *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous appellerai mes amis.* Heureux le Chrétien, s'il sçait faire un digne usage de ce bienfait; si étant aimé d'un Dieu, il correspond à son saint amour; s'il sçait l'aimer en vérité. O Dieu, que vos amis me paroissent élevez en gloire, & que leur principauté me semble puissamment affermie! s'écrioit le Prophete Royal, dans la pensée du bonheur dont jouissent les Saints dans le Ciel. Mais ne devrions-nous pas tenir le même langage à l'égard des Saints qui sont sur la terre, puisque possédant la grace & l'amitié de Dieu, qui leur donne droit à la gloire & à son Royaume, ils sont tirez du rang de serviteurs, & élevez à celui d'amis, qui est avant que de commencer à regner avec lui, & établir leur pouvoir auprès de lui: *Nimis honorificati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Tiré en partie de M. Boudon, ch. 6. du Chrétien incommu.

Lorsque la plénitude du temps est venuë, dit l'Apôtre, Dieu a envoyé son Fils qui a été fait d'une femme; il a été soumis à la Loi, afin qu'il rachetât ceux qui étoient sous la Loi, & que l'adoption des enfans fût accomplie en nous; mais cette adoption est toute autre que celle qui se fait parmi les hommes: car l'adoption humaine ne peut transférer ni le mérite, ni l'esprit de l'adoption dans l'enfant adoptif pour être le principe de sa vie, l'esprit de son esprit, l'exemple de sa conduite, & le modele de toutes ses actions; ce que fait l'adoption divine. C'est pourquoi l'Apôtre dit encore: parce que vous êtes les enfans de Dieu, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie, *Abba, Mon Pere.* Après cela l'Apôtre conclut, que nous ne sommes plus serviteurs, mais enfans de Dieu. Quel honneur, quelle gloire d'avoir un Dieu pour Pere! quel avantage d'avoir un même Pere avec Jesus-Christ! Ainsi le Sauveur ordonne à Madelaine de dire à ses freres, qui sont ses Disciples: *Je vais monter à mon Pere & à votre Pere.* Et dans la priere qu'il leur enseigne, il veut qu'ils le qualifient de ce même nom. N'est-ce pas là une faveur qui passe toutes les faveurs imaginables, qu'un Dieu appelle l'homme son fils, & que l'homme appelle Dieu son Pere, & que Dieu appelle l'homme son enfant, & qu'il le soit véritablement: *Videte qualem charitatem dedit nobis Deus, ut filii Dei nominemur & simus.* Le même.

Helas! que peu de personnes se souviennent qu'ils ont Dieu pour Pere, & qu'ils sont en vérité ses enfans! qu'ils ont peu d'intelligence d'une si importante vérité! Les personnes d'une illustre naissance vivent conformément à leur qualité; ils prennent garde à n'en pas dégénérer, & mettent le haut point d'honneur à la soutenir, pendant que les Chrétiens s'abaissent honteusement à des actions indignes de leur rang, & de leur vocation. N'en doit-il pas être du moins en ce point de la noblesse que nous donne la grace, & de la seconde naissance que nous recevons par son moyen, comme de celle du sang & de la nature? Si celle-ci inspire aux Grands des sentimens si nobles & si genereux, qu'ils dédaignent de s'abaïsser à des emplois roturiers & mécaniques, & en viennent souvent jusqu'à mépriser par orgueil ceux

qu'ils regardent au-dessous d'eux; sera-t-il dit qu'un Chrétien soit si peu touché de sa noblesse, & de sa dignité, qu'il en vienne jusqu'à se dégrader, & à se méconnoître entièrement; en s'attachant indignement à des choses qui sont tellement au-dessous de lui? *Agnosce ô Christiane dignitatem tuam, & divina confors factus natura, noli in pristinam vilitatem, degeneri conversatione redire,* s'écrie Saint Leon sur ce sujet. Auteur anonyme.

Le Verbe Divin s'est incarné, & est venu au monde, non seulement pour nous donner la grace, & nous reconcilier avec son Pere, mais encore pour être le principe d'une nouvelle vie, & d'un nouvel esprit en nous, & pour nous mettre dans des dispositions conformes à cet état; c'est-à-dire, que ce n'est pas assez à un Chrétien de recevoir une nouvelle naissance par le moyen de la grace, il doit de plus vivre de la vie qui la suit, & entrer dans les fonctions & les operations qui la doivent accompagner. Car comme la vie n'est que pour agir, jusques-là que nous disons qu'une personne est privée de la vie naturelle, lorsqu'elle n'en donne aucun signe, par aucun mouvement, par aucune action; de même la grace, qui est en nous le principe d'une nouvelle vie toute surnaturelle & toute divine, ne nous est pas donnée pour demeurer oïssive; mais pour produire des actions saintes, des pensées saintes, des desirs saints, des actions, en un mot, qui ayant Dieu pour principe, le doivent aussi avoir pour fin & pour objet; autrement on peut dire de nous, ce que le Disciple bien-aimé dit dans l'Apocalypse à un Evêque, qui avoit perdu la grace: *Nomen habes quod vivas, & mortuus es.* Vous avez le nom, l'apparence, & les dehors d'un Chrétien, vous vous acquittez même de quelques devoirs extérieurs qui sont attachés à ce beau nom; mais comme cela ne part pas d'un principe interieur, qui est la charité & la grace habituelle, vous n'avez que le nom de vie, & d'un homme vivant: vous êtes comme ces machines qui se remuent par ressorts, & qui n'ayant pas le mouvement ni l'action d'elles-mêmes, ne peuvent aussi être appellées vivantes. Or vous connoîtrez par là, si vous vivez de la vie de la grace, de cette vie sainte & divine dont nous parlons, en comparant la vie que vous menez maintenant, avec celle que vous meniez lorsque vous viviez dans le dérèglement, & dans la disgrâce de Dieu. La premiere vie n'avoit de mouvement que pour les plaisirs, pour les honneurs, & pour les biens de la terre: voyez si la seconde n'en a plus que pour Dieu, & pour les biens celestes. La premiere ne vous rendoit sensible qu'à vos commoditez, à vos avantages, & à vos interêts: examinez si maintenant vous n'êtes touché que de ce qui peut plaire à Dieu, que de ce qui peut procurer sa gloire, & vous faire entrer plus avant dans son amitié. La premiere vous attachoit au monde, & aux biens perissables; la seconde ne doit avoir en vûë que les biens éternels. C'est à ces marques que vous connoîtrez si vous êtes vivant de cette vie divine & surnaturelle, qui nous fait de nouvelles créatures, comme parle Saint Paul. Le même.

Ce qui nous doit faire concevoir une haute idée du bonheur inestimable que nous possédons, en possédant la grace, c'est qu'elle est la seule chose que Dieu même estime, & qui

La grace sanctifiante doit être en nous le principe d'une nouvelle vie.

Apocal. 3.

On ne fait pas assez de reflexion à cette qualité que nous avons d'être enfans de Dieu.

C'est la grace seule qui nous rend grands & confide-

La grace sanctifiante nous fait enfans adoptifs de Dieu.

On ne fait pas assez de reflexion à cette qualité que nous avons d'être enfans de Dieu.

ables de-
vant Dieu.

nous rend considérables à ses yeux. De manière, que quand nous aurions toutes les autres perfections d'esprit & de corps, tous les dons & tous les talens imaginables, la puissance, la beauté, la sagesse, la pénétration, & tout ce qui peut attirer l'admiration, & les applaudissemens des hommes; si nous sommes privés de ce don précieux de la grace, nous ne sommes rien devant Dieu, dont le jugement & l'estime est la règle de tout ce qui est véritablement grand & estimable; & nous pouvons toujours dire avec l'Apôtre, que sans la charité, qui est ou la même chose que la grace, ou qui en est inséparable, nous ne sommes rien: *Charitatem autem non habuero, nihil sum.* Jugeons-en (Chrétiens) par son contraire; qu'est-ce qui rend le démon si vil, si méprisable, & la plus malheureuse de toutes les créatures; de la plus noble, la plus parfaite, & la plus excellente qu'il étoit, puisqu'à la réserve de la grace, qu'il a perdue par sa faute & par sa malice, il possède encore tous les mêmes biens & les mêmes avantages naturels, qu'il possédoit avant sa rébellion; car en effet, le moindre des démons est plus éclairé que le plus grand génie qui ait jamais été sur la terre, & peut-être que tous les hommes ensemble; toutes les richesses de la nature sont en sa disposition, & il semble que Dieu les lui ait abandonnées; il a la connoissance des plus rares secrets, la clef de toutes les sciences, l'intelligence de tout ce qui s'est passé dans le monde; & néanmoins avec tant de science, de richesses, & de pouvoir, avec tant de talens, & de perfections naturelles, parce que le démon a perdu la grace, il est infiniment malheureux; & tant d'avantages qui lui restent du débris de sa fortune, ne sont pas seulement en ligne de compte; un seul degré de grace qui lui manque, le rendra éternellement malheureux, sans que le domaine de tout ce monde, que le Fils de Dieu semble lui attribuer, puisse le dédommager de cette perte. N'est-ce pas, (Chrétiens) ce que je dis, qu'il n'y a rien qui nous puisse rendre considérables devant Dieu que la grace, qui s'appelle vie, non seulement parce qu'elle nous donne un nouvel être, mais encore parce que comme la vie est le fondement de tous les autres biens, de même la grace nous donne droit à tous les autres biens célestes & naturels, qui sont les véritables biens. *Le même Auteur anonyme.*

La grace nous donne droit à la gloire, & au royaume du Ciel.

Ad Rom. 8.

Ajoutez qu'ensuite de l'adoption divine qui se fait par la grace, nous avons un droit acquis, & une juste prétention sur le royaume du Ciel, & sur tous les biens de Dieu. Car, comme dit l'Apôtre, si nous sommes les enfans de Dieu, nous sommes par une conséquence nécessaire déclarés ses héritiers: *Si filii, & heredes.* De sorte que quand il répand la grace dans nos âmes, pour être le sceau & le caractère de notre adoption, il nous donne, pour ainsi dire, l'investiture de son royaume, il nous fait les héritiers de tous ses biens en qualité de ses enfans; & comme cette grace qu'il nous donne pour nous élever à cette qualité, est en nous un principe de vie, elle fait que toutes nos actions peuvent être aussi des actions de vie, qui ont un rapport à la vie éternelle, & une valeur égale à tout le Paradis. Ah Dieu! quel excès de bonheur, de mériter le Ciel par chaque action vivifiée par la grace; prétendre à

juste titre au royaume céleste, & à tous les biens de Dieu même; & cela par un mérite de condignité, comme parlent les Théologiens, jusques-là, que quelque récompense qu'il nous puisse donner, à moins qu'il ne se donne lui-même, tout son royaume, tous ses biens, ce ne peut être que les gages ou le salaire d'un serviteur; mais non pas l'héritage, & la succession, qui est dûe aux légitimes enfans. *Le même.*

Sur qui pensez-vous que Dieu jette les yeux, & ses regards favorables pour les combler de biens, & de richesses spirituelles? Ne pensez pas que ce soit sur les Grands de la terre, ou sur ces gens, qui sont remplis de l'estime d'eux-mêmes, & entêtés de leur propre mérite. Non, c'est, dit Dieu lui-même par Isaïe, c'est sur le juste pauvre des biens de ce monde, sur celui qui est rempli de crainte, & contrit d'une véritable douleur de s'avoir offensé, & qui dès-là possédant le précieux trésor de sa grace, est fidèle à écouter mes paroles, & à l'observation de ma loi, qui sont les moyens de la conserver: *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum, & contritum spiritu, & tremement sermones meos?* Voilà ce qui attire l'estime de Dieu, & ce qui fait l'objet de ses complaisances. De là vient qu'il ne demande pas au démon, s'il a vu & considéré les Monarques de la terre, les gens distinguez par leur esprit, par leur capacité, par leur réputation, & par le bruit que leur nom & leurs grandes actions ont fait dans le monde: mais s'il a considéré son serviteur Job, cet homme juste, ce cœur droit & fidèle à l'observation de ses commandemens. Grande instruction pour nous, Chrétiens! Apprenons aujourd'hui qu'une âme qui est en grace, qui est incapable de tout, excepté d'aimer Dieu, mais qui l'aime de tout son cœur, a plus de vrai mérite que tous ces grands hommes, sur qui tout le monde a les yeux attentifs, si pendant que leur esprit est rempli de grands dessein, leur âme est dénuée de la grace; reformons nos jugemens trompeurs, sur celui de Dieu qui est la vérité même, & accoutumons-nous à n'estimer que ce que Dieu estime; méprisons la vogue & la réputation que donne le monde, pour ne nous appliquer qu'à paroître grands aux yeux de celui qui ne se peut tromper, quand il portera un jugement avantageux de nous. Apprenons du Sauveur même, que nous ne devons pas nous réjouir, d'avoir peut-être quelque avantage du côté de la naissance, ou du côté de l'esprit; mais de ce que nos noms sont écrits dans le Ciel, si nous conservons la grace qui nous y donne droit; soyons bien persuadés, qu'il ne faut pas mesurer la bienveillance & la protection de Dieu sur le partage qu'il fait des biens de fortune, mais sur celui qu'il fait de la grace, qui est l'unique règle sur laquelle un Chrétien doit mesurer les biens & les maux de cette vie. *Le même.*

L'Apôtre fait un dénombrement des grâces & des dons que Dieu communiquoit aux premiers Chrétiens, au commencement de l'Eglise; dons qui servoient merveilleusement à établir la foi, & à y attirer les Gentils, qui surpris de ces merveilles éclatantes, embrassoient en foule notre religion. Quelques-uns des Disciples parloient toutes sortes de langues, les autres prophétisoient les choses à venir, ou découvroient les secrets des cœurs; ceux-ci guérissent toutes sortes de maladies,

Marque de l'estime que Dieu fait de la grace.

Isaïe 66.

La grace est un don plus excellent que les autres dons naturels, & les grâces qu'on appelle gratuites.

ren-

rendoient la vûe aux aveugles, & ressusciteroient les morts, & ceux-là faisoient descendre visiblement le Saint Esprit sur ceux à qui ils imposoient les mains. Ces effets surprénans & le pouvoir de les operer étoient des dons, & des graces qu'on appelle gratuites, plus utiles aux peuples en faveur desquels elles étoient données, qu'à ceux qui étoient gratifiés de ces dons. Mais pour éclatantes que ces graces paroissent aux yeux des hommes, qui admirent tout ce qui les surprend, elles sont bien peu de chose à ceux de Dieu, puisqu'elles quelquois il ne les dénie pas même à ses ennemis. Balaam & Caïphe n'ont-ils pas prophétisé? Judas n'a-t-il pas fait des miracles? Saint Paul avoit donc bien raison de dire aux Corinthiens, qu'au lieu de ces graces extérieures, qui donnoient à plusieurs beaucoup de vanité, ils devoient souhaiter & chercher des graces plus excellentes: *Amulaminum autem charismata meliora.* Il entend par là les graces intérieures qui nous sanctifient nous-mêmes, & qui sont non seulement des dons du Saint Esprit, mais encore qui l'attirent en nous, ou qui sont des marques infailibles de sa présence, telles que sont la grace habituelle, la charité, & les vertus qui sont de sa suite. *Le même.*

x. ad Cor.
12.

Le prix & la valeur de cette grace.

Ah! Messieurs, qui pourroit comprendre le mérite de ce don céleste, & en faire une juste élimination? C'est trop peu de dire après Salomon, que l'or, l'argent, les pierreries, tout ce qu'il y a de richesses & de trésors ne sont que de la boue en comparaison; c'est trop peu de dire que tous les Sceptres & toutes les Couronnes du monde, que tout ce qui pourroit rassasier la convoitise la plus avide, & l'ambition la plus démesurée, est moins que rien au prix de ce don incomparable. Elevez vos pensées tant qu'il vous plaira, donnez tant de liberté & d'étendue que vous voudrez à vos desirs, vous n'atteindrez jamais jusques-là. Car enfin pour vastes que soient vos desirs & vos pensées, elles ne scauroient trouver dans ce monde visible que ce qui y est, & il n'y a que des biens finis, & des perfectiones limitées; & quand vous pourriez réunir & fondre ensemble tout ce qu'il y a, tout ce qu'il y a jamais eu, tout ce qu'il y aura jamais, & tout ce qu'il peut y avoir au monde de bonté, de mérite, & d'excellence, cela ne seroit pas digne d'être seulement mis en balance avec ce don divin, il faudroit, pour scavoir au vrai ce qu'il vaut, peser une chose qui est d'un poids infini, mesurer ce qui est immense, & estimer ce qui est inestimable. *Le même.*

Sans la grace sanctifiante nous ne pouvons rien mériter.

Sans la grace nous ne méritons rien pour le Ciel, quelque belles & grandes actions que nous paroissions faire. Avec la grace nous méritons beaucoup, quoi que nous fassions très-peu de choses. Faire de bonnes œuvres sans la grace, bien loin d'amasser, c'est dissiper; faire de bonnes œuvres en état de grace, bien loin d'en perdre le fruit, c'est en conserver & en augmenter le mérite. Sans la grace, nulle bonne œuvre ne peut être réputée méritoire pour l'éternité, & Dieu n'y a attaché aucune récompense éternelle. Si je n'ai pas la charité, dit Saint Paul, quand je parlerois le langage des Anges, quand j'aurois assez de foi pour transporter les montagnes, quand je donnerois tous mes biens aux pauvres, & que je souffrirois le martyre, je ne suis rien; pourquoi cela? Parce que pour mériter la vie éternelle, nous devons être unis à Jésus-Christ; or nous ne lui som-

mes unis que par la grace. Le bois de la vigne est de tous les bois le plus inutile, lors qu'il est séparé de son tronc; nos actions de même sont infructueuses, lorsqu'elles sont séparées de Jésus-Christ. *Tiré du Dictionnaire Moral, dans les Reflexions sur la grace.*

Si l'art survenant à la nature donne aux choses pour le service de l'homme, un être & un usage qu'elles n'avoient pas; la grace, qui est comme l'art de Dieu, survient à tous les deux, afin de donner à tous les deux un être nouveau pour le service de Dieu: elle vient, à l'imitation de Dieu, faire un nouveau monde dans le monde, & comme lui, elle y produit une nouvelle terre, & de nouveaux cieus. Par elle l'homme rend à Dieu ce qu'il tient de lui, lui redonnant l'univers plus beau, s'il faut ainsi dire, qu'il ne l'a reçu, & il remet aux pieds de sa grandeur & de sa majesté toutes les créatures, que sa bonté avoit mises sous les siens. Comme l'homme est la chaîne & le lien de la nature avec son auteur, il n'est pas plutôt attiré à Dieu, qu'il attire & qu'il enlève tout avec lui; il n'est pas plutôt changé & élevé, qu'en suite il change & perfectionne tout le reste: ce qui avoit été semé & créé de Dieu dans la corruption, monte à l'ordre des choses incorruptibles & immortelles: ce qui avoit été semé & produit dans la bassesse, est ennobli & rehaussé par un emploi & par un usage glorieux: ce qui avoit été produit & semé dans l'infirmité & dans l'impuissance d'honorer le Créateur, prend une qualité, & une vertu nouvelle qui l'en rend capable. Enfin ce qui avoit été semé & produit dans l'ordre & dans l'être terrestre & animal, est comme spiritualisé par la pieuse application de notre esprit, & prenant de notre ame, une ame pour louer Dieu, il commence à partager avec les natures intelligentes l'honneur d'honorer, & de glorifier son auteur. *Tiré de la Vie du Cardinal de Berulle, liv. 3. ch. 6.*

Comme la grace sanctifiante fait un monde tout nouveau, selon le Prophece.

Nous n'avons pas plutôt reçu la grace dans les Sacremens, que les pechez s'effacent, la créature se renouvelle; ce qui étoit un vase de colere, devient un vase de misericorde; ce qui seroit de demeure au demon, devient le temple du Saint Esprit: & la chair de péché, chose étrange! se change en un sens, dit Saint Prosper, au corps de Jésus-Christ: *In corpus Christi convertitur caro peccati.* Mais quelle estime faisons-nous de cette grace & de cet incomparable bienfait? Nous la regardons avec indifférence, pendant que nous poursuivons les autres avantages avec fureur; on se ruine en procès pour un bien temporel; les familles se divisent pour de legers intérêts; on dispute avec ardeur, une ridicule préséance; on cherche à venger par de cruelles satyres & par des inimitiez irréconciliables, un affront prétendu; mais pour ce qui est de la qualité d'enfans de Dieu, on l'abandonne volontiers à celui qui s'en veut faire honneur. Etre riche, devenir puissant, se rendre considérable dans une ville ou dans une Province, voilà ce qu'on cherche, ce qu'on fait valoir dans ses titres; il n'y a que la grace, & l'adoption divine qu'on méprise, ou du moins qu'on néglige, & dont les hommes se mettent peu en peine de soutenir les avantages, & de remplir les devoirs. *Tiré des actions Chrétiennes. Panegyrique de Sainte Apolline.*

Le peu d'estime que la plupart du monde fait de cette grace.

Quoi que l'ame étant dans le corps, y soit

La grace
fait dans
l'ame, ce
que l'ame
fait dans le
corps
qu'elle ani-
me.

rellement cachée qu'on ne la voit point, & qu'à peine s'aperçoit-on qu'elle y est, & que lors même qu'elle s'en sépare, le corps conserve toujours sa figure, & semble n'avoir rien perdu; c'est elle pourtant qui lui donne tout ce qu'il a de meilleur, le sentiment, la parole, le mouvement, la fermeté, la force, & la beauté. Car qu'est-ce qui fait que tant qu'un homme est vivant, il se foitient, il voit, il entend, il parle, il a de la grace, & de la vigueur, & d'autres qualitez qui le font considérer; au lieu que dès-lors qu'il est mort, il tombe, il ne voit plus, il n'entend plus, il ne parle plus, il devient difforme, hideux, inutile à tout, c'est qu'au paravant il avoit une ame & qu'il n'en a plus. Ainsi, ô mon ame, tandis que tu es unie à Dieu par la grace & par la charité, qui est le lien de la perfection, il te fait voir les veritez de la foi, il te fait entendre son divin Esprit qui te parle au fond du cœur, il te fait marcher avec assurance dans la voye du Ciel; il t'apprend comme il faut parler, soit à lui-même dans l'oraison, soit au prochain dans de saints discours, & des entretiens de pieté; il te donne de la constance dans les bonnes œuvres, de la force pour vaincre tes ennemis invisibles, une beauté charmante pour plaire à ses yeux, & pour te faire aimer: mais prends garde que si tu viens une fois à perdre la grace, qui est le principe de la vie interieure, tu ne tombes dans les malheurs que le péché traîne toujours après soi, & que cette premiere mort ne te mene à la seconde, qui est la mort éternelle. *Tiré du premier Opuscule de Bellarmin. Degré pour élever son esprit à Dieu. Degré 8. de la traduction du P. Brignon.*

De la beauté d'une ame qui est en grace, & combien elle plaît à Dieu.

Quelques saints Peres parlant de l'image & de la ressemblance de Dieu, à laquelle l'homme fut créé: *Creavit Deus hominem ad imaginem & similitudinem suam*; disent que l'homme a deux sortes de ressemblances avec Dieu; la premiere est signifiée par le nom d'image, qui consiste en ce que l'homme par sa nature est doué d'un entendement & d'une volonté comme Dieu, capable de le connoître & de l'aimer. La seconde est exprimée par le nom de similitude, laquelle consiste en ce que l'homme fut créé en la grace de Dieu, qui lui donna une plus parfaite ressemblance avec son Créateur, qu'il n'avoit par son être naturel: d'où ils ensuivent que puisque Dieu est la beauté essentielle & primitive, & que la grace sanctifiante est la plus noble & la plus parfaite participation de cette beauté; l'ame qui en est ornée, est infiniment agréable aux yeux de Dieu, jusques-là qu'une grande Sainte, à qui il en avoit fait voir l'admirable beauté, avoit coutume de dire qu'elle ne s'étonnoit plus qu'un Dieu eût voulu répandre tout son sang pour la laver, & pour lui faire recouvrer tous les traits que le péché avoit entièrement effacés. Mais, mon cher Auditeur, si Dieu même, qui ne se peut tromper, est charmé de la beauté d'une ame qui est en la grace, comment sommes-nous si peu soigneux d'embellir & d'enrichir la nôtre par l'exercice de toutes les vertus qui lui donnent autant de traits de perfection? N'est-ce pas une chose déplorable, que nous aimons mieux plaire à une vile créature par notre laideur, que de nous rendre agréables à la divine Majesté par la véritable beauté qu'il ne tient qu'à nous de nous procurer? Nous voyons tous les jours les soins que prennent les personnes du mon-

de de se parer & de s'orner pour plaire des uns aux autres; on recherche même souvent les ornemens extérieurs, pour couvrir les défauts intérieurs: nous sommes soigneux d'orner le corps qui doit être la pâture des vers, & nous négligeons le plus bel ornement de notre ame, qui est la grace de Dieu. *Le P. Dumeau, Sermon pour le troisième Jeudi de l'Avent.*

On a douté autrefois s'il pouvoit y avoir de l'amitié entre Dieu & les hommes; & la Philosophie profane a jugé que cela étoit impossible; parce que l'amitié suppose de l'égalité entre les personnes qui s'entraiment, ou elle l'y met. Or l'homme ne peut jamais être égal à Dieu: de plus l'amitié demande une communication de biens entre les amis; mais les biens de Dieu sont incommunicables, parce qu'ils sont infinis, & l'homme ne peut communiquer les siens à Dieu, parce qu'il les tient de lui, & que Dieu n'en a nul besoin. Enfin ce qui entretient l'amitié, c'est le plaisir qu'on a de s'aimer, & de converser familièrement ensemble. Or Dieu, disoient ces Payens, étant invisible, & n'ayant nul entretien avec les hommes, les hommes réciproquement n'en peuvent avoir avec lui. Ce sont les raisonnemens des anciens Philosophes, qui n'étoient pas éclairés des lumieres de l'Evangile, qui nous apprend le contraire; puisque le Sauveur y dit à ses Apôtres, qu'ils seroient ses amis s'ils obéissoient à ses commandemens; & dans un autre endroit, il leur dit clairement, qu'il ne les appellera plus ses serviteurs, mais ses amis. C'est pourquoi il ne faut nullement douter, que les hommes ne puissent être amis de Dieu. Or le nœud de cette amitié, c'est la grace dont nous parlons; sans elle, il n'y en a point; avec elle, nous l'avons entiere. Quiconque est en la grace de Dieu, est son ami; celui qui n'y est pas, est son ennemi. Elle ne met pas, cette grace, une amitié parfaite entre Dieu & l'homme, cela n'est pas nécessaire; mais nous rendant semblables à lui, par une participation de sa nature, qui élève la nôtre à un être divin, elle nous met dans un ordre surnaturel qui nous rend capables de l'honneur de son amitié, & de la communication de ses biens; & quoi qu'il n'ait pas besoin des nôtres, il ne laisse pas d'agréer nos services, & la gloire que nous lui procurons, en le connoissant, en l'aimant, en le servant, & en portant les autres à l'aimer & à le servir: & pour ce qui est de la conversation de Dieu avec les hommes, l'Ecriture en est pleine de témoignages; & tous les jours ne traitons-nous pas avec lui quand nous voulons, dans l'oraison, qui s'appelle communément un entretien familier avec Dieu? *Le même.*

Puisque c'est une verité incontestable que nous sommes honorez de l'amitié de Dieu par la grace, d'où vient que nous sommes si insensibles à cet incomparable bonheur, & même que nous sommes si negligens à cultiver son amitié? On ne voit personne qui ne souhaite avec passion d'être ami des Grands, & sur-tout de son Souverain. C'est où vise toute l'ambition de ceux qui aspirent à une haute fortune, & qui prétendent faire quelque établissement considerable en cette vie; car ils savent que la voye la plus courte & la plus sûre pour parvenir là, c'est l'amitié du Prince; que si lui-même leur offroit la sienne, ils croiroient être parvenus au comble de leurs desirs, & celui qui la refuseroit, passerait

Comment la grace est le lien de l'amitié entre Dieu & l'homme.

Les hommes negligents de cultiver l'amitié dont Dieu les honore par sa grace.

seroit pour le plus insensé de tous les hommes. Quel aveuglement donc est le nôtre ! il ne tient qu'à nous, d'être amis de Dieu ; il nous offre sa grace, & nous la refusons ; nous lui préférons un plaisir d'un moment, une satisfaction passagère, un gain temporel, une fumée d'honneur ; voilà ce qui cause de l'étonnement au Ciel, & à tous les Bienheureux, qui connoissent le prix de cette amitié de Dieu, & le bonheur qu'elle leur a procuré :

Jerem. 2. Obscurepente celi super hoc. Cet aveuglement inconcevable ne se remarque pas seulement dans ces pecheurs endurcis que des crimes réitérés & multipliés ont rendus ses ennemis presque irréconciliables ; mais souvent même dans ceux, qui étant du nombre de ses amis, par le moyen de la grace, négligent de cultiver cette amitié, d'y faire de nouveaux progrès, de s'y affermir toujours davantage par l'accroissement de cette grace, comme parle

Saint Paul : Optimum est gratiâ stabilire cor. Dirai-je même qu'il s'en trouve qui négligent de la conserver, qui s'exposent sans crainte aux occasions de la perdre, & qui étant inconsolables, après avoir perdu un petit bien de fortune, à peine se mettent-ils en peine du plus grand & du plus précieux de tous les biens, dont la perte entraîne celle d'un bonheur éternel. *Le même, en partie.*

Il semble que c'est davantage d'être adopté par quelqu'un pour son enfant, que d'être simplement son ami, puisqu'il l'adoption suppose l'amitié, & y ajoute une liaison plus étroite de pere à fils. La grace nous fait enfans de Dieu, dignité si grande, qu'elle surpasse tout ce que nous pouvons imaginer de grand dans une créature ; mais l'avantage que cette dignité nous procure n'est pas moins considérable : c'est qu'en nous faisant enfans de Dieu, elle nous donne en même temps droit à tous ses biens, & nous établit ses légitimes héritiers. Faites, je vous prie, un peu de reflexion sur cet avantage. Les enfans des hommes font héritiers de leurs peres après leur mort, & l'héritage qui se partage entre les freres, en est d'autant moindre, que plusieurs y ont part. Il n'en est pas ainsi des enfans de Dieu, ils entrent en possession de son royaume, encore qu'il ne meure pas, & qu'il demeure toujours Roi & Souverain ; leur part n'en est pas moindre par la concurrence de plusieurs, parce que les tresors de la Divinité étant infinis, il a de quoi partager chacun selon ses merites ; & tant s'en faut que la jouissance du même bien en soit moindre pour être commune à plusieurs, qu'au contraire la joye en est plus grande d'avoir des compagnons de son bonheur, quand la compagnie n'en diminue rien. *Le même P. Dureau.*

Que ne seroit point un criminel de lez-majesté pour avoir sa grace, & pour éviter le supplice qui est dû à son crime ? si on l'assuroit qu'il est en son pouvoir d'obtenir son pardon, & non seulement de l'obtenir, mais encore de se rétablir avec avantage, dans tous les biens & dignitez dont il a jamais joui ; il ne balancerait pas le moins du monde sur une telle proposition, s'il la croyoit véritable. Helas ! nous sommes criminels de lez-majesté divine, par autant de crimes que nous avons commis de pechez mortels, que nous n'avons pas expiez par la penitence. Il n'y a qu'un seul moyen d'en obtenir le pardon, & d'éviter le supplice éternel que nous avons

autant de fois mérité, c'est la grace qui les efface, & qu'on nous offre à des conditions qu'il est en notre pouvoir d'accomplir ; elle a la vertu de les effacer, quelque énormes, quelque infinis en nombre qu'ils puissent être : considérez bien, je vous prie, ce pouvoir & cette vertu ; qu'un homme soit coupable lui seul de tous les pechez qui ont été commis par tous les hommes, qui ont été, qui sont, & qui seront jusqu'à la fin des siècles ; un seul degré de grace les effaceroit tous, sans qu'il en restât un seul ; elle le reconcilieroit parfaitement avec un Dieu si outrageusement offensé, & lui remettrait la peine éternelle qu'il auroit méritée par un si énorme amas de crimes. Jugez de là quel doit être le prix de cette grace, que nous négligeons d'obtenir & de demander, & si pour l'obtenir, il y a peine ou travail que nous devons épargner. *Le même.*

Pour concevoir encore mieux ceci, représentez-vous un homme doué d'autant de degré de grace, qu'il y en a dans tous les Anges, & dans tous les Bienheureux qui sont dans le Ciel, sans en excepter même la plus sainte de toutes les pures créatures, qui est la mere d'un Dieu, & que cet homme vienne à tomber malheureusement dans un seul peché mortel, ce seul peché entraineroit la perte de tous ces degrés de grace à quelque comble qu'ils pussent monter ; d'où nous devons juger de la malice du peché mortel, & de l'horreur que nous en devons concevoir. Mais ce que nous devons bien remarquer sur ce point, c'est que la grace a néanmoins plus de pouvoir pour réparer nos peres, que le peché n'en a eu pour nous les causer. Car la grace nous rétablit avec avantage dans tous les biens que nous avons perdus, & le peché ne nous replonge pas dans tous les maux dont nous avons été délivrés. Lorsqu'un homme qui a commis un peché, est assez heureux pour recouvrer la grace, il recouvre toute celle qu'il a jamais eue depuis le Baptême, & de plus il acquiert celle qui lui est conférée de nouveau ; de sorte qu'il se relève de sa chute, & devient plus ami de Dieu, qu'il n'étoit avant que de tomber. Ce qui nous fait dire que la miséricorde de Dieu à l'égard des pecheurs, est beaucoup plus admirable que sa justice, & que ce Dieu de bonté est plus miséricordieux que sévere.

Nous voyons que l'Apôtre parlant du fidele Chrétien, l'appelle une nouvelle créature ; parce que ce nouveau cœur, ce nouvel esprit, cette nouvelle vie, qu'on remarque en lui, viennent d'une seconde création, qui le met dans cet état de sanctification & de grace. Le nouvel homme n'est pas l'effet de la generation ordinaire ; il n'est pas né du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, comme parle le Disciple bien-aimé ; il est né purement de Dieu, qui le forme, comme le premier Adam, de ses propres mains, & qui lui inspire un soufflé de vie ; en lui donnant sa grace. D'où vient que nous sommes appelez l'ouvrage, & les créatures de Dieu. Quelque grand & quelque magnifique qu'ait été le miracle de la création, j'ose dire que notre renouvellement spirituel est encore plus admirable, & que la force du bras de Dieu s'y déploie beaucoup davantage. Il est bien vrai que pour faire quelque chose de rien, il faut nécessairement une puissance infinie, parce que de rien à

Suite & consequence de cette vérité.

La grace nous fait les enfans adoptifs de Dieu & les héritiers de son royaume.

La grace sanctifiante est justement appelée une nouvelle création.

C'est la grace qui nous rend l'amitié de Dieu, en nous remettant tous nos pechez.

quelque chose, du néant à l'être, il y a une distance infinie, qui par conséquent ne sauroit être comblée, que par un pouvoir de même nature, absolument infini. Mais si le néant n'a point de disposition à l'être, du moins on ne peut pas dire qu'il y ait de repugnance, & qu'il résiste à l'action du Créateur. Au lieu que dans notre regeneration, Dieu trouve en nous des ames rebelles & obstinées, qui résistent fortement à l'opération de la grace, & aux mouvemens de son esprit. Aussi voyons-nous que pour créer le monde, Dieu n'y employa que six jours; mais il y a près de six mille ans qu'il travaille à la sanctification de son Eglise, & on ne sçait encore quand il achevera son ouvrage. De plus, pour produire les créatures, il ne se servit que de sa parole, il dit, & tout fut fait. Mais pour regenerer les pecheurs par la grace, il a fallu bien d'autres machines. Il a fallu qu'il fendit les Cieux, qu'il en fit descendre son Fils sur la terre, qu'il le livrât à la plus cruelle de toutes les morts, & que par des douleurs qui firent trembler la terre, & éclipser le soleil, il méritât pour nous, cet Esprit sanctifiant qui fait les Justes & les Saints par l'infusion de la grace. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

Comme nous ne sommes pas parfaits tout d'un coup, quoi que nous ayons reçu la grace sanctifiante,

On peut dire encore que cette nouvelle créature, qui se fait par la grace, n'est pas parfaite tout d'un coup; mais seulement par degrez, s'avancant peu à peu, comme le remarque Saint Paul; car il n'en est pas comme d'Adam, que Dieu créa d'abord tout parfait, lui donnant en son corps toute la grandeur, toute la force, toute la beauté; en son ame, toutes les lumieres, les connoissances, & les vertus qui convenoient à l'homme dans la premiere innocence. Dieu ne produit pas la nouvelle créature de cette maniere. Il agit à peu près comme dans la formation ordinaire, & naturelle de l'homme. Nous voyons dans celle-ci que l'homme au commencement n'est qu'une petite & infirme créature, dont les sens sont debiles, la langue bégayante, les démarches mal-assurées, les actions tres-imparfaites. Telle est la nouvelle formation spirituelle: mais Dieu par la vertu de son Esprit, la développe avec le temps des foiblesses de l'enfance, augmente sa foi, affermit son esperance, enflamme sa charité, lui ajoute vertus sur vertus, & la fait même passer par divers degrez de la grace habituelle & justifiante, qui peut toujours croître à l'infini; ainsi il y a toujours de nouveaux progrès à faire dans cet état spirituel. *Le même.*

Incertitude si nous sommes en état de grace,

Rien n'est plus humiliant pour nous que l'incertitude où nous sommes de l'état de grace: *Nul ne sçait*, dit le Saint Esprit, *s'il est digne d'amour ou de haine.* Ah le grand sujet de crainte! ah le grand motif d'humilité! Je n'y pense jamais, disoit Saint Bernard, sans frayer. Si un Saint Bernard tremble, où trouvons-nous de quoi nous rassurer? Tout le monde a part à cette terrible incertitude, les justes aussi-bien que les pecheurs; mais ce n'est pas de la même maniere; les pecheurs, parce qu'ils doivent croire qu'ils ne sont pas dans la grace; les justes, parce qu'ils doivent toujours craindre de n'y être pas. Et quoi qu'ils puissent croire, s'appuyant sur la misericorde de Dieu, & la vertu des Sacremens, qu'ils sont en grace; cependant comme ils n'en peuvent avoir une certitude parfaite, ils ont toujours de quoi craindre & de quoi s'humilier. Car sur quoi pourroient-ils fonder

cette certitude? Sur l'évidence? Cela ne se peut: car la grace, soit qu'on la regarde ou dans son principe, ou dans elle-même, ou dans ses effets, n'étant point sensible, elle ne peut être évidemment connue de nous, qui dépendons si fort des sens dans nos connoissances. Fonderons-nous cette certitude sur la foi? Elle nous apprend que nous ne pouvons être assurez de l'état de grace, sans revelation. Il est vrai qu'il est de certaines marques, qui nous doivent faire juger que nous sommes en grace; mais après tout, elles ne sont pas infallibles, & ainsi elles nous laissent toujours de quoi craindre, & de quoi nous humilier. Que cette incertitude est terrible, Seigneur! & qu'elle seroit accablante, si vous ne me souteniez! Mais puisqu'elle est nécessaire pour abatre mon orgueil, & m'entretenir dans l'humilité, je m'y soumets volontiers. *Le P. Nèveu. Tome 2. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Saint Paul qui châtioit son corps, & qui le reduisoit sans cesse en servitude; Paul, cet homme descendu du troisième Ciel, où il avoit été élevé, & où il avoit appris tant d'admirables secrets, ne sçait encore s'il est digne d'amour ou de haine, s'il a conservé la grace de Dieu, ou s'il l'a perdue; & vous, qui vous permettez mille infidelitez, qui donnez mille licences à vos sens, vous vous rassurez dans un doute si injurieux à Dieu. Sur quoi le fondez-vous donc ce doute; vous qui n'apportez aucun soin de conserver la grace que vous avez reçue, & qui vivez au milieu d'un monde plein de dangers, où il est impossible de ne pas la perdre; vous qui comptez pour des mouvemens de la grace ces folles saillies de votre cœur; vous qui fotez éternellement entre les simples fautes & les grands crimes, & qui bien loin de vous trouver toujours tres-coupables devant Dieu, croyez toujours que vos pechez ne vont point jusqu'à la mort de votre ame; vous qui malgré tant de justes sujets de crainte, vous calmez sur mille infidelitez insensibles & journalieres, par une prétendue marque de fidelité, que vous avez cent fois démentie; & par une confiance temeraire, qui vous fait porter un mauvais jugement & de votre corruption, & de la misericorde de Dieu. *Tiré d'un Sermon manuscrit, attribué au P. Massillon.*

Pensez-vous, dit Saint Augustin, que l'ame n'ait pas une vie spirituelle qui lui soit propre, comme elle-même est la vie de votre corps? Pensez-vous qu'il n'y ait point d'autre vie, qui anime votre ame; ou plutôt ne croyez-vous pas que comme votre corps a une vie, qui est votre ame; votre ame aussi a une vie distinguée de celle de votre corps; & que comme le corps en mourant expire, & rend l'ame qui est sa vie; l'ame aussi mourant par le peché, perd son ame & sa vie? S'il est vrai que l'ame ait une vie distinguée de la vie du corps, je crois que cette vie étant incomparablement plus noble, vous devez aussi incomparablement craindre davantage de perdre la vie de votre ame, que celle de votre corps. Pourquoi différer davantage de vous la faire connoître? Je le dis, en un mot, la vie de votre corps c'est votre ame, la vie de votre ame c'est Dieu même; c'est le Saint Esprit qui habite dans votre ame, comme son ame & sa vie, & par le moyen de votre ame, dans votre corps: car ne sçavez-vous pas, dit l'Apôtre, que nos corps sont les temples du Saint Esprit? Le Saint Esprit est venu dans notre

Sur la même incertitude.

L'ame vit par la grace, & meurt par le peché.

notre ame, parce que la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous est donné, & il est sûr que celui-là possède le tout, qui occupe ce qu'il y a de principal; & il est encore vrai que la partie principale & plus noble, qui est l'esprit & le cœur, doit commander en vous; & que Dieu qui l'occupe, possède par elle, le corps qui lui est inférieur. *Tout ceci est traduit mot à mot, d'un discours de Saint Augustin.*

La grace non seulement nous rend justes, mais encore nous affermit dans la justice.

Dieu n'a pas plutôt versé la grace dans l'ame de l'homme pecheur, que de pecheur que cet homme étoit, il devient innocent & juste. Ce bienfait est visible, & personne n'en doit ignorer l'excellence & le prix; mais je vois ici quelque chose de plus singulier, c'est que cette grace non seulement repare l'image de l'homme interieur, flétrie par le peché; mais elle nous établit dans une espece de stabilité, nous affermit dans la justice, & nous remplit de la force de Dieu pour nous maintenir plus long-temps dans son alliance sainte. Ce seroit décrier le don de Dieu que de le borner à l'extinction du peché, & l'on ne connoitroit ce don qu'à demi, si on lui disoit la vertu de nous fortifier contre de nouveaux égaremens. Nous avons prononcé anathème, dit un saint Concile, contre ceux qui oseront dire, que la grace qui justifie l'homme, rompt seulement les liens du peché, sans nous donner les secours nécessaires pour nous empêcher de le commettre à l'avenir. Que l'homme après le bonheur de sa réconciliation, se replongeroit bientôt dans l'erreur qui faisoit son crime, si la grace, qui est le remède des playes de l'ame, n'en étoit encore le préservatif, & si en nous rétablissant dans les droits de notre innocence, elle ne nous rendoit assez forts pour les défendre contre les attaques des demons! *Dom Bernard, Supérieur des Theatins, liv. de la Reconnoissance Chrétienne. Motif 52.*

Conc. Afric.

Les ames lâches au service de Dieu ont grand sujet de douter si elles sont en grace.

La grace est à notre ame ce que notre ame est à notre corps; elle en est la forme, elle est, pour ainsi dire, l'ame de notre ame. L'ame dans notre corps est un principe continué d'actions de la vie naturelle; la grace dans notre ame doit être un principe continué d'actions d'une vie surnaturelle. Quand je ne vois plus dans un corps aucun mouvement d'une vie naturelle, j'ai raison de juger que l'ame n'y est plus, & qu'il est mort. Quand je ne vois dans une ame aucun mouvement de cette vie divine, de cette vie surnaturelle, n'ai-je pas aussi raison de juger que la grace n'y est plus, & que cette ame est morte? Or en vérité, où sont les actions d'une vie surnaturelle dans la plupart des Chrétiens? Qu'une ame lâche au service de Dieu fonde son cœur, qu'elle examine ses actions; peut-elle se répondre à elle-même d'une seule qui soit véritablement surnaturelle, dont Dieu soit uniquement le principe & la fin? La nature, l'humeur, la passion, la coutume, la vanité, le respect humain, ne sont-elles pas le principe de toutes ses actions? La grace y a-t-elle quelque part? Qu'il y a lieu d'en douter! *Le P. Népveu, dans ses Reflexions Chrétiennes. Tome 4.*

Les hommes ne conçoivent pas quel bonheur c'est que d'être en la grace de.

Je ne suis pas étonné que Dieu nous ait voulu laisser dans l'ignorance d'un si grand bonheur, & dans l'incertitude si nous possédons véritablement la grace, ou si nous en sommes privés: *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit.* O Dieu! si une ame se voyoit

Tome II.

dans la possession assurée de la grace sanctifiante, & qu'elle en connût bien la valeur, pourroit-elle vivre un moment sur la terre, & ne mourroit-elle pas à l'instant de joye, quand elle verroit qu'elle est plus riche par ce précieux trésor, que si elle possédoit elle seule tous les empires de la terre, & tous les mondes que Dieu pourroit tirer du fond du néant? Pourroit-elle jamais se résoudre à regarder aucune des choses de ce bas monde? Non, tout lui paroîtroit méprisable, en comparaison du riche trésor qu'elle posséderoit en possédant la grace de son Dieu. Mais pourroit-elle bien se résoudre à perdre ce riche trésor, pour un intérêt de rien, pour une fumée d'honneur imaginaire, ou pour un plaisir passager & honteux? Et supposé qu'elle eût misérablement perdu cette grace pour si peu de chose, & qu'elle comprît bien la perte qu'elle auroit faite, n'en seroit-elle pas au désespoir? Pourroit-elle jamais s'en consoler! O Dieu de bonté, que votre miséricorde est grande, de nous avoir caché ainsi, & l'excès de notre bonheur, de peur que nous ne mourions de joye, & l'excès de notre malheur, de peur que nous ne mourions de tristesse. *Le P. d'Argentan Capucin, Conference 12. sur les grandeurs de la Vierge.*

Dieu. Ecclé. 9.

La grace dont nous parlons, est un précieux don, que Dieu fait à l'ame de son divin amour, qui lui donne tant de beauté, & qui la rend si agréable à ses yeux, que tandis qu'il l'en voit ornée, il en est si charmé, qu'il est comme dans la nécessité de l'aimer, & qu'il lui est impossible de ne la pas aimer; & c'est pour cela qu'on la nomme grace, parce qu'elle fait la beauté de l'ame, & qu'elle la rend agréable à Dieu, & plus elle possède de degrez de cette grace, plus elle lui est agréable. On la nomme aussi sanctifiante, parce qu'il est impossible que l'ame la possède, & qu'elle ne soit sainte: or la sainteté que cette grace lui donne, l'éleve si haut, qu'elle est adoptée pour enfant de Dieu, & pour legitime heritiere de son Royaume éternel: elle a droit de le posséder, & peut dire avec assurance qu'il lui appartient par justice; & ce qui est admirable, c'est que tandis qu'elle possède cette grace sanctifiante, le droit qu'elle a à la possession des biens éternels est tel qu'on ne peut l'en dépouiller, & la portion qu'elle peut prétendre à l'héritage de Dieu, est si ample, que Dieu ne peut lui faire justice, ni lui donner ce qui lui appartient, s'il ne la met en possession de tous ses biens, & de tout lui-même pour l'éternité. *Le même.*

De l'excellence de cette grace, & à quelle grandeur elle éleve l'ame.

La grace sanctifiante non seulement lui fait tenir auprès de lui le rang d'ami & de favori, qui est un honneur inconcevable; mais elle nous fait même ses enfans. N'est-ce pas là toucher de bien près son infinie majesté? Elle nous fait, dis-je, ses enfans, non par une adoption sterile, semblable à celle qui se fait entre les hommes, laquelle ne produit rien en la personne adoptée, & ne la rend ni meilleure ni plus parfaite; mais par une adoption seconde, par une filiation positive, qui est, comme dit Saint Thomas, une ressemblance de la filiation naturelle de Jesus-Christ. Y a-t-il rien de comparable à cette dignité? Quoi de plus? nous ne devenons pas seulement enfans de Dieu par la grace; mais même en quelque façon des Dieux: car cette qualité nous est donnée, & autorisée par le témoi-

De l'adoption divine, qui se fait par la grace.

B b b

Psal. 81.

gnage du Saint Esprit même : *Ego dixi : Dii estis, & filii Excelsi omnes.* Et c'est une suite nécessaire de cette parfaite filiation. Si donc nous sommes enfans de Dieu par une si noble expression de sa divinité, ne sommes-nous pas conséquemment de petits Dieux par cette même ressemblance de la nature? Ajoutez une doctrine qui est communément enseignée par les Saints Peres, & par quelques Theologiens, sçavoir que cette elevation, par laquelle nous devenons enfans de Dieu, ne se fait point par la seule qualité de la grace, entant qu'elle est une expression de la nature divine; mais encore qu'elle nous fait vraiment posséder la divinité, & l'unit réellement à nos ames. Voici comme parle Saint Cyrille : Nous sommes élevez à cette gloire d'être enfans de Dieu, non par le seul être de la grace; mais parce que nous avons Dieu qui habite en nous, & qui y fait sa demeure. *Le même.*

Lib. 1. in Joann.

Le malheur où l'on tombe en perdant la grace par quelque peche mortel. Isaïa 14.

Ah! si tu sçavois, pecheur, ce que tu perds, quand tu détruis en toi par un peché cet être surnaturel, & que tu chasses Dieu de ton cœur, où il habitoit par la grace, c'est alors qu'on peut bien t'adresser ces paroles du Prophete Isaïe : *Quomodo cecidisti Lucifer qui mane oriebaris, &c.* Comment es-tu tombé du Ciel, toi qui étois brillant comme l'étoile du matin? Tu étois tout éclatant des lumieres de la divinité, dont tu étois comme le trône; & te voilà maintenant changé en un charbon éteint, sans nul éclat & sans aucune ardeur. Tu étois comme un temple sacré, que Dieu remplissoit, & sanctifioit par soi-même; & maintenant ton ame est une place occupée par le demon. Tu étois aimé de Dieu, & tu lui étois cher comme la prunelle de ses yeux; & maintenant tu es l'objet de sa haine, & l'exécration de son cœur. Ne devons-nous pas extrêmement craindre de tomber dans un tel abîme de malheurs, & tâcher de conserver en nous ce divin être de la grace, puis qu'il ne tient qu'à nous, & que rien ne nous le peut ravir malgré nous? *Le même.*

Le moyen de conserver l'innocence & la grace.

Le commerce du monde est le grand écueil de la grace; c'est pourquoi le moyen de la conserver, c'est de ne s'y engager que le moins que l'on peut, de fuir le grand monde, de ne se point embarrasser de tant d'affaires, d'éviter les compagnies dangereuses, & de ne jamais perdre la crainte de Dieu; mais la plupart des Chrétiens, bien loin de fuir le monde, le recherchent, s'y attachent de cœur & d'affection, s'y engagent, s'y intriguent! Faut-il s'étonner que si peu conservent la grace, s'ils la perdent si tôt & si facilement? car le moyen de la conserver parmi la corruption du monde? Qu'y voit-on, qui ne semble fait exprès pour détruire la grace? La grace se conserve-t-elle dans les conversations, où la charité est blessée par tant d'endroits? se conserve-t-elle dans les intrigues, où la justice est sacrifiée à l'ambition? se conserve-t-elle parmi les vains desirs de plaire, à qui l'on sçait bien que jamais on ne plaît innocemment? La grace se conserve-t-elle dans ces spectacles préparés exprès pour fortifier les passions contre la raison & la vertu? Est-ce un moyen de conserver la grace, que d'être toujours dans l'occasion du peché, & d'en avoir continuellement des exemples devant les yeux? *Tiré en partie du P. d'Orleans, Sermon de la Conception.*

Nous ignorerions l'operation merveilleuse

de la grace, si nous doutions qu'elle nous communique cette vie divine, & si nous ignorions que la vie d'un Chrétien est celle de Jesus-Christ même. L'Apôtre nous fait comprendre cette vérité d'une maniere admirable dans l'Épître aux Galates : *Vivo autem, jan non ego; vivit verò in me Christus* : je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moi. Quand donc il dit que le Chrétien vit par la grace, de peur qu'on ne crût qu'elle ne communique qu'une vie humaine & imparfaite, telle qu'on la voit dans les Payens & dans les pecheurs, il veut que ce soit Jesus-Christ qui vive en nous, afin que nous sçachions que la vie chrétienne est toute divine, & d'une maniere admirable, puis que c'est celle de Jesus-Christ même. Mais peut-être est-on en peine de sçavoir quelle est cette vie divine. Saint Chrysostome nous l'apprend en la montrant dans cet Apôtre, qui s'étoit abandonné à Jesus-Christ & à sa croix, dit ce saint Docteur, & qui avoit renoncé à toutes ses volontez, pour ne faire que celle de son Maître. Par ce discours, ce grand homme nous apprend que Jesus-Christ ne peut vivre en nous par la vie de la grace, que notre vie ne soit divine; mais il nous apprend de plus que cette vie n'est point divine, si l'on ne renonce à toutes choses pour suivre Jesus-Christ, & si on ne s'abandonne si entierement à ses volontez, que l'on n'ait pas une autre ame, un autre esprit, & une autre volonté que lui. *M. Sarazin, premier Tome de l'Avent, Discours de Jesus-CHRIST réparateur de notre nature.*

Quelle est, & quelle doit être la vie que la grace nous communique. Ad Gal. 2.

Nous comprendrons mieux cette vie divine, si nous supposons avec toute la Theologie, que la grace nous élève à des actions divines. Car 1°. les actions suivent toujours la nature de l'être qui les produit; & ainsi comment & pourquoi notre être seroit-il divin, que pour nous faire produire des actions divines? De plus, si Jesus-Christ & le Saint Esprit habitent en nous, comme dit l'Apôtre, n'est-ce pas pour y agir, & faire par conséquent que toutes nos actions soient divines aussi-bien qu'elles sont humaines? Davantage, c'est encore une maxime constante, que les actions suivent la nature de leur principe; & ainsi il faut que les actions vraiment chrétiennes soient divines, puisque l'Esprit de Jesus-Christ en est le principe; & de là il s'ensuit que les plus basses & les plus communes sont toujours grandes, à cause que Jesus-Christ en est l'auteur, comme il l'est des autres qui ont plus d'éclat. *Le même.*

Etant animez de la grace, toutes nos actions doivent être divines.

Nous ne sçaurions jamais assez dignement comprendre & reconnoître l'obligation que nous avons à la misericordieuse bonté de Dieu, pour un si inestimable bienfait, que nous pouvons appeler en termes de Saint Paul, le don de Dieu inénarrable & ineffable : *Super inenarrabili dono*, avec lequel & dans lequel nous pouvons dire avec le même Apôtre, qu'il nous a tout donné, puisqu'il n'y a épargné ni peines, ni travaux, ni larmes, ni sueurs, ni sang, ni vie. C'est de là aussi que cette grace participe à toutes les perfections de ce Dieu-homme, qu'elle est, comme lui, voye, verité, & vie, qu'elle est, en un mot, comme l'abregé d'un Jesus-Christ, l'extrait d'un homme-Dieu, l'investiture generale de tous ses droits, & de toutes ses grandeurs; c'est de plus le caractère de notre adoption, la marque & le titre par lequel nous lui ap-

Nous ne sçaurions assez reconnoître la grandeur du bienfait que nous recevons en recevant la grace. 2. ad Cor. 9.

partenons, &c. Tiré de la science de la grace, par le P. le Bossu.

Quelle est-ce que nous devons faire de la grace, & le soin que nous devons prendre de la conserver.

De tous les avantages que la grace nous apporte, & la dignité à laquelle elle nous élève, jugeons, Chrétiens, quelle estime nous en devons faire, avec quel soin nous la devons conserver; quel doit être notre zèle pour l'accroître, notre constance & notre ferme résolution de nous maintenir dans l'heureux état où elle nous a élevés, en sacrifiant plutôt tout ce que nous avons au monde de plus cher & de plus précieux, puisqu'il n'y a rien qui nous le doive être à l'égard de ce don

inestimable, biens, honneur, vie, santé; c'est ce qui nous donne la vie, ce qui nous rend considérables devant Dieu, ce qui fait notre trésor, & sur quoi uniquement doit être fondée l'espérance de notre souverain bonheur; c'est d'elle enfin que nous pouvons dire aussi bien que de la charité, qui en est inséparable, que quand un homme se seroit épuisé de biens pour s'en acquérir la possession, il ne doit pas croire qu'il ait rien risqué, ni rien perdu: *Si dederit homo omnem substantiam domus sue pro dilectione; quasi nihil despiciet eam.* Le même.

Cantic. 8.

GRACE ACTUELLE.

SA FORCE, SA DOUCEUR.

Refus, & mépris des graces. Soustraction & substitution des graces de Dieu.

AVERTISSEMENT.

JE ne vois point de sujet plus propre de l'Evangile de la Samaritaine que de parler de la Grace; aussi la plupart des Prédicateurs ont-ils coutume de s'y arrêter. En effet, la force, la douceur, & toute la conduite de la grace à l'égard des pecheurs que Dieu veut convertir, se trouvent représentées & dépeintes dans l'exemple de la Samaritaine, dont tout ce long Evangile ne contient que l'histoire, & l'entretien que le Sauveur eut avec elle. Mais comme ce sujet peut être traité en plusieurs autres occasions, nous en parlerons indépendamment de cet Evangile. Pour cela il est nécessaire d'avertir.

1°. Que nous ne parlons point ici des graces de Dieu dans toute l'étendue que comprend ce nom de grace, sous lequel sont compris tous les dons, les faveurs & tous les biens soit naturels ou surnaturels que nous recevons de la divine bonté; mais seulement des lumieres & des saintes inspirations qui nous viennent du Ciel pour nous porter au bien, & que nous appellons graces actuelles, qui nous préviennent & qui nous excitent.

2°. Que le Prédicateur doit éviter en cette matiere, les contestations odieuses qui ont fait tant de bruit, & qui ne servent de rien pour l'édification des Auditeurs; mais supposer seulement les opinions orthodoxes. Il doit encore prendre garde de ne point traiter ce sujet en Theologien Scholastique; mais il doit tirer des conclusions morales des veritez de foi, décidées contre les Pelagiens & les autres Herétiques, sans entrer dans les difficultés qui partagent les sentimens des Catholiques. Aussi n'en parlerons-nous point; mais nous nous contenterons de marquer ce qui est capable de nous exciter à nous rendre fideles à suivre les mouvemens de la grace.

PARAGRAPHES PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. ON peut considerer la grace par rapport à Dieu qui la donne, & par rapport à l'homme qui la reçoit. Par rapport à Dieu, on ne peut assez admirer la sagesse & la bonté du Pere des misericordes dans l'ingenieux artifice dont il se sert pour faire recevoir des hommes la grace qu'il leur presente, quoi qu'ils ne la meritent point, & que souvent ils s'en soient rendus indignes. Par rapport à l'homme qui la reçoit, on ne peut assez s'étonner des artifices malheureux qu'il employe pour l'éviter, & pour se dispenser de lui obéir. C'est ce qui peut faire le partage d'un juste Discours.

Pour ce qui regarde la premiere Partie. Cet artifice de la sagesse & de la bonté de Dieu paroît, 1°. en la multitude des graces qu'il nous donne dans le desir sincere qu'il a de notre salut; puisque ce sont autant de moyens avantageux qu'il nous fournit pour nous conduire à l'heureuse fin, à laquelle il nous a destinés, & par consequent qui de-

Tome II.

mandent de nous une reconnoissance éternelle. Car sans parler des graces exterieures, comme de la bonne éducation; des bons exemples, de la vocation à un tel emploi, & à un tel état de vie, dont il se sert pour exécuter les grands desseins qu'il a eus sur nous de toute éternité; combien de lumieres dont il éclaire tous les jours notre esprit, combien de saints mouvemens & de saintes ardeurs dont il échauffe notre volonté? Combien avons-nous reçu de ces sortes de graces? combien en recevons-nous encore tous les jours? Il nous sollicite, & nous presse en mille rencontres, lorsque nous y pensons le moins; il nous vient trouver, souvent lorsque nous sommes le plus éloignés de lui, & n'abandonne jamais tellement personne, pour criminel qu'il puisse être, qu'il ne lui donne toujours les moyens suffisans pour revenir de l'abîme des crimes où il s'est précipité. 2°. Cet artifice paroît en ce que la grace prend différentes formes, comme parle l'Apôtre: *Multiiformis gratia 1. Pet. 4.*

Bbb 2

Dei. Car tantôt elle invite, tantôt elle menace; tantôt elle nous attire en nous charmant, & tantôt elle nous épouvante & nous effraye; tantôt elle nous console par l'espérance qu'elle nous donne de la miséricorde de Dieu, & tantôt elle nous intimide par la crainte d'un Juge severe & rigoureux. Il n'y a point d'artifice dont la grace n'use, & de moyen qu'elle n'emploie pour nous gagner le cœur. 3°. Cet artifice paroît encore plus particulièrement dans la condescendance de la grace, qui s'accommode à notre humeur, à nos inclinations, à notre naturel, & à nos passions mêmes, en leur faisant changer d'objet, sans en détruire le fond, comme on voit dans Sainte Madelaine, dans Saint Paul, & dans Saint Augustin; elle se proportionne à l'état & à la condition des personnes; elle exige plus des uns, & moins des autres; mais jamais rien au-dessus de nos forces. Les sentimens que ces considerations doivent exciter, sont la reconnaissance, une confiance en la divine bonté, l'apprehension de lasser sa patience, & la résolution de nous rendre à l'avenir plus fideles aux graces de Dieu, que nous n'avons été jusqu'à present.

Pour la seconde Partie. Après avoir admiré l'artifice ingenieux de la miséricorde divine dans la distribution de ses graces, & dans la conduite dont elle use pour gagner le cœur de l'homme, nous avons maintenant grand sujet de déplorer les malheureux artifices qu'emploie la malice des hommes pour éluder les poursuites de la grace, puisqu'ils ne sont jamais plus ingenieux que pour leur propre malheur. 1°. On peut compter pour le premier de ces artifices, de fermer les yeux aux lumieres de la grace, par une résistance formelle, & comme parle le saint homme Job. par une rebellion ouverte & déclarée:

Jobi 24.

Ipsi fuerunt rebelles lumini. Car comme la grace, quelque forte & puissante qu'elle soit, n'agit pas par violence, mais laisse l'homme dans une pleine & entiere liberté d'y consentir, ou de la rejeter; il y a des pecheurs, qui pour commettre leurs crimes impunément, & vivre en repos dans leurs desordres, reburent les graces du Ciel, & demeurent aveuglez par une trop grande abondance de lumieres, & endurcis par la multitude des touches interieures auxquelles ils résistent opiniâtement. 2°. Le second artifice est de ceux qui n'ayant pas encore perdu tout sentiment de pieté, ne veulent pas rompre les attachemens, qui les empêchent d'être à Dieu; & pour ne pas être obligez de se rendre aux lumieres & aux attraits de la grace, en détournent leur esprit, s'occupent de mille autres affaires pour ne pas s'y rendre attentifs, cherchent les compagnies agréables, & tous les autres divertissemens, qui font évanouir toutes les saintes pensées. 3°. Le troisième artifice enfin, est de ceux qui ne pouvant se cacher ni se soustraire aux lumieres de la grace, ni éviter entierement ses poursuites, tâchent au moins de differer à se rendre, comme faisoit Saint Augustin: *Modò & modò, & illud modò non habebat modum.* 4°. D'autres enfin veulent par un artifice, ou plutôt par un ménagement indigne, ne se donner à Dieu qu'à demi, en voulant accorder Dieu & le monde, & n'obéir à la grace qu'en certaines choses, ce qui l'oblige de se retirer tout-à-fait.

I I.

1°. IL n'y a point de bonne action, pour petite qu'elle soit, que nous puissions faire sans

la grace: *Sine me nihil potestis facere*, dit le Fils *Joan. 15.* de Dieu lui-même. 2°. Il n'y a point de bonne action, quelque grande qu'elle soit, dont nous ne soyons capables avec la grace. 3°. Il n'y a point d'action, pour grande & éclatante qu'elle paroisse aux yeux des hommes, qui soit reçue de Dieu, & comptée pour l'éternité sans la grace.

Nous pouvons considerer trois choses dans la grace, pour en faire les trois parties d'un Discours.

III.

1°. Sa necessité, puisque sans la grace nous ne pouvons rien faire qui merite le Ciel pour recompense. 2°. Sa gratuité ou son indépendance, puisque n'étant due à personne, Dieu la donne quand il veut, & à qui il veut, & la refuse ou la retire quand il lui plaît; c'est pourquoi il faut la demander avec instance. 3°. Sa rapidité, elle passe bien vite; c'est pourquoi il faut y être attentif, & profiter de ce moment favorable, qui peut-être ne reviendra plus, si nous le laissons échapper.

1°. ELLE nous attire avec tant de charmes, qu'il suffit qu'elle nous presente le bien, pour nous le faire embrasser; nous prend en telles circonstances, que le cœur s'y rend, & s'y soumet avec joye & avec plaisir. C'est ce qui s'appelle l'attrait de la grace. 2°. Elle fixe & affermit la volonté de l'homme dans le bien, sans lui faire rien perdre de son indifférence & de sa liberté. Au contraire, elle le rend plus maître de lui-même qu'il n'étoit auparavant, puisqu'il étoit esclave du peché. 3°. Elle couronne enfin si glorieusement ses bonnes œuvres, qu'au lieu des chagrins & des difficultés qu'il apprehendoit, il ne trouve que de la joye dans l'exercice de la vertu.

IV.

ON peut faire voir dans les deux parties d'un Discours: 1°. La douceur de la grace, dans la maniere dont elle agit sur l'esprit & sur le cœur de l'homme, comme elle s'accommode à son naturel & à ses inclinations, &c. 2°. La force, qu'elle tire de sa douceur même, qui la rend si puissante, qu'elle triomphe des cœurs les plus rebelles, & les plus opiniâtres. C'est le dessein du P. Bourdaloue, dans le Sermon de la Samaritaine.

V.

1°. IL n'y a rien de plus necessaire que la grace, puisque c'est le premier principe de notre salut, & que sans elle nous ne pouvons le meriter; & cependant il n'y a rien qu'on neglige davantage. 2°. Il n'y a rien de plus précieux que la grace, & rien n'est plus méprisé. Tiré des Reflexions Chrétiennes du P. Nèveu. Tome 1.

VI.

SUR la mesure des graces que Dieu a destinée à chaque homme en particulier.

1°. Dieu a destiné à chacun de nous une certaine mesure de graces, qui sont comptées & déterminées; en quel sens on le doit entendre: sçavoir des graces fortes & choisies; car il ne refuse à personne, ce qui est absolument necessaire pour faire son salut. 2°. Cette mesure est incertaine, & personne ne peut sçavoir si celle qu'il refuse ne sera point la dernière que Dieu a resolu de lui donner, après laquelle il n'y en aura plus pour lui que de communes. 3°. Cette mesure n'est pas égale pour tout le monde; il y en a que Dieu a abandonnez après la premiere qu'ils ont refusée; & d'autres envers lesquels il n'a usé de cette rigueur qu'après le refus de la centième. Ce qui paroît de plus certain, est que Dieu ne met d'ordinaire le comble à cette mesure, qu'après une grace signalée, qu'on peut

VII.

appeller critique, à laquelle on a manqué de répondre. *Tiré du même. Tome 2.*

VIII.

1°. Nous ne pouvons rien faire sans la grace; c'est ce qui doit reprimer les sentimens d'orgueil, & d'estime de nous-mêmes, dans les bonnes œuvres que nous pratiquons. 2°. La grace ne peut rien sans nous; c'est ce qui condamne notre lâcheté; puisque la grace nous excitant sans cesse à pratiquer le bien, nous en faisons si peu; notre infidélité à correspondre à la grace, est cause qu'elle est sans effet. 3°. Nous pouvons tout avec la grace, qui ne nous manquera jamais; c'est ce qui nous doit exciter, & animer aux plus grandes entreprises pour la gloire de Dieu.

IX.

1°. Les démarches que fait la grace pour convertir le pecheur. Elle le prévient, & le vient trouver lorsqu'il y pense le moins; étudie le temps & l'occasion favorable, éclaire son esprit, & y répand des lumieres, qui lui font voir les veritez éternelles dans tout un autre jour, qu'il ne les avoit encore aperçues jusques alors; elle lui touche le cœur, & lui fait naître le desir de se donner à Dieu, & de quitter ses desordres. 2°. Les démarches que le pecheur doit faire de son côté, pour se rendre fidele à la grace: il doit se rendre attentif aux mouvemens de la grace: il doit y correspondre promptement, de peur qu'elle ne passe, & qu'elle ne revienne plus: *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* Il doit enfin apporter une fidelité constante à exécuter ce que la grace demande de lui.

X.

SUR le refus des graces de Dieu.
1°. La grace refusée de la part du pecheur, attire reciproquement le refus que Dieu lui en fait à son tour, par une punition juste; puisque la moindre chose que merite celui qui refuse un bien, c'est d'en être privé. 2°.

La grace refusée de la part de Dieu, est la source du malheur & de la reprobation du pecheur; car c'est ce qui cause son aveuglement, & son endurcissement dans le crime.

XI.

1°. LA grace attend le pecheur avec patience. Elle le presse & le sollicite souvent des années entieres, nonobstant les mépris & les rebuts que le pecheur en fait. 2°. Elle le gagne enfin en ménageant le temps, & les occasions favorables. 3°. Elle le détrompe de la fausse idée qu'il avoit des biens de ce monde, par les salutaires dégoûts qu'elle lui en donne, &c.

XII.

Nous pouvons considerer la grace, 1°. entant qu'offerte, & alors il faut examiner son prix, ce qu'elle coûte au Fils de Dieu, la fin pour laquelle il nous l'offre, & à quoi elle nous est nécessaire. Ce qui nous la fera demander avec instance, & l'attendre avec soumission. 2°. On la peut considerer comme reçue, & alors elle demande de notre part, de la fidelité, de la reconnaissance pour un si grand bienfait, de la promptitude pour lui obéir.

XIII.

SUR la douceur & la force de la grace.
1°. Sa douceur paroît à adoucir & à rendre plus leger le joug du service de Dieu; à nous faire aimer ce qu'il y a de plus rebutant & de plus contraire à la nature corrompue; à nous remplir le cœur de joye & de consolation dans les plus grandes traverses. 2°. Sa force paroît à nous faire vaincre nos passions les plus violentes & les plus intraitables; à nous faire vaincre les plus insurmontables obstacles; à nous soutenir dans les plus dangereuses occasions, dans les tentations les plus fortes; & enfin, à nous faire venir à bout des plus difficiles entreprises.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Augustin, dans les Soliloques qui lui sont attribuez, dépeint l'aveuglement dans lequel il vivoit avant sa conversion, & de quelle maniere la grace l'a éclairé.

Le même, *lib. de natura & gratia contra Pelagianos*, montre comme la grace nous rend la santé de l'ame, & de quelle maniere elle nous fait ensuite agir, & marcher dans le service de Dieu.

Le même, *lib. 2. contra duas Epistolas Pelagianorum*, montre que nous ne pouvons nous préparer à recevoir la grace, sans la grace même.

Le même, *lib. de Gratia & libero arbitrio*, montre qu'il ne faut pas tant donner au libre arbitre, que nous ne mettions notre premiere & principale confiance en la grace, sans laquelle nous ne pouvons faire aucun bien, ni acquerir aucun merite pour le Ciel.

Le même, *lib. 2. de Peccatorum meritis contra Pelagianos*, montre que sans la grace nous ne pouvons accomplir les préceptes, & de quelle maniere la grace nous les fait accomplir, & nous excite à faire le bien.

Le même, dans l'exposition du Pseaume 5. expliquant ces paroles: *Domine, ut scuto bonae voluntatis tuae coronasti nos*, montre que la bonne volonté de Dieu précède toujours la nôtre.

Le même, *lib. 2. de bono perseverantia*, montre que personne n'a droit de se plaindre de Dieu, de ce qu'il donne des graces à l'un,

Tome II.

& les refuse à l'autre.

Le même, sur le Pseaume 67. montre que la grace se donne gratuitement.

Le même, *l. de Gratia Christi contra Pelagium*, refute fortement l'heretique Pelage, qui soutenoit que l'homme, par les seules forces de son franc-arbitre, pouvoit faire le bien, sans le secours de la grace interieure & actuelle.

Le même, sur le Pseaume 118. expliquant ces paroles: *Quoniam mandatis tuis credidi*, montre que nous ne pouvons accomplir les préceptes sans le secours de la grace, & il s'adresse à Dieu pour la lui demander.

Le même, sur le Pseaume 142. compare l'ame à une terre sèche & sterile, qui a besoin des pluyes du Ciel.

Saint Gregoire, *lib. 16. Moral. c. 10.* prouve que nous pouvons consentir à la grace, ou la rejeter, & que le libre arbitre a part dans toutes nos bonnes œuvres.

Le même, au liv. 33. expliquant ces paroles du chap. 41. de Job: *Quis ante dedit mihi, ut reddam ei?* montre que nous ne pouvons meriter la grace, & particulièrement la premiere.

Le même, *Homil. 9. in Ezechielem*, montre que nous sommes redevables à la grace de tout le bien que nous faisons, & que c'est uniquement notre faute, que nous ne le faisons pas.

Le même, *lib. 1. sur le premier Livre des*

Bbb 3

Rois, montre que sans la grace toutes nos actions ne meritent rien pour le Ciel.

Le même, l. 10. de ses Morales sur le ch. 12. de Job, montre que la grace n'abandonne personne entierement dans les tentations.

Le même, l. 22. sur le ch. 5. montre l'injustice & l'ingratitude de ceux qui attribuent le merite de leurs actions à leurs propres forces.

Le même, l. 27. sur le ch. 32. fait voir que Dieu est le souverain maître & l'arbitre de ses graces, qu'il les donne & les refuse quand il lui plaît.

Saint Jérôme, sur le Pseaume 107. montre que nous devons cooperer à la grace, & comme elle agit avec nous.

Le même, l. 14. sur le ch. 51. d'Isaïe, fait voir les grandes actions que l'on peut faire par le secours de la grace, & qu'elle est absolument nécessaire pour faire le bien.

Saint Chrysostome, *Homil. 46. in Genesim*, parle de la force & du courage que la grace nous inspire.

Le même, *Homil. de Adamo, & Eva*, montre que Dieu par la grace qu'il donne aux hommes, est l'auteur de tous les biens qui font en eux, de toutes leurs vertus, de toutes leurs bonnes actions, & de tous leurs merites.

Le même, *Homil. 21. ad Popul. Antioch.* parle de la force de la grace, & de ses effets.

Saint Bernard, *Serm. 21. sur les Cantiques*, expliquant ces paroles du chap. 1. *Trabe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum*: montre que nous avons une entiere liberté de suivre celui qui nous appelle, & qui nous attire par sa grace.

Le même, explique encore la même verité dans le Livre qu'il a fait exprés, *De gratia & libero arbitrio*: & dans les Sermons 67. & 84. sur les Cantiques.

Les Livres Spirituels, & autres.

Grenade, dans la Guide des Pecheurs, chap. 14.

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, a fait un gros Volume des conduites de la Grace sur la conversion des pecheurs, & dans la troisieme partie, il traite amplement de la grace actuelle en Scholastique, & en Prédicateur.

Le P. Bonal, liv. du Chrétien du temps, parle de la grace en plusieurs endroits, & particulierement dans la seconde Partie, où il traite de la vocation de tous au salut.

Le P. Chalu, liv. du secret de la Prédestination, *Traité 2. art. 4. & ch. 2. art. 1.* parle du refus des graces, &c.

Le P. Simon le Bossu, a fait trois Tomes de l'usage de la grace, où il n'a rien ômis de ce que l'on peut dire sur ce sujet.

Le P. Népveu, dans ses Reflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, a parlé dans le premier Tome de l'abus des graces, le 5. de Février. De la fidelité à la grace, le 4. de Mars. Dans le second Tome, de la nécessité de la grace, le 15. jour d'Avril. De la mesure des graces, le 2. jour de Juin. Dans le quatrième Tome, du compte que nous aurons à rendre à Dieu, des graces que nous avons reçues, le 8. Decembre. De la lumiere de la grace, pour le 19. du même mois.

Le P. Haineuive, Tome 4. de l'Ordre, sur le renouvellement d'esprit, parle du refus des graces.

On ne cite point ici les Theologiens Scholastiques, ni une infinité de livres composez sur cette matiere à l'occasion des disputes du temps.

Le P. Delingendes, dans son Carême, a deux Sermons sur la grace: l'un pour le Vendredi de la troisieme semaine, l'autre pour le Lundi de la cinquieme, dans lesquels il a ramassé ce qu'il y a de plus considerable sur cette matiere.

Les Prédicateurs,

Le P. Reina, Sermon sur l'Evangile de la Samaritaine, a beaucoup de choses qui regardent ce sujet.

Le P. Segneri en a un Sermon dans son Carême.

Le P. Bourdaloué, dans son Sermon sur la Samaritaine, parle de la force & de la douceur de la grace.

Le P. Giroult, dans son Carême, Sermon sur le même Evangile, parle de la conduite & de l'œconomie de la grace.

Le même, Sermon pour le premier Jeudi de Carême, parle de la soustraction des graces.

L'Abbé de Monmorel, *Homel. sur l'Evangile du 4. Dimanche après la Pentecôte.*

Le P. Texier, dans la Dominicale, Sermon pour le 5. Dimanche après la Pentecôte, parle de la resistance à la grace.

Le P. Maffillon, Sermon sur l'Evangile de la Samaritaine. Dans les Sermons qui lui sont attribuez.

M. de la Font, Prône pour le 4. Dimanche après Pâques.

L'Auteur des Discours Chrétiens. Discours pour le 12. Dimanche après la Pentecôte.

Le P. la Pesse, Tom. 2. de ses Sermons, en a un sur la grace.

Dans le troisieme Tome des Actions Chrétiennes, il y a une exhortation sur ce que nous devons connoître de la grace.

Dans le Dictionnaire Moral, il y a deux Sermons sur la grace, avec plusieurs reflexions.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, a un Sermon dans son Avent, sur le refus & le mépris des graces.

Le même, dans le Carême, Sermon de la Samaritaine, traite de la conduite de la grace.

Le même, second Sermon sur l'Epiphanie, parle encore de la conduite & de la force de la grace.

Le même, dans la Dominicale, pour le 18. Dimanche après la Pentecôte, parle de la nécessité & du pouvoir de la grace.

Le même, dans les Mysteres, premier Sermon du Saint Esprit, dans la seconde Partie, parle des graces & des inspirations du Saint Esprit.

Bulée. *De statibus hominum, de gratia divina statu.*

Ceux qui ont ramassé des matériaux sur ce sujet.

Le P. Louïs de Grenade, dans ses lieux communs. *Titul. Gratia.*

Raynerius de *Pisis. Titul. Gratia. Labatha. Et alii.*

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, Exemples, & Applications de l'Ecriture sur ce sujet.

*V*ocavi, & renuisti; extendi manum meam, & non fuit qui aspiceret. Proverb. 1.

*J*E vous ai appellez, & vous n'avez pas voulu m'écouter; j'ai tendu la main, & il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé.

Despexistis omne consilium meum, & increpationes meas neglexistis; ego quoque in interitum vestro ridebo, & subsannabo. Ibid.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Psalm. 94.

Vocabis me, & ego respondebo tibi. Jobi 14.

Ipsi fuerunt rebelles lumini. Jobi 24.

Anima mea sicut terra sine aqua tibi. Psalm. 142.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Isaïa 12.

Omnes sitientes venite ad aquas. Isaïa 55.

Expectat Dominus ut misereatur vestri. Isaïa 30.

Quid debui ultra facere vinea mea, & non feci ei? Isaïa 5.

Vocavi, & non erat qui audiret. Isaïa 50.

Locutus sum ad vos mande consurgens, & loquens, & non audistis; & vocavi vos, & non respondistis. Jerem. 7.

Si in Tyro, & Sidone facta essent virtutes quae facta sunt in vobis, olim in cilicio, & cinere poenitentiam egissent. Matth. 11.

Quoties volui congregare filios tuos; quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & noluisti? Matth. 23.

Venite ad me omnes, qui laboratis, & onerati estis, & ego reficiam vos. Matth. 11.

Si cognovisses & tu, & quidem in hac die tua, quae ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Luc. 19.

Erat lux vera, quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Joann. 1.

Non potest homo accipere quidquam, nisi fuerit ei datum de Caelo. Joann. 3.

Sine me nihil potestis facere. Joann. 15.

Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum. Joann. 6.

Nemo potest venire ad me, nisi ei datum fuerit à Patre meo. Ibidem.

Omnes peccaverunt, & egent gloria Dei. Ad Roman. 3.

Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei. Ad Roman. 9.

An divitias bonitatis ejus, & patientia, & longanimitas contemnis? ignoras quoniam benignitas Dei ad poenitentiam te adducit? Ad Roman. 2.

Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. Ad Roman. 5.

Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Ad Roman. 8.

Cujus vult miseretur Deus, & quem vult indurat. Ad Roman. 9.

Non ego, sed gratia Dei mecum. 1. ad Corinth. 15.

Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. 1. ad Corinth. c. 12.

Non quod sufficientes sumus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis; sed sufficientia nostra ex Deo est. 2. ad Corinth. c. 3.

Sufficit tibi gratia mea; nam virtus in infirmitate perficitur. Ibidem, c. 12.

Gratia Dei sum id quod sum, & gratia ejus in me vacua non fuit. 1. ad Corinth. 15.

Exhortamur ne in vacuum Dei gratiam recipiatis. 2. ad Corinth. c. 6.

Si autem gratia, jam non ex operibus; alioquin gratia jam non est gratia. Ad Rom. 11.

Omnia possum in eo, qui me confortat. Ad Philipp. 4.

Deus est, qui operatur in vobis & velle, & perficere, pro bona voluntate. Ad Philipp. 2.

Unicuique nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. Ad Ephes. 4.

Deus nos vocavit vocatione sua sancta, non secundum opera nostra, sed secundum propositum

Vous avez méprisé tous mes conseils, & vous avez négligé mes reprimandes; & moi je rirai aussi à votre mort, & je vous insultera.

Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs.

Vous m'appellerez, & je vous répondrai.

Ils ont été rebelles à la lumière.

Mon ame est en votre présence, comme une terre sans eau.

Vous puiserez avec joye des eaux des fontaines du Sauveur.

Vous tous qui avez soif, venez aux eaux.

Le Seigneur vous attend, afin de vous faire misericorde.

Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne, que je n'aye point fait?

J'ai appelé, & il ne s'est trouvé personne pour me répondre.

Je vous ai parlé avec application, sans que vous m'avez entendu; je vous ai appelé, sans que vous m'avez répondu.

Si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a déjà long-temps qu'elles eussent fait penitence dans le sac, & dans la cendre.

Combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, & vous ne l'avez pas voulu.

Venez à moi vous tous qui êtes travaillez, & qui êtes chargez, & je vous soulagerai.

Ah! si tu avois reconnu au moins en ce jour, qui t'est donné, ce qui te pouvoit apporter la paix; mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.

Celui-là étoit la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde.

L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du Ciel.

Sans moi vous ne pouvez rien faire.

Personne ne peut venir à moi, si mon Pere qui m'a envoyé, ne l'attire à lui.

Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Pere.

Tous ont péché, & ont besoin de la gloire de Dieu.

Cela ne dépend point ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait misericorde.

Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté divine, de la tolerance, & de la longue patience de Dieu; sans considerer que sa bonté vous invite à la penitence?

Où il y a eu une abondance de péché, Dieu a répandu une sur-abondance de grace.

Tous ceux qui sont poussez & conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu.

Dieu fait misericorde à qui il lui plaît, & il endurec qui il lui plaît.

Ce n'est pas moi qui agis, mais la grace de Dieu avec moi.

Personne ne peut prononcer le nom de Jesus, si ce n'est par le Saint Esprit.

Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables.

Ma grace vous suffit; car ma puissance éclate davantage dans la foiblesse.

C'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis; & la grace qui m'a été donnée n'est point demeurée sans effet.

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grace de Dieu.

Si c'est par grace, ce n'est donc plus par les œuvres; autrement la grace ne seroit plus grace.

Je puis tout en celui qui me fortifie.

C'est Dieu qui opere en vous le vouloir, & le faire, selon qu'il lui plaît.

La grace a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Jesus-Christ.

Dieu nous a appelé par sa vocation sainte, non selon nos œuvres, mais selon le decret de sa volonté.

sum, & gratiam, quæ data est nobis in Christo Jesu. 2. ad Timoth. c. 1.
Deus omnes homines vult salvos fieri, & ad agnitionem veritatis venire. 1. ad Timoth. 2.
Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, & gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Ad Hebræos 4.
Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei. Ibidem, cap. 12.
Multiformis gratia Dei. 1. Petri, c. 4.
Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Ibidem, cap. 5.
Vos semper Spiritui Sancto resistitis. Act. 7.
Ego sto ad ostium, & pulso: si quis audierit vocem meam, & aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, &c. Apocal. 3.

& la grace qui nous est donnée en Jesus-Christ.
 Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & qu'ils viennent à la connoissance de la verité.
 Allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grace, afin d'y recevoir misericorde, & d'y trouver grace pour être secourus dans nos besoins.
 Prenez garde que quelqu'un ne manque à la grace de Dieu.
 La grace de Dieu agit differemment.
 Dieu resiste aux superbes, & donne sa grace aux humbles.
 Vous résistez toujours au Saint Esprit.
 Je suis à la porte, & je heurte; si quelqu'un entend ma voix, & m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, &c.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

L'exemple d'Abraham, comme il fut fidele à la grace. Genes. 22.

Pourquoi Dieu fit-il tant de promesses à Abraham, & pourquoi il le combla-t-il de tant de graces? Reconnoissez-en le principe: *Quia obedisti voci mee*, parce que vous avez obéi à ma voix. Si ce saint Patriarche eût negligé cette premiere grace, s'il n'eût agi en cette rencontre comme un homme élevé au dessus des hommes, si donnant la liberté à ses pensées, il se fût dit à soi-même: est-il possible que Dieu soit opposé à Dieu, & qu'il me fasse un commandement si contraire aux promesses qu'il m'a faites? Il m'a donné un fils par un miracle, & il m'ordonne maintenant de le lui rendre par une espece de parricide: c'est par ce fils qu'il m'a assuré qu'il me donneroit une grande posterité, & c'est à ce même fils qu'il veut maintenant que j'ôte la vie, comme pour étouffer & pour éteindre dans sa personne cette posterité si nombreuse qu'il m'a fait esperer. Encore une fois, s'il eût manqué à cette premiere grace, les autres n'auroient pas suivi, & les malédictions auroient pris la place des benedictions.

L'exemple de Saül rejeté de Dieu pour avoir été infidele à la grace.

Dieu attache souvent notre salut à de certaines graces, qu'on peut appeller critiques; & selon la fidelité que nous y apportons, il nous prédestine, ou il nous reprove. Par exemple, le salut & le bonheur de Saül étoit attaché à l'obéissance qu'il devoit rendre au commandement que Dieu lui avoit intimé par le Prophete Samüel, de ne point offrir le sacrifice sans ordre, & de détruire les Amalécites sans se rien réserver de leurs dépouilles. Si Saül eût été fidele à exécuter cet ordre, il avoit entièrement gagné le cœur de Dieu, qui auroit affermi son trône, & fait passer son sceptre à sa posterité, comme l'en assura Samüel. Dieu, en un mot, l'eût comblé de gloire & de benedictions. Mais Saül desobéit en cette occasion, où Dieu vouloit faire l'épreuve de sa fidelité: il n'en fallut pas davantage; à l'instant même Dieu le rejeta: *Projecit te Dominus ne sis Rex super Israël.*

1. Reg. 6. 15.

L'exemple de Pharaon rebelle aux graces de Dieu.

Nous n'avons point dans toute l'Ecriture d'exemple plus sensible d'une longue & forte resistance à la grace, que l'exemple de Pharaon. En combien de manieres la grace ataquait-elle ce cœur rebelle? Combien de temps dura ce combat? avec quelle opiniâtreté cet endurci ne résista-t-il point à tous ses traits? Dieu redoubla ses fieux pour obliger ce Prince à se rendre; il se soumit quelquefois, mais ce ne fut qu'en apparence, pour faire cesser les playes, dont lui & son peuple étoient frappez, & la volonté demeura toujours inflexible, & dans la même obstination: *Nescio Dominum, & Israël non dimittam.* Rien

Exod. 9.

ne fait mieux voir que la volonté de l'homme peut résister aux graces même les plus fortes & les plus pressantes, & ne nous convainc davantage du pouvoir du franc-arbitre à cet égard: de maniere que nous sommes uniquement la cause de notre malheur par la resistance que nous apportons de notre côté aux graces du Ciel. Mais aussi ce même exemple nous apprend quels fieux & quels châtimens s'attirent ceux qui sont rebelles à ces graces.

Considérons ce qui se passa en la conversion de l'Enfant prodigue. Ses débauches l'avoient réduit à une honteuse necessité pour gagner sa vie; il mangeoit du gland, n'ayant pas de pain pour se rassasier. Cette pensée lui vint un jour. Combien d'ouvriers y a-t-il aujourd'hui dans la maison de mon pere, qui ont du pain en abondance, tandis que je meurs ici de faim! Ne ferois-je pas mieux de m'en retourner vers mon pere, & de lui demander pardon? Une autre pensée lui pouvoit venir dans l'esprit, par exemple, de voler pour avoir dequoi vivre, de changer de pais, de chercher quelque emploi plus honorable, comme d'aller à la guerre; Dieu l'inspira mieux: il lui étoit libre de suivre l'inspiration, ou de la rejeter; il la suivit, & tout réussit à son avantage, son pere le reçut à bras ouverts, & le rétablit dans ses bonnes graces, & dans son premier état. Combien de fois Dieu donne-t-il de semblables pensées que nous rejettons? Combien de fois parmi les disgraces qui nous arrivent dans le monde, ou par la malice des hommes, ou par la mauvaise fortune, ou pour parler plus chrétiennement, par les desseins de la Providence, qui l'ordonne ainsi, pour nous rappeler de notre égarement; combien de fois, dis-je, sommes-nous inspirez de retourner à Dieu, sans que notre volonté se rende à ces voix interieures? Il nous appelle, & nous faisons la sourde oreille. Nous entendons assez ce qu'il nous dit, mais nous ne répondons pas, de quoi il se plaint par son Propete: *Locutus sum ad vos mané consurgens, & loquens, & non audistis; & vocavi vos, & non respondistis.* Je vous ai appellez dès le matin, & vous ne m'avez pas écouté; je vous ai appellez, & vous ne m'avez pas répondu.

Qui a jamais entendu parler d'un changement plus étonnant & plus subit, que celui de la conversion de Saint Paul! Il étoit dans un triple aveuglement, comme il se dépeint lui-même. Aveuglement d'ignorance: *Ignorans feci.* Aveuglement d'incrédulité: *In incredulitate.* Aveuglement qui venoit d'un faux zele, entêté qu'il étoit de sa propre gloire, qu'il

La pensée qu'eut l'enfant prodigue de retourner à son pere, fut une grace.

Jerem. 7.

L'exemple de Saint Paul converti subitement à la voix du Fils de Dieu.

Ad Galat. I.

I. ad Timoth. I.

De la conduite de la grace envers la Samaritaine.

qu'il mettoit à défendre ses anciennes traditions: *Abundantius amulator existens paternarum mearum traditionum.* A quoi nous pouvons ajouter celui d'un emportement de colere & de fureur, qui le portoit à blasphémer le nom du Sauveur, & à persécuter ceux qui faisoient profession de suivre sa loi: *Qui blasphemus sui, & persecutor, & contumeliosus.* Mais malgré tous ces obstacles un rayon de la grace perça ces nuages épais, & penetra si avant dans ce cœur environné de tenebres, qu'il en fit en un instant, d'un persecuteur un Apôtre, d'un blasphémateur un Prédicateur de l'Évangile, & d'un ennemi déclaré de Jesus-Christ, l'un des plus fermes appuis de son Eglise.

Quand la Samaritaine sortit de Samarie, elle ne pensoit point au bonheur qui lui devoit arriver; elle en étoit bien éloignée: mais le Fils de Dieu y pensoit pour elle; l'heureuse rencontre qu'elle fit du Sauveur ne fut point casuelle, il l'attendoit sur le bord de cette fontaine, pour faire couler sur elle, comme dit Saint Ambroise, les eaux de sa miséricorde. Ainsi quand vous vous sentez intérieurement touché par quelque objet qui se présente, ne pensez pas que ce soit un coup du hazard, c'est un coup de Dieu, qu'il a prémédité de toute éternité. C'est Dieu qui vous inspire cette salutaire pensée, qui vous porte à la pénitence; c'est cette Sagesse suprême, qui vous attend, comme la Samaritaine, en celieu, à ce moment, à cette occasion, pour vous attirer à son service. Mais admirez la douceur de la grace à s'insinuer dans le cœur de cette femme: loin d'y entrer avec violence, de forcer la volonté rebelle, il ne fait que lui dire: Femme, si tu sçavois le don de Dieu, & si tu connoissois quel est celui qui te demande à boire, tu comprendrois que celui qui boit de l'eau que je te présente, n'a jamais soif, & qu'il se fait en lui une source d'eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Cette femme charmée de la peinture qu'on lui fait de la grace qu'elle ne connoit pas, mais dont elle commence à sentir les douceurs, se trouve émuë, & s'écrie tout d'un coup: Seigneur, donnez-moi donc de cette eau, afin que je n'aye jamais soif, & que je n'aye plus l'embaras d'en venir chercher ici avec tant de peine; elle lui ouvre ensuite son cœur, & se dispose à une entière conversion,

qui suivit un moment après.

La parabole du maître qui fait rendre compte à son fermier de l'administration de ses biens; nous exprime la rigueur avec laquelle Jesus-Christ nous fera rendre compte un jour des graces qu'il nous a données; & qui sont autant de moyens de salut qu'il nous a fournis. Je vous ai donné, nous dira-t-il, des lumieres si vives, & si puissantes, pour vous faire connoître vos devoirs; les avez-vous suivies? Je vous ai inspiré tant de bons sentimens, pour vous détacher du péché & du monde, & pour vous attacher à moi; y avez-vous correspondu? Vous avez formé par les mouvemens de ma grace tant de bonnes résolutions; les avez-vous exécutées? Vous avez entendu tant de Sermons, fait tant de lectures; en avez-vous profité? Voilà la recette, où est l'emploi? Je croyois, mon Dieu, n'avoir à craindre que les pechez dans ce rigoureux compte que j'ai à vous rendre; mais hélas! je vois que vos dons & vos graces sont encore plus à craindre pour moi; puis que si je n'avois rien reçu, je n'aurois point de compte à rendre.

Nous avons dans l'Évangile plusieurs exemples de ceux qui ont été convertis ou appelés, les uns par une seule parole du Sauveur, comme Saint Matthieu, d'autres par un seul regard, comme Zachée, & Saint Pierre après avoir renié son maître; ce qui montre la force & la prompte operation de la grace sur quelques-uns. Nous en voyons aussi d'autres dans les Actes des Apôtres, qui résisterent aux plus fortes impressions de la grace; comme les Juifs qui lapiderent Saint Etienne, & à qui ce premier Martyr reprocha leur incredulité: *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* De ce nombre furent ensuite Felix Président de Judée, Festus, & le Roi Agrippa, devant lesquels Saint Paul fut obligé de comparoître & de se défendre. Et ce dernier ayant entendu le pressant discours de Saint Paul, se contenta de lui répondre, qu'il vouloit lui persuader de se faire Chrétien pour bien peu de chose; quoi que cet Apôtre lui eût apporté de puissantes preuves de la vérité qu'il devoit embrasser, & ces preuves étoient autant de fortes & de puissantes graces auxquelles ce malheureux résista, quoi qu'il ne pût résister à la force des raisons que Saint Paul lui alleguoit.

Le compte que Dieu nous fera rendre un jour des graces que nous avons reçues.

Amas d'exemples de ceux qui ont répondu, & de ceux qui ont résisté à la grace.

Act. 7.

Applications de quelques passages de l'Écriture à ce sujet.

Si tout ce que nous faisons de bien vient de la grace, comment peut-on dire que nous méritons par nos bonnes actions?

Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? I. ad Corinth. 4. Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? & si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu? Sur quoi Saint Augustin repete souvent cette belle parole: *In nullo gloriantur, quando nostrum nihil est.* Il ne se faut glorifier de rien, puisque rien n'est à nous. Quoi donc, pourroit-on dire, ne puis-je pas louer un homme de ce qu'il est vertueux & homme de bien, puisque, selon le sentiment de tous les sages, les bonnes actions sont dignes de louanges? & si nous méritons la vie éternelle par nos bonnes œuvres, pourquoi ne pourrions-nous pas prétendre quelque gloire temporelle devant le monde? Nos bonnes œuvres ne sont-elles pas nôtres, & ne sont-elles pas des effets de notre liberté aussi-bien que de la grace? Dieu ne promet-il pas qu'il glorifiera ceux qui le glorifieront?

L'Apôtre même ne permet-il pas qu'on se glorifie, pourvu que ce soit en Dieu? Et lui-même ne s'est-il pas vanté d'avoir plus travaillé que les autres Apôtres? Pour éviter l'erreur des Pelagiens, que tout le bien que nous faisons vient de nous, & que nous le faisons par nos propres forces; & celle des Lutheriens, que nous ne contribuons rien au bien que nous faisons, mais que la grace fait tout. Il faut confesser humblement, que Dieu est l'auteur de tous les biens qui sont en nous, & que c'est lui qui nous le fait faire en nous prévenant par sa grace: c'est un sentiment orthodoxe, de dire & de croire que nous méritons par nos bonnes actions: *Qui gloriatur, in Domino gloriatur.*

Quadragesima annis offensus sui generationi illi, &c. Psalm. 94. Ce n'est pas seulement l'espace de 40. ans, qu'il pourfuit un pecheur obstiné, comme il pourfuit les Israélites dans le desert; mais quelquefois les 50. & 60. ans le pressant, le conjurant de se servir des lu-

I. ad Cor. I.

Combien la grace est patiente, & attend long-temps les pecheurs.

mieres qu'il lui presente pour connoître son malheureux état, & les égaremens de son cœur: *Dixi: semper hi errant corde*: il dit cent fois le jour, malheureux tu te perds, & tu cours à ra damnation; & lorsqu'il voit que ce pecheur n'est point touché de ces salutaires avis; il use de menaces, il lui parle de la mort, du jugement, de l'enfer, il proteste que si ce pecheur abuse encore de sa patience, il le perdra: *Quibus juravi in ira mea, si inviolent in requiem meam*. En un mot, pour n'être pas obligé de lui faire du mal, il tâche de lui faire peur, il lui suscite souvent des ennemis qui le persecutent; il lui envoie des afflictions, il seme des épines dans toutes ses voyes, pour l'obliger de retourner à lui.

Il faut être attentif à toutes les graces que Dieu nous envoie.

Vigilate, quia nescitis quâ hora Dominus veniturus sit. Matth. 24. Il faut être attentif, & veiller pour observer le temps auquel Dieu vient à nous par ses graces, parce qu'il y en a de décisives auxquelles il attache notre salut: *Vigilate*, je viendrai à vous dans un temps où vous y penserez le moins; dans ce renversement inopiné de votre fortune; dans cette maladie subite; dans ce trouble domestique; dans cette fâcheuse disgrâce. Ces conjonctures sont favorables pour vous & pour lui; vous êtes plus disposé à recevoir ses graces, & il étudie ce temps où elles seront mieux reçues; il est vrai que vous ignorez ce moment; mais quand il vient il faut le prendre; & pour n'y pas manquer, il faut veiller sur vous, de peur, dit Tertullien, que l'occasion ne vous échappe: *Rape occasionem inopinata felicitatis*. Que sert à un serviteur de veiller tout le temps de la premiere heure, si son maître vient à la seconde? Que lui sert de veiller à la seconde, s'il vient à la troisième? Il doit toujours être prêt: *Vigilate, quia nescitis quâ hora Dominus veniturus sit*.

La grace passe comme un éclair.

Sicut fulgur exit ab Oriente, & paret usque in Occidentem: ita erit & adventus filii hominis. Matth. 24. Il faut considerer, dit Saint Gregoire, les graces que Dieu nous fait comme des éclairs. L'éclair paroît dans un instant, souvent on ne sçait d'où il vient, & il s'en va de même. Il en est ainsi de la grace; le Saint Esprit souffle où il lui plait; elle vient & elle s'en va, sans que l'on sçache où elle se retire; si vous l'échappez, peut-être ne reviendra-t-elle jamais. Mais ce n'est point encore assez; vous sçavez que les éclairs sont les présages du tonnerre, & que lorsqu'on les voit briller, c'est un signe qu'on l'entendra bientôt gronder. Les graces que Dieu nous fait nous éclairent, nous frappent, nous font penser à nous-mêmes: mais elles nous avertissent en même temps, que si nous manquons à y cooperer, elles se changeront en tonnerre, & produiront des foudres qui nous accableront.

La punition que Dieu fait de ceux qui sont rebelles à ses graces.

Curavimus Babylonem, & non est sanata: derelinquamus eam. Jerem. 51. Vous pouvez connoître par ces paroles, & si vous le connoissez bien, vous en fremirez de tous vos membres; que Dieu dans sa colere se venge des pecheurs qui ont été infideles à ses graces, en les abandonnant; fais ce que tu voudras, je ne me soucie plus de toi; j'ai traité Babylone, & elle n'a pas été guerrie, abandonnons-la. Helas! que fera une ame, abandonnée de Dieu de la sorte? Elle tombera de pechez en pechez, sans qu'elle s'en aperçoive; ou si elle s'en aperçoit, elle s'y plaindra, dans l'esperance qu'elle les quittera un

jour. Etrange & pernicieuse illusion, dans laquelle Dieu, qui est en colere, la laissera. Après avoir témoigné dans Isaïe le déplaisir qu'il a de ce que la vigne qu'il avoit cultivée avec tant de soin, n'a pas répondu à ses esperances; j'en arracherai, dit-il, la haye; je détruirai les murs qui l'environnent; je la laisserai exposée à tous les ravages, que les passans y pourront faire: *Auferam sepem eius, & erit in direptionem; diruam maceriam ejus, & erit in conculcationem*. Elle sera arrachée, elle sera foulée aux pieds, & je l'abandonnerai de telle sorte, qu'elle aura la sécheresse & la sterilité d'un desert: *Ponam eam desertam; les ronces & les épines la couvriront, & ma colere ira jusqu'à ce point, que j'empêcherai que le Ciel ne répande sur elle les pluyes & ses rosées: Ascendent vepres & spina, & umbilicus mandabo, ne pluant super eam imbrem*.

Isaïe c. 5.

Videns Jesus civitatem, flevit super illam. Luc. 19. Les larmes que le Sauveur du monde verse sur la ville de Jerusalem, ne doivent pas moins nous épouvanter, que le sang qu'il a répandu pour elle & pour nous: parce que ces larmes qui coulent de ses yeux, ne viennent que de ce qu'il voit que le sang qu'il doit répandre sera inutile. De maniere que lorsque son sang ne coule plus pour nous, attendri sur les malheurs dont nous sommes menacé, il verse des larmes pour témoigner le regret qu'il a de nous voir reduits à un si déplorable état. Car quelle autre pensée plus affligeante, Sauveur des hommes, vous peut ainsi presser le cœur, à la vûe de cette miserable cité? Ne seroit-ce point sa cruauté, de s'être souillée du sang de tant de Prophetes, ou la vûe des crimes qui s'y commettoient tous les jours; puisqu'il n'y a que le peché qui soit capable de l'affliger? N'étoit-ce point la conspiration que les Pontifes & les Magistrats commençoient à faire contre lui, pour lui ôter la vie par le plus infame de tous les supplices? N'étoit-ce point enfin la ruine entiere de cette Ville autrefois si chérie de Dieu, & dont il prédit lui-même le renversement, & la dernière désolation? Ce n'est rien de tout cela en particulier; mais ce qui est la source de tout cela: *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuae*. Il pleure sur l'aveuglement de cette Ville ingrate, qui ne connoît pas le temps auquel Dieu la visite, & le bonheur qu'il lui apporteroit, si elle vouloit connoître la faveur qu'il lui fait: *Plangit eos, qui nesciunt cur plangentur*.

Luc. 19. de ceux qui méprisent les graces de Dieu.

Luc. 19.

Continuo non acquievi carni & sanguini. Ad Galat. 1. Quand Dieu nous appelle, ou qu'il demande quelque chose de nous, il faut obéir promptement, & ne point lasser sa patience par des retardemens continuels: *Continuo*, dit l'Apôtre, si-tôt qu'il m'a parlé & qu'il m'a fait entendre sa voix, dans ce moment, & dans cet instant même, j'ai obéi, sans excuse, sans prétexte, sans délai: *Continuo*. J'ai vaincu tout obstacle, je n'ai écouté ni la chair, ni le sang; j'ai foulé aux pieds tous les respects humains; nulle crainte, nulle consideration, nul égard & nul ménagement n'a été capable de me retenir. Je reconnois à cette ferveur de l'Apôtre, la premiere étincelle de ce feu sacré qui a embrasé le cœur de ce grand Apôtre, & qui s'est répandu jusqu'aux extrémités du monde. Mais nous, Chrétiens, lorsque Dieu nous éclaire, nous touche, nous inspire, quels délais avant que de lui obéir? Combien de doutes nous con-

Il faut obéir promptement à la grace.

fondent l'esprit ? Combien de considerations nous arrêtent sur le point de faire la premiere demarche ? Dans quel labyrinthe de pensées ne tombons-nous point ? L'Apôtre n'en fit pas de même. *Continuò non acquievi carni & sanguini.*

L'usage de la grace combien necessaire.

Dixit Deus : Fiat lux. Et facta est lux. Genes. 1. Je sçai bon gré à quelques Interpretes de l'Ecriture sainte, qui ont remarqué que quoi que le monde ait pu se passer, au moins durant trois jours, de l'usage du soleil, qui ne fut créé que le quatrième jour, il n'a pourtant pu se passer un moment de la lumiere,

qui se trouve aussi ancienne que le monde, & créée avec lui dès le premier jour. Dieu jugea à propos d'en user de la sorte, puisqu'aucun autre de ses ouvrages ne pouvoit être visible qu'à sa faveur. C'est ce que nous pouvons remarquer dans l'ordre surnaturel de la grace, qui commence toujours par les lumieres qu'elle fait briller aux yeux de l'esprit, avant que de rien produire dans la volonté, dont l'operation présuppose toujours celle de l'entendement, qui est seul capable d'éclairer cette puissance aveugle.

PARAGRAPH QUATRIEME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

C *Vi redderet coronam justus Judex, si non donasset gratiam misericors Pater ?* Aug. lib de Gratia & libero arbitrio.

Nolentem prevenit ut velit, volentem subsequitur, ne frustra velit. Idem, in Enchirid. c. 32.

Quod potest esse meritum hominis ante gratiam ? cum omne bonum meritum nostrum non in nobis faciat nisi gratia. Idem, Epist. 194.

Qui nos creavit sine nobis, non nos justificat sine nobis, creavit nescientem, justificat volentem. Idem, de bono viduit. c. 17. Et de verb. Apost. Serm. 15. c. 11.

Zachaeus visus est antequam videret, & non vidisset nisi visus fuisset. Idem, Serm. 8. de verb. Apost.

Si dicitis, adjutor meus, aliquid agis ; nam si nihil agis, quomodo ille adjuvat ? Idem, Tract. 4. in Epist. Joan.

Vita hujusmodi hominis (nempe probi) non est opus hominis, sed Dei ; imò Dei & hominis : Dei propter operantem gratiam, hominis propter cooperantem obedientiam. Idem, Serm. 15. de verb. Apost.

Ipsa est gratia beneficii Dei prima, redigere nos ad confessionem infirmitatis, ut quidquid boni possumus, quidquid potentes sumus, in illo firmus : ut qui gloriamur, in Domino gloriamur. Idem, in Psalm. 38.

Liberum arbitrium ad malum sufficit, licet ad bonum nihil sit, nisi adjuvatur ab omnipotenti bono. Idem, l. de corrept. & grat.

Justitia precepta omni ex parte implere non possumus, nisi adjuvemur à Deo. Idem, l. 2. de peccat. meritis & remiss.

Quis est tam fortis, ut nunquam in tentationem moveatur, nisi Dominus ei adjutor assistat ? Idem, in Psalm. 43.

Non gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo. Idem, l. de Grat. & libero arbitrio.

Sive parum, sive multum, sine illo fieri non potest, sine quo nihil fieri potest. Idem, in Joan.

Da quod jubes, & jube quod vis. Idem.

Nihil boni operis agere potest (homo) absque eo, qui ita concessit liberum arbitrium, ut suam per singula opera gratiam non negaret. Hieronym. in Pelagian.

Credendi & non credendi libertas in arbitrio posita est. Cyprian. l. 3. ad Eunomium.

Ubique Domini virtus studis cooperatur humanis, ut nemo possit edificare sine Domino, nemo custodire sine Domino, nemo quidquam incipere sine Domino. Ambrosius. lib. 2. in c. 12. Luca.

Dei gratia cur ad illum veniat, ad illum non veniat, oculis causa esse potest, injusta esse non

A Qui le juste Juge donneroit-il la recompense & la couronne, si le Pere misericordieux n'avoit pas donné la grace auparavant ?

Dieu prévient par sa grace, celui qui ne vouloit pas, afin qu'il veuille ; & lorsqu'il veut, il le suit, afin qu'il ne veuille pas inutilement & sans fruit.

Quel pourroit être le merite de l'homme avant qu'il ait reçu la grace ; vù que rien ne fait être bien, & ne fait le merite que la grace ?

Celui qui nous a créés sans nous, ne nous rend pas justes sans nous ; il nous a créés sans que nous le sçussions ; mais il justifie celui qui le veut, & qui y consent.

Zachée fut vù du Fils de Dieu, avant que Zachée l'eût vù, & il n'eût pas été en son pouvoir de le voir, s'il n'eût été vù le premier.

Si vous dites que Dieu est votre aide & votre secours, il faut que vous agissiez avec lui ; car si vous ne faites rien, comment vous aide-t-il ?

De ce que cet homme mene une sainte vie, ce n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu ; ou plutôt celui de Dieu & de l'homme tout ensemble : c'est l'ouvrage de Dieu, à cause de la grace qui opere en lui ; de l'homme qui coopere par son obéissance.

C'est la premiere grace d'un Dieu bien-faisant, de nous obliger à confesser notre foiblesse, & notre infirmité ; en sorte que tout notre pouvoir vienne de lui, & soit en lui, & que si nous nous glorifions, ce soit en lui.

Le libre arbitre suffit pour faire le mal, quoi qu'à l'égard du bien il ne puisse rien de lui-même ; s'il n'est secouru & aidé de celui qui est le bien même par essence, & qui est tout-puissant.

Nous ne pouvons accomplir parfaitement & entièrement les préceptes de justice, si Dieu ne nous donne le secours de sa grace.

Qui est celui doué d'une telle force, que jamais il ne succombe à aucune tentation, si Dieu ne l'assiste d'un secours particulier ?

Ce n'est pas la grace de Dieu toute seule, ni l'homme seul, mais la grace de Dieu qui agit avec l'homme.

Soit peu, ou beaucoup, il ne faut pas croire qu'on vienne à bout de rien, sans le secours de celui, sans lequel on ne peut rien faire.

Donnez-nous, Seigneur, le pouvoir de faire ce que vous commandez, & commandez ce qu'il vous plaira.

On ne peut faire aucune bonne œuvre sans celui qui a tellement accordé le libre arbitre à l'homme, qu'il ne lui refuse point sa grace & son secours pour chaque bonne œuvre.

Il est au pouvoir du libre arbitre de croire ou de ne pas croire.

Le Seigneur donne son pouvoir & son secours à toutes les actions des hommes ; en sorte que personne sans lui, ne peut élever un bâtiment, ni le conserver, ni commencer chose quelconque.

La cause & la raison pourquoi la grace est donnée à celui-là, & n'est pas donnée à celui-ci, peut bien nous

potest. August. de Baptismo parrulorum.

Quotidiana prastat (Deus) prastitia, quibus nisi freti, consilique nitamur, nequicquam humanos vincere poterimus errores. Innoc. Epist. ad Concil.

Sicut terra non germinat nisi pluvias susceperit, nec pluvia fructificat sine terra; ita nec gratia sine voluntate aliquid operatur, nec voluntas aliquid potest sine gratia. Chrysost. c. 19. in Mat.

Si Dei gratiam nacti fuerimus, nullus nobis prevalebit, sed potentiores omnibus erimus. Idem, Homil. 46. in Genes.

Fuste instat precepto, qui praevenit auxilio. S. Leo, Serm. 16. de Pass.

Rape occasionem inopinatae felicitatis. Tertulian.

Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur: Tolle gratiam, non erit unde salvetur. Bernard. l. de Grat. & libero arbitrio.

Deus thesauro suo invigilat, nec sinit indignos obrepere. Tertull. l. de Penit.

Necesse est ut quo adjuvante vincimus, eo iterum non adjuvante vincamur. Celestin. Papa, Epist. 1. c. 6.

Omnes nobis causamur deesse gratiam; sed justius forsitan ista queritur deesse sibi nonnullis. Bernard. de triplici custodia.

Illa est peccati poena justissima, ut amittat unusquisque quo uti noluit. Augustin. l. 3. de libero arbit. c. 18.

Conatus nostri casti sunt, si non adjuventur, & nulli si non excitentur. Bernard. lib. de Grat. & lib. arbitrio.

Opus est gratia tua, & magna gratia, ut vincatur natura ad malum semper prona a natura sua. Lib. 3. de Imitat. Christi. c. 55.

Deus nos prevenit ut velimus, & volentes subsequitur, ne inaniter velimus. Gregor. Homil. 9. in Ezechielem.

Deus nobis & initium sanctae voluntatis inspirat, & virtutem atque opportunitatem, qua recte capimus, tribuit peragendi. S. Prosper, contra Collatorem.

Gratia ut velimus sine nobis operatur; cum autem volumus, & sic volumus ut faciamus, nobiscum operatur. August. l. de Grat. & lib. arbit. c. 17.

Deus, cuius miseretur, sic eum vocat quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat. Idem, l. 1. ad Simplicianum.

être inconnuë, mais elle ne peut pas être injuste.

Dieu nous donne ses secours ordinaires tous les jours, & si nous n'y mettons notre confiance, c'est en vain que nous nous efforcerons de vaincre les erreurs & les vices à quoi les hommes sont sujets.

Comme la terre ne peut rien produire, si elle ne reçoit les pluyes du Ciel, & que les pluyes ne peuvent produire de fruit sans la terre: de même la grace ne fait rien sans la volonté, ni la volonté sans la grace.

Si nous sommes secourus de la grace, rien ne pourra prévaloir contre nous, & nous serons plus forts que tous nos ennemis.

Celui-là a droit de commander, lequel donne les forces & le secours nécessaire pour se faire obéir.

Servez-vous du bonheur inespéré que la miséricorde de Dieu vous présente.

Otez le libre arbitre, il n'y a rien qui reçoive le salut; mais aussi ôtez la grace, il n'y a rien qui le puisse arrêter.

Dieu veille à la garde de son trésor, & ne souffre pas que ceux qui le dissipent ou qui en abusent, y aient part.

Il faut de nécessité que comme nous sommes victorieux par le secours que Dieu nous donne, de même nous soyons vaincus quand il le retire, & qu'il ne nous assiste pas.

Nous apportons souvent pour prétexte de notre infidélité, que la grace nous manque; mais la grace peut bien plus justement se plaindre, que quelques-uns manquent de lui être fideles.

C'est une juste punition du péché, que celui-là soit privé du bien dont il n'a pas voulu se servir, lorsqu'on le lui a offert.

Tous nos efforts pour le bien sont vains & sans effet, s'ils ne sont aidés du secours divin, & ils sont tout-à-fait nuls & inutiles, si la grace ne nous prévient, & ne nous excite.

Nous avons besoin, Seigneur, de votre grace, & même d'une forte grace, pour vaincre notre naturel toujours enclin & porté de lui-même au mal.

Dieu nous prévient par sa grace, afin de nous faire vouloir le bien, & lorsque nous le voulons il nous soutient, afin que nous ne voulions pas inutilement.

C'est Dieu qui nous inspire & la bonne volonté de commencer le bien, & le pouvoir & l'occasion commode d'achever ce que nous avons heureusement commencé.

La grace agit sans nous, pour nous faire vouloir le bien; & lorsque nous le voulons, en sorte que nous en venons à l'exécution, elle opere ce bien avec nous.

Quand Dieu veut faire miséricorde à quelqu'un, il l'appelle de la manière qu'il sait être convenable, afin qu'il lui obéisse, & qu'il ne le rebute pas.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de la grace actuelle & intérieure; ce que c'est & en quoi elle consiste.

IL ne s'agit ici que de la grace actuelle qui nous est donnée pour faire le bien, & pour éviter le mal, parce que nous avons parlé ailleurs de la grace habituelle ou justifiante, & des autres bienfaits de Dieu, soit naturels ou surnaturels, qui dans l'écriture sont appelés du nom de grace. Or la grace intérieure & actuelle dont il est maintenant question, est un secours particulier qui nous est donné de Dieu pour bien vivre, & cela gratuitement par les mérites de Jésus-Christ: elle consiste, selon la doctrine des Conciles, dans l'illumination de l'entendement, & dans l'impulsion ou mouvement de la volonté, que le Concile d'Orange appelle une suavité à consentir: *Suavitatem in consentiendo*; & le Concile de Trente, une touche du cœur: *Tactum cordis*. Saint Augustin appelle la première, une lumière, un avertissement, & une vocation; & la seconde, un attrait, un

plaisir, & un commencement d'amour: *Ut innotescat quod latebat, & suave fiat quod non delectabat, gratia Dei est, quae hominum adjuvat voluntates.* Ces graces s'appellent actuellement, parce que ce sont des actes qui passent, en quoi elles sont distinguées des habitudes qui sont permanentes, telle qu'est la grace habituelle, qui nous rend agréables à Dieu. Ces graces viennent de Dieu; car nous n'en avons aucun principe dans nous-mêmes. C'est pourquoi Dieu les opere en nous, sans nous, ainsi que parlent les Theologiens; parce que le principe de ces actes n'est pas en nous; quoi que Dieu se serve de notre entendement & de notre volonté pour les produire. Dieu les opere sans nous, parce que nous ne les produisons pas librement, & que Dieu prévient notre liberté. A quoi il faut ajouter, que Dieu ne donne rien aux hommes plus gratuitement, & par conséquent il n'y a rien qui

Ad Rom.
11.

qui leur soit moins dû : *Alioquin gratia jam non est gratia*. La grace n'est point dûe par justice, puisque Dieu absolument ne doit rien de la sorte; elle n'est point dûe aux bonnes œuvres, puisqu'elle ne tombe point sous le mérite, dont elle est commencement; elle n'est point dûe à la nature, parce qu'elle est au-dessus de la nature; elle est encore moins dûe au pecheur, qui bien loin d'avoir aucun titre pour l'exiger, ne mérite que d'être abandonné, & puni.

De la différence entre la grace, qui est une lumiere dans l'entendement, & celle qui est une pieuse affection dans la volonté.

Lib. 2. de peccat. merit. & remiss.

La foi nous oblige de croire, que non seulement Dieu répand ses lumieres dans notre entendement, mais encore une pieuse affection dans notre volonté, & dans nos cœurs. Saint Augustin parle souvent de ces deux graces nécessaires pour vouloir & pour operer le bien: il les appelle; *Certam scientiam, & victicem delectationem; lucem quâ aperitur quod latebat, & suavitatem quâ diligitur quod non delectabat*. Une science certaine, c'est la premiere qui est dans l'entendement; & une delectation victorieuse, qui est dans la volonté; une lumiere quidecouvre ce qui étoit caché, & un doux agrément qui nous fait aimer ce qui ne nous plaçoit pas: à peu près comme il y a deux qualitez dans le feu, la lumiere & la chaleur, par lesquelles il luit, & il échauffe tout ensemble. Il y a néanmoins cette difference entre la lumiere & la chaleur du feu d'une part, & la grace de l'entendement ou de la sainte pensée, & de la pieuse affection d'autre part; que la lumiere du feu n'est jamais sans chaleur, & la chaleur au contraire est souvent sans lumiere, puisqu'elle s'insinue dans les corps les plus opaques. Il n'en est pas ainsi des graces de Dieu. Car il arrive souvent que la lumiere de l'entendement est sans chaleur, c'est-à-dire, sans amour. D'où il s'ensuit que la grace de la sainte pensée peut être en nous, sans la grace de la pieuse affection, ou pour mieux dire, sans son effet: mais la grace de la pieuse affection, ne peut pas être sans la grace de la sainte pensée. La raison est qu'il n'y a point de connexion nécessaire entre penser & vouloir, comme il y en a entre vouloir & penser. Nous ne voulons pas toujours ce que nous pensons; mais ce que nous voulons, nous l'avons toujours pensé.

Division ordinaire de la grace actuelle, en grace prévenante, concomitante, & subsequente.

La division la plus ordinaire & la plus generale que les Theologiens font des graces actuelles, est en celles qu'ils appellent, *prevenantes, concomitantes, & subsequentes*. Et cette division est préférable à toutes les autres, tant à cause que tout le reste s'y peut aisément rapporter, que parce qu'elle est fondée sur l'autorité du Concile de Trente, qui parle de la grace actuelle en ces termes: *Qua virtus bona iustorum opera semper antecedit, concomitatur, & subsequitur*. Nous entendons par a grace prévenante, celle qui prévient notre liberté; grace qui vient sans être appelée, souvent sans que nous l'attendions, & quelquefois même, lorsque nous sommes le moins disposés à la recevoir; & c'est pour cela que les Theologiens disent qu'elle est en nous sans nous. Non pourtant que notre entendement & notre volonté n'agissent en aucune maniere, puisqu'étant une bonne pensée, ou une pieuse affection, c'est une action vitale, qui ne peut être produite indépendamment de l'entendement & de la volonté. Mais c'est que nous n'y contribuons rien librement, soit par voye de mérite, soit par voye de cooperation libre; & cette préven-

Tome II.

tion, pour parler ainsi, qui nous vient de la part de Dieu, & de la pure grace, & de sa bonté, s'appelle plus ordinairement, *vocation, ou grace excitante*. Etant, comme nous avons déjà dit, une lumiere, & une illustration dans l'entendement, ou une delectation dans la volonté, qui le sent comme préoccupée, & agréablement prévenuë par je ne sçai quelle douceur, comme parle Saint Augustin. Elle consiste en de saintes persuasions, des avertissemens, des remords de conscience, des terreurs, des dégoûts des choses de ce monde, de saintes pensées dans l'entendement, & des premiers mouvemens dans la volonté, que Dieu inspire dans l'ame des pecheurs pour les exciter, par exemple, à la contrition, & au changement de vie. Cette grace, dit Saint Thomas, s'appelle prévenante, parce qu'elle prévient le mérite, la disposition, & le contentement. Le mérite, puisqu'elle trouve l'homme ennemi de Dieu: la disposition, puis que c'est cette grace qui prépare, & qui dispose la volonté: le contentement, puisque c'est un bien, que Dieu fait en l'homme sans l'homme. Nous entendons en second lieu, par la grace concomitante, cette même grace, entant qu'elle agit avec nous, comme Saint Augustin s'en explique: *Ut velimus, sine nobis operatur*. Voilà pour la grace prévenante, qui nous met comme en état de vouloir le bien. *Cum autem volumus, & sic volumus ut faciamus, nobiscum operatur*. Voilà pour la concomitante, ou cooperante, qui devient telle, quand actuellement nous voulons, & faisons le bien. Nous entendons en troisième lieu par la grace subsequente, cette même grace, qui change de nom, quand elle suit nos bonnes œuvres, les perfectionne, & empêche qu'on ne les corrompe, par la vaine gloire, ou par quelque autre mauvaise intention, qui pourroit survenir. De sorte que c'est la même grace, qui prévient en un sens, accompagne dans l'autre, & qui suit enfin dans un autre, selon ces paroles du Concile de Trente: *Gratia bona iustorum opera antecedit, & concomitatur, & subsequitur*.

Saint Augustin, au liv. de *Grat. & lib. Arbitr.* prouve la nécessité de la grace, & que sans elle, nous ne pouvons faire nul bien de nous-mêmes, par ce passage de l'Apôtre: *Non sufficientes sumus aliquid cogitare a nobis, quasi ex nobis; sed sufficientia nostra ex Deo est*. Voici son raisonnement. Il ne peut y avoir aucune bonne action, qui ne soit précédée par quelque bonne pensée, parce que l'homme étant doué de raison, il ne peut operer le bien qu'il ne le veuille, & il ne peut le vouloir qu'il ne le connoisse, & il ne peut le connoître qu'il n'en ait la pensée. Si donc nous n'avons pas assez de suffisance de nous-mêmes pour penser au bien, comme dit l'Apôtre, nous en avons encore moins pour le vouloir, puis que c'est plus de le vouloir que de le penser, y en ayant plusieurs qui le pensent, & qui ne le veulent pas. Nous aurons encore moins de pouvoir d'operer le bien de nous-mêmes, que de le vouloir & de le penser, puisque plusieurs le pensent & le veulent qui ne l'operent pas. Donc la grace de Dieu nous est nécessaire pour penser, pour vouloir, & pour operer le bien au moins meritoire.

Cette grace étoit nécessaire à l'homme, même dans l'état d'innocence, parce que la créature raisonnable, quelque parfaite qu'elle soit, a toujours besoin du secours surnatu-

Lib. 2. q. 112. art. 2.

Lib. de Grat. & libero arbitr. c. 17.

De la nécessité de la grace.

2. ad Cor. 3.

Nous avons plus besoin de la grace dans l'état

Ccc

où nous sommes, que dans l'état d'innocence,

rel, pour operer le bien avec merite. Mais la necessité en est encore plus grande maintenant dans l'état de la nature corrompue. Si l'homme n'avoit point péché, il auroit eu toute la connoissance nécessaire pour se bien conduire, & sa chair n'auroit point ces furieuses rebellions contre l'esprit. Presentement, fort souvent il ne sçait ce qu'il doit aimer, & fort souvent il aime ce qu'il ne doit pas: car on ne peche jamais, que ce ne soit par l'ignorance du bien, ou par la convoitise du mal, qui sont les deux sources de tous les pechez du monde. Il faut donc une grace medicinale du Sauveur plus puissante & plus forte, qu'il n'en étoit besoin dans l'intégrité de notre nature; l'une contre les tenebres de l'ignorance, l'autre contre le poids de la concupiscence, pour rendre doux ce qui étoit amer; l'une pour persuader, l'autre pour se laisser persuader; l'une pour montrer la verité, l'autre pour la suivre; l'une pour enseigner la loi, l'autre pour la pratiquer; l'une pour connoître les ruses du demon, l'autre pour s'en garantir. Ce qui est si veritable, que l'on doit tenir pour article de foi que nous ne pouvons de nous-mêmes, sans un secours particulier de la grace de Dieu, avoir une seule bonne pensée, ni faire une seule bonne action de pieté, ni résister à une seule tentation, ni observer, comme il faut, un seul commandement avec merite.

Deux heresies contraires sur la necessité de la grace.

Il faut éviter en cette matiere deux écueils, & se garder de deux heresies contraires; l'une des Pelagiens qui soutenoient que l'homme faisoit le bien par ses propres forces, sans le secours d'une grace interieure, & qu'il acqueriroit la vertu uniquement par son industrie, & par son travail; & par conséquent que la gloire de toutes les bonnes actions qu'il faisoit, lui étoit due. L'autre heresie contraire, est de ceux qui tiennent que notre volonté ne fait autre chose que de recevoir ce que Dieu y met, & que c'est lui seul qui opere tout le bien, sans que nous y ayons aucune part. Mais cette erreur est condamnée par le Concile de Trente. Il y en a d'autres qui disent qu'à la verité notre volonté concourt avec la grace à l'action, mais qu'elle ne merite non plus qu'un instrument inanimé, qui est mû par l'agent principal; & cette opinion qui nie le merite des bonnes actions, n'est pas moins heretique que la précédente. L'Eglise Catholique fuyant les deux extrémitez, nous enseigne que ce seroit une impiété, de vouloir partager également avec Dieu la gloire de nos bonnes actions; mais qu'on ne peut nier, sans contredire l'Ecriture sainte, le merite des bonnes œuvres que nous faisons en cooperant à la grace.

Nous ne pouvons empêcher que Dieu ne donne sa grace; mais nous pouvons y résister.

Il faut remarquer que la grace prévenante, quant à son premier effet, est indépendante de notre liberté, & qu'elle est en nous sans nous: c'est-à-dire, que Dieu parle tellement à l'ame, que l'ame entend nécessairement; il éclaire tellement l'esprit, que l'esprit voit nécessairement; il attire tellement le cœur, que le cœur sent nécessairement l'attrait: d'où vient que l'ame, qui est ainsi appelée, éclairée, attirée, ne peut ignorer qu'elle ne le soit. Mais si l'effet premier & formel de la grace prévenante est nécessaire, le second pour lequel elle est donnée, par exemple l'acte d'amour de Dieu, ou l'accomplissement de quelque précepte, est tellement libre, que l'ame prévenue & excitée par la grace peut

lui résister, comme dit le Concile de Trente: *Potest eam abjicere*; elle peut frustrer la grace de la fin où elle tend; elle peut en arrêter l'effet principal. C'est une chose décidée, c'est un article de foi reconnu dans l'Eglise, & par conséquent si la vûe de l'ame est nécessaire, la persuasion en est libre; si l'attrait est indépendant de notre franc-arbitre, le consentement du cœur à cet attrait en dépend.

Les Theologiens enseignent après les Saints Peres, que Dieu de toute éternité a prévu par les lumieres infinies de sa Sagesse, toutes les graces qu'il pouvoit donner aux hommes, qu'il a ensuite déterminé toutes celles qu'il leur donneroit, non seulement quant à la substance, mais encore quant à la maniere. Car un parfait gouvernement demande, que celui qui ordonne, regle non seulement les affaires en general, mais encore en particulier & en détail, puisque de ces particularitez dépend ordinairement le bon ou le mauvais succès de ses entreprises. Ainsi Dieu a déterminé le temps, le lieu, l'occasion, les conjonctures, où il veut donner ses graces, & voit en même temps les occasions, les momens, & la situation où est l'ame pour les recevoir, & qu'elle y consentira infailliblement; ce que les Theologiens appellent congruité de la grace. Ce qui est constant, c'est que Dieu sçait si bien ménager ses graces, & les proportionner aux dispositions de ceux à qui il les donne, que quand il veut convertir un pecheur, il ne manque jamais son coup, & ses graces ont infailliblement leur effet.

L'Ecriture, les Saints Peres qui en sont les Interpretes, & ensuite les Conciles nous ont parfaitement instruits de ce que nous devons croire sur cette matiere importante de la grace, qui a excité, & qui excite encore aujourd'hui tant de fâcheuses contestations. Sans y entrer trop avant, voici à quoi l'on s'en peut tenir, & sur quoi s'appuyer comme sur un fondement solide, quand on parle de ce sujet. 1°. Que nul homme ne peut être sauvé sans la grace de Jesus-Christ, & que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, afin de la leur meriter; qu'il la donne à qui il lui plaît, & quand il lui plaît, comme le maître & l'arbitre souverain de ses dons: mais qu'il ne refuse à personne, en quelque état qu'on soit en cette vie, ce qui est absolument nécessaire pour faire son salut, quoi que la premiere & la derniere grace ne dépendent pas de nous, mais qu'elles nous viennent de la pure liberalité de Dieu. 2°. Il faut être bien persuadé que la grace bien loin de nous ôter notre liberté, au contraire la perfectionne, & que plus nous lui sommes soumis, plus nous sommes libres; mais il faut ajouter que notre liberté corrompue & capricieuse, peut résister à cette grace, & tomber de cette sainte liberté dans un vrai libertinage. 3°. Il est constant que notre volonté trop forte pour nous perdre, & trop foible pour nous justifier, peut toute seule faire toute sorte de mal, & que seule elle ne sçavoit faire le moindre bien qui merite le Ciel. Mais aussi on ne peut douter sans erreur, que cette volonté aidée & secourue de la grace, peut contribuer à notre justification, & qu'avec cette grace qui ne manque point, nous devons faire tous nos efforts pour travailler avec elle. 4°. Que nous n'avons nul sujet de nous plaindre que les graces que Dieu nous donne pour nous convertir, ou pour avancer dans la perfe-

Dieu a déterminé toutes les graces qu'il donneroit à chacun en particulier.

Ce que nous devons croire & penser de la grace, pour être orthodoxes en cette matiere.

Etion sont trop foibles, ou qu'elles ne sont pas données pour avoir cet effet, puisqu'il n'y en a point qui ne soit suffisante, & que c'est notre malice qui les rend inefficaces, & que si elles sont foibles en effet, nous devons avec ce foible secours faire ce que nous pouvons, ce qui nous en attireroit de plus fortes, que nous pouvons toujours demander à Dieu, selon cette parole de Saint Augustin: *Deus impossibilia non jubet, sed iubendo monet, & facere quod possit, & petere quod non possit.*

Comment il faut entendre que Dieu ne refuse point sa grace à celui qui fait ce qu'il peut,

Cette proposition qui a passé par tant d'examen, & qui est encore contestée par quelques Theologiens, comme si elle approchoit du Semipelagianisme, ne trouvera plus de difficulté, si en prêchant on y apporte cet éclaircissement; que Dieu ne refuse point sa grace à celui qui fait ce qu'il peut, c'est-à-dire, que celui qui fait ce qu'il peut & ce qu'il doit, par sa liberté, aidée & prévenue de la grace de Dieu, se dispose à une autre grace: c'est-à-dire, qu'aidé par un secours actuel qui meut sa volonté, il se prépare en coopérant à cette grace actuelle, à recevoir l'habituelle, qui le justifie; c'est-à-dire, que par une douleur de ses pechez, que produire en lui la grace prévenante, il se dispose à en recevoir le pardon; c'est-à-dire, que par une foi commencée, qui est un don de Dieu, il se prépare à une foi parfaite; il fait ce qu'il peut, & demande ce qu'il ne peut pas encore faire. C'est-à-dire enfin, que comme Dieu ne laisse personne sans un secours suffisant pour faire son salut, celui qui avec ce secours fera ce qu'il pourra, obtiendra infailliblement la grace de faire le reste, qui est nécessaire pour être sauvé.

En quoi consiste l'efficacité de la grace.

Nul Catholique ne doute qu'on ne peut aller à Dieu que par un mouvement particulier de la grace qui nous attire; mais de dire précisément ce qui lui donne cette force de nous attirer, & ce qui la rend efficace, c'est ce que le Prédicateur ne doit pas entreprendre, mais laisser à l'Ecole cette question, qui depuis si long-temps est agitée avec tant de chaleur. Car soit que la grace efficace, c'est-à-dire, celle qui aura infailliblement l'effet pour lequel elle est donnée, soit efficace par elle-même & par sa propre nature, ce qu'il est difficile d'accorder avec le franc-arbitre qui doit toujours demeurer inviolable, soit qu'elle prenne ce nom d'efficace par rapport au consentement de la volonté qu'elle présuppose, soit qu'elle tire ce pouvoir efficace & victorieux du plaisir qui l'accompagne, & d'un certain attrait auquel Dieu connoît que le cœur se rendra librement; comme Saint Augustin le dit en plusieurs endroits; soit enfin que cela vienne d'une certaine congruité de cette grace donnée dans tel temps, telle conjoncture, & telles circonstances où Dieu connoît qu'elle ne manquera jamais d'avoir son effet. Peu importe à l'Auditeur, pourvu qu'il soit bien persuadé de ces trois veritez qui sont incontestables. La première, qu'il n'y a point de grace si forte qui lui impose une nécessité d'y consentir. La seconde, qu'il n'y en a point de si foible avec laquelle il ne puisse se convertir, soit immédiatement, soit médiatement, en lui donnant le moyen d'en impetier d'autres qui auront cet effet. La troisième, que l'homme ne doit imputer qu'à sa malice & à sa rébellion; s'il ne se convertit pas à Dieu; puis

Tome II.

que plusieurs se sont rendus à des grâces incomparablement plus foibles que celles qu'il a reçues, comme reciproquement d'autres ont résisté à de plus fortes & de plus puissantes; & qu'ainsi on peut dire, que toute grace est efficace, en ce sens, qu'elle est capable de produire son effet, si nous ne l'empêchons point; mais qu'elle ne le produit qu'avec nous & dépendamment de notre volonté.

L'homme peut rejeter la grace en plusieurs façons. 1°. Par une volonté formelle & expresse, en disant à Dieu, je n'en veux rien faire, comme cet obstiné Pharaon: *Nescio Dominum, & Israël non dimittam.* La seconde façon d'y résister n'est pas du tout si incivile; elle n'est pas formelle, mais négative; & elle se fait en bien des manières. 1°. Par une simple omission. La grace me dit, il faut restituer ce bien d'autrui; je ne dis pas, je n'en veux rien faire; mais je continue à le retenir, & la grace qui est passagère, se perd & ne m'inspire plus. 2°. Lorsqu'il me vient une bonne & sainte pensée, au lieu de l'écouter, je la divertis, en appliquant mon esprit à autre chose, & cependant la grace s'en va. 3°. En embrassant un état de vie incompatible avec la grace qui me porte à un autre; Dieu m'appelle à l'état Religieux; & je m'engage dans le mariage; je mets une opposition à la grace de cette vocation.

On résiste à la grace en plusieurs façons. Exod. 3.

Je veux que le refus des inspirations qui nous sont données pour faire les actions qui sont de précepte, ou pour nous détourner de commettre quelque action défendue, ne soit pas un péché distingué de celui que nous commettons, quand nous négligeons, ou passons par-dessus telles inspirations: parce qu'il n'y a point de vertu particulière à laquelle ce refus soit opposé. Je veux que bien moins encore il y ait du péché dans le refus des inspirations qui nous excitent à de bonnes œuvres, qui n'imposent pas une nécessité de précepte, mais proposent seulement l'utilité d'un bon avis. Il est certain néanmoins que nous rendrons compte à Dieu de ces grâces, qu'il en fera un jugement sinon de punition, du moins de justification, par lequel il justifiera la conduite de sa Providence, en faisant voir comme il nous a touché le cœur, & qu'il n'a point tenu à lui qu'on ne se soit sauvé. Ainsi, quoi que la desobéissance aux inspirations du Ciel ne soit pas une offense particulière, elles ont toutefois une telle connexion avec l'ordre que Dieu a établi pour nous conduire au Ciel, qu'il y en a du moins quelques-unes, que si nous refusons, nous courons risque de notre salut.

Comme on met en danger son salut en résistat aux grâces de Dieu.

C'est une vérité constante dans l'écriture, que les grâces de Dieu nous sont données avec nombre, poids & mesure, & que par conséquent le nombre en est déterminé. Il sçait la dernière qu'il donnera, aussi-bien que le nombre des périodes que doit faire le soleil, & des gouttes d'eau qui doivent tomber sur la terre. D'où il s'ensuit que ces grâces étant bornées & limitées à un certain nombre, s'épuisent & se consomment par la multitude des pechez qu'on commet, & des refus que l'on fait de ces mêmes grâces. Il faut néanmoins apporter quelque modification & quelque adoucissement à cette proposition, qui paroît contraire à la saine Theologie, qui enseigne que Dieu n'abandonne jamais tellement en cette vie, même les plus grands

De la mesure des grâces destinées à chaque homme en particulier.

pecheurs, & les plus endurcis, qu'il ne leur donne quelque grace de temps en temps, & même ce qui est absolument suffisant pour sortir du malheureux état où ils sont. Pour accorder donc ces deux sentimens qui semblent en quelque maniere opposer, il faut dire que ce nombre limité, & cette mesure bornée s'entend des graces fortes, & puissantes, qui enlèvent le cœur; & non des graces communes & qui sont absolument nécessaires pour ne pas laisser leur malheur sans ressource. Mais combien est grande cette mesure de graces fortes & puissantes, & quel est ce nombre de pechez que Dieu a résolu de souffrir de nous? C'est un secret qui nous est caché, & que personne ne peut assurément sçavoir. Nous pouvons seulement dire en general, qu'il est grand pour quelques-uns, & petit pour les autres; que Dieu retire ses graces à l'égard de quelques-uns après le premier refus, & après le premier peché mortel, & qu'il n'abandonne les autres de la sorte, qu'après le dixième, ou le centième, comme cela dépend de sa volonté: ce nombre est caché

dans l'abîme de ses jugemens;

Quoi qu'on doive appeler des graces & des faveurs tout ce qui nous vient de la part de Dieu; cependant tous les bienfaits que nous recevons de lui, ne s'appellent pas grace proprement, & au sens que nous les prenons ici. Mais ces lumieres & ces connoissances que Dieu nous donne, sans que nous les recherchions, les bonnes pensées de quitter le vice, ou de pratiquer la vertu; ces saints mouvemens dans la volonté pour nous faire consentir à notre conversion, avant que d'en venir à la grace qui fait notre justification; ces motions divines qui ébranlent notre cœur pour l'obliger à embrasser la penitence & à détester le peché, c'est ce qu'on appelle graces actuelles, & surnaturelles, parce que ce sont des secours donnez à notre nature, lesquels excèdent ses forces, & où elle ne peut atteindre par aucun merite qui par titre de condignité, comme parle la Theologie, ou par droit de bienfaisance oblige Dieu de les donner, pour faire le premier pas dans la voye du salut.

Ce qu'on doit appeler grace, & les dons de Dieu qui portent ce nom.

PARAGRAPHÉ SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Differentes manieres dont la grace agit, dans la conversion des pecheurs.

Les voyes de la grace dans la conversion du pecheur, ne sont pas toujours les mêmes. Tantôt c'est un rayon vif, & perçant, qui sorti du sein du Pere des lumieres, éclaire, frappe, abat, emporte ceux sur qui il tombe; tantôt c'est une clarté plus temperée qui a son progrès & sa succession, qui semble disputer quelque temps la victoire avec les nuages épais qu'elle veut dissiper, & ne prendre le dessus qu'après que mille attaques mille fois repoussées, ont fait douter à qui demeurera l'honneur du combat. Tantôt c'est un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cedres du Liban; tantôt c'est un Dieu patient qui lutte avec son serviteur Jacob, & le laisse quelque temps douter de sa situation, afin de le faire pourtant entrer dans la voye où il l'invite. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous agissez comme maître des cœurs. *Sermon sur l'Evangile de la Samaritaine, attribué au P. Massillon.*

La grace se sert de nos passions mêmes pour nous toucher le cœur.

Premiere démarche de la grace: Dieu pour vaincre une ame criminelle & rebelle qui s'oppose à sa conversion, se sert de sa passion même: il va la troubler jusques dans ces lieux, où elle avoit trouvé une source de plaisirs. Saul en fureur court à Damas pour persecuter l'Eglise, & sur le même chemin il se sent reraillé, & en devient l'Apôtre. Le Centenier monte sur le Calvaire pour soutenir le barbare attentat des bourreaux de Jesus-Christ, & il apperçoit un rayon qui l'éclaire & qui lui fait avouer qu'il est vraiment le Fils de Dieu. Une ame trouve tous les jours des chagrins & des remords, là-même où elle s'imaginait trouver des plaisirs & des divertissemens. La grace l'attend, pour ainsi dire, sur les avenues de ses crimes: les dégoûts, les perfidies, les amertumes, les disgrâces, & tant d'autres éclats fâcheux sont des coups de la misericorde du Seigneur, & le pecheur trouve souvent des trésors de justice, où il cherchoit des causes de la perte éternelle. *Le même.*

La grace nous fait

La grace triomphe, quand elle veut, des plus grands obstacles, parce que cette onction

celeste change quand elle veut nos peines en consolations; de forte que par le moyen de cette grace, ce qui faisoit nos delices devient de l'absinthe, & ce qui nous étoit un poison mortel, nous devient une manne cachée qui nous nourrit & nous fortifie. L'Esprit de Dieu, fait des hommes les plus foibles, quand il lui plaît, des hommes nouveaux, puissans, & forts, que les occasions les plus pressantes trouvent fideles; que les dangers les plus évidens trouvent fermes & inébranlables; que les exemples les plus engageans trouvent incorruptibles; en un mot, c'est que la grace plus forte que la nature, surmonte toutes sortes d'obstacles, & attire doucement & sans violence, tous les cœurs qu'elle veut convertir. *Le même.*

surmonter les plus grands obstacles.

Mais la grace nous manque, dites-vous? Hé! que sçavez-vous, si elle vous manque, vous qui n'avez jamais fait un seul pas pour sortir de vos égaremens, & vous rapprocher de votre Dieu? Si après des retours sinceres, vous vous étiez vu mille fois retomber sous le poids de vos infidelitez, vous auriez peut-être quelque raison de dire que dans vos efforts, Dieu ne vous a pas soutenu: mais tandis que tranquille dans vos déreglemens, vous ne faites pas la moindre démarche, le moindre effort, pour quitter votre malheureux état, & revenir à Dieu; ah! vous seriez bien injuste de vous plaindre que Dieu vous abandonne, & que la grace vous manque: tant de remords cuisans, qui depuis long-temps déchirent votre conscience, sans que rien les puisse appaiser, ne sont-ce pas autant de graces que Dieu vous envoie? Ces inquiétudes, ces chagrins, ces scrupules, qui ne vous ont pas laissé un seul moment tranquille, depuis que vous avez abandonné votre Dieu, un seul de ces remords auroit suffi pour vous faire revenir à vous-même; tous ensemble sont venus fondre sur vous comme sur un rocher insensible, & cependant vous vous plaignez encore que la grace vous manque? Hé! que faites-vous, pour obtenir cette grace? Priez-vous dans la sincerité de votre cœur? la de-

Faire prétexte que la grace nous manque pour nous convertir.

mânez-vous avec humilité & perseverance? éloignez-vous de vous tout ce qui peut empêcher d'entrer dans votre ame? Quoi donc? croyez-vous qu'en ne faisant rien de votre côté, la grace consommerait seule l'ouvrage de votre conversion? sur ce pied-là, la grace vous manquera encore long-temps; mais ce n'est pas là ce qui vous doit faire dire qu'elle vous manque. Il n'est point d'heure, point presque de momens, que vous ne puissiez la sentir, si vous y prenez garde. *Le même.*

La grace adoucit les peines qu'il y a au service de Dieu.

Si le changement de vie vous allarme, si la devotion vous fait trembler, si vous n'osez tenter l'entreprise, je vous répondrai ce que le Sauveur répondit à la Samaritaine: *Si scires donum Dei!* Ah! si vous sçaviez quelle onction Dieu répand sur les voyes de la penitence; si vous connoissiez quelles sont les douceurs d'une ame penitente; vous ne diriez plus que le joug du Seigneur est triste & accablant; la grace qui a sçu faire autrefois la force des Martyrs, ne sçauroit-elle aujourd'hui faire la force des Chrétiens? si vous connoissiez ce don de Dieu, peut-être le demanderiez-vous. *Le même.*

On compte souvent mal à propos sur la grace.

J'espère (dira quelqu'un) que le feu de mes passions s'éteindra dans la vieillesse; que l'âge ayant ralenti les fureurs qui me portent vers le mal, il viendra un coup favorable de la grace de notre Dieu; qui me détachant de tous ces amusemens de la terre, me donnera du goût pour le Ciel: grace, cependant, qu'on seroit bien fâché d'avoir, parce qu'elle est contraire aux plaisirs qu'on aime toujours: grace sur laquelle il semble qu'on a droit, & pour laquelle on ne fait rien; bornant tous nos efforts à ces souhaits, à ces desirs imparfaits, nous ne nous mettons pas en état de la recevoir, ni d'en profiter, quand même nous l'aurois obtenue. *Le même.*

Le prix & l'excellence de la grace.

La grace est le don de Dieu par excellence; c'est elle qui surpasse infiniment tous les dons de la nature, qui est l'unique principe de notre gloire; sans laquelle nous ne pouvons rien, & avec laquelle nous pouvons tout; c'est ce don qui vient d'en-haut, & qui part immédiatement du Pere des lumieres, qui nous convertit, qui nous transforme en d'autres hommes; c'est ce don par lequel nous sommes tout ce que nous sommes, comme dit l'Apôtre, si pourtant nous sommes quelque chose devant Dieu: *Gratia Dei sum id quod sum.* Et cependant, chose étrange! c'est ce même don que par une ignorance grossiere, nous ne connoissons pas, & que par une ingratitude insupportable, nous recevons tous les jours en vain. Hé! que sert-il d'en comprendre la grandeur & le mérite, si nous en abusons presque dans tous les momens de notre vie? C'est aussi pour cela, que le Sauveur parlant à la femme Samaritaine, lui reproche son ignorance, en lui disant: *Si scires donum Dei!* Ah, femme! si tu connoissois la nature & l'excellence du don de Dieu! *Le P. Bourdaloue, dans les Sermons imprimez sous son nom, Sermon de la Samaritaine.*

x. ad Cor. 15.

La grace pour triompher de nous, s'assujettit, pour ainsi dire, à nous; ne vous choquez pas de ce terme, car il ne déroge en rien à la dignité de la grace: elle s'assujettit à nous jusqu'à laisser la patience de Dieu, & nous attendre des années entieres, sans qu'elle ait rien emporté sur notre liberté: elle prend le lieu, le temps, & l'occasion favorable pour nous gagner; elle est la premiere à nous prévenir, &

Comme s'accommode à nous sans condescendance.

bien loin d'arracher quelque chose de nous par force & par violence, elle nous le demande avec des prieres, & des protestations de douceur; elle s'accommode enfin à nos foiblesses; elle s'ajuste à notre humeur: & si elle nous fait concevoir de l'estime des biens du Ciel, & du mépris pour ceux de la terre, ce n'est qu'après qu'elle nous a convaincus par un million d'experiences, de la solidité des uns & de la fragilité des autres. *Le même.*

Ce que nous pouvons admirer, c'est le prix de la grace, sa noblesse, aussi-bien que ce discernement incompréhensible qu'elle fait, ou qu'il plaît à Dieu de faire par elle. Son prix est tel, qu'un seul degré de grace est infiniment plus estimable que tous les biens de la nature: c'est le fruit du sang de Jesus-Christ, & un Pere a bien eu raison de dire qu'elle vaut un Dieu, puisque c'est elle qui nous met en état d'acquiescer la possession éternelle de Dieu. Ce discernement qu'elle fait de nous, ou plutôt que Dieu en fait par elle, n'est pas moins digne de notre admiration. De deux hommes, Dieu choisit l'un par sa grace, & il laisse l'autre. De deux pecheurs, il donne à l'un une grace de conversion, j'entends une grace efficace, & il la refuse à l'autre. Pourquoi cette distinction? Ne prétendons pas, mes Freres, découvrir ce secret impénétrable, nous tomberions dans l'erreur, & c'est Saint Augustin lui-même qui nous en avertit; *Quem trahat noli judicare, si non vis errare.* La grace est un mouvement interieur du S. Esprit; mais où, mais quand, mais combien de fois, mais comment & par quelles regles agit-il cet Esprit divin? je n'en sçai rien, & je puis seulement m'écrier avec l'Apôtre: *O abime! ô profondeur! O altitudo!* *Le P. Giroult, Sermon de la soustraction des Graces.*

Le prix de la noblesse de la grace, le discernement qu'elle fait.

Il n'y a que la grace qui puisse rompre le fatal enchantement que le péché cause à l'ame. Car quand elle retrace vivement dans l'esprit ces grandes idées d'un Dieu juste, d'un Dieu vengeur, d'une mort reprobée, d'un jugement sans misericorde, d'un arrêt sans appel, d'une éternité malheureuse, le péché avec tous ses charmes ne nous peut séduire; on en découvre le poison, on en voit les suites funestes, on en est saisi d'horreur & effrayé, & dans ce saint effroi on a recours au remede, & l'on travaille à sortir d'un état dont on connoit toute l'horreur. Mais quand la grace ne parle plus, quand elle n'agit plus, on ne connoît le péché que parce qu'il a de flateur & d'engageant; on ne l'envisage que par là. *Le même.*

La grace se te au péché ses charmes.

Si vous étiez fideles à la grace, tous les efforts de ce Dieu de bonté vous seroient ouverts; mais quand rebelles à ses lumieres, vous continuez de l'offenser; quand malgré tous les efforts qu'il fait pour vous retenir auprès de lui, vous vous en separez volontairement & de vous-mêmes; quand malgré tant de démarches, tant d'avances de sa part, pour vous prévenir, pour vous rappeler de vos égaremens, vous y persistez avec une obstination insurmontable, fermant l'oreille à tous les avertissemens qu'il vous donne, ou qu'il vous fait donner; le laissant agir, parler des années entieres sans lui répondre; quel sujet avez-vous alors de vous plaindre, s'il fait taire enfin sa grace; s'il vous méprise, après que vous l'avez tant méprisé; s'il s'endurcit contre vous, après que vous vous êtes tant endurcis contre lui? N'est-ce pas ainsi que vous en ulérez vous-mêmes contre vos amis qui vous

Quand on rejette les graces de Dieu, il les retire, & nous abusons donne.

abandonnent ? *Le même.*

Bien retire
ses graces
quand nous
les rendons
inutiles.

Ce ne sont pas seulement nos débauches & nos crimes qui engagent Dieu, & qui le doivent engager à soustraire ses graces; mais c'est ordinairement que nous n'en faisons pas l'usage que nous devrions. Car pourquoi Dieu vous donneroit-il des secours pour agir, lorsque vous voulez demeurer dans une inaction continuelle? N'est-ce pas rejeter ses graces & les profaner, que de ne les employer pas au seul usage à quoi elles sont destinées? .. Ecoutez là-dessus le Prophete Isaïe, ou plutôt écoutez Dieu qui parle par sa bouche. Qu'ai-je pu faire à ma vigne plus que j'ai fait? Je l'avois entourée de hayes & de murailles, je la faisois cultiver avec soin, je n'y épargnois rien; le Ciel par mon ordre versoit sur elle ses plus douces influences. Que n'en devois-je pas attendre après cela? Mais je n'y ai rien trouvé de ce que je prétendois recueillir. Ce ne sera donc plus ma vigne, je renverserai les murailles qui la gardoient: *Diruam maceriam eius.* Je ne la ferai plus tailler: *Non parabitur, & non fodietur.* J'ordonnerai aux nuées de ne plus répandre sur elle ces pluyes abondantes qui l'arrosent: *Nubibus mandabo, ne pluant super eam imbrem.* Elle sera ouverte à tous les passans, & exposée au pillage: *Et erit in direptionem.* Expressions figurées, qui nous marquent la conduite de Dieu à l'égard de ceux qui abusent de ses graces, ou qui les rendent inutiles. *Le même.*

De la substitution
des graces
de Dieu.

Dans une famille, un aîné mourant fait la fortune d'un cadet; & dans la maison du Pere celeste, dans l'ordre naturel, la reprobation des uns fait le salut des autres. Comment cela? par la substitution des graces. Esther fut substituée en la place de la Reine Vasthi. David fut mis sur le trône de Saül, & S. Mathias reçut l'Apostolat après que Judas l'eut perdu. Dieu dans cette substitution de la grace n'exerce pas seulement sa justice à l'égard de ceux qu'il dépouille; mais il y fait encore éclater tout à la fois, & sa sagesse, & sa misericorde envers ceux qu'il enrichit de ses dons. .. Il exerce par là sa justice. Juifs, Nation incroyable! Peuple autrefois si cher à Dieu, vous l'avez méprisé, & il vous a rejetés. Vous étiez ses enfans, les héritiers de son Royaume; il n'étoit connu d'abord que dans la Judée & parmi vous; il vous avoit donné la manne du Ciel pour vous nourrir, & vous lui aviez bâti sur la terre le premier Temple pour l'honorer. Heureux, si vous aviez sçu vous maintenir dans sa grace, & conserver l'avantage que vous possédiez. Mais vous avez oublié le Seigneur votre Dieu; vous vous êtes rendus rebelles à ses graces; & il vous a abandonnés. Où sont maintenant vos autels, & vos propitiatoires? où sont vos prières & vos victimes? Helas! où êtes-vous vous-mêmes? Errans, vagabonds, épars dans toutes les parties du monde, vous n'avez ni demeure sûre, ni Synagogue, ni Temple. Il n'est presque resté d'une nation si nombreuse que le nom, & quel nom? quel caractère de honte y est attaché? & où n'est-il pas en horreur? Dieu en reprobant cette nation criminelle, a suscité un peuple nouveau, qu'il a spécialement adopté, & sanctifié. *Le même.*

Faux pré-
texte de
ceux qui
disent
qu'ils at-
tendent la
grace pour
se conver-
tir.

A qui tient-il que vous ne soyez à Dieu! qui vous arrête? J'attends la grace, me direz-vous; j'attends le moment heureux qui rompra ma chaîne. Quoi, pecheur, les venez-vous annoncer tous les jours, ne

sont donc pas des graces pour vous? Et qu'est-ce que la grace, je vous prie? c'est une lumière dans l'esprit, c'est une ardeur dans la volonté... Vous attendez la grace: osez-vous dire que vous en manquez, après les sentimens que Dieu vous inspire par la bouche des Prédicateurs? osez-vous blasphémer contre la Providence, qui vous assure que c'est elle qui veut votre conversion, & que c'est vous qui ne la voulez pas: *Quoties volui, & nolui- sti?* Mais vous attendez une grace plus forte: c'est-à-dire, que vous insultez à Dieu, qui vous invite; il ne vous presse pas assez; vous ne vous rendez pas à de si foibles sollicitations? C'est peu qu'il vous recherche, ingrat? vous voulez lui prescrire la maniere dont il doit vous rechercher. Vous espérez des graces plus fortes: quelle voye pour les obtenir, que de s'endurcir aux premières! A combien de graces étiez-vous autrefois sensible? elles ne vous touchent plus aujourd'hui: une mort imprévue, une disgrâce dans le monde, la perdition d'un ami, un chagrin, un exemple de penitence, donnoient lieu à des réflexions dans les premiers feux de la jeunesse: aujourd'hui rien ne vous frappe; & vous attendez la grace? quelle illusion! Mais encore quelle grace attendez-vous? une grace qui seule acheve l'ouvrage de votre conversion? quelle chimere? est-il une grace, quelque forte qu'elle soit, dont l'effet ne dépende de la coopération de l'homme? or tandis que vous attendez, votre volonté n'agit pas; donc tandis que vous attendez, votre conversion est impossible. Mais vous attendez une grace victorieuse qui vous enleve, dont l'attrait & la douceur vous tourne au bien sans peine, sans trouble, sans combat: autre chimere. Le cœur ne change pas tout-à-coup d'objet & d'inclination, sans se faire violence: ce fort armé qui est en possession de votre cœur, en dispute l'entrée à la grace; il vend chèrement sa défaite, il veut être combattu, vaincu par la force; on ne passe pas aisément du vice à la vertu; il faut qu'il en coûte; il faut que l'orage précède le calme; la grace adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. *Le P. Chéminais, Sermon sur la penitence de Madeleine.*

Confondons-nous, Chrétiens, & reprochons-nous à nous-mêmes nos retardemens & nos résistances; humiliions-nous devant le Seigneur; criions-lui misericorde; après l'avoir fait peut-être languir tant d'années auprès de nous, ne le renvoyons pas sans le contenter. Ouvrons-lui l'oreille de notre cœur. Il y va de notre salut. La parole de Dieu, son Verbe fait chair, a été le principe du salut de l'homme; & la parole intérieure de la grace de Dieu est le moyen nécessaire pour consommé ce grand ouvrage. Donc ne pas écouter la grace quand elle parle, quand elle demande, c'est mettre son salut dans un danger évident, & c'est s'exposer à se perdre. Car Dieu vous traitera comme vous l'aurez traité. Il prendra à votre égard la même mesure que vous aurez prise. Il appelle, & vous ne lui répondez pas. Il prie, & il semble que vous ne l'entendez pas. Il vous sollicite, il vous presse, & vous ne vous rendez pas. Vous avez votre tour, il aura le sien; vous l'appellerez, sans qu'il vous réponde; vous le prierez, sans qu'il se laisse fléchir; vous tendrez vers lui les bras, sans qu'il daigne jeter un regard sur vous; vous vous présenterez à lui, & il détournera son visage pour ne vous plus voir, & pour ne

Matt. 23.

Il faut se
rendre à la
voix de
Dieu, qui
nous appelle
par ses
graces.

se plus laisser voir à vous. *Le P. Giroult, dans son Carême, Sermon sur la Grace.*

Si Dieu n'excite le pecheur par la grace que les Peres nomment pour cela grace excitante, il ne se réveillera jamais lui-même. Si Dieu ne va au devant de lui par la grace, que les Theologiens appellent pour ce sujet prévenante, il ne fera jamais un seul pas pour aller à Dieu. De moi-même je puis m'éloigner de Dieu; mais de moi-même je ne puis avoir ni la pensée, ni le desir d'y retourner: car n'ayant que des forces naturelles, comment pourrois-je par mes propres forces, m'élever à un acte surnaturel? Je ne puis même appeller Dieu à mon secours: il faut, dit le Prophete, que Dieu, sans en être prié & sollicité, poursuive par misericorde celui qui le fuit par malice. Il faut que le bon Pasteur aille chercher la brebis qui s'est volontairement égarée: *Erravi sicut ovis qui perivi; quere servum tuum.* Et pour parler encore plus clairement, il faut que Dieu par sa grace nous mette la premiere bonne pensée dans l'esprit, & le premier bon mouvement dans le cœur. Or quelle bonté & quelle condescendance dans un Dieu, de faire à l'égard d'un homme, & d'un homme criminel, de telles avances; de répandre dans son esprit des lumieres si vives, qui lui font voir la laideur de son peché, le danger de son état, la colere de Dieu qui le menace, & les moyens de l'appaiser: d'exciter dans son cœur ces mouvemens interieurs, qui le poussent, qui l'attirent d'une maniere si secreta & si sensible, si douce & si forte?

Combien de fois Dieu pressé par l'ardent desir de votre salut, vous a-t-il parlé à vous-même? combien de fois vous a-t-il prévenu? Il a choisi pour cela le temps, ce temps de solitude & de retraite, ce temps de paix & de repos, lors qu'ayant l'esprit desoccupé de toutes les affaires humaines, vous étiez plus en état d'entendre sa voix, & de lui répondre. Sous combien de figures s'est-il présenté à vous? Tantôt comme un Juge qui menace; tantôt comme un ami qui recherche; tantôt avec tout l'éclat de sa majesté, comme un Dieu; tantôt avec un visage plein de bonté, comme un Pere. Il vous a fait voir l'enfer sous vos pieds pour vous intimider; le Ciel sur votre tête pour vous encourager. Il a fait gronder la foudre autour de vous pour vous arrêter. Il vous a fait faire presque malgré vous les plus saintes & les plus solides reflexions, sur la vanité du monde & de ses biens, sur le temps & sur l'éternité, sur le danger de votre état. Il vous a dit au fond de l'ame, comme à la Samaritaine: *Ego sum, qui loquor tecum*; c'est moi qui vous appelle; moi votre Maître & votre Sauveur. *Le P. Giroult. Sermon sur la Grace.*

Dieu vous a dit souvent, comme à l'infidèle de Jerusalem: *Fornicata es cum amatoribus multis.* Ame ingrata, ame sensuelle, vous m'avez manqué de foi; vous vous êtes abandonnée mille fois à vos desirs déreglez; vous m'avez sacrifié à de prophanes idoles. Cependant revenez, il est encore temps: c'est le Dieu de misericorde qui vous parle en ce jour; mais le jour viendra, & nous le touchons de près, où ce sera le Dieu de justice, & où il tonnera. Enfin, il ne s'est pas contenté de parler lui-même; il vous a fait encore parler par ses Ministres, par ses Prédicateurs, par des personnes vertueuses qu'il a inspirées pour vous, & animées d'un saint zele;

il a tout mis en usage. Condescendance inestimable de notre Dieu, que saint Paul a bien appelée un excès de charité: *Nimiam charitatem*: une bonté riche & opulente, *divitias bonitatis*: une dilection suréminente, *supereminentem charitatem.* Où est votre reconnaissance? où est votre amour? *Le même.*

Quand Dieu s'est rendu maître d'une ame par la grace, il la porte à tout ce qu'il veut; il la conduit comme il lui plaît; il y domine, & il y domine seul. Qu'il menace deormais, ou qu'il ne menace pas; qu'il promette, ou qu'il ne promette pas, c'est assez qu'il parle, rien ne coûte pour lui obéir. Plus de ménagemens nécessaires pour s'insinuer; rien ne résiste à sa grace toute-puissante. Ce n'est plus proprement ni en ami, ni en Juge, ni en Pere qu'il agit; mais c'est en Souverain, c'est en Dieu. Autant de fois qu'il fait entendre à l'ame cette parole secreta, cette parole décisive, je le veux; on entreprend, on exécute, on souffre avec patience, on travaille avec ardeur. Saint Paul foudroyé & terrassé n'a plus d'autre sentiment que celui d'une obéissance parfaite aux ordres de Dieu. Seigneur, s'écrie-t-il, que voulez-vous que je fasse; *Domine, quid me vis facere?* Il ne marque rien en particulier, il ne détermine rien; il est sous l'empire de la grace; c'est à elle à ordonner; quoi que ce soit, il n'y a rien qui l'arrête. *Le même.*

Quand Dieu parle comme Vengeur, sa voix brise les cedres, ébranle les montagnes, secoue les fondemens de la terre: *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum.* Mais quand il parle comme Sauveur, sa bonté & son amour l'oblige à prendre le langage & la posture d'un suppliant; il exhorte, il sollicite, il prie, il conjure: *Ecce stolo ad ostium, & pulso.* En un mot, il ménage son discours, il le conduit avec douceur, & il a tant de respect pour notre liberté, qu'il ne veut point lui faire de violence: *Cum magna reverentia disponis nos.* Il demande comme un present volontaire ce qu'il pourroit exiger comme un tribut & une dette. Et néanmoins tous les jours cette parole interieure, si obligeante & si douce, est écoutée avec indifférence, avec froideur, & avec mépris. Cela, n'est-ce pas faire injure à Dieu? C'est aussi de quoi il se plaint souvent par ses Prophetes. Il commande à Jeremie de faire ce reproche à son peuple: *Audi popule stulte, qui non habes cor, qui habentes oculos, non videris, & au-*

Au lieu qu'on appelle votre grace, ô mon Dieu, victorieuse, comme elle l'est en effet, quand vous le voulez; oserai-je dire, que le plus souvent c'est la liberté & la malice des hommes qui triomphe de votre bonté, & qui met des bornes au pouvoir de cette grace; puisque la seule volonté de ces rebelles met obstacle aux desseins que vous avez sur eux, & que votre grace exécuteroit sans leur résistance. En quoi il semble que la volonté de l'homme ose dire à Dieu dans sa rebellion, ce que Dieu a dit à la mer, suivant les paroles de Job: *Huc usque venies, & hic confringes tuos fluctus tuos.* Océan infini & impetueux de la bonté de Dieu, vous avez beau vous

Ephes. 2. Rom. 2.

Ephes. 3.

Le souverain pouvoir de la grace sur une ame.

Act. 21

Dieu presse & sollicite & demande par ses grâces.

Psal. 28.

Apo. 3.

Sap. 12.

Jerem. 5.

Il n'y a que la liberté de l'homme qui donne des bornes à la bonté & au pouvoir de Dieu.

Jobi 38.

Il est nécessaire que la grace nous prévienne & nous excite.

Pf. 118.

Dieu choisit le temps propre pour nous donner ses grâces, & nous parle en différentes manieres.

Reproches de Dieu sur le même sujet.

Jerem. 3.

élever, & faire une inondation de vos graces; il faut que vous vous arrétiez devant ce cœur rebelle, dont la liberté vous préfère des bornes. Quel prodige! quand on considère d'une part la bonté du cœur de Dieu, la force & le pouvoir de sa grace; & d'autre part la bassesse & la foiblesse du cœur humain; de voir que dans le combat de ces deux cœurs; j'entens celui de Dieu, & celui de l'homme; le foible, l'inconstant, le méprisable, l'emporte sur le fort, & sur le Tout-puissant; que l'un rende les efforts inutiles de l'autre, & en demeure, pour ainsi dire, victorieux. *Tiré en partie du P. Texier, & en partie d'un Sermon manuscrit.*

Comme la grace sollicite un pecheur de sortir du malheureux état où il est, & quelle ingratitude c'est de lui résister.

Dieu voit une ame plongée dans le vice, & il veut la tirer de cet état malheureux & indigne d'un Chrétien; il lui envoie une bonne pensée touchant la vanité & la bassesse des biens faux & périssables qu'il poursuit, & les plaisirs criminels qu'il recherche; il lui touche le cœur par les dégoûts qu'il lui en donne; il lui dit au fond de l'ame: Ne vois-tu pas que ces vaines satisfactions, qui causent dans leurs recherches tant d'inquiétudes, ne sont suivies dans leur jouissance que de honte & de repentir? Eleve un peu ta pensée vers moi, qui puis tout seul remplir ton cœur... Qu'est-ce que peut prétendre Dieu, lorsqu'il lui envoie ses Ambassadeurs, qui sont les Prédicateurs, pour le conjurer de penser à soi, de réfléchir sur sa mauvaise vie, de considérer cette malheureuse éternité, qui doit être bientôt le terme funeste, où aboutira la voye de son iniquité? Que prétend Dieu, lorsque joignant sa parole intérieure à celle du dehors, il lui parle en même temps au fond de l'ame, il éveille sa synderesse, il lui fait mille reproches, il use de menaces & de promesses, & le presse par tous les motifs imaginables de quitter son péché pour recevoir sa grace? Que peut-il prétendre autre chose que de faire sentir à ce pecheur les effets de sa miséricorde? Il est donc vrai que cette résistance à la grace est une injure accompagnée d'une noire ingratitude. *Le P. Texier. Sermon pour le cinquième Dimanche du Carême.*

Le châtiment que Dieu exerce envers ceux qui méprisent & rejettent ses graces.

Saint Paul exprime ce châtiment sur ceux qui méprisent ses graces, par ces paroles: *Revelatur ira Dei de Cælo super omnem impietatem, & injustitiam hominum illorum, qui veritatem Dei in injustitia detinent.* Ad Rom. 1. La colere de Dieu se revele, c'est-à-dire, se manifeste sur l'impie & l'injustice de tous ceux qui retiennent la vérité de Dieu en injustice; c'est-à-dire, sur tous ceux qui reçoivent sa grace, sans en tirer aucun profit, & qui tiennent injustement captives toutes ces grandes veritez que Dieu leur fait connoître. Quelle est cette colere de Dieu qui se manifeste sur la tête de ceux qui méprisent sa grace? Ce n'est point, disent les Peres, que Dieu, qui est le Dieu des vengeances, doive commander au Ciel de lancer des carreaux; à la terre d'ouvrir des abîmes; & à tous les éléments, de s'armer pour venger la majesté d'un Dieu méprisé. La plupart de ces châtimens ne punissent que ce qui est de moins coupable en l'homme; ils frappent le corps, & ne touchent point l'ame. Ce n'est donc pas cela qui fait éclater la grande colere de Dieu: *Revelatur ira Dei de Cælo.* Mais comme la preuve la plus tendre de son infinie bonté envers les pecheurs, étoit de les aller chercher dans leurs égaremens, & de leur parler au fond du cœur: aussi la marque la plus grande de sa justice,

est d'abandonner les pecheurs, de s'éloigner d'eux, & de ne leur parler plus. C'est ce redoutable châtiment qu'apprehendoit David, lorsqu'il disoit: *Deus meus, ne sileas à me.* C'est cette punition dont il menaçoit autrefois son peuple par ses Prophetes: *Ego reliqui vos.* J'ai parlé, j'ai élevé ma voix pour vous conjurer, & vous faire les instances les plus pressantes, & vous avez fait la sourde oreille; je garderai à mon tour le silence, & je ne dirai plus mot. *Le même.*

Psal. 49.
2. Paral.
1.

C'est par le secours de cette grace que les voyes de la vertu sont applanies, les difficultés adoucies, & que l'ame fortifiée se joue de tout ce qui lui faisoit peur auparavant: c'est cette grace qui fait que le pecheur converti tire son avantage de son péché, & que par la ferveur & l'humilité qui accompagne la penitence, il donne à Dieu une nouvelle gloire, & aux Anges une nouvelle joye, qui surpasse la satisfaction qu'ils reçoivent des vertus de quatre-vingt-dix-neuf Justes, qui n'ont pas besoin de penitence. *Ita, dico vobis, gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore penitentiam agente, quam super nonaginta novem Justis, qui non indigent penitentia.* *Le même. Sur le 3. Dimanche après la Pentecôte.*

Quelques effets de la grace.

Luc. 15.

Apprenons quelle estime nous devons faire des graces de Dieu, avec quels sentimens d'humilité, de respect & de reconnaissance il les faut recevoir; & combien nous devons être soigneux de ne point rejeter les bonnes pensées, les bons mouvemens qu'il nous inspire. *Si scires donum Dei,* dit le Fils de Dieu à la Samaritaine. Oui, sans doute, si nous étions bien pénétrés de l'excellence des dons de Dieu, si nous regardions toutes les lumières qu'il répand par sa grace dans nos esprits, tous les saints desirs qu'il excite dans le fond de nos cœurs, toutes les occasions favorables qu'il nous présente pour nous avancer dans la pratique de la vertu, comme des fruits de ses merites, de ses souffrances, de sa mort & de son sang, nous en aurions bien d'autres sentimens que nous n'avons; ses moindres graces nous paroissant teintes de son sang, seroient toute autre impression sur nous; nous n'aurions garde de rejeter ou d'hazarder ces précieux gages de son amour, nous les recevions avec le même respect, que nous aurions recueilli les gouttes du sang du Sauveur au pied de la Croix, ou que nous aurions soin de recueillir les particules de son Corps, lorsqu'elles sont tombées en terre. *M. la Font. Entretiens pour le 4. Dimanche après la Pentecôte.*

Le prix des graces de Dieu, & l'estime que nous en devons faire.

Notre propre intérêt nous doit rendre considerables les graces de Dieu, puisqu'elles sont la source de tous nos biens, & de nos merites. *Si scires donum Dei.* Ah! si vous saviez à quelle fin & à quelle intention Dieu vous donne sa grace, & quels admirables effets il prétend par son moyen operer en vous, vous ne lui feriez pas un si froid accueil: c'est le moyen dont Dieu se sert pour nous appliquer tous les merites de son Fils; c'est le supplément general de tous nos besoins; enfin, c'est un tresor infini, & comme une source inépuisable des biens du Ciel; & ceux qui la reçoivent, peuvent dire ce que Salomon dit de la Sagesse, qu'elle les comble de toutes sortes de richesses, & qu'elle remplit & satisfait tous leurs desirs: *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, insinuat enim est thesaurus.* C'est elle en effet qui repare toutes les ruines de la nature

Notre intérêt nous engage à faire bon usage des graces de Dieu.

Sap. 7.

nature corrompue, qui par une lumiere ineffable qu'elle repand dans nos esprits, en dissipe l'aveuglement, & nous decouvre tous les attrait de la vertu, & toutes les horreurs du vice; c'est elle qui fortifie la foiblesse de la volonte, & qui en guerit le goit deprave, en nous faisant aimer ce que nous ne pouvions autrefois souffrir. C'est elle qui arrete la violence de nos passions, & qui, par la meme vertu, qu'elle reprime les mouvements de l'appetit qui la portent toujours au mal, inspire une nouvelle vigueur a la volonte; de peur qu'elle ne se relache dans la poursuite de la vertu. Enfin, c'est cette grace qui nous applanit le chemin de la vertu, & consequemment la voye du Ciel, qui nous rend le joug des commandemens de Dieu doux & leger, qui est le seul principe de toutes les bonnes ceuvres que nous faisons, & le commencement aussi-bien que la perfection de tous nos merites. *Le meme.*

Vous ressentez une forte inspiration d'aller visiter un pauvre malade, & de vous employer pour retirer une personne du vice ou elle est engagee; vous vous sentez interieurement pousse a vous retirer des compagnies du grand monde; Dieu vous offre une occasion favorable, pour etabli quelque bonne ceuvre, de procurer l'assistance & le soulagement des pauvres, ou l'instruction des personnes grossieres, & des villageois. Il vous sollicite a cette aumone, a cette pratique de mortification & de penitence, a cette reconciliation avec cette personne qui vous a offense, & contre laquelle vous conservez quelque ressentiment de vengeance. Quel avantage Dieu peut-il retirer de votre correspondance a ses graces? Nul sans doute; ce n'est que pour votre profit, & pour votre sanctification, qu'il vous pousse a la pratique de ces vertus. Prenez donc garde de ne point rejeter ces bons mouvements: *Hodie si vocem ejus audiveritis, nolite obdurare corda vestra.* Ah! si vous compreniez de quelle importance il est, de ne point laisser echapper de si favorables occasions de vous enrichir de merites; si vous saviez a quoi ces bons mouvements doivent aboutir, qu'ils tendent a vous procurer un eternel bonheur, vous n'auriez garde de les negliger, ou de les rejeter comme vous faites, sous pretexte que les bonnes ceuvres qu'ils vous inspirent, ne sont pas d'une etroite obligation. *Le meme.*

Il faut etre fideles a repondre a la voix de Dieu quand il nous appelle, n'etre pas rebelles a ses lumieres, ni insensibles a ses graces; mais nous mettre en la disposition du saint homme Job, quand il dit a Dieu: *Vocabis me, & ego respondebo tibi.* Je me rendrai attentif a votre voix, & j'aurai soin d'y correspondre, par une prompte obeissance: autrement c'est encourir le reproche que le Fils de Dieu fait a la ville de Jerusalem, de n'avoir point reconnu le temps auquel le Seigneur l'avoit visitee: *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuae.* Voyez, dit Saint Bernard, avec quelle vigilance un laboureur observe le temps propre a la semence de ses terres, & ne le laisse point ecouler en vain. *Le meme.*

Comme Dieu est pret d'accorder ses plus grandes graces a ceux qui sont soigneux de bien menager celles qu'il leur fait; le chatiment le plus ordinaire qu'il tire de ceux qui les rejettent, ou qui les neglignent, est de les punir par la soustraction de ces memes gra-

ces. Dieu parle au coeur des hommes en plusieurs facons differentes: mais aussi souvent quand ils refusent d'ecouter sa voix divine, il les punit par son silence, & leur cache, selon la menace qu'il en fait aux Juifs, son divin visage: *Abcondam faciem meam ab eis.* La raison en est, que Dieu disposant de toutes choses comme il lui plait, & ne suivant point d'autre regle en tout ce qu'il fait, que son bon plaisir; c'est principalement en la dispensation de ses graces qu'il se glorifie d'avoir une souveraine independance, & de les donner, ou les refuser comme bon lui semble, sans que personne ait droit de s'en plaindre. Or le peu de compte que nous faisons des graces que nous avons deja recues, nous rend indignes d'en recevoir de nouvelles: *Indignus est accipiendis, qui fuerit de acceptis ingratus*, dit Saint Bernard; notre ingratitude oblige Dieu a reserrer ses mains, a ne plus repandre ses bienfaits sur nous avec tant de profusion, & a punir notre mepris par la soustraction de ses graces. *Le meme.*

La sagesse de Dieu a etabli un certain ordre, selon lequel il dispense ses dons & ses graces aux hommes; & quoi qu'il ne se soit point lie les mains, ni prescrit des bornes a sa puissance, il est rare qu'il se dispense de cet ordre: ainsi selon sa conduite ordinaire, il se lasse de faire de nouvelles graces a ceux qui ne cessent point de s'en rendre indignes par l'abus & le mepris qu'ils en font: *Ordine suo, non nostro arbitrio*, dit Saint Cyprien, *noluit nobis sanctus Spiritus ministrari.* Ce n'est point selon nos desirs & notre fantaisie que Dieu nous dispense ses graces. Nous voudrions qu'il nous fut permis de les accepter ou de les rejeter comme il nous plairoit, & qu'apres les avoir meprisées, il ne tint qu'a nous d'en recevoir d'autres quand nous voudrions; mais il n'en est pas de la sorte, & Dieu punit ordinairement le mepris des graces qu'il nous a offertes, par la soustraction de celles qu'il nous destinoit. *Le meme.*

Saint Augustin dit qu'il n'est point de peine plus convenable au mepris que l'on fait des graces, que la soustraction des memes graces; il est juste que ceux qui ne se sont pas convertis, lorsqu'ils le pouvoient avec tant de facilite, tombent dans l'impuissance de le faire quand ils voudront: *Hac est peccati pana justissima, ut amittat quis quo bene uti noluit, & qui agere recte cum posset noluit, amittat posse cum velit.* Chose etonnante, & qui fait trembler les plus grands Saints, cette soustraction de grace est souvent la peine du defaut de correspondance a une sainte inspiration, qui nous convioit a la pratique d'une bonne ceuvre, non point d'obligation & de precepte, mais de conseil. Ce n'est qu'une faute legere, & souvent qu'une imperfection, de ne pas faire tout le bien qu'on peut; c'en est assez neanmoins pour faire que Dieu diminue ses graces, & qu'il nous retranche les secours puissans qu'il nous destinoit pour nous rendre victorieux d'une puissante tentation. *Le meme.*

Dieu ne peut-il pas, me dira-t-on, malgré leur resistance, leur oter ce coeur de pierre, & leur en donner un de chair qui soit capable de l'aimer, lui & les choses qu'il veut qu'ils aiment? Cela se peut, parce que le coeur de tous les hommes est dans sa main: *Sicut lutum in manu figuli, sic vos in manu mea*, comme il le dit par son Prophete: mais il ne veut

Deut. 31.

Sur la meme verite,

Sur le meme sujet,

Dieu ne fait point de violence a notre libre.

Jerem. 18.

Ce que c'est que la grace, & a quoi elle nous porte & nous excite.

Psal. 94.

Fidelite qu'il faut apporter aux graces de Dieu. Job. 6.14.

Luc. 19.

Dieu punit ceux qui meprisent ses graces par la soustraction de ces memes graces.

pas usé de tout son pouvoir, ni prendre des moyens & des voyes extraordinaires. Il veut que les hommes se servent des moyens ordinaires. Il se contente de les éclairer, de leur parler, de les inspirer, de leur donner les secours qui leur sont nécessaires pour leur conversion, & leur sanctification; mais si au lieu d'y répondre, ils les négligent, s'ils bouchent leurs oreilles, s'ils ferment leurs yeux, s'ils endurent leurs cœurs, il retire ses grâces, il arrête sur eux le cours de ses miséricordes, il les abandonne à eux-mêmes, & retire la main qu'il leur avoit tendue; ce qui arrive tous les jours à une infinité de personnes. *L'Abbé de la Trappe, dans ses instructions courtes données dans quelques Conférences.*

La grace gagne & attire notre volonté sans la forcer, & c'est ce qui la rend efficace.

Loïn d'ici ces gens, qui sous prétexte de faire honneur à la grace du Redempteur, ravissent à l'homme la gloire que Dieu lui a accordée de pouvoir mériter avec son secours, la couronné de l'immortalité; qui sous prétexte de faire valoir la force de la grace, prétendent que toutes nos bonnes œuvres sont autant de triomphes qu'elle remporte sur notre liberté qui n'y a point de part. Voici donc en quoi consiste la force de la grace, de guerir les playes que le péché a faites à notre liberté, en nous donnant plus d'inclination pour la vertu, que le péché originel ne nous avoit donné de penchant pour le mal, de nous inspirer tant d'amour pour la justice, que quoi que nous puissions pecher, parce que nous sommes toujours libres, & encore dans la voye; il nous est cependant plus difficile de nous porter au crime, que de pratiquer la vertu. Il est vrai cependant de dire que la grace de Jesus-Christ se rend maîtresse des volontés des hommes, & qu'elle se soumet les cœurs qui s'étoient séparés de son obéissance par le péché. Elle pourroit les forcer; mais elle aime mieux les gagner par sa douceur, que de les vaincre par la force: & c'est un ordre qu'elle observe régulièrement, de ne point donner plutôt de nouveaux sujets à Jesus-Christ, que de lui en faire par un pouvoir absolu, qui n'eussent point consenti à leur douce servitude. Je ne prétens point décider en quoi consiste la force & l'efficacité de la grace. Il n'y a point d'homme qui ne sçache que l'aimant attire le fer; mais il n'y a point de Philosophe qui puisse découvrir en quoi consiste sa vertu, que l'on peut nommer un des miracles de la nature. L'on peut dire de même de la grace; il n'y a personne qui n'admire son pouvoir; elle dompte tous les jours les cœurs qu'elle trouve rebelles, elle les attire, quoi qu'ils soient de fer; elle les arrache de la terre, dont ils faisoient leur centre, & les ramène heureusement à Dieu, après un si étrange éloignement. Mais de vous dire précisément en quoi consiste cette grande vertu, c'est ce que je n'oserois entreprendre. Je me contente de dire fondé sur l'Évangile, que sa force vient de sa douceur, & que sa douceur fait sa force. *L'Auteur des Discours Chrétiens. Discours sur les merveilleux effets de la grace.*

Si on ne consent à la grace, elle disparaît comme un éclair.

Il faut considérer, dit Saint Gregoire, les grâces de Dieu comme des éclairs. L'éclair paroît dans un instant, souvent on ne sçait d'où il vient, & il s'en va de même. Il en est ainsi de la grace, le Saint Esprit souffle où il lui plaît, elle vient & elle s'en va, sans que l'on sçache où elle se retire; si vous l'échap-

pez, peut-être ne reviendra-t-elle jamais. Mais ce n'est point encore assez. Vous sçavez que l'éclair est un préage du tonnerre, & que lorsqu'on voit briller l'un, c'est un signe qu'on entendra bientôt gronder l'autre. Les grâces que Dieu nous donne nous éclairent, nous frappent, nous font penser à nous-mêmes; mais elles nous avertissent en même temps, que si nous manquons à y coopérer, elles se changeront en tonnerres, & produiront des foudres qui nous accablent. *Le même.*

La moindre grace vaut mieux que tous les biens, & que tous les plaisirs du monde; si on les mettoit tous ensemble dans une balance d'un côté, & la grace de l'autre, elle l'emporteroit; & cependant nous lui préférons tous les jours un plaisir honteux, un intérêt de rien: quel indigne mépris! Elle vaut tout le sang d'un Dieu: quel prix! Il a fallu qu'il donnât sa vie pour la mériter. Quand donc nous abusons de la grace, nous foulons aux pieds le sang de Jesus-Christ: quelle prophanation! Nous rendons le fruit de sa mort non seulement inutile, mais funeste pour nous; & de l'instrument le plus efficace de notre salut, nous en faisons la cause la plus ordinaire de notre reprobation: quel aveuglement! Si la voix du sang même de Jesus-Christ me condamne, qui pourra me justifier? *Le Pere Nepeveu. Tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Quand nous nous rendons insensibles aux reproches secrets de notre conscience; quand nous étouffons ces salutaires remords; quand nous fermons les yeux à ces vives lumieres que Dieu nous donne, & que nous négligeons ces inspirations qui nous pressent; pensons-nous bien que nous sommes rebelles à la grace, que nous la méprisons, que nous faisons outrage au Fils de Dieu même? Pensons-nous aux conséquences du péché que nous commettons par là, aux dangers & aux malheurs où nous nous engageons? Attendons-nous à y penser quand le mal sera sans ressource? Les damnés dans l'enfer comprennent le prix de la grace; ils pleureront éternellement l'abus qu'ils en ont fait; ils souhaiteront éternellement, mais inutilement, de le pouvoir réparer. L'abus de la grace a fait leur crime dans le temps; le repentir trop tardif de cet abus, la privation, & le désir inutile de cette grace feront leur peine dans toute l'éternité. *Le même.*

La grace est la voix de Dieu qui nous appelle; avec quelle affection & quelle docilité ne devons-nous pas l'écouter? C'est une visite qu'il nous rend; avec quel respect & quelle humilité ne devons-nous pas la recevoir? C'est une recherche; avec quels sentimens de reconnoissance ne devons-nous pas y correspondre? Si nous ne daignons pas l'écouter quand il nous parlera, quel affront lui ferions-nous? Si nous ne voulions pas recevoir ses visites, si nous rebutions ses recherches, quelle seroit notre insolence & notre ingratitude? C'est pourtant ce que nous faisons, autant de fois que nous sommes infidèles à la grace. Comment se vengera-t-il de ce mépris? Si nous ne voulons pas l'écouter, il te taira; silence plus à craindre que toutes les menaces! Si nous ne le recevons pas, il se retirera; retraite plus funeste pour nous qu'une persécution! Si nous le rebutions, il nous abandonnera; abandon plus cruel que toutes les peines! Ne cessez point

Combien la grace est précieuse, & le peu de cas que les hommes en font.

Les malheurs que nous attirons l'abus de la grace.

Fidélité qu'il faut apporter aux grâces de Dieu.

i. Reg. 3. de parler, Seigneur; car votre serviteur veut enfin vous écouter: *Luquere Domine, quia audit servus tuus.* Ne vous laissez point de me rechercher; je sens bien que votre grace se rend enfin la maîtresse de mon cœur, & que je veux revenir tout de bon de mes égaremens. *Le Pere Neveu, premier Tome de ses Reflexions Chrétiennes.*

C'est notre intérêt d'être fidèle aux graces de Dieu.

La grace est le principe de tous nos merites, la source de toutes nos vertus, la semence de notre bonheur éternel. Si je suis fidèle à la grace, il n'y a point de merites que je ne puisse amasser, point de vertus que je ne puisse acquérir, point de certitude de mon bonheur éternel dont je ne me puisse flater. Mais mépriser la grace, c'est mépriser ou abandonner la vertu; être infidèle à la grace, c'est se priver soi-même de l'unique moyen d'amasser des tresors immenses de merites; résister à la grace, c'est renoncer à l'esperance de son bonheur éternel. Helas! si j'abandonne la vertu, si je neglige le soin d'amasser des merites dans les occasions frequentes que j'en ai, si je renonce à l'esperance de mon bonheur éternel, dont la grace étoit un gage assuré; que puis-je être finon un scelerat, un miserable, un reprové? Tous les biens me viennent avec la grace, ils m'abandonnent tous avec elle. *Le même.*

Sans la grace nous ne pouvons rien faire qui merite le Ciel.

Vous ne pouvez rien faire de bien sans moi, dit le Fils de Dieu. Qui dit rien, exclut tout. Nous ne pouvons rien sans lui que pecher & nous perdre: funeste pouvoir! Avoir une bonne pensée est bien peu de chose, & cependant, dit Saint Paul, nous ne pouvons en avoir la moindre de nous-mêmes. Quoi de plus facile que de prononcer le nom de Jesus? Nous ne pouvons pourtant le prononcer avec fruit sans le mouvement du Saint Esprit: nous ne pouvons même reconnoître notre misere & notre impuissance, ni desirer d'en être délivrez, ni le demander comme il faut, si le Saint Esprit ne nous apprend à le faire; bien moins résister à une tentation un peu forte, surmonter une passion un peu violente; bien moins produire les actes d'une vive foi, d'une charité sincere & ardente, d'une humilité profonde; bien moins acquérir ces vertus. *Le même, Tome second.*

De la mesure des graces destinées à chacun.

Il y a une mesure de graces, sur-tout de ces graces fortes & puissantes, qui étant épuisée, il n'y a plus gueres lieu d'en esperer. Dieu, dit l'Apôtre, nous a donné des graces selon la mesure déterminée par Jesus-Christ. Dieu infiniment sage fait tout avec poids & mesure; s'il ne tombe pas une feuille d'arbre que par l'ordre de sa Providence, croyons-nous qu'il abandonne au hazard la distribution de ses graces? Il y a une mesure de pechez. Quelque irrité que fût Dieu contre les habitans de Sodome, il dit qu'il ne les peut encore punir, parce que leur mesure n'est pas comblée. Il promet de pardonner à la ville de Damas jusqu'à trois crimes; mais il proteste que le quatrième mettra le comble à leurs iniquitez, & le terme à ses misericordes. S'il y a une mesure de pechez, il y a une mesure de graces; l'une n'est comblée que quand l'autre est épuisée. Saint Paul appelle la première un tresor de colere. Funeste tresor! L'autre un tresor de misericorde. Le premier est rempli quand le second est vuide. Or, mon cher Auditeur, l'abus que vous avez fait de tant de graces, ne vous fait-il point crain-

dre que votre mesure ne soit épuisée? n'appréhendez-vous point que celle que vous méprisez maintenant ne soit la dernière? Cette mesure de graces n'est pas égale pour tous; elle est grande pour quelques-uns, petite pour les autres. *Le même.*

Quelquefois la lumiere de la grace passe comme un éclair, mais elle ne laisse pas de produire de grands effets; telle fut la lumiere qui environna & convertit Saint Paul: *Circumfulsit eum lux.* Quelquefois elle est plus constante; telle fut celle qui apparut aux Mages, & qui les conduisit à Jesus-Christ. Quelquefois Dieu produit lui-même immédiatement & seul cette lumiere, sans se servir d'aucun objet, lors même qu'on y pense le moins: *Spiritus ubi vult spirat*, dit le Sauveur. Quelquefois elle vient à l'occasion d'un bon exemple, d'une parole entenduë dans une Prédication, d'un accident funeste arrivé à quelqu'un, d'une affliction salutaire que Dieu nous envoie. Combien avez-vous eu souvent de ces sortes de graces? & combien souvent les avez-vous negligées ou même méprisées? Combien y a-t-il que la lumiere de la grace vous éclaire & vous presse? & combien y a-t-il que vous résistez? Cette lumiere nous est ordinairement accordée, parce que nous la demandons, & nous ne l'aurions pas si nous ne la demandions; mais la grace de la demander rien nous est jamais refusée. Dieu nous la donne quelquefois, lorsque nous ne la cherchons pas, lors même que nous la fuyons. Car hélas! si cette lumiere ne nous avoit cherché lorsque nous la fuyions, aurions-nous jamais pensé, mon Dieu, à retourner à vous? Cette lumiere nous découvre quelquefois des veritez nouvelles: telle est celle qui convertit les grands pecheurs, qui n'avoient été dans le desordre, que parce qu'ils avoient vécu dans une grande ignorance des veritez de leur salut. Quelquefois enfin elle met ces veritez dans un plus grand jour, qui fait qu'elles font une plus forte impression, & convertissent un homme qui les avoit connus, mais qui ne les avoit pas penetrées. *Le P. Neveu, Tome 4. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Comment Dieu nous éclaire par la grace. Act. 9.

Joann. 3.

La lumiere de la grace fait croître de certains objets dans notre esprit, & en diminue d'autres. Elle fait croître Dieu, tout ce qui a rapport à Dieu, les biens invisibles & éternels; elle fait que tout cela nous paroît grand, & qu'il n'y a que cela qui nous paroisse grand; elle fait au contraire décroître dans notre esprit le monde, ses biens, ses plaisirs, ses honneurs; elle nous fait paroître tout cela petit. Ce que le monde a de plus grand, n'est rien à un homme éclairé de cette lumiere. Si les grandeurs du monde vous enchantent & vous éblouissent, c'est que vous n'êtes pas éclairé de cette lumiere. Ce n'est pas qu'elle ne se soit présentée à vous, mais vous avez fermé les yeux de peur d'en être éclairé. *Le même.*

La grace nous fait paroître grands les biens éternels, & petits ceux de cette vie.

La soustraction de la grace est la peine la plus ordinaire dont Dieu punit le mépris ou l'abus de la grace. On murmure quelquefois de la patience de Dieu à souffrir les pecheurs. Helas! il exerce des vengeances en secret, qui pour être moins éclatantes, n'en font pas moins funestes; c'est en retirant aux pecheurs les lumieres auxquelles ils ont été rebelles, & en les frappant d'un aveuglement fatal. Que cette peine est commune, même parmi les Chrétiens! En effet, si la plupart n'étoient aveuglez, les verroit-on vivre dans un si grand oubli de Dieu, dans une si gran-

De la soustraction de la grace.

de negligence de leur salut, craindre si peu la rigueur des jugemens de Dieu, se mettre si peu en peine de les prévenir, s'exposer tous les jours, comme ils font, aux suites d'une éternité malheureuse pour un plaisir d'un moment, pour un vil intérêt; se faire un sujet de vanité, traiter de bonne fortune des actions auxquelles Dieu destine des supplices éternels; demeurer enfin des années entières avec une tranquillité surprenante dans des pechez qui les rendent l'objet de la haine de Dieu & de ses plus terribles vengeances, sûrs d'un enfer s'ils meurent dans cet état, & ne se pouvant répondre à eux-mêmes, que chaque jour ils n'y mourront pas? *Le même.*

Les graces
sont jointes
aux autres.

Il en est de l'affaire du salut comme d'une chaîne, plusieurs graces comme autant de boucles entrent dans son économie; si la première boucle manque, les autres tombent; si l'on est infidèle à la première grace, une autre qui en dépendoit nous sera refusée. Mais le moyen de discerner cette grace qui a des suites d'avec celle qui n'en a pas? nos lumières sont trop courtes pour démêler ce mystère, & c'est ce qui nous engage à une continuelle vigilance. Un livre de piété nous tombe dans les mains, lisons-le avec un esprit attentif, & avec un desir d'en tirer du profit, peut-être que notre conversion est attachée à cette lecture. Un pauvre se presente à nos yeux, & nous sentons une forte inspiration de soulager sa pauvreté, c'est la grace qui nous parle, & qui nous porte à faire cette aumône, d'où peut-être dépend notre salut: *Rape occasionem inopinata felicitatis*, dit Terrullien. Ne laissez pas échapper cette occasion, soyez attentif à ce moment auquel Dieu vous parle; car si vous le négligez, la grace disparaîtra, & peut-être qu'elle ne reviendra plus. *L'Auteur des actions Chrétiennes, Tome 3.*

Force &
puissance
de la grace.

Il est vrai, Seigneur, que votre grace est toute-puissante, & qu'elle sçait triompher des cœurs les plus endurcis, sans blesser leur liberté; elle seule vaut mieux que toutes nos connoissances, & toutes nos lumières. En un moment elle éclaire, elle dissipe nos faux préjugés, elle découvre le néant & le vuide de ce qui est séparé de vous; elle anime, elle fortifie, & quand elle sollicite & appelle absolument, qui peut s'en défendre? N'êtes-vous pas leur maître, & ne sçavez-vous pas disposer les choses d'une manière, qu'une douce violence les entraîne, & les fait consentir à vos divines volontés. Il est encore des Pauls & des Augustins, je veux dire des vases d'élection, que votre main puissante veut tirer du milieu de l'abomination, pour en faire des colonnes de votre Eglise: mais ce sont de ces miracles de miséricorde, qui sont aussi rares qu'éclatans. *Tiré d'un Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillard.*

Transport
& substitution
des graces.

Act. 13.

Les Apôtres dirent autrefois aux Juifs, qu'il étoit nécessaire de leur annoncer les premiers la parole de Dieu; mais parce qu'ils étoient assez infidèles pour la rejeter, ils alloient la porter aux nations, qui la recevoient avec respect: *Ecco convertimur ad gentes*. Etrange changement dans l'ordre de la grace! Ce peuple fidele devient le peuple reprouvé; ceux qui étoient éclairés ont été seduits par le mensonge, & pour les punir de leur incredulité, ils portent un caractère de reprobation, que leur aveuglement a fait naître, & sont exposés aux yeux de tout le monde comme un miracle subsistant de l'endur-

cissement du cœur de l'homme, & de la juste vengeance de Dieu, qui par un coup de sa sagesse, élève le salut des nations sur la perre des Juifs, & fait, dit l'Apôtre, que les peuples corrompus dans leurs mœurs & dans leur culte depuis tant de siècles, prennent la place du peuple adorateur du vrai Dieu. *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

Saint Augustin parlant autrefois de la paix, trouvoit que c'est un bien si grand & si excellent, que le nom même en est aimable, & qu'on ne peut rien avoir de plus agréable dans le monde. Certainement on peut bien dire la même chose de la grace: elle est si charmante & si ravissante, que son nom a je ne sçai quoi de doux, on ne peut l'ouïr qu'avec plaisir, & je m'assure qu'entendant ce mot de grace, vous vous figurez aussitôt une douceur admirable. Comme en effet la grace renferme en soi tout ce qu'il y a de plus doux dans la bonté, de plus tendre dans la miséricorde, de plus indulgent dans la charité, de plus obligeant & de plus communicatif dans la liberalité. Pour dire donc précisément ce que c'est que la grace; ce terme signifie proprement faveur: c'est pourquoi il est si souvent parlé dans l'Ecriture, de trouver grace envers quelqu'un, pour dire gagner & obtenir sa faveur. Mais il faut bien se souvenir que la grace signifie une faveur gratuite, non meritée, non fondée sur l'excellence & la dignité de la personne qui la reçoit, mais sur la bienveillance seule de celle qui la communique. *Auteur anonyme.*

De la douceur qui se trouve dans le seul nom de grace.

Comme David ayant vaincu Goliath, mit l'épée de ce géant dans le Tabernacle, pour faire hommage de sa victoire à Dieu, & pour témoigner hautement, qu'il ne la tenoit ni de son courage, ni de sa force, ni de son adresse, mais de l'assistance du Dieu des armées. De même nous devons lui rendre l'honneur de tous nos heureux succès, & lui en payer le juste & legitime tribut, par nos humbles reconnoissances; puisque toute notre suffisance vient de lui, & que nous la tirons, non de notre nature, mais de sa grace; il faut que nous en rapportions la gloire à cet admirable Auteur de tout bien. *Le même.*

Nous ne pouvons rien sans la grace.

Le pecheur peut-il alleguer pour prétexte de sa rebellion, que la grace lui a manqué pour obéir aux loix du Seigneur; lui Chrétien, dont toute la vie, la naissance, l'éducation, la fortune, les accidens, la prospérité, l'adversité, les maladies, la mort ont été autant de faveurs & de graces particulieres? A-t-il manqué de conseils, d'exhortations, d'exemples, de Sacremens, qui sont des graces extérieures? A-t-il manqué de lumières, d'inspirations, de scrupules, de remords, qui sont des graces intérieures? Il attendoit la grace, & la grace le pressoit: il manquoit, dit-il, de lumières, & il fermoit lui-même les yeux à la lumière: il vouloit, disoit-il, & il ne pouvoit se convertir; c'est tout le contraire, il pouvoit & ne vouloit pas, & par l'endurcissement de sa volonté, la grace & le pouvoir lui devenoient inutiles. Ah! si Tyr & Sidon, si l'Heretique & le Schismatique, l'Idolâtre & le Barbare avoient eu les mêmes secours, ils auroient expié leurs pechez sous le sac, & sous la cendre; & vous osez vous plaindre que la grace vous a manqué? *Sermon manuscrit.*

Faux prétexte que la grace nous a manqué.

Mais en quoi consiste cette douceur & cette force de la grace? Le voici; écoutez-le pour

En quoi consiste la

votre

vous consolation. Dans les occasions Dieu étudie l'humeur d'un pecheur, il ménage son esprit, il s'accommode à ses inclinations, il se sert même de ses passions & de ses mauvaises habitudes; il observe les temps favorables; il prend toutes sortes de postures & de formes (permettez-moi ces expressions) afin de le gagner, & de le prendre par l'endroit qui lui fera moins de peine. Oüi (mon cher Auditeur) êtes-vous forti de la voye de votre salut, courez-vous à votre perte & à votre damnation? Le Seigneur s'abaisse jusqu'à consentir de vous ramener à lui, conformément à votre humeur, & à votre penchant naturel. De là connoit-il que vous êtes un homme intéressé, attaché aux richesses, âpre à amasser de l'or & de l'argent? Comptez que ses poursuites seront d'un côté, de vous offrir, si vous devenez Saint, ces richesses inalterables de la celeste Jerusalem; de vous promettre ces tresors infinis qui sont hors des atteintes des voleurs, & à couvert de la corruption; & de l'autre, si vous mourez dans votre peché, de vous menacer d'une pauvreté extrême, d'une privation entiere & absolue de tous les biens imaginables, où se trouve un damné au moment qu'il est précipité dans les enfers. Disons mieux; de vous représenter l'inutilité & le néant des biens de la terre, que l'on ne possède qu'un moment, & que l'on est obligé d'abandonner au lit de la mort.

Luc. 12. *Hæc nocte animam tuam repetunt à te; quæ autem parasti, cuius erunt?* Connoit-il que vous êtes un ambitieux, aimant la gloire & les distinctions, soupirant après les louanges & les honneurs? Vous ne lirez pas un bon livre, vous n'entendez pas un Sermon, que l'on ne vous parle des grandeurs & de l'élevation des Prédédestinez. Connoit-il que vous êtes un homme timide, sur qui la crainte peut toute votre imagination malgré vous se trouve pleine des idées d'un enfer, d'un feu dévorant, d'un ver rongeur, de spectres affreux; en un mot, pleine des images de tous les supplices inouïs. Je serois infini, si je voulois ici descendre dans le détail d'une infinité de poursuites de cette nature; c'est à vous à voir par rapport à vous-même, comment ce Dieu de bonté s'est accommodé à votre genie, & à votre naturel, pour vous engager à retourner à lui. *Le P. Etienne Chamillard. Sermon manuscrit de la Samaritaine.*

Ne parlons point de l'infidelité de ceux qui abusent des graces de Dieu, & les rendent inutiles; plaignons-nous de ceux qui ne se disposent pas même à les recevoir; qui ne sont point inquiets dans le danger de ne les pas entendre, qui aiment le bruit du monde, pour ne les pas entendre en effet. Un plaideur, qui espere de démêler dans les discours de son Juge les mesures qu'il a à prendre pour gagner sa cause, examine avec une exacte circonspection toutes ses paroles, tous ses gestes, tous ses mouvemens. Dieu qui est notre Juge, qui doit décider de notre éternité, n'a point de secret sur la maniere dont nous devons nous conduire pour nous le rendre favorable: il nous prévient lui-même, il cherche les occasions de nous instruire; & il ne nous importe pas, ce semble, de l'écouter. Occupez de mille soins qui emportent toute notre application, plongez dans le tumulte des affaires temporelles, nous affectons d'être sourds à la grace; ou si nous n'affectons pas de l'être, nous le som-

Tome II.

mes sans chagrin & sans crainte. Puisqu'il s'agit de notre salut, attendons à tous momens, ce qu'il plaira à Dieu de nous dire pour y travailler avec succès. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Nous nous flatons souvent en exaltant la puissance & l'efficacité de la grace, & nous ne faisons pas reflexion que notre conduite est seule capable de l'anéantir. Je dis que nous nous flatons: car bien qu'il soit dans la puissance du Seigneur de former des enfans d'Abraham des pierres les plus dures, & de faire naître la lumiere des tenebres; c'est-à-dire, sans figure, qu'encore que la grace puisse operer de ces soudains changemens, qui nous font passer sans milieu, des plus grands desordres à la plus haute sainteté; cependant la grace, regulierement parlant, ne fait point ces miracles: elle a ses commencemens & ses progrès insensibles, & le trajet du vice à la vertu est d'une trop vaste étendue, pour l'entreprendre en un moment. Il faut pour cela ménager le temps, avancer pas à pas, se fortifier dans la pratique des vertus, & leur donner le loisir de prendre racine chez nous. *Le P. Cheminai. Tome 3. Sermon sur la vigilance chrétienne.*

La grace presse le pecheur de se convertir, & il ne veut pas entendre à faire penitence de ses desordres. Il est éclairé, il est instruit, invité, menacé, sollicité: lumieres, instructions, invitations, menaces, sollicitations, il se joue de tout cela. Accoutumé aux remèdes de ses crimes, il les refuse: rebelle aux misericordes divines, il les méprise. Les sentimens dont il pourroit être ému, n'ont plus rien de nouveau pour lui: il fatigue la patience divine. Qu'il pense donc, que s'il continué d'être insensible à la grace, il forcera Dieu à la retirer, & à le reprobuer. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale. Tome 3.*

Quand nous recevons les graces de Dieu, nous devons les ménager avec d'autant plus de soin, que nous avons sujet de craindre qu'elles ne reviennent plus, si nous les negligéons. Or qu'est-ce que Dieu demande de nous dans ces occasions? C'est, dit Saint Augustin, que nous cooperions à sa grace: car comme la misericorde fait, pour ainsi dire, un effort pour tirer de ses tresors, qui devroient être fermés pour le pecheur après son ingratitude; pour en tirer, dis-je, ces effusions extraordinaires de sa bonté; il est juste que nous nous fassions de notre part une sainte violence, pour répondre à ce que Dieu fait pour nous convertir. Quelquefois, dit Saint Augustin, Dieu opere sur nous, mais d'autres fois il n'opere qu'avec nous: *Operatur in nobis sine nobis; operatur in nobis cum nobis.* il opere en nous sans nous la crainte de ses jugemens, les terreurs de la mort & de l'enfer, les remords de la conscience, le dégoût des créatures; mais il n'opere qu'avec nous, les résolutions qui doivent suivre ces reflexions salutaires, & les œuvres, qui sont comme les fruits de ces semences fécondes, que la grace répand dans nos ames. Or souvent nous nous reposons sur ce que Dieu fait en nous, sans rien faire avec lui; nous prenons pour de bonnes résolutions que nous formons nous-mêmes, les saints desirs qu'il nous inspire; & pour un commencement de conversion, ce qui ne fait souvent que con-

Ddd

bonheur & la force de la grace.

Dieu n'a fait pas toujours des miracles de grace à l'égard des pecheurs.

Le refus des graces oblige Dieu à nous abandonner, & à nous reprobuer.

Nous devons nous ménager les graces de Dieu, & y cooperer.

Il faut être vigilant & attentif aux graces de Dieu.

ré, touché, & ému de la grace, & en demeurant à quelques sentimens passagers de componction, qui n'ont aucune suite, sans changer de vie, sans quitter l'occasion du péché, c'est ce qui met le comble à la mesure de nos crimes; c'est ce qui nous ferme les portes de la miséricorde; c'est ce qui nous rend indignes de la miséricorde de Dieu, dont nous faisons un abus si criminel. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Il faudra rendre compte de l'usage qu'on a fait des graces de Dieu. *Luc. 19.*

Quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut & ego veniens cum usuris utique exegissem illam? Ma grace étoit le trefor que j'avois commis à votre vigilance, pourquoy ne l'avez-vous pas fait valoir? *quare?* ne le deviez-vous pas? Jamais attentif à l'écouter, jamais fidele à la suivre, vous l'avez méprisée, outragée; & pensez-vous que comme j'en suis l'auteur, je ne sois pas aussi le juste vengeur des mépris que vous en avez fait? Voilà donc comme elle vous a servi cette grace, par laquelle j'ai operé tant de merveilles? en voilà les fruits! Une vie passée, où, & à quoi? Dans l'oisiveté, dans la mollesse, la dissipation, le soin de vous-même, aux repas, aux spectacles, dans les cercles. *Le P. Giroult, dans son Avent. Tome 1.*

Reproches que Dieu fait à ceux qui abusent de ses graces.

Combien de gens (mon cher Auditeur) seroient revenus promptement & efficacement à Dieu, s'ils avoient eu les mêmes connoissances, & les mêmes graces que vous? Malheur à vous Corozain, malheur à vous Bethsaïde; car si les miracles que vous avez vus, avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a long-temps que ces villes infidelles auroient fait penitence. De là, que devez-vous craindre? C'est qu'au jugement vous serez traités avec beaucoup plus de rigueur que ceux de Tyr & de Sidon; ainsi parloit le Sauveur du monde. Et moi, suivant toujours la pensée du Sauveur du monde, je vous dis: Malheur à vous-mêmes, cœurs endurcis, cœurs aveuglez jusqu'au milieu de la lumiere, cœurs insensibles à toutes les impressions de la grace, esclaves volontaires du péché; malheur à vous: car des nations entières se seroient sanctifiées, si la Providence leur avoit fourni seulement une partie des moyens que vous avez eus, & que vous avez encore tous les jours. Vous avez été plus favorisez du Ciel, & vous serez plus severement jugez. *Le même.*

Le mauvais usage que nous faisons des graces de Dieu, l'oblige à nous les refuser.

Une personne vous a fait du bien, & honoré d'une infinité de presens, sans y avoir été engagée par aucun motif, ni de gratitude, ni d'équité, ni d'intérêt: vous avez accepté les témoignages de sa bonté: il n'a tenu qu'à vous d'en tirer de grands avantages, & vous n'en avez profité que pour faire injure à votre bienfauteur. Ses graces n'ont servi qu'à faire éclater le peu d'égard que vous avez pour ses volontés, & votre peu de zèle pour son service. Si vous raisonnez sur les reflexions que vous inspire le commerce de la vie, croyez-vous que ce bienfauteur soit fort disposé à vous continuer ses faveurs; & qu'au contraire il ne vous fasse sentir la malhonnêteté & l'injustice de votre procédé, en vous refusant dans l'occasion les biens dont vous avez fait un si méchant usage? Qu'est-ce qui pourroit rebuter davantage sa libéralité, que l'indigne & l'outrageux mépris que l'on fait de ses faveurs? *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Vous croyez qu'on ne doit proprement

appeller grace, que les graces fortes, efficaces, & choisies; les autres vous paroissent peu de choses. Etrange jugement que vous en formez! & bien différent de celui que vous concevez dans le monde, des premieres faveurs des Princes, qui vous donnent tant de consolation & de joye. Ainsi ne doit-on pas ménager soigneusement ces premieres graces, puisqu'elles nous disposent à en recevoir de plus grandes? ne doit-on pas profiter de ces premiers talens, dans l'esperance qu'on en recevra davantage? C'étoit de la sorte que Jesus-Christ l'entendoit, quand il disoit: *Negociamini dum venio*: Traitez jusqu'à ce que je vienne. On n'est pas toujours riche quand on entre dans un trafic, & dans un commerce: on commence par de petites marchandises pour en avoir ensuite de plus considerables. D'abord on fait un petit fonds, & par le ménage & l'application, on l'augmente peu-à-peu. *Negociez* (Chrétiens) *negociez* jusqu'à ce que Jesus-Christ vienne; servez-vous de ces premieres graces qu'il vous offre pour amasser des trefors spirituels; plus vous y serez fideles, plus vous en aurez. *Sermon attribué au P. de la Rue, pour le Vendredi de la troisième Semaine de Carême.*

Luc. 19.

Malheur à vous Bethsaïde & Corozain, dit Jesus-Christ, malheur à vous; si Tyr & Sidon avoient vu les prodiges que vous avez vus, ces villes toutes infidelles qu'elles étoient eussent expié leurs pechez sous la cendre. Etrange reproche! qui vous regarde, Chrétiens. Ces villes s'éleveront contre vous au jugement de Dieu: Combien de Payens qui n'ont pas reçu les mêmes faveurs que vous; combien de malheureux enveloppez dans les tenebres de l'idolâtrie, sur lesquels le Soleil de justice n'a jamais répandu les rayons, & les influences bienfaisantes qu'il a répandues sur vous? Ah! s'ils avoient eu les mêmes graces, peut-être auroient-ils été fideles. Le Fils de Dieu dit même quelque chose de plus. Si les miracles qui ont été faits pour vous, avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, ils auroient fait penitence, ils n'auroient pas comme vous méprisé mes graces, ils y auroient répondu. Ninive & son Roi ont fait penitence à la prédication de Jonas, & les Juifs ne l'ont pas faite à celle de Jesus-Christ; & vous qui avez eu plus de graces que les Ninivites & les Juifs, vous ne la faites pas; en faut-il davantage pour confondre votre orgueil, & vous accuser devant Dieu? Quelle difference entre Jonas & Jesus-Christ! entre les menaces de ce Prophete, & la vertu toute-puissante de Dieu! *Et ecce plusquam Jonas hic*. Toutes foibles qu'étoient ces graces, il y en avoit assez pour obliger les Ninivites à faire penitence; il y en a donc assez pour vous engager à la faire aussi; & si vous ne la faites pas, elles serviront de témoignage contre vous, & de fondement à votre reprobation: *Viri Ninivite surgent in judicio cum generatione ista, & condemnabunt eam*. *Le même.*

Reproches que Jesus-Christ fait à la ville de Bethsaïde, & à celle de Corozain sur le refus de ses graces.

Matt. 12.

Ibidem.

Ne souffrez pas, mes chers Auditeurs, ce sanglant reproche que Jesus-Christ faisoit autrefois à la ville de Jerusalem, & qu'il peut faire encore tous les jours à tant de Chrétiens lâches & timides: *Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum Gallina congregat pullos suos sub alas, & noluisse*: Jerusalem, ville toujours aimée & toujours ingrate, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans sous les ailes de ma miséricorde, comme une poule

Reproches que le Sauveur fait à la ville de Jerusalem, d'avoir refusé ses graces. *Matt. 23.*

rassemble ses pousins, & cependant combien de fois ne l'as-tu pas voulu? Je l'ai voulu, *volui*, quand je t'ai inspiré de si bons desseins, quand je t'ai donné des avertissemens salutaires, & cependant tu ne l'as pas voulu; & *noluisti*. Je l'ai voulu, quand je t'ai parlé par l'organe de tes Prédicateurs, & que je t'ai fait connoître ton devoir: *volui*. Je l'ai voulu, & cependant tu ne l'as pas voulu; & *noluisti*. Je l'ai voulu, quand je t'ai montré tant d'exemples de morts subites, quand j'ai troublé tes plaisirs par les amertumes que j'y ai répandues, quand je t'ai fait voir l'infidélité de cet ami, la perfidie de cette créature: *volui*; & cependant tu ne l'as pas voulu. Quel intérêt y avois-je? quelle gloire me pouvoit revenir de tes services? quel mal pouvois-je souffrir en te rendant malheureux? *volui*. Toi seul courais risque de te perdre, toi seul, dis-je, qui avois intérêt de ménager mon amitié, de travailler avec moi pour ton unique bonheur, & tu ne l'as pas voulu, & *noluisti*. Je l'ai voulu, *volui*: ce fera ma justification, quoi que je ne doive rien; & *noluisti*: ce sera ta condamnation. *Le même.*

Manquez-vous, dira Dieu un jour à un pecheur reprouvé, manquez-vous d'avertissemens, de conseils, d'exhortations, de sermons, d'exemples? Graces extérieures. Manquez-vous d'inspirations & de remords? Graces intérieures. N'aviez-vous donc pas les secours nécessaires pour votre conversion? Vous attendiez ma grace. Ah! c'est ma grace qui vous attendoit; combien de fois ai-je frappé à la porte de votre cœur, sans que vous me l'avez ouverte? combien de fois vous ai-je appelé, sans que vous m'avez répondu? Si un Payen, un Barbare avoit eu ces graces, il se seroit converti; vous pouviez donc aussi vous convertir, & vous ne l'avez pas fait; vous ne l'avez pas voulu. C'est donc à vous uniquement que vous vous en devez prendre, si vous éprouvez les arrêts de ma justice. *Attribué au Pere de la Rue, Sermon pour le Vendredi de la quatrième semaine de Carême.*

Nous nous imaginons que Dieu attendra encore quelque temps, & peut-être a-t-on déjà mis la coignée à l'arbre: *Jam enim securis ad radicem arboris posita est.* Voici peut-être la dernière sollicitation de la grace; voici peut-être la dernière fois que Dieu nous pressera, que Dieu nous donnera un moyen si propre pour sortir de l'état malheureux où nous sommes. Il y a si long-temps que Dieu attend, que Dieu vous avertit, que Dieu vous sollicite; il est venu si souvent, & toujours inutilement, chercher des fruits sur un arbre qu'il cultive avec tant de soins; justement indigné d'une si longue stérilité, il va peut-être en peu de jours prononcer contre nous la sentence que le Pere de famille prononça contre le figuier: *Succidite ergo illam, ut quid terram occupat?* Qu'on coupe au plutôt ce mauvais arbre, qu'on le jette au feu; à quoi bon souffrir plus long-temps qu'il occupe la place d'un autre qui porteroit de bons fruits? C'est ensuite d'une si terrible sentence, que tant de personnes qui avoient si bien commencé, & qui n'ont pas été fideles à la grace, ont si mal fini; que tant d'autres qui avoient été si bien appelez, n'ont pas eu le don de la perseverance, & ont laissé, avec leur place, leur

Tome II.

couronne à des gens, qui ont scû profiter de leur malheur. N'avons-nous rien à craindre de pareil, après tout ce que Dieu a fait jusqu'à présent, pour nous faire changer de vie? *Le Pere Croiset, dans ses Retraites Spirituelles.*

Tome I.
Helas, Seigneur! n'entrez point en jugement avec votre serviteur; je suis pleinement convaincu, que j'ai été jusqu'à présent un arbre, non seulement sterile & infructueux, mais encore gâté & corrompu, qui a inutilement occupé une place dans un champ tres-fertile, & qui par conséquent n'est bon qu'à être jetté au feu; mais, Seigneur, ayez encore patience, & j'espere avec le secours de votre grace, de profiter si bien de ce temps que votre bonté m'accordera, que je ne rendrai plus vos soins inutiles. J'ose même me persuader, que vous ne m'inspireriez pas cette pensée d'implorer votre misericorde, pour suspendre le châtiment qu'a mérité mon infidélité à la grace, si je n'avois une ferme resolution de reparer le mauvais usage que j'ai fait de tant de secours. Mais aussi peut-être que si je ne profite pas de cette nouvelle grace, vous allez prononcer contre moi cette sentence effroyable, cet arrêt décisif de mon sort éternel; j'ai tout sujet de le craindre: mais plein de confiance en votre misericorde, je compte encore sur le secours toujours puissant de votre grace, & je suis résolu d'en profiter si bien, que j'éviterai cet arrêt fatal, dont vous menacez tous ceux qui en abusent. *Le même.*

Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & noluisti. Combien de fois ce Dieu de misericorde, a-t-il voulu vous rassembler sous ses ailes: *Quoties volui?* Et combien de fois ne l'avez-vous pas voulu: & *noluisti*. J'en atteste ici vos consciences. Il l'a voulu, ce Dieu de bonté, par les graces dont il vous a prévenus, par les bonnes pensées qu'il vous a inspirées, par les édifiants exemples qu'il vous a montrés, par les paroles de vérité & de vie qu'il vous a dites: *Quoties volui?* Mais combien de fois rebelles à ces graces, & à ces inspirations, insensibles à ces exemples, & sourds à cette voix, ne l'avez-vous pas voulu: & *noluisti*. Combien de fois l'a-t-il voulu par ces reproches intérieurs qu'il vous a faits, par ces piquans remords dont il a agité vos consciences trop tranquilles, par ces salutaires amertumes qu'il a répandues sur vos plaisirs, par ces infidélités d'un monde ingrat, dont vous avez été les victimes: *Quoties volui?* Avec tout cela, combien de fois endurcis à ces reproches & à ces remords, accoutumés à ces amertumes & à ces infidélités, n'avez-vous pas voulu profiter de ces moyens? *Le Dictionnaire Moral, premier Discours des Indulgences.*

La grace, dit Saint Augustin, est une suavité sainte, qui nous attire, qui nous touche; mais qui nous laisse dans la liberté du choix: *Non necessitas, sed voluptas; non obligatio, sed delectatio.* C'est toujours à la faveur du plaisir, que Dieu s'insinue dans une ame; mais ce n'est point un plaisir inévitable, & l'amorce qu'il nous présente, n'est point une tyrannie qu'il veuille prendre sur nos cœurs: *Qui te abigitur ita veniunt, ut si vellent venire non possent.* Je ne dirai donc plus pour me décourager, si je ne viens pas au Seigneur, c'est qu'il ne m'a pas prévenu de ses bénédictions

Ddd 2

Regret de n'avoir pas été fidele à la grace, & resolution d'y être plus fidele à l'avenir.

Reproches que Dieu fait au pecheur, d'avoir souvent refusé ses graces. *Mat. 23.*

Reproches que Dieu fera au pecheur reprouvé sur l'abus de ses graces.

Il ne faut pas s'attendre ou s'imaginer que Dieu nous attendra toujours, & qu'il nous présentera ses graces. *Luc. 3.*

Luc. 13.

La grace nous attire par douceur, sans forcer ou contraindre notre volonté.

de douceur, qui font une impression nécessaire sur le cœur que Dieu veut assujettir. Sa grace m'est offerte sur-tout aux occasions les plus dangereuses, mon expérience ne me convainc que trop du refus que j'en ai fait. *Le même.*

Le froid que Dieu fait aux pecheurs vient du refus qu'on fait de ses graces. Ps. 147.

Le châtement ordinaire dont Dieu punit le refus qu'on fait de ses graces, c'est qu'il n'appelle plus le pecheur, & qu'il ne l'écoute plus; & le cœur de Dieu, dit Saint Augustin, est alors dans un certain froid & comme glacé pour le pecheur, c'est sur ces paroles du Prophete: *Ante faciem frigeris ejus quis sustinebit?* Or ce froid en Dieu, & cette glace de son cœur, fait qu'il n'appelle plus le pecheur, qu'il lui laisse les sens grossiers & épais, & l'ame toute bouchée. Voici les paroles de Saint Augustin: *Frigus Dei, quando peccatores non vocat, quando non aperit sensum.* La voix de Dieu n'entre plus là dedans, & c'est ce qui oblige ce grand Dieu à ne plus l'appeler. La raison qu'en donne la Theologie, c'est qu'il y a un certain ordre; & un enchaînement dans la distribution que Dieu fait des graces: & le défaut de correspondance, & de fidélité à la première, merite d'être puni par la privation des autres. Vous n'écoutez plus Dieu, qui frappe à la porte de votre cœur, & qui vous appelle, votre punition sera qu'il ne vous appellera plus. *Tiré du Recueil de Sermons choisis, Sermon de la surdité.*

Dieu refuse ses graces à ceux qui les negligent.

Zach. 7.

Vous negligez la grace dans telle occasion, vous n'y êtes pas attentifs, vous la laissez perdre; & c'est peut-être de ce moment, de cette occasion, de cette inspiration, de cette grace, que dépend l'abandonnement que Dieu fera de vous. Voilà le malheur qui arrive à un pecheur, Dieu ne l'appelle plus, il s'en éloigne enfin, c'est la terrible menace que ce grand Dieu a voulu faire par la bouche d'un de ses Prophetes: *Aures suas aggravaverunt ne audirent; sic clamabunt, & ego non exaudiam.* C'est ainsi que ce souverain Juge menace les pecheurs, & voici la vengeance. Ils se font, dit-il, rendus sourds à ma voix; ils se font fait un cœur plus dur que le diamant, pour ne me pas entendre: mais ils crieront à leur tour, ils éleveront leur voix, pour me demander du secours; & alors je deviendrai sourd, & insensible pour eux, comme ils l'ont été pour moi, & je ne les écouterai point: *Clamabunt, & ego non exaudiam.* Malheureux Prince! infortuné Saul! voilà ton sort, voilà ta punition, tu gemis, tu pousses de hauts cris; Samüel prie aussi, & s'intéresse pour toi: mais tes larmes & les siennes, tous ces soupirs, & toutes ces prieres, Dieu ne les écoute point. Pourquoi cela? parce qu' auparavant tu ne l'as point écouté lui-même, & que tu t'es rendu sourd à sa divine voix:

1. Reg. 6. 15.

Quare non audisti vocem Domini? Voilà la cause de ce rebut & de ce mépris qu'il a pour toi. Tu n'as point fait de cas de ce qu'il t'avait dit, il ne fera aussi nul cas de tout ce que tu pourras dire: tu auras beau prier, il ne t'écouterà pas, & par là tu tomberas dans le dernier des malheurs. *Le même.*

La misericorde de Dieu se lasse de donner des graces à ceux qui en abusent.

Il est certain que la misericorde de Dieu s'épuise quelquefois dans la distribution qu'elle a résolu de faire de ses graces puissantes, par le mépris & le refus que les pecheurs en font; & que de cette source comme tarie, il n'en coule tout au plus que de petits ruisseaux, & de foibles graces. La raison qu'en donnent les Theologiens, est capable de faire trembler les

ames les plus insensibles, s'il leur reste encore un peu de foi. Il est constant, disent les Docteurs les plus éclairés, que toutes les perfections de Dieu sont infinies en elles-mêmes & dans leur fond; mais elles sont bornées & limitées dans leurs communications & dans leurs effets. Par exemple, Dieu est infini dans l'étendue de sa puissance; mais cependant toutes les créatures qu'il a jamais produites, sont bornées. C'est ainsi qu'il faut raisonner de sa bonté & de sa miséricorde: elle est infinie en elle-même & dans son fond; cependant les effets de cette miséricorde sont bornés, & les graces qu'elle accorde aux pecheurs, ont leurs limites. *Le même. Sermon de la rechûte.*

Que de saintes lectures faites, ce semble, par hazard, & cependant si à propos! Que d'heureuses rencontres, imprévûes à la vérité, mais si propres au dessein que Dieu avoit de nous convertir! Que de petits miracles, pour ainsi dire, en notre faveur! Une inspiration qu'on a eue, une reflexion qu'on a faite, un bon mot qu'on a ouï, ont été souvent la source d'une conversion parfaite. Que si nous avons le bonheur d'avoir été consacré au service de Dieu, rappelons dans notre esprit tout ce qui s'est passé dans notre vocation, examinons-en un peu à loisir toutes les circonstances, & admirons avec quelle sagesse, avec quel soin Dieu a ménagé toutes choses pour notre salut. Qu'il ait fallu que nous nous soyons trouvez en tel temps, avec telles personnes, & en tel lieu. Que les plaisirs du monde n'ayent eu pour nous nul attrait dans un temps, où naturellement on doit y trouver plus de charmes; qu'on ne se soit pas laissé éblouir par cent faux brillans; que l'amour même des parens n'ait pas été un lien assez fort pour nous retenir; que le torrent du mauvais exemple ne nous ait pas entraînez; que l'austerité d'une vie qui n'avoit rien que de rebutant, n'ait pas été capable de nous décourager; que nous ayons eu assez de generosité pour surmonter les plus grands obstacles!... Mais d'où sont venus de si bons sentimens, dans un temps où nous méritions si peu d'en avoir? Pourquoi parmi tant d'autres, qui auroient beaucoup mieux servi Dieu que moi? d'où vient qu'ils n'ont pas perseveré?... Ajoutez à des bienfaits si singuliers tant de saintes inspirations, tant de pieux desirs, & cent autres faveurs, dont il nous prévient chaque jour. Ces remords de conscience, ces secretes inquiétudes, ces troubles interieurs dont il se sert, pour nous faire chercher par une sainte vie le véritable repos, ce sont autant d'effets de sa miséricorde. *Le P. Croiset, premier tome de ses Retraites.*

Hé, mon Dieu! qu'il est important d'être docile à la grace, & prompt à suivre vos inspirations! Que de gens appelez n'entendent pas votre voix! que d'autres sont peu exacts à vous obéir? Le tumulte étourdit, la vie molle rend lâche, le prétexte des affaires, des difficultez de l'âge, de l'état, de la qualité fait différer; & ce délai fait évanouir les meilleurs desirs. Il faut être vigilant & attentif à écouter la voix du Ciel; mais il faut de plus s'y rendre docile, pour ne la pas rendre inutile. *Le même.*

On raille souvent dans le monde, & on appelle les salutaires pensées des jugemens de Dieu, & de l'éternité, & les plus précieux mouvemens de la grace, de vaines frayeurs.

Multitude des graces particulières que nous avons reçues de Dieu.

Il faut être docile à la grace.

Les simplices & les libertins traitent de vaines frayeurs les

mouvements de la grace.

Avec quel dédaigneux mépris plusieurs libertins rejettent-ils ces reflexions, comme des pensées importunes, qui viennent troubler leurs plaisirs, & réveiller des remords qui les chagrinent? Mais si ces pensées sont vraies, si ces reflexions sont solides, si ce sont des veritez, & de ces oracles de la religion qu'il n'est pas possible d'é luder, que doit-on penser de ceux qui les méprisent, qui les rejettent & les rebutent, quelle sera un jour leur destinée? *Le même, dans ses Reflexions spirituelles.*

Dieu ne parle pas toujours également par ses graces.

Dieu ne parle pas toujours également par ses graces. Dieu ne parle pas toujours également par ses graces. Dieu ne parle pas toujours également par ses graces. Dieu ne parle pas toujours également par ses graces. Dieu ne parle pas toujours également par ses graces.

Comme le Sauveur accommode sa grace à l'état & à la condition de la Samaritaine, &c.

Quand le Fils de Dieu entretient la Samaritaine, il accommode sa grace aux inclinations de son esprit, & ensuite à celles de son état présent, & de sa condition. Admirable invention de la sagesse de Dieu, de proportionner & de donner des graces à ceux qu'il veut convertir, & de s'accommoder sous des noms, sous des temps, & sous des idées conformes à la condition, & aux inclinations que leur donne l'état même où ils sont, afin de les faire agir par ce moyen plus doucement, plus efficacement & plus imperceptiblement. Il veut appeler les Rois Mages, il attache leur vocation à une étoile, & il prend ce moyen comme le plus propre & le plus assuré, parce qu'ils étoient adonnés à la connoissance des astres. Il appelle les Apôtres qui étoient pêcheurs; il leur donne la grace de leur vocation sous les termes de leur métier, en leur disant qu'il les feroit pêcheurs d'hommes: il s'accommode à leur état, & aux inclinations qu'ils ont pour la pêche, en changeant seulement d'objet. C'est ainsi qu'il traite la Samaritaine, il prend occasion de l'instruire par l'emploi même qu'elle exerceoit & où elle étoit actuellement occupée. Elle vient puiser de l'eau, il lui propose la grace sous le nom & sous le symbole d'une eau vive & excellente, afin de lui en faire naître le desir. *Mr. Biron, Sermon de la Samaritaine.*

Il faut répondre à la grace, & à la vocation de Dieu.

Audiam quid loquatur in me Deus. J'écouterai avec application & avec docilité, ce que Dieu me dira au fond du cœur, & ce qu'il voudra de moi. Hélas! ces bons mouvemens qui viennent de Dieu, ces saintes inspirations qu'il nous envoie, pour nous persuader la penitence, ces graces qu'il nous donne, comme des dispositions & des aides pour y coopérer, deviennent souvent inutiles; au lieu de faire penitence de nos pechez passés, nous en commettons de nouveaux, & au lieu de correspondre à sa miséricorde par notre docilité en exécutant ses commandemens, nous offensons sa justice par notre obstination. Or cette correspondance consiste à ménager fidèlement les occasions, & à suivre les secrets mouvemens que Dieu nous donne pour ne pas les laisser échapper imprudemment, en danger de ne les recouvrer jamais. *Le même.*

La grace s'accommode aux temps, & aux lieux.

Non seulement le Fils de Dieu attend la Samaritaine, mais même il prend une occasion favorable pour traiter avec elle; il choisit un lieu séparé du tumulte & du bruit, & le temps

Tome II.

auquel il seait qu'elle doit se rendre. C'en est pas que sa grace ait besoin, ni de temps, ni de lieu, ni d'occasion; mais il prend toutes ces choses pour moins violenter la liberté, & ménager avec plus de douceur le salut de l'homme; & n'est-ce pas en cela une grande condescendance, de vouloir s'affujettir à nous pour le secret de notre prédestination, & de méditer la commodité des temps, des lieux & des rencontres pour nous convertir? Quand nous lisons dans l'Ecriture que Saül rencontra heureusement le Prophete, qui l'oignit, & qui le consacra Roi d'Israël, nous disons d'abord que c'est un effet de la secreta conduite de Dieu; cependant les Peres remarquent que c'est la figure de la vocation à la grace, & de la dilection de Dieu; & qu'il n'y a presque point eu de pecheurs convertis, je parle de ces fameux pecheurs, à qui la grace n'ait dressé des pièges, pour les arrêter dans leurs desordres, & pour la conversion desquels elle n'ait employé un lieu & un temps favorable. N'est-ce pas ce que veut dire le Prophete Isaïe, par ces fameuses paroles expliquées par le grand Saint Augustin: *Tempore accepto exaudi vi te, & in die salutis adjuvi te.* Je t'ai exaucé dans un temps propre, & je t'ai assisté en des jours favorables. *Sermon attribué au P. Bourdaloue, pour le jour de la Samaritaine.*

pour la conversion des pecheurs.

Isaïe 49.

Les suites de la fidelité & de l'infidelité aux graces de Dieu.

Heureux qui répondroit aux desseins de miséricorde que le Ciel favorable a formez sur nous? Quelle augmentation de justice, quels accroissemens de vertu lui seroient assurés! fidele en peu de choses il seroit établi sur beaucoup; s'il étoit riche, il se verroit encore plus opulent; des lumieres plus pures, des ardeurs plus vives seroient la recompense d'une si juste dispensation; mais comment les employons-nous? Ces graces qui doivent être agissantes & fécondes, selon le conseil de la sagesse divine, nous les rendons steriles. Malheur à nous qui possédons notre ame en vain; une honteuse pauvreté punit notre paresse; nous ne recueillons de ce fond qui pouvoit être fertile, que le desespoir de le voir négligé. Et vous Esprit de sainteté & de grace, rebuté par nos continuelles oppositions, vous n'êtes à notre égard qu'un souffle foible & passager. *Auteur anonyme.*

Comment cette grace nous est donnée. Joann. 3.

Quelquefois Dieu produit lui-même immédiatement & seul cette lumiere dans l'ame, sans se servir d'aucun objet, lors même qu'on y pense le moins. *L'Esprit de Dieu, dit le Sauveur, souffle où il lui plaît, & vous ne savez d'où il vient, ni où il va.* Quelquefois cette lumiere vient à l'occasion d'un bon exemple, d'une bonne parole qu'on aura entenduë, d'un accident funeste arrivé à quelqu'un, d'une affliction salutaire que Dieu nous envoie. Combien avez-vous eu souvent de ces sortes de graces? & combien souvent les avez-vous négligées, ou même méprisées? Cette lumiere nous est ordinairement accordée, parce que nous la demandons, & nous ne l'aurions pas si nous ne la demandions. Hélas! pourrions-nous trop la demander? Dieu nous la donne quelquefois, lorsque nous la cherchons le moins, & lors même que nous la fuyons. Car si cette lumiere ne nous avoit cherché, lorsque nous la fuyions, aurions-nous jamais pensé, mon Dieu, à retourner à vous? *Le Pere Nepveu, Tome 4. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Ddd 3

Il faut penser à ce que la grace a coûté au Fils de Dieu.

2. Regum 23.

Dieu nous laisse une entière liberté de consentir à la grace.

Différentes manières, dont la grace nous touche, & nous gagne le cœur.

De la douceur & suavité de la grace.

Quoi que nous devions notre salut & notre conversion à la grace, il y faut cependant coopérer de notre part.

Quand David pensa au danger qu'avoient couru trois de ses plus vaillans soldats, pour lui apporter de l'eau de la Citerne de Bethlehem; dont il avoit témoigné avoir envie, il n'en voulut point boire, il en fit un sacrifice au Seigneur: *Libavit eam Domino, ... nunquid sanguinem hominum istorum bibam?* Disons, mais dans un sens différent & contraire, que si nous faisons une reflexion serieuse à ce qu'a coûté notre salut au Fils de Dieu, à ce qu'il a donné pour nous meriter tant de bonnes inspirations, tant de graces pour notre sanctification; nous n'aurions garde d'en faire si peu de compte; nous craindrions tout autrement de rendre par le mépris, & par le rebut de ses graces, vaine l'effusion de son sang, & d'anéantir le fruit de sa Croix & de sa Passion: *Nunquid sanguinem hominis istius bibam?* M. la Font, *Entretien pour le quatrième Dimanche après Pâques.*

Dieu voulant que tous les hommes soient sauvés, il veut que ce salut vienne de lui & de nous. De lui comme cause première, de nous comme cause seconde: de lui qui nous donne ses graces conformément à sa nature, qui est toute bonté; de nous qui recevons ses graces selon notre état, qui est un état d'indifférence & de liberté: de lui qui nous dit: demandez & vous recevrez, cherchez & vous trouverez, frappez à la porte, & elle vous fera ouverte; de nous qui pouvons demander & ne pas demander, chercher & ne pas chercher, frapper à la porte de sa miséricorde, & n'y point frapper. En un mot, Dieu qui veut nous sauver tous, ne veut sauver aucun de nous sans notre propre volonté: & comme il nous a mis dans une grande indifférence au bien & au mal, il nous traite avec tant de bonté, & si je l'ose dire, avec tant de respect, qu'il veut que nous voulions le bien qu'il nous offre, afin que l'ayant voulu, il daigne accomplir en nous le grand dessein de sa miséricorde qu'il a commencé sans nous. *Tiré du Dictionnaire Moral. Premier Discours sur la grace.*

Qui pourroit dire en combien de manières Dieu sait toucher les pecheurs, & les faire revenir à soi? Il y en a qu'il exhorte & qu'il invite; il y en a qu'il menace & qu'il effraye; à ceux-ci ce sont de salutaires avis qu'un homme zélé leur donne; à ceux-là ce sont des accidens imprévus; disons mieux, de favorables événemens que la Providence ménage: ici il leur ôte le bandeau fatal qui les empêchoit de voir la vérité; là il seme dans leurs cœurs de pieux desirs, & de douces affections pour la vertu; là il leur inspire une extrême horreur du vice, &c. *Le même.*

Si nous en croyons Saint Augustin, l'efficacité de la grace consiste dans une certaine suavité qui charme si agréablement la volonté, qu'elle s'y laisse emporter, & qui devient si victorieuse, qu'un innocent plaisir surmonte le plaisir criminel qui la tenoit captive. Ainsi quand sa force soutient sa douceur, quand sa douceur tempere sa force, elle produit agréablement & infailliblement son effet. *Le même.*

Ce n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, que vient notre salut. L'éclair qui frappe Saint Paul vient du Ciel; la pensée qu'à l'enfant prodigue, & la reflexion qu'il fait sur l'étrange disproportion de sa pauvreté, & de l'abondance des serviteurs de son pere, vient d'en haut. Mais la docilité de ce persecuteur

abattu, qui s'écrie: Seigneur; que voulez-vous que je fasse? Et le retour de cet enfant prodigue dans la maison paternelle, ne se fait pas sans la volonté, & la coopération de l'un & de l'autre. Ceux qui sont tirez par le Pere celeste, ne le seroient point s'ils ne le suivoient par leur volonté. Ceux qui viennent sont menez & conduits par amour. Ils ont été aimez, & ensuite ils ont aimé; ils ont voulu ce que Dieu a souhaité qu'ils voulussent; lui qui nous donne tellement la volonté de lui obéir, qu'il n'ôte pas à ceux-mêmes qui persevereront, cet état d'indifférence & de mutabilité qui les rend capables de ne vouloir pas suivre, ni obéir. *Le même, dans les Reflexions.*

C'est une grande erreur de croire que la vertu consiste à ne point avoir de passions; la grace de Jesus-Christ les regle, & ne les étouffe pas; elle les sanctifie, & ne les détruit point. Paul étoit d'un naturel vif & ardent: le Sauveur en le convertissant en fait-il un homme tranquille & modéré? Point du tout; il fait changer d'objet à sa passion vive & ardente; & cette même activité qui le faisoit aller à Damas pour persecuter la Religion Chrétienne, & en arrêter le progrès, lui fera parcourir les extrémités de la terre pour en étendre les bornes, & convertir toutes les nations. Madelaine avoit un cœur tendre & passionné: Jesus-Christ lui en donne-t-il un froid & indifférent? S'il en avoit usé ainsi, elle ne seroit pas à tous les siècles à venir le modele parfait de ses amantes; loin donc d'en détruire les tendres sentimens, sa grace ne fait que les fortifier; & cet amour passionné, qui avoit fait tout le crime de Madelaine, fait la matiere de son mérite & de sa sainteté, dès que Dieu prend dans son cœur la place que la créature y occupoit auparavant, & devient l'objet & la fin de sa tendresse & de ses desirs. *L'Abbé de Monmorel. Homélie sur le quatrième Dimanche après les Rois.*

Quand la grace de Dieu convertit les pecheurs, elle ne détruit pas les causes & les instrumens de leurs crimes, comme sont leurs passions & leurs inclinations; mais elle s'en sert pour les faire Saints par le moyen de ces mêmes passions qui les ont rendu coupables; elle leur fait seulement changer d'objet, & au lieu qu'elles avoient servi pour l'offenser, il les tourne à sa gloire; soit qu'il veuille en cela sauver les hommes plus doucement, en s'accommodant ainsi à leurs inclinations; soit qu'il veuille triompher plus glorieusement du pecheur, en le vaincant par ses propres armes, & reparer ainsi son honneur par les mêmes moyens dont il s'étoit servi pour lui faire injure. Ainsi quand il convertit Madelaine; qui avoit de l'inclination à aimer, il ne détruit pas cette passion, il n'éteint pas ce feu, il ne fait seulement que détourner ses flammes, en leur donnant un objet plus saint, afin qu'après elle aimât Dieu avec la même tendresse, & la même ardeur qu'elle avoit aimé le monde. Son crime avoit été son amour; mais son amour ensuite fera sa vertu & sa gloire. Ainsi quand il convertit Saint Paul, qui étoit d'une humeur bouillante, il n'étouffe pas cette ardeur, il la fait comme passer dans les droits de la victoire, il fait de la fureur de ce persecuteur le zèle d'un Apôtre. *M. Bironat, Panegyrique de la Conversion de S. Paul.*

C'est un secret dans la vie civile que l'on observe communément, que lorsqu'on veut

La grace ne détruit pas notre nature; elle le regle & le perfectionne seulement, en le portant à d'autres objets.

Sur le même sujet.

Comme la grace agit

& gagne le cœur par douceur.

obtenir quelque faveur d'une personne, on tâche de le prévenir par quelque chose qui lui soit agréable, & qui donne comme l'ouverture de son cœur: par exemple, on le prie par quelque motif, qu'on croit qui sera favorablement reçu, & qui lui donnera de la joye. C'est ce même secret dont se sert le Fils de Dieu, quand il veut attirer un cœur à son amour, ou à son service. Il lui fait couler une joye ineffable au fond de l'ame, laquelle lui fait dire: O Dieu, que ceux qui vous servent fidelement goûtent une admirable douceur! C'est cette grace prévenante dont Dieu les appelle, que Saint Augustin nomme: *Vitricem delectationem*, une douceur ou delectation triomphante du cœur qu'elle attire, par laquelle les exercices de piété, qui nous étoient amers & insupportables, nous sont rendus agréables & délicieux: *Ut suave fiat quod non delectabat*, dit le même Saint Augustin. Le P. Antoine de Saint Martin de la Porte, *Traité de la Grace*.

On desire bien la grace de Dieu, mais ce ne sont que des desirs vagues, froids, inuides, qui conçus & presque éteuffez en même temps, ne servent, comme dit le Sage, qu'à ruer le paresseux. Ce sont des desirs, dont on se fait honneur par une fausse piété, & avec lesquels on veut perseverer dans le vice.

Quoi qu'il n'y ait point de vertu qu'on ne puisse appeler humaine, parce qu'elle vient de l'homme, qui l'embrace librement, il est certain néanmoins, que pour être chrétienne, & mériter la vie éternelle, elle ne doit pas venir d'un principe purement humain. La nature y a part; mais c'est une nature aidée, fortifiée, soutenue par la grace. Nous y avons tous part; mais c'est un principe surnaturel & divin, qui nous meut, qui nous excite, qui nous pousse, qui fait avec nous ce qu'il ne pourroit faire en nous, sans nous; & avec lequel nous faisons ce que nous ne saurions jamais ni entreprendre ni penser sans lui. Tout le mérite de nos bonnes œuvres vient de cet endroit. Otez le libre arbitre, le penchant & l'inclination de la volonté, il n'y a rien qui reçoive le salut; mais aussi ôtez la grace, il n'y a aucun moyen d'arriver à ce salut, dit Saint Bernard: *Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur; tolle gratiam, non erit unde salvetur*. Il ne subsiste que sur ces deux choses; il faut une cause qui le produise; il faut un sujet où il soit produit. Dieu est cette cause, le libre arbitre est ce sujet. C'est de la grace que vient le salut; c'est la créature libre & agissante par ce principe de la grace, qui reçoit ce salut. M. Joly. *Prône pour le cinquième Dimanche d'après la Pentecôte*.

L'homme qui a été mis entre les mains de son conseil, ressemble souvent à ces Juges corrompus, qui ne veulent pas examiner de près le bon droit, de peur de le rendre. D'un côté la grace se montre; combien de fois nous fait-elle connoître nos devoirs, & nous en rapproche-t-elle la transgression? Mais d'un autre côté la passion nous aveugle, comme ces infenlez vieillards, dont l'Écriture dit, qu'ils formerent la resolution de ne tourner leurs yeux que vers la terre: *Statuerunt declinare oculos in terram*. Ce n'étoit pas ignorance, c'étoit malice. Ils sçavoient qu'ils faisoient mal, mais ils n'y vouloient pas faire attention; leur parti étoit pris, leur infame passion les avoit aveuglez: raison, concien-

ce, crainte de Dieu & des hommes, vous ne ferez aucune impression sur leurs esprits & sur leurs cœurs. *Tiré du Dictionnaire Moral. 1. Discours sur la Grace*.

Avons-nous une bonne pensée? c'est la grace qui nous l'inspire; car sans elle nous n'en aurions pas. Faisons-nous quelque bonne œuvre? c'est elle qui nous en facilite, & nous en accorde le moyen; car sans elle nous n'en pratiquerions aucune. Sommes-nous en état de péché? c'est elle qui nous en tire; car sans son secours nous y demeurerions éternellement. Avançons-nous dans la vertu? c'est elle qui nous soutient; car si elle nous abandonnoit un seul instant, nous demeurerions froids & immobiles. Après cela aurions-nous raison de nous enorgueillir, & de nous appuyer sur nos prétendues vertus? *Le même, second Discours*.

La grace, dit Saint Gregoire, appelle l'homme de telle maniere qu'elle veut. Tantôt ce sera par un mouvement interieur, par une bonne pensée, par un pieux desir; tantôt ce sera par une invitation extérieure, par le conseil d'un sage Directeur, par le discours d'un Prédicateur qui nous parle de la part de Dieu. Tantôt ce sera par des attrait intérieurs & extérieurs tout ensemble. Celui-ci, elle l'appelle de nuit par l'adversité; celui-là, elle l'appelle de jour au milieu de la prospérité & de l'abondance: mais de quelque maniere, & en quelque temps qu'elle vous appelle, prenez garde de ne pas endurcir vos cœurs, quand vous entendrez sa voix. *Le même*.

Loïn d'ici ces aigres contestations, où sous prétexte de chercher & de défendre la vérité, on fait souvent des playes mortelles à la charité chrétienne. Mais aussi il y a des gens, qui éloignent de tout ce qui ressent la dispute, ne s'occupent de rien moins que de ce que la grace feroit en eux, s'ils y cooperoient, & de ce qu'ils font contre elle en lui résistant; avec quelle disposition d'esprit & de cœur ils doivent demander cette grace, ou la recevoir; avec quelle fidélité & attention sur eux-mêmes ils sont obligez de la faire agir, & de la féconder: c'est de quoi ils ne s'embarassent gueres. Mais n'apprendront-ils jamais de l'Apôtre, que leur principale étude est de s'examiner sur la fidélité, ou sur l'infidélité qu'ils apportent aux communications de Dieu, & comment ils répondent à ses bienfaits; de voir, & comme cet Apôtre le dit, de considérer de près, si quelqu'un d'eux ne manque pas à la grace: *Contemplantur ne quis desit gratia Dei*. *Le même*.

En vain dirions-nous, que dans l'ouvrage de notre salut, nous aurions quelque part à la pente & à l'inclination de nos cœurs vers la loi divine, s'il en étoit de nous comme de ces pierres mortes, qu'un Architecte place comme il le juge à propos, sans qu'elles lui résistent, ni qu'elles aient un mouvement propre. En vain dirions-nous que nous courons, que nous marchons, que nous nous sanctifions. Mais il n'en est pas ainsi, & Dieu nous a mis entre les mains de notre conseil. Si la grace est une voix, il veut que nous l'écoutions; si c'est un secours, il veut que nous nous en servions; si elle doit commencer, & achever notre édifice spirituel, il veut qu'étant des pierres vives & raisonnables (car c'est ainsi que S. Pierre nous appelle) nous contribuions de notre part à cet ouvrage. *Le même*.

Nous sommes redevables à la grace de tout le bien que nous faisons.

La grace appelle les pecheurs en différentes manieres.

De quoi l'on se doit mettre en peine dans les questions sur la grace.

Ad Heb. 12. Nous devons coopérer à la grace.

Toute vertu & toute bonne action pour être chrétienne & méritoire, doit être faite par le mouvement de la grace.

On ne veut pas écouter la grace, pour ne pas être obligé d'y obéir.

Psal. 16.

De la con-
descendan-
ce de la
grace.

La grace s'accommode, pour parler de la forte, au cœur & à l'inclination du pecheur; elle se fait un charme pour le voluptueux; elle est gloire pour l'ambitieux; elle est richesse pour l'avare: enfin, elle tient lieu à l'homme de toutes ses passions. Quelle bonté! quelle condescendance! Saint Paul étoit tout de feu; il étoit d'un naturel ambitieux & ardent; la grace prend ce caractère pour le gagner; elle lui inspire des sentimens proportionnez à sa passion, & en changeant adroitement l'objet qui la rendoit criminelle, elle la purifie, & fait un Apôtre zélé, d'un persecuteur emporté & furieux. *Sermon manuscrit.*

Necessité
de la grace,
& la dépen-
dance que
nous en a-
vons.

Notre dépendance n'est pas moins grande dans l'ordre de la grace, que dans celui de la nature. Saint Paul appelle notre justification, une création. En effet, Dieu nous justifie sans trouver de notre côté aucun fond, aucune disposition; nous ne pouvons pas faire la moindre bonne action, pas former un bon desir sans la grace, que nous ne pouvons mériter. Que feroient les plus grands Saints sans la grace? Quelle différence de l'homme abandonné à lui-même, & agissant seul, & l'homme agissant avec Dieu! David est un grand Saint, agissant avec Dieu: mais David adultère & homicide, c'est David seul. Salomon le plus sage des hommes, c'est Salomon avec Dieu: Salomon idolâtre, c'est Salomon seul. Pierre méprisant les menaces des Juifs, c'est Pierre avec Dieu: mais Pierre tremblant à la voix d'une servante, & reniant son Maître, c'est Pierre seul. *Le P. Nèveu, 3. Tome de ses Reflexions.*

Il est dan-
gereux de
résister à la
grace.

Rien n'est plus dangereux que de résister aux graces de Dieu. Ce sont des graces rapides & passageres, qui ne reviendront pas quand vous voudrez; ce sont des éclairs qui vont se perdre dans une éternelle nuit, presque dès qu'ils paroissent. Vous vous souciez peu de profiter de ce bon exemple, de répondre à cette inspiration, de suivre ce pieux mouvement; Dieu vous fera-t-il toujours la même grace? peut-être que oui, peut-être que non; mais apprehendez l'un plutôt que l'autre. Il vous a invité une & deux fois au festin qu'il a préparé; vous y inviterez-t-il une troisième? Il vous a donné son talent, vous l'avez caché; vous en donnera-t-il un autre? Il vous a appelé à son Royaume; vous y appellera-t-il toujours? Je crains fort que cet étrange oracle de Jesus-Christ ne se vérifie en votre personne: *Auferetur a vobis regnum Dei; & dabitur genti facienti fructum ejus.* On vous ôtera le royaume de Dieu, & on le donnera à un peuple, qui en recueillera le fruit que vous n'avez pas voulu recueillir. *M. Joly. Prône pour le 19. Dimanche après la Pentecôte.*

Les graces
que nous
aurons mé-
ritées ser-
ront un
jour le su-
jet de notre
condamna-
tion.

Ces graces auxquelles nous sommes infidèles, serviront un jour à Dieu, qui nous les aura données, de témoignages & de convictions contre nous. Il nous les a données pour se justifier, & pour ne nous pas laisser le moindre sujet de plaintes & de murmure. Je ne te les devois pas, nous dira-t-il; j'ai voulu néanmoins te les donner, & tu les a foulées aux pieds. Je n'étois pas obligé de t'appeler à mon festin, & cependant je t'y ai invité, tu t'es moqué de moi; qu'as-tu à me répondre? Si j'avois fait les mêmes graces aux habitans de Tyr & de Sidon, que je t'ai faites, ils se feroient condamner eux-mêmes à une rigoureuse pénitence; & tu as

toijours voulu mener une vie déreglée & libertine, nonobstant mes inspirations & mes graces. Va malheureux! je ne veux que ces inspirations & ces graces pour te confondre. *Le même.*

C'est Dieu qui nous appelle par ses graces; c'est lui qui ne considérant ni sa grandeur, ni nos bassesses, ni sa bonté, ni nos ingratitude, nous prévient, & nous suit, dit Saint Bernard. Il nous prévient en nous inspirant une bonne volonté, & il nous suit en aidant cette bonne volonté: il nous prévient quand nous sommes pecheurs, afin que nous devenions justes; il nous suit quand nous sommes justes, afin que nous ne devenions plus pecheurs: il nous prévient, afin que nous nous relevions de nos chûtes; il nous suit, afin que nous ne tombions plus. Heureux! si autant qu'il a d'empressement & de bonté pour nous, nous avons pour lui autant de fidélité & de reconnoissance. *Le même.*

Dieu ne frappe pas d'ordinaire tout d'un coup les pecheurs, il veut leur donner le temps de le reconnoître; il leur envoie ses graces; il les prévient par ses inspirations; il les touche par des accidens funestes; il les anime par de bons exemples, afin qu'ils rentrent en eux-mêmes, & qu'ils se convertissent. Mais quand ils s'obstinent à refuser ses graces, quand ils combattent ses inspirations, quand ils s'endurcissent sur les accidens qu'il leur envoie, quand ils se moquent des exemples qu'il leur met devant les yeux, on peut dire qu'ils sont proche de leur ruine. Car tel est l'ordre de la justice & de la colere de Dieu, d'attendre que le pecheur ait rempli la mesure de ses crimes, de le solliciter & de le presser de temps en temps, & ensuite de retirer ses lumieres, & de l'abandonner à lui-même. *Le même.*

Un pecheur, en résistant à la grace, refuse au Saint Esprit l'entrée de son cœur: *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* Voyez par là quel déplaisir le Saint Esprit conçoit, de voir les desirs frustrés de la sorte: *Ergo, dit-il, in vacuum laboravi, & frustra consumpsi fortitudinem meam.* C'est donc en vain que j'ai frappé à la porte de ce cœur; c'est donc en vain que je me suis servi de tant de moyens & de motifs pour le gagner. C'est en vain que j'ai épié & observé toutes ses inclinations, ses penes, ses attachemens pour le détourner de la bagatelle & de l'amour des créatures; ce malheureux s'est moqué de mes sollicitations, & n'a jamais voulu se laisser conduire à mes lumieres. Quels reproches ne nous fera point un jour ce Divin Esprit, sur le mépris que nous aurons fait de ses graces? Qu'as-tu fait malheureux de tant de lumieres, de saintes pensées, de saints mouvemens que tu as reçus? Que sont devenus ces puissans secours, ces exemples, ces avertissemens, ces châtimens, & ces reprimandes? qu'as-tu fait de tout cela? où est-il fondu? Tu en as fait le sujet de ton impénitence, par ta confiance criminelle. Faut-il que tu sois méchant, parce que j'ai été bon à ton égard? *Livre anonyme.*

Il n'y a rien de plus fort que la grace prise en elle-même, rien de plus invincible; elle est le sang de Jesus-Christ même, puisque ce sang seul a été capable de la mériter; c'est pourquoi elle porte dans nos cœurs autant de vertu, que si le sang qui coule des playes

Dieu nous
previent &
nous suit
par ses gra-
ces.

Dieu aban-
donne en-
fin ceux qui
sont infide-
les à ses
graces.

De l'infir-
mité de la
grace.
Job. 21.

Isaïe. 49.

Force de
la grace.

du Fils de Dieu, étoit répandu dans nos veines. Faut-il donc qu'après que ce sang a brisé les rochers, détruit l'empire du démon, & triomphé de l'enfer, il perde sa force & son énergie dans un Chrétien, sans être capable de détruire ses passions, & d'arrêter les mouvemens fougueux de sa concupiscence? *Le même.*

Le regret que nous aurons un jour d'avoir perdu les graces de Dieu, & le reproche qu'on nous en fera.

Un pecheur verra un jour toutes les graces dont il a abusé; tant de salutaires remords qu'il a étouffés, tant de saintes inspirations auxquelles il a résisté. Ces graces avoient coûté si cher au Sauveur, & il en a fait si peu de cas; elles étoient d'une valeur infinie, puisqu'elles étoient le prix du sang d'un Dieu, & il leur a préféré un plaisir honteux, un vil intérêt, & en les méprisant, il a foulé aux pieds le sang de son Sauveur dont elles étoient le fruit. Une partie de ces graces si abondantes auroit converti plusieurs infidèles, & elles n'ont pas pu faire de lui un véritable Chrétien. Elles pouvoient faire de lui un saint, & par la dureté de son cœur, elles ne serviront qu'à en faire un repouvé; elles ne lui étoient données que pour son salut & sa justification, & par son infidélité, elles ne contribueront qu'à la justification de Dieu, & à sa propre condamnation, en le rendant inexorable. *Le P. Neveu, livre intitulé: La maniere de se préparer à la mort.*

La grace, au lieu de détruire la nature, s'y accommode. Sap. 12.

Il y a si peu d'apparence que la grace détruise la nature, qu'elle ne travaille qu'à la perfectionner, & à la faire servir à ses plus importants desseins. C'est elle qui tout efficace qu'elle soit, étudie quelquefois nos humeurs, ménage notre tempérament, & s'accommode tellement à nos inclinations, qu'elle nous traite avec une espece de circonspection & de respect: *Cum magna reverentia disponit nos.* C'est elle, qui bien loin d'irriter nos passions par une domination souveraine, s'applique à les adoucir; qui sans étouffer leurs mouvemens, les calme, & qui réduit toute l'agréable violence qu'elle leur fait, à substituer des objets innocens à la place des criminels, qui les corrompent. *M. Fromentiere, Sermon de Sainte Madelaine.*

Nécessité de la grace.

Il est de la foi que l'homme ne sçauroit faire aucun pas vers Dieu, dont il ne soit redevable à Dieu même; s'il forme des desirs, c'est Dieu qui les lui inspire; s'il fait des prières, c'est le Saint Esprit qui les lui enseigne; s'il répand des larmes, ne croyez pas que la source ne s'en tire que de ses yeux, ou de son cœur; & comment les eaux réjailliroient-elles jusqu'à la vie éternelle, si elles n'avoient coulé d'un principe surnaturel & divin? Mais s'il n'est pas possible à l'homme de faire de soi-même la moindre démarche pour sa sanctification; que sera-ce quand il sera question de rompre de grands obstacles, comme les grands engagemens de la cour & du monde? Ce qui est souverainement bon, dit Tertullien, dépend souverainement de Dieu: *Quod maxime bonum, id maxime penes Deum.* Principe sur lequel les Peres ont prouvé que le Martyre, qui est le dernier effort de la charité chrétienne, dépend absolument de Dieu, & plus absolument de la grace, qu'aucune autre action. Or croyez-vous qu'au sentiment des Peres, quitter le monde quand on y possède des avantages considerables, qu'étouffer ses passions dans le feu de la jeunesse, & vaincre la nature dans ses affections les plus tendres, soient des efforts bien moindres que ceux du

Martyre? *Le même, dans un autre Sermon.*

Une personne sur qui Dieu répand les lumieres de la grace, perd en un moment l'estime de toutes les choses de la terre, & c'est comme si effectivement elle les perdoit. Il lui arrive comme à une personne qui croiroit avoir pour un million de pierreries dans sa cassette, & à qui un habile lapidaire seroit voir que ce sont toutes de fausses pierreries, que ce n'est que du verre. Tout d'un coup cette personne qui se croyoit riche, est reduite à la misere, & sent toutes les douleurs de la pauvreté. Cette lumiere fait voir la vanité de tout ce qu'on aime sur la terre, en représentant la briéveté, l'inconstance, & les suites fâcheuses; elle fait voir la verité de tout ce qu'on craint. *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

La grace nous fait perdre l'estime des choses du monde.

Croyez-vous qu'une bonne pensée soit le premier ressort de tous les merites des Saints, la racine de toutes leurs vertus, le principe de toutes leurs bonnes œuvres, & la source de toute leur sainteté? Que sans elle il n'y auroit point de foi parmi les fideles, ni de charité parmi les justes? Que c'est elle qui a rempli les deserts de Pénitens, les prisons de Martyrs, les cloîtres de Religieux, l'Eglise de Confesseurs, & le Paradis de Saints? Si vous le croyez, d'où vient que vous la recevez si mal, lorsqu'un Dieu vous la presente? que vous craignez qu'elle vous importune, que vous lui fermez la porte de votre cœur, & si elle y entre vous la retenez en injustice, & que vous tâchez de l'étouffer sans en apprehender les mauvaises suites, sans prévoir les malheurs que vous attirez sur vous, & sans considerer que le mépris ou le refus que vous en faites, vous met en danger de perdre votre souverain bien? *Le P. Noël, dans la Meditation sur la Samaritaine.*

La grace est la cause de tout ce qu'il y a de vertu & de bien dans le monde.

Souvenez-vous que les lumieres du Ciel, & les vûes que Dieu vous donne, quelque précieuses qu'elles soient, deviennent inutiles, si elles ne gagnent votre consentement, & qu'elles sont sans fruit, si vous les laissez sans effet. En vain souffle le vent, si le vaisseau ne leve l'ancre, & s'il demeure toujours à la rade: en vain le Fils de Dieu vous parle, si vous n'écoutez sa parole; en vain il vous appelle, si vous refusez de le suivre; il faut quitter la terre, si vous voulez que la grace vous porte dans le Ciel; il faut lever ces obstacles, rompre ces attachemens, vaincre ces passions, ces affections déreglées, qui sont les liens de votre servitude, & qui vous retiennent dans le vice. Que prétend le Fils de Dieu, quand il fait naître la lumiere de sa grace au milieu des tenebres de votre ame? Il prétend vous découvrir le dangereux état, où votre tiédeur vous a portés; vous porter à la penitence, vous encourager à la pratique de la mortification & de la vertu. Mais que vous servira de sçavoir ses volontés, si vous êtes rebelles; de connoître l'utilité des vertus, si vous n'en embrassez l'exercice; de voir par où il faut aller à Dieu, si vous demeurez attachés à la créature? *Le même.*

Il faut continuer à servir la grace, autrement elle devient inutile.

Chrétiens, combien y a-t-il de pecheurs dans le monde, & peut-être parmi nous, qui ont aussi-bien que la femme Samaritaine lâché la patience de Dieu: *Fatigatus ex itinere.* Combien y en a-t-il que Dieu ne souffre qu'à peine, & qui à force d'augmenter le poids de leurs iniquitez, lui sont devenus incommodes, dit Tertullien, & à charge à sa miséri-

Nous lassons souvent la patience de Dieu à force de résister à la grace.

corde. Car si nous jugeons des sentimens de Dieu par les nôtres, ne pouvons-nous pas bien concevoir, quelle est la douceur de sa grace? Il ne les pousse pas à bout; il est Dieu parce qu'il les souffre, & qu'il ne se lasse point de les attendre, tandis que ces malheureux ne se lassent point de le faire attendre. *Le P. Bourdaloue, Sermon de la Samaritaine.*

Graces extraordinaires qu'il faut prendre garde de rejeter.

Les Chrétiens sont quelquefois touchés par de certains accidens extraordinaires; ils forment des desseins de se convertir, mais cela s'efface peu-à-peu; lorsqu'ils cessent d'en être frappés, ils retombent incontinent dans l'assoupissement dont ces accidens les avoient tirés: ce n'est pas là l'usage que nous devons faire des coups extraordinaires de la puissance de Dieu, qu'il expose quelquefois à nos yeux; il ne veut pas seulement que nous en soyons touchés; mais il veut que nous le soyons d'une manière ferme & durable, & que les sentimens que nous en tirons, subsistent sinon dans leur sensibilité, au moins dans leur force, & leur efficace pour nous faire agir. *Tiré des Essais de Morale sur les Evangelies.*

Des graces exterieures auxquelles Dieu attache les graces interieures.

Dieu nous visite par tous les biens qu'il nous fait, par tous les maux qu'il nous envoie; & parce que tout cela nous doit porter à recourir continuellement à lui, nous sommes continuellement environnés de ces sortes de visites; il nous parle par toutes les créatures intelligentes & non intelligentes, animées & inanimées. Ce n'est que notre endurcissement qui nous rend sourds à sa voix, & qui nous empêche de la discerner; mais outre ces bienfaits généraux, il y en a de certains, qui s'appellent plus proprement des visites, & ce sont ceux par lesquels Dieu se manifeste plus clairement à nous, & nous parle de plus près. De ce genre sont les instructions qu'il nous donne par les Ecritures, & par les Ministres, les exemples de vertus qu'il expose à nos yeux, les châtimens qui ont une proportion visible avec nos déreglemens, les occasions particulieres qu'il nous presente d'operer notre salut. *Les memes.*

Ce n'est pas la grace seule qui agit; mais la grace & nous.

Ce n'est pas moi seul qui agit: mais la grace & moi; l'une & l'autre de ces deux choses y entrent; la grace & moi: la grace pour m'inspirer, & moi pour répondre à ses inspirations salutaires. Car Dieu n'agit pas dans nous comme dans des pierres insensibles & inanimées, qui reçoivent seulement l'impulsion de celui qui les pousse, sans le sentir, & agir de leur part; mais comme dans des créatures intelligentes & raisonnables, qui étant mûes de Dieu, rendent action pour action, & suivent avec connoissance & liberté la vocation divine. Il attire, & nous courons; il illumine, & nous voyons; il nous convertit, & nous nous convertissons, par la vertu de la grace. Car le Sauveur de nos âmes ne veut pas entrer chez nous malgré nous, par force, par violence, en rompant les portes, & les enfonçant comme un ennemi vainqueur qui prend une place d'assaut, ou comme un juge animé qui vient, la force à la main, faire ouverture d'une maison, pour y exécuter ses ordres. Quand Dieu vient à nous par la grace, alors il n'emploie que la douceur, & l'agréable violence de son amour, afin que de notre part tout soit libre & volontaire: il frappe à la porte, par un mouvement de son divin esprit, qui s'insinue heureusement dans nos âmes; & nous lui ou-

vrons par un mouvement de notre cœur, qui le reçoit avec joye. *Livre anonyme.*

Ces changemens surprenans de la grace ne sont pas le fruit d'un jour. Quand le fort armé a pris une fois possession d'un cœur, il n'en sort que difficilement. Une maison fondée sur le roc ne se renverse pas au premier coup; le demon paisible dans une âme ne cède pas aux premiers efforts que l'on fait pour l'en chasser. De même, la grace ne s'établit pas tout d'un coup dans un cœur, ses progrès sont tardifs & imperceptibles; ce n'est que peu-à-peu qu'elle conduit son ouvrage à la perfection; il faut combattre ses passions, & les ennemis de notre salut. *Sermon manuscrit.*

La grace agit peu à peu, & ne fait pas son effet tout d'un coup.

Videte fratres, ne in vacuum Dei gratiam accipiatis. Prenez garde, mes freres, que ce ne soit en vain que vous receviez les graces de Dieu; elles demandent notre cooperation, prenons garde de ne les pas étouffer. Il y a de certaines maîtresses graces dans la vie, de certaines inspirations importantes, comme celles qui après une longue habitude au peché, nous persuadent une véritable conversion. *Ah! Videte fratres.* Il est infiniment important alors de ménager fidelement ces occasions, & de cooperer à ces graces; parce que c'est ordinairement de ces momens d'où dépend notre salut; ce sont des inspirations puissantes, après lesquelles peut-être il n'y en aura plus d'autres; comme la miséricorde de Dieu fait des efforts pour nous les donner, si nous les rejettons, elle se lasse. *M. Biroat, Sermon de la Conversion de Saint Paul.*

Il y a des graces critiques d'où dépend notre salut.

Il y a de certaines graces dans les trefors de Dieu, que Saint Augustin appelle: *Delectatio victrix*; & que Tertullien nomme des paroles triomphantes: *Triumphatorium verbum.* Ce n'est pas qu'elles entraînent nécessairement le consentement de l'homme; mais leur puissance victorieuse consiste en ce qu'elles proviennent de certaines inspirations si puissantes, & si vives, qu'après une douce violence, elles obligent infailliblement la volonté de se rendre. C'est ainsi que Dieu se rend le maître absolu de nos cœurs, aussi-bien que des autres choses, & qu'il exerce cette volonté toute-puissante qu'il a de les fléchir comme il veut: *Habens humorum cordium, quocumque libuerit inclinandum potentissimam voluntatem*, dit Saint Augustin. Mais comme ce sont des coups de sa puissance, aussi-bien que de sa bonté, il ne les exerce pas communément dans la conduite ordinaire de sa providence. *Le même.*

Des graces qu'on appelle victorieuses.

Dieu n'agit pas si vite dans les conversions ordinaires des pecheurs, il ne donne pas communément des graces si agissantes & si impetueuses; elles vont plus lentement, & disposent peu à peu les cœurs qu'elles veulent vaincre. Et puis les hommes ne se rendent pas ainsi tout d'un coup; hélas! que de violences & de combats! que de soupirs & de larmes! avant que de pouvoir dire, je le veux; Seigneur, que voulez-vous que je fasse: *Domine, quid me vis facere?* Saint Cyprien explique la difference de ces operations par une excellente parole: *Non pro mora temporum, sed compendio gratis maturatur charitas.* Ce sont des fruits qui n'attendent pas le changement des temps, mais qui se produisent par un abrégé de grace, qui se hâte de les meurir. *Le même.*

Sur le même sujet.

Que pourrez-vous répondre à Dieu, quand

Nous sommes sans excuse, si nous venons à nous perdre, ayant tant de grâces pour nous servir.

il vous dira qu'il ne vous a donné la grace, qu'afin que vous travailliez avec elle; qu'il ne vous a élevé dans le sein de son Eglise, regeneré dans les eaux du Bapême, guéri de vos infirmités dans le Sacrement de la Penitence, qu'afin que vous profitiez de ces dons celestes, pour répondre aux desseins de sa bonté? Lui direz-vous qu'il vous demandoit l'impossible? Mais combien de fois avez-vous reconnu par votre propre experience, que si vous ne vous étiez pas acquitté de vos devoirs, c'étoit parce que vous ne l'aviez pas voulu? Lui direz-vous qu'il ne vous donnoit pas des grâces victorieuses & enlevantes? Mais avec les mêmes grâces, d'autres, qui ont été plus fideles que vous, ne se sont-ils pas sanctifiés? Alleguez-vous que vos passions étoient trop vives? Mais quels efforts avez-vous fait sur vous pour les dompter? Que vous trouviez trop d'obstacles? Mais n'en avez-vous pas surmonté de plus difficiles pour vous perdre, & pour vous damner? De qui pouvez-vous raisonnablement vous plaindre que de vous-même, qui n'avez eu ni assez de soin de demander à Dieu ce que vous ne pouviez obtenir que de lui, ni assez de fidelité & de courage pour coopérer à ce que vous en avez reçu? Je vous avoué, mon Dieu, que si je suis assez malheureux pour me perdre, c'est de moi que viendra ma perte; & si j'ai assez de bonheur pour être sauvé, c'est de vous que viendra mon salut. *Le même.*

On ignore au vrai ce qui donne la force & l'efficacité à la grace.

Il en est à peu près de la grace, comme de plusieurs choses qui sont dans la nature, dont on voit l'effet, mais dont on ignore la cause. Nous voyons tous, & nous admirons les effets de cette grace toute-puissante. Tantôt des pecheurs plus durs & plus insensibles que des pierres sont enlevés de terre, & n'ont plus que des attachemens celestes; tantôt des aveuglés sont éclairés, & assis auparavant dans les tenebres, & à l'ombre de la mort, ils suivent avec joye la lumiere qui les conduit, & détestent leurs premiers égaremens: d'où vient cette vertu dans la grace? d'où vient cette soumission dans l'homme? sa liberté est-elle flatée, est-elle domptée? pourquoi les uns sont-ils attirés, les autres abandonnés? c'est ce que nous pouvons encore moins savoir. Saint Augustin a établi plusieurs beaux principes pour expliquer ce profond mystere de la grace. Quelquefois il a admiré sa force victorieuse, & son invincible puissance, dont la volonté humaine n'empêche & n'écluse jamais l'effet. En d'autres rencontres il nous l'a représentée comme une douce persuasion qui flatte l'homme pour le gagner, qui le prend par son foible pour le vaincre, & qui semble s'accommoder à ses inclinations pour se les soumettre. Enfin, marchant comme au milieu de ces deux extrémités, & joignant la force de la grace avec sa douceur, il en a parlé comme d'une suavité victorieuse, comme une Reine, qui résoluë de se faire obéir, employe son autorité & sa beauté, ses menaces & ses promesses pour dompter des sujets rebelles, & les tenir dans leur devoir. *Le même.*

Les moyens dont se sert la grace pour nous gagner, & nous conduire où elle veut.

La grace attend un pecheur avec patience, elle le gagne par de favorables occasions, elle le détrompe par de salutaires dégoûts. Quelquefois elle attend long-temps ceux qu'elle veut retirer du péché, & les conduit par des routes imperceptibles, au terme marqué de toute éternité pour leur sanctification. Tel

qu'étoit Jonas, tels sont souvent les pecheurs. Ce Prophete entreprend un voyage opposé à celui que le Seigneur lui avoit commandé de faire, il se cache dans le fond d'un vaisseau, comme pour se dérober aux yeux de celui qui voit tout: mais conduit au travers des obstacles les moins surmontables en apparence, il se trouve aux portes de Ninive, où il est obligé d'exécuter des ordres qu'il avoit refusé d'accomplir. Souvent aussi un pecheur se dérobe aux poursuites de la grace, courant de plaisir en plaisir, & errant au gré de ses passions; mais enfin il arrive à ce moment heureux où la misericorde du Seigneur l'attend, & le conduit à une salutaire penitence. *Le même.*

Comment la grace cherche-t-elle les pecheurs? comment les convertit-elle? Par les dégoûts qu'elle leur donne, par les remords dont elle pique leur conscience trop tranquille, par les salutaires reflexions qu'elle leur fait faire sur le néant & la vanité du monde, sur la fragilité de ses biens, l'inconstance de ses amitez, les amertumes inseparables de ses plaisirs, les illusions de ses promesses. C'est là qu'elle leur fait sentir leur aveuglement dans la dissipation d'un bien qui ruine leurs familles; dans l'assouvissement d'une passion brutale qui les deshonne aux yeux des hommes, & qui ne leur laissera enfin que de cruels repentirs. C'est là où au milieu de ces tables splendidement couvertes, & dans ces lieux de débauches, elle les cherche & elle les touche, tantôt par un sentiment de fierté qui les en détache, en leur inspirant interieurement de la honte & de la confusion de leurs desordres; tantôt par un piquant remords qui les déchire, & qui ne leur donne aucun repos; tantôt par une aversion raisonnable & chrétienne de ce qu'ils aimoient le plus. *Le même.*

Sur le même sujet.

A quel principe devons-nous attribuer les desordres, dans lesquels vivent tant de pecheurs, qui d'un abîme tombent dans un autre abîme, & cela presque sans interruption? c'est sans doute que la cupidité les domine alors. Mais cette cupidité, toute puissante qu'elle est, auroit-elle sur eux un empire si tyrannique, si la grace ne s'étoit affoiblie dans leur cœur, à mesure que le péché y a pris racine & s'y est fortifié? Et vivoient-ils dans de si épaisses tenebres, si Dieu n'avoit soustrait les lumieres qu'ils ont si souvent éteintes? Combien de gens vivent dans un entier oubli de leur salut, sont insensibles aux fortes remontrances qu'on leur fait, ont devant les yeux les exemples les plus touchans, & n'en profitent pas, conservant sur le retour de l'âge, & dans une vieillesse avancée, les mêmes habitudes & les mêmes attachemens? Combien se trouvent presque aux portes de la mort, & ne rentrent pas en eux-mêmes, ne mettent point ordre à leur conscience, toujours également possédez du monde, enyvrez de leur fortune, esclaves de leurs passions, & adonnez à leur plaisir? D'où vient cela? C'est que la parole du Saint Esprit s'accomplit à leur égard; *Etat via illorum tenebra & lubricum.* *Psal. 34.* Le flambeau de la grace ne luit point pour eux. Ils sont dans une nuit épaisse, qui leur dérober tous les objets dont ils pourroient être frappés. Par tout où ils marchent, ce sont des chemins glissants; & par consequent autant de pas qu'ils font, ce sont presque autant de chûtes. La passion plus forte que jamais, parce qu'elle n'est plus combattue par

Les suites du mépris & du refus des grâces de Dieu.

la grace, les tourne à son gré. L'inclination, le penchant, qui ne trouve plus de contrepoids pour l'arrêter, les entraîne. La tentation du premier coup les abat; & l'enfer les tient tellement asservis, qu'ils ne peuvent presque plus secouer le joug, & reprendre leur liberté. *Le P. Girouft. Sermon de la soustraction des graces.*

La grace diminue la peine qu'il y a de se donner à Dieu, mais ne l'ôte pas entièrement.

Peut-être que vous attendez une grace qui vous tourne au bien sans peine, sans trouble, sans combat. C'est une chimère; le cœur ne change pas tout d'un coup d'objet & d'inclination, sans se faire violence; ce fort armé qui est en possession de votre cœur, en dispute l'entrée à la grace; il vend chèrement sa défaite, il veut être combattu, vaincu par force; on ne passe pas aisément du vice à la vertu, il faut qu'il en coûte; il faut que l'orage précède le calme; la grace adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. Quelque efficace, quelque doux qu'ait été l'attrait de la grace, qui convertit Saint Augustin, quelle peine n'eut-il pas à se dégager du vice? de quelles perplexités ne fut-il point agité? Quelle horreur de lui-même! quelle frayeur dans la seule pensée du changement! quel regret de ce qu'il alloit quitter? Quelle crainte de l'avenir, quels retours, quelles irresolutions, quelle contrariété de sentimens tenoient son esprit flottant dans une incertitude continuelle! Il fallut prendre sur soi, & se faire la dernière violence pour répondre à la grace; & vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien? *Le P. Cheminai. Sermon de Sainte Madelaine.*

De la soustraction de la grace.

La grace est un don que Dieu vous offre par une libéralité tres-gratuite, mais un don qui renferme tous les biens; vous refusez ce don, il cesse de vous l'offrir; quoi de plus raisonnable? Si vous vous trouvez dans l'indigence, à qui vous en devez-vous prendre qu'à vous-même? La grace est une lumière; le soleil se présente à vous pour vous éclairer, vous fermez les fenêtres; si vous vous trouvez dans les tenebres, à qui en est la faute? ce n'est pas au soleil, mais à vous. Dieu vous a présenté si souvent ses lumières, & vous y avez été rebelle; il vous en prive, & vous demeurez aveugle; ne méritez-vous pas cette punition? *Le P. Nèpveu, Tome quatrième de ses Reflexions Chrétiennes.*

Ce que c'est que la lumière de la grace, & quels sont ses effets.

Joann. 8.

La grace est une lumière que Dieu nous donne pour éclairer notre esprit, & pour en chasser les tenebres que le péché y a répandus. Parce que Jésus-Christ est le principe de la grace, il s'appelle le Pere des lumières, ou plutôt la lumière même; *Ego sum lux mundi*. La grace est une participation de cette lumière créée, un rayon émané de ce Soleil de justice. Les effets de la lumière corporelle nous expriment admirablement les effets de cette lumière spirituelle. La lumière dissipe les tenebres de la nuit; la grace dissipe les tenebres du péché. Quiconque marche dans les tenebres, est en danger de tomber à tous momens, ou de s'égarer; quiconque n'est pas éclairé des lumières de la grace, ne fait presque pas une démarche qui ne soit

une chute. Si vous tombez, si vous vous égarez si souvent, c'est que vous ne prenez pas la grace pour guide. Quelquefois la lumière de la grace passe comme un éclair, mais elle ne laisse pas de produire de grands effets; telle fut la lumière qui environna & convertit Saint Paul. *Le même.*

Dieu dans la conversion des pecheurs n'agit pas toujours subitement, ou si vous voulez, ne leur donne pas communément des graces si agissantes & si imperieuses; elles vont plus lentement, & disposent peu à peu les cœurs qu'elles veulent vaincre. Et puis les hommes ne se rendent pas ainsi tout d'un coup; hélas! que de violences & de combats! que de soupirs & de larmes, avant que de pouvoir dire, je le veux; Seigneur, que voulez-vous que je fasse, comme Saint Paul? Il s'est trouvé cependant des pecheurs qui se sont convertis tout d'un coup, sans résistance & sans délai, par une operation subite & puissante de la grace, que Saint Cyprien appelle hâtive, par une comparaison prise des fruits précoces, qui n'attendent pas leur saison; mais qui sont mûrs avant le temps: *Non pro mora temporum, sed compendio gratia maturatur charitas*. C'est un abrégé de grace qui se hâte de les meurir. *M. Biroat. Sermon de la Conversion de Saint Paul.*

La grace agit peu à peu sur le cœur des pecheurs.

Il faut que Dieu nous prévienne par la grace excitante, en se faisant entendre intérieurement à l'ame, par la vocation céleste, & en donnant au cœur un mouvement furnaturel, qui le sollicite, le pousse, l'agite, & le trouble; par les desirs & par la crainte; par l'espérance & par l'amour, & par ces autres mouvemens secrets qui ne font pas de notre fond, & des forces de la nature; mais qui viennent immédiatement de Dieu par le principe de la grace. Sans cela, il est impossible de retourner à lui, dès que nous en sommes éloignés, & de relever de la maladie où nous sommes tombez; afin que nous sachions la vérité de cet Oracle, que notre perte vient de nous, & notre secours de Dieu seul. *M. Maimbourg. Sermon pour le 2. Vendredi de Carême.*

Comme la grace nous prévient & nous excite.

C'est la merveilleuse industrie de la Providence spéciale que Dieu a pour vous, & qui est l'effet de l'amour particulier qu'il vous porte. Lorsque vous y pensez le moins, une affliction, une maladie, quelque fâcheux accident vous survient, qui vous fait rentrer en vous-même: une compagnie, par rencontre, vous mène au Sermon, où Dieu par une puissante parole d'un Prédicateur, qui ne songe non plus à vous, que vous ne pensiez auparavant à lui; vous ouvre les yeux, & vous frappe soudainement le cœur. Selon les apparences humaines, ce n'est qu'une aventure, vous n'y pensiez pas, & ces choses fâcheuses vous sont arrivées par un pur accident. Mais c'est providence à l'égard de Dieu, qui dispose de tout cela par un dessein formé pour votre bien. *Le même.*

Sur le même sujet.

Vous savez le miracle que Dieu fit en faveur des Israélites dans le desert, pour étancher leur soif. Non seulement il fit sortir une source d'eau vive d'un rocher; mais il voulut de plus, que cette source miraculeuse suivit son peuple par tout: *Bibebant de spiritali consequente eos petra*, dit Saint Paul. De quelque côté que les Israélites se tournassent, soit qu'ils marchassent dans la plaine, soit qu'ils franchissent les montagnes, cette eau tirant son cours, non de son poids naturel, mais de

Comme la grace nous vient chercher la première, & nous poursuit. *1. ad Cor. 10.*

de l'Esprit de Dieu, se presentoit toujours à eux dans leurs besoins. Figure naïve de Jesus-Christ, & de la grace qu'il nous a meritée, ainsi que Saint Paul l'explique lui-même: *Petra autem erat Christus*. Cette grace, comme une source divine, nous suit par tout, pendant que nous sommes voyageurs dans le desert de la terre. Elle n'attend pas que nous la cherchions, elle nous cherche elle-même; elle court après nous, elle nous presse, elle nous sollicite de boire ses eaux vives & salutaires. *M. Fromentieres. Sermon sur la Grace.*

O ame chretienne! je te conjure de la part de Dieu, & par les interets de ton salut, de considerer attentivement ces trois choses. Premièrement, le grand nombre des graces ordinaires & extraordinaires que tu as déjà dissipées: tu en as plus reçu qu'il n'en faudroit pour convertir des Provinces entieres; & cependant on ne voit aucun changement en ta conduite. Ah! si in Tyro, & Sidone facta essent virtutes, qua in te facta sunt, olim in cilicio, & cinere penitentiam egissent. Il n'en faudroit pas tant pour convertir plusieurs barbares & plusieurs infideles, &c. Confidere en second lieu, combien il y a de temps que Dieu t'appelle, & que tu resistes. Tu entends la parole de Dieu, tu frequentes même les Sacrements, & l'on ne remarque cependant aucun amendement dans tes mœurs. Il y a sujet de craindre, que tu continueras à vivre de la sorte, & que tu mourras sans être converti. Troisièmement enfin, apprehende le peu de temps qui te reste, & que Dieu a resolu de souffrir cette opiniâtre resistance, peut-être que voici la dernière grace, par laquelle Dieu a resolu de te parler fortement. *Le P. Texier. Sermon pour le Lundi de la cinquième Semaine de Carême.*

Il est vrai, Seigneur, que vous ne faites pas toujours d'aussi grandes graces aux uns, qu'aux autres; mais enfin, vous leur faites des graces qui les rendront inexculpables, quand vous les jugerez, ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes, & que la verité imprimée au-dedans d'eux-mêmes, prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous avez pu faire davantage pour eux, & que vous ne l'avez pas voulu; mais vous avez voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte: vous l'avez permis, & vous ne l'avez point faite; s'ils sont méchants, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons; ils ne l'ont pas voulu. Vous les avez laissez dans leur liberté; qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une sur-abondance de grace? Le maître, qui offre à tous ses serviteurs la juste recompense de leurs travaux, n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de liberalité? Ce qu'il donne à ceux-là par-dessus la mesure, donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui? Par là, Seigneur, vous montrez que toutes vos voyes, comme parle votre Ecriture, sont verité & jugement. Vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrez; & les miséricordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns, ne sont point une loi rigoureuse que vous vous imposez, pour devoir faire la même largesse à tous les autres. *Auteur anonyme.*

O Pere de misericorde! je ne pense plus à philosopher sur la grace, mais à m'abandonner à elle dans le silence. Elle fait tout

dans l'homme; mais elle fait tout avec lui & par lui. C'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse, & que je m'abstienne; que je souffre, & que j'attende; que je croye, que j'espere, & que j'aime en suivant toutes les impressions. Mais enfin le cœur est mû, & vous ne sauvez point l'homme, sans faire agir l'homme. C'est donc aussi à moi à travailler sans perdre un moment, pour ne retarder pas la grace qui me presse sans cesse. Tout le bien vient d'elle, tout le mal vient de moi; quand je fais le bien, c'est elle qui m'anime; quand je fais le mal, c'est moi qui lui resiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille sçavoir davantage, tout le reste ne serviroit qu'à nourrir une curiosité presomptueuse. *Le même.*

Il faut répondre à l'Esprit Saint qui nous appelle, & ne point attendre ni differer à se rendre; persuadez que quand on réfléchit, qu'on délibere, la grace y perd toujours quelque chose. Dès que Jesus-Christ parle à Saint Matthieu, il quitte son bureau, & ne pense ni à la difficulté qu'il y avoit à le suivre, ni aux commoditez de l'emploi qu'il avoit à quitter. Pierre jette ses filets, abandonne sa barque, dès que le Sauveur l'appelle; & pour faire ce nouvel effort, il n'a besoin que de la grace du Sauveur. Dès-lors qu'on délibere tant, c'est signe qu'on veut composer avec le monde, & qu'on ne veut pas fortement, & tout-à-fait être à Dieu; & cependant la grace se retire. En effet, la grace a des moments heureux, que ni le temps, ni les autres circonstances ne rappellent jamais, quand une fois on les a laissez passer. Ce jeune-homme de l'Evangile, qui contre l'inspiration du Seigneur, voulut aller ensevelir son pere, ne revint plus à Jesus-Christ qu'il avoit quitté; il se rendit indigne d'être au nombre des Disciples comme auparavant. L'esprit de Dieu souffle où il veut, & quand il veut; & tout dépend de se rendre attentif à entendre sa voix, & d'y répondre quand on l'a entendu: lorsqu'il vous visite, vous devez le recevoir favorablement; une grace de conversion rejetée, un mouvement de penitence repoussé, est peut-être la seule cause que vous ne vous convertirez jamais. *Attribué au P. Massillon. Sermon de Sainte Madelaine.*

La resistance qu'on fait souvent au peché avant que de le commettre, & de se laisser vaincre, montre qu'on a la grace qui s'y oppose, & qui nous en détourne. Aussi le peché en est-il plus grief, que quand on est surpris, ou qu'une violente tentation ne permet pas de faire tant de reflexion. Car enfin, cette resistance du cœur qui chancelle avant que de se laisser tomber, & s'oppose à une bonne action avant que de la produire, montre que la passion laisse encore assez de liberté, pour découvrir le peril, & voir la nature de l'action qu'on va commettre. Elle marque que la grace entre dans le cœur, & qu'on la rejette, qu'on se détermine après avoir délibéré: elle est une conviction sensible qu'on donne la préférence à l'objet qu'on suit; & enfin qu'on commet le peché avec plus de connoissance & de malice. *Auteur anonyme.*

La grace nous vient chercher, lorsque nous sommes éloignez de Dieu; une brebis qui s'est égarée ne peut revenir, si son pasteur ne va vers elle. L'homme criminel est un mort qui ne se levera pas si on ne le ressuscite; & comme l'homme sans la grace ne

pher sur sa nature.

Il faut promptement se rendre à la grace, sans tant déliberer.

La resistance à la grace rend le peché plus grief.

La grace nous vient chercher.

Exhortation aux pecheurs, de ne pas rebuter davantage les graces de Dieu.

Mat. II.

Dieu distribue les graces inégalement, mais toujours suffisamment aux hommes.

Il faut obéir à la grace, plutôt que de philosopher.

pouvoit conserver ce qu'il avoit reçu, comment sans elle, pouvoit-il recouvrer ce qu'il avoit perdu par la faute? Dieu regarde notre franc-arbitre pour nous condamner, & la grace pour nous sauver: s'il n'y a point de grace, comment est-ce qu'il sauve le monde? & s'il n'y a point de libre-arbitre, comment est-ce qu'il juge le monde? dit Saint Bernard. *Le même.*

Le pouvoit & la force de la grace pour nous faire faire le bien. *Apoc. 3.*

Dieu nous prévient, & est à tous momens à la porte de notre cœur pour nous en demander l'entrée: *Ece sto ad ostium, & pulsabo.* En effet, faut-il que nous connoissions le bien pour nous le faire aimer? La grace ne nous découvre-t-elle pas la beauté, & ne nous donne-t-elle pas la force de le pratiquer! Faut-il reprimer les trop vives saillies d'une passion, arrêter l'impétuosité d'une nature qui se cherche par tout? faut-il se faire violence en mourant à son amour propre? faut-il éviter un danger de perdre son innocence? faut-il profiter d'une occasion de procurer de la gloire à Dieu? Ne sentons-nous pas le mouvement de la grace, qui nous excite à faire notre devoir, qui nous dit d'une manière si persuasive: *Si scires domum Dei.* Si vous connoissiez les biens du Ciel, seriez-vous si attachés à la terre? Si vous sçaviez combien est grande la foiblesse & l'insuffisance de la créature, en préféreriez-vous les intérêts à ceux du Créateur? *Si scires.* Si vous étiez bien persuadés que vous êtes à Dieu, en négligeriez-vous le service? Si vous sçaviez que la mort vous ravira bientôt de ce monde, & que ce corps qui est à présent votre idole, sera bientôt la pâture des vers, auriez-vous de la peine à l'immoler à la pénitence? *Si scires.* Si vous sçaviez que tout passé en ce monde, & que le grand & la grandeur même sont enlevés dans la même tombe, pourriez-vous en être si entêté? *Sermon manuscrit.*

La grace nous pour- suit & nous recherche malgré nos résistances.

Quel excès de votre bonté, ô mon Dieu! de poursuivre même ceux qui vous fuyent; de leur présenter vos graces, lorsqu'ils les rebutent? Qui ne seroit charmé de cet amour, dit Saint Augustin, qui n'abandonne point ceux qui vous rejettent, qui répand ses bien-

faits sur ceux qui les négligent, qui tend les bras à ceux qui ne veulent pas s'y jeter: *Quantum nos diligit, qui nos, ne cum respiciatur relinquat.* Nous condamnons ces résistances ou ce mépris dans les autres; mais ne sommes-nous point plus coupables qu'eux? Car enfin, combien y a-t-il que la grace nous presse; nous sollicite, frappe à la porte de notre cœur pour y entrer; pour nous faire résoudre à rompre cette ancienne habitude qui nous perd; à quitter cette occasion prochaine qui nous fait toujours tomber; à ne plus entretenir ce commerce qui nous fait passer pour infames; à mortifier cette violente passion, qui sera la cause de notre damnation éternelle? Avons-nous suivi ces lumières? nous sommes-nous rendus à cette voix qui nous a parlé si souvent au cœur? Oui, peut-être y a-t-il plusieurs années que la grace travaille à nous détacher des choses de la terre. Mais hélas! quelque effort qu'ait fait la grace pour nous ranger à notre devoir, ne l'avons-nous point rendu inutile par notre opiniâtreté? *Le même.*

Je ne comprends pas (Messieurs) comment les pecheurs osent rejeter sur la foiblesse de la grace leur obstination dans le vice, ayant devant les yeux ces conversions éclatantes, qui les convainquent de sa force d'une manière si sensible. L'on peut dire en general, qu'elle a opéré tous ces changemens surprenans, qui ont formé, sanctifié l'Eglise, peuplé les déserts, humilié les grandeurs, soumis toutes les puissances à l'opprobre de la Croix, répandu par toute la terre l'innocence & la pénitence. J'avoue avec Saint Ambroise, qu'il est extrêmement difficile de se tourner du vice à la vertu, des choses passagères aux éternelles: de changer toutes les manières d'une vie charnelle, d'en étouffer tous les mouvemens: de s'engager à un genre de vie tout opposé au premier: d'assujettir un esprit rebelle, & un cœur déréglé. Cependant, dit le même saint Pere, il ne faut qu'une inspiration, qu'un souffle, pour ainsi dire, du Saint Esprit, pour faire toutes ces merveilles. *Le Pere la Pesse, Sermon sur la Grace.*

La force de la grace pour convertir un pecheur.

GRANDEUR, DIGNITEZ, CHARGES, HONNEURS. Comment il s'y faut comporter; à quels devoirs ils nous obligent. AVERTISSEMENT.

ON ne voit gueres de Sermons de Morale, où il n'y ait quelque trait contre les grandeurs du monde; c'est-à-dire, contre les honneurs, les charges, & les dignitez, où les uns sont élevez par leur naissance, les autres par leur mérite, & les autres par la faveur; mais on voit assez peu de Sermons reguliers sur ce sujet, qui semble n'estre que pour fournir de matiere à tous les autres. Il est néanmoins de la dernière importance de sçavoir comme on se doit comporter dans l'élevation, & dans la grandeur; la moderation qu'on y doit garder; de quelle maniere elle peut s'allier & s'accorder avec l'humilité Chrétienne; comme le cœur en doit estre détaché; le mépris qu'en doivent faire ceux qui les possèdent; & enfin, le respect qu'on doit à ceux qui sont constitués en dignité. C'est à quoi se rapportent tous les sujets de Discours que nous suggererons en cette matiere. Il faut seulement remarquer, que par le nom de dignitez & de grandeurs, on doit entendre les charges, l'autorité, le droit de commander, le rang que l'on tient au dessus des autres, & toutes les marques de distinction, qui rendent les personnes considerables.

Il faut de plus remarquer que ce sujet est distingué de l'ambition, par laquelle on brigue les honneurs & les charges; & de la vaine gloire; quoi que ces sujets ayent beaucoup de choses de commun.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

Que les Grands qui sont au-dessus des autres par leur noblesse, par leur dignité, & par quelque titre que ce soit, sont plus obligés d'être fideles à Dieu, & plus zelez pour sa gloire, que le commun des hommes. Trois raisons bien développées feront le partage, & les preuves de ce Discours.

La premiere, est la reconnoissance qu'ils doivent à Dieu, qui les a mis en place, & elevez à ce rang. Dieu pouvoit les faire naître dans l'obscurité, & les laisser ramper dans la poussiere; mais il a voulu les favoriser de ces avantages, pour les vûes, & pour les desseins qu'il a eus sur eux de toute éternité; ils lui en sont donc redevables: car quoi que route cette grandeur temporelle soit comptée pour rien devant lui, & qu'il n'ait point acception des personnes; ce sont néanmoins de grands biens à notre égard, & que nous ne préferons que trop souvent aux biens plus réels & plus solides. Les personnes qu'il en a gratifiées, doivent lui en marquer leur reconnoissance, en s'appliquant avec plus d'exactitude & de fideité à remplir les desseins qu'il a eus sur eux, à s'acquitter des devoirs qui sont attachés à leur condition, & en un mot, à se rendre dignes du choix que Dieu a fait de leurs personnes. Ils doivent se souvenir qu'ils sont les images de Dieu, non seulement dans sa nature, comme le reste des hommes, mais dans la grandeur, & dans sa puissance; qu'ils tiennent sa place, & qu'ils ont reçu de lui l'autorité qu'ils exercent sur les autres; & par consequent qu'ils ne doivent en user que dans les vûes, & les fins de Dieu. Et qu'enfin ayant plus de compte à rendre au jugement de ce même Dieu, ils doivent se comporter dans l'emploi, & dans le ministere qu'il leur a confié, selon ses ordres, & les loix qu'il leur a prescrites; & qu'ils ne peuvent ignorer. Ce qui donne un grand champ pour s'étendre, & pour faire voir que les Grands ne sont les ministres du Seigneur que pour le faire regner sur eux-mêmes, & sur tous ceux qui leur sont soumis.

La seconde raison, est qu'ils ont besoin d'un plus puissant secours, & des grâces toutes particulieres du Ciel pour se sauver dans l'état où ils sont, étant exposez à de plus grands dangers de se perdre, à des occasions plus frequentes d'offenser Dieu, dans les richesses, parmi les honneurs & l'éclat, & au milieu des plaisirs; ils ont sans comparaison plus d'obstacles à leur salut, plus de difficultés à pratiquer le bien, de plus rudes & de plus fâcheuses tentations, & par consequent ils doivent user de vigilance, attiser les grâces du Ciel, par leurs prieres, & demander à Dieu, comme faisoit Salomon, cette sagesse, & cette prudence chrétienne, pour se conduire eux-mêmes, & ceux que Dieu a commis à leurs soins. De plus, ayant la même obligation qu'ont tous les autres hommes de pratiquer les vertus chrétiennes, la pauvreté d'esprit, l'humilité, la temperance, qui peut douter que ces vertus ne soient plus difficiles, dans la possession des grandes richesses, dans les honneurs qu'on leur rend, & dans la liberté de cette vie, à quoi l'on peut ajouter les passions plus vives & plus difficiles à

reprimer, & pour cela ne faut-il pas une vertu au-dessus du commun, &c.

La troisieme raison, est qu'ils doivent donner l'exemple à ceux qui leur sont soumis, lesquels se reglent sur eux, & qui ne manquent pas de les imiter, & de se conformer entierement à leurs manieres. Ainsi quand Dieu eleve une personne à quelque dignité, ce n'est pas seulement pour se sanctifier elle-même dans cet état, mais encore pour contribuer à la sanctification & au salut des autres, par leur exemple, pour leur en faciliter les voyes, & pour les animer à la pratique des vertus. Or comment donneroient-ils cet exemple, s'ils ne sont vertueux eux-mêmes, & s'ils ne mènent une vie sans reproche? On peut tirer de terribles conséquences de cette vérité; sçavoir, qu'ils seront responsables de la perte de ceux que leur mauvais exemple aura pervertis. Et cette parole de Saint Paul les doit bien faire trembler: *Ipse enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddaturi.* Qu'ils veillent ou qu'ils doivent veiller sur ceux qui leur sont confiés, comme devant rendre compte à Dieu du salut de leurs ames, à quoi ils doivent contribuer par tous les moyens que leur charge, & leur autorité leur peuvent fournir, &c.

1°. Les dignitez & les charges sont dangereuses aux bons, parce qu'ils sont en danger de s'y pervertir. Les raisons en sont claires, & connues de tout le monde; c'est pour quoi on ne les doit point accepter, sans avoir consulté Dieu, & sans y être appellez. 2°. Elles sont encore plus dangereuses & plus pernicieuses aux méchans, parce qu'elles leur fournissent plus de moyens & d'occasions de satisfaire leurs passions, & de commettre de grands delordres. D'où il s'ensuit, que ceux qui les méritent le mieux, sont ceux qui les craignent davantage, & que ceux qui s'y pouillent ou qui s'y ingerent d'eux-mêmes, & qui se sentent incapables d'en remplir les devoirs, ou sans dessein de les remplir, sont sur le penchant d'un précipice, & que leur perte est inévitable.

1°. Ceux qui sont dans l'élevation; que la grandeur, ou que leur dignité met dans un rang distingué, doivent reconnoître par les hommages & les deférences qu'on leur rend, ce qu'ils doivent rendre eux-mêmes à la grandeur de Dieu, qui les a placez en ce rang. 2°. Ils doivent relever leur grandeur même, leur naissance & leur dignité par la grandeur de leurs vertus, qui seules les rendent grands & considerables aux yeux de Dieu.

Le salut des Grands est sans doute plus difficile, & en plus grand danger que dans une condition médiocre, pour trois raisons prises de trois obligations communes à tous les Chrétiens, mais que les Grands ont infiniment plus de peine à remplir que le commun des hommes.

La premiere; ils doivent être humbles dans leur elevation & dans leur grandeur, c'est ce qu'il y a de plus rare, de plus difficile, & de plus heroïque dans l'humilité; selon la pensée de Saint Bernard; & par consequent s'il est impossible d'être sauvé sans devenir humble & petit, comme dit le Fils de Dieu même; jugez s'il n'est pas plus difficile des abais-

Ad Hebr. 13.

IV

III

II

III

IIIV

IV

XI

ser, & de s'humilier dans l'honneur & dans l'éclat ?

La seconde, il faut être détaché de cœur & d'affection de tous les biens de ce monde. Or qui a plus de peine à s'en détacher que ceux qui les possèdent, & qui les croient nécessaires pour soutenir leur rang & leur dignité ?

La troisième, ils doivent être temperans au milieu des plaisirs. La difficulté n'en est elle pas plus grande, quand on a le pouvoir & les moyens d'en jouir ?

V.

Les Grands du monde ont deux grandes obligations, auxquelles leur état les engage, & dont ils doivent s'acquitter, s'ils veulent se sauver. La première, est une grande dépendance à l'égard de Dieu, qui est au-dessus d'eux ; la seconde, une grande charité pour ceux qui sont au-dessous d'eux, & qui leur sont soumis. Et ces deux qualités sont ordinairement détruites par deux vices contraires, qui sont comme attachés à leur condition ; sçavoir, l'impiété, qui fait que s'ils ne s'élèvent pas contre Dieu par orgueil, comme ont fait tant de Rois & de Souverains sacrilèges & impies ; du moins ils négligent de lui rendre le culte qui lui est dû, & ne s'acquittent d'aucun des devoirs de religion ; l'autre vice est le mépris à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux, qu'ils oppriment, ou du moins dont ils n'ont nulle compassion.

VI.

1°. Les Grands de la terre, c'est-à-dire, ceux qui sont élevés au-dessus des autres par leur naissance, ou par le rang qu'ils tiennent, doivent regarder les dangers qui se trouvent dans leur condition, comme les plus grands obstacles à leur salut, & par conséquent doivent user de plus de vigilance & de précaution que les autres. 2°. Ils doivent être fortement persuadés que pour se sauver dans leur état, ils ont besoin d'une plus grande vertu, & de faire de plus puissans efforts que les autres.

VII.

Les Grands & les autres personnes élevées à quelque haute dignité, sont obligés de veiller & de travailler sans cesse, s'ils veulent mettre leur salut en assurance.

1°. Parce qu'ils ont de plus grands & de plus rudes combats à soutenir que les autres, des occasions plus dangereuses, des passions plus vives, de plus fortes tentations, &c. 2°. Parce qu'ils ont de plus grands comptes à rendre à Dieu de leur conduite, & de celle des autres dont ils sont chargés. *Le P. de la Colombière.*

VIII.

SAINT Ambroise, dans ses Offices, réduit tous les devoirs & toutes les obligations de ceux qui sont élevés en dignité à ces deux, qui renferment bien des conditions, & de grandes vertus.

1°. De ne point faire de mal, ni causer aucun dommage à personne. Quelle modération, quelle équité ne faut-il point pour cela ? 2°. De faire du bien à tout le monde ; quelle charité ? &c.

IX.

POUR se sanctifier dans les dignitez, & dans la condition des Grands, ils doivent être persuadés de ces deux veritez, & les mettre en pratique, en sorte qu'elles fassent le capital de leurs devoirs.

La première, que Dieu ne les a élevés au dessus des petits, que pour les protéger, les défendre & secourir dans leurs besoins temporels.

La seconde, qu'ils doivent de plus les aider à se sanctifier par leur exemple, & par tous les

autres moyens que la charité chrétienne, & le zèle de la gloire de Dieu peut suggerer.

LES Grands, les Souverains & les Magistrats, s'attirent la colere de Dieu, & les rudes effets de sa vengeance.

X.

1°. Lorsqu'au lieu de procurer l'honneur & le culte de Dieu, ils empêchent qu'on ne le lui rende, & qu'il ne soit servi & honoré. 2°. Lorsqu'au lieu de défendre la justice, & de maintenir les loix, ils les violent tout les premiers. 3°. Lorsqu'ils employent à corrompre les bonnes mœurs, les moyens que Dieu leur a donnés pour les conserver.

XI.

LES Grands du monde peuvent se considérer en trois états differens : sçavoir, dans la nature, dans la religion, dans la condition où Dieu les a mis ; mais par quelque endroit qu'ils se regardent, ils trouveront des sujets d'humiliation.

1°. Dans la nature, ils sont hommes comme les autres, & par conséquent sujets aux mêmes misères, & aux mêmes foiblesses. 2°. Dans la religion, ils sont soumis aux mêmes loix, & obligés aux mêmes devoirs que le commun des Chrétiens, & assez ordinairement, moins considérables devant Dieu, puis qu'ils sont moins vertueux. 3°. Dans leur condition, si la main toute-puissante de Dieu ne les soutient, ils ne peuvent être que grands pecheurs, & des reprouvés. *Pris de Mr. Fléchier, Sermon pour le jour de la Cène.*

XII.

1°. Les Grands qui ont du pouvoir & de l'autorité, ne doivent jamais souffrir qu'on fasse rien contre le service de Dieu. 2°. Ils doivent être zélés de ménager les intérêts, & de procurer sa gloire autant qu'il leur est possible. 3°. Ils doivent préférer les intérêts de Dieu à leurs intérêts propres : Voilà trois importans devoirs.

LES Grands du monde sont plus obligés que les autres à se soumettre à l'empire de Jesus-Christ.

XIII.

1°. Parce qu'ils ont plus d'obligation à Dieu qui les a élevés à ce haut rang, & par conséquent lui en doivent marquer plus de reconnoissance, par une dépendance plus soumise. 2°. Parce qu'ils peuvent plus facilement abuser des avantages qu'ils ont reçus de Dieu, & par conséquent ont plus de besoin de son secours & de ses grâces. 3°. Parce qu'ils ont plus d'obstacles à toutes les vertus les plus nécessaires à un Chrétien, quoi que leurs charges & leur rang leur imposent une plus étroite obligation de les pratiquer. *Tiré des Essais de Sermons pour le Carême. Sermon pour le Dimanche des Rameaux.*

XIV.

DEUX raisons par lesquelles on peut montrer qu'il est incomparablement plus difficile aux Grands d'être vertueux qu'au commun des hommes.

La première, est que le grand monde où ils vivent, & qui est comme leur élément, les entraîne presque malgré eux dans le dérèglement ; l'air en est contagieux, & les infecte bientôt ; ils se conforment à ses maximes qui sont pour eux comme autant de loix ; il faut de grands secours, de puissantes grâces du côté de Dieu, de grands efforts du leur, & une grande fidélité qui est fort rare.

La seconde, est que les Grands vivent ordinairement dans une mollesse, & dans un luxe qui est incompatible avec les vertus chrétiennes. *Pris des mêmes Essais de Sermons, pour les Dimanches de l'année, Tome 4. Sermon pour le 2. Dimanche de l'Avent.*

LA grandeur a trois grands obstacles à la sainteté & au salut; car les Grands du monde sont Sujets,

1°. A l'impieité; ils ont peu de sentimens de Religion; se regardent eux-mêmes comme de petites divinités; se croient dispensés des devoirs de piété, qu'ils ne croient imposer qu'aux personnes du commun. 2°. A l'injustice; ils sont non seulement jaloux de leurs droits, mais usurpent ceux qui ne leur appartiennent pas. 3°. Au plaisir; car ils y sont plus portés que les autres. *Essais de Panegyriques, Tome 2.*

XVI. DEUX importans devoirs à quoi sont obligés ceux qui sont dans les charges, & à qui Dieu a confié la conduite des autres.

Premier, c'est de procurer que Dieu soit servi le premier, & que les peuples s'acquittent de ce qui est dû à la souveraine Majesté.

Second, c'est qu'ils rendent eux-mêmes aux hommes ce qui leur appartient; le premier devoir est de religion, le second est de justice; c'est à quoi sont obligés tous les Grands, qui se rendent indignes du rang qu'ils occupent, s'ils manquent à l'un de ces deux devoirs.

XVII. COMME les Grands du monde sont jaloux de leur indépendance, & délicats sur l'obéissance qui leur est due; ils doivent être persuadés que Dieu est encore plus jaloux de l'une, & plus sensible à l'autre à l'égard des Grands; c'est-à-dire,

1°. Qu'il veut qu'ils dépendent entière-

ment de lui, & que s'ils veulent se soustraire à cette dépendance, il a coutume de les abaisser autant qu'ils prétendent s'élever. 2°. Il n'est pas moins sensible à l'obéissance qu'ils doivent rendre à ses loix & à ses ordres; & par conséquent la règle qu'ils doivent prendre pour leur conduite, est d'être soumis & d'obéir à Dieu, du moins comme ils veulent que leurs Sujets leur soient soumis, & leur obéissent.

1°. LES grandeurs du monde sont vaines, de peu de durée, & fondées sur des choses bien inconstantes. 2°. Elles sont infiniment dangereuses pour le salut. 3°. Elles sont cause des plus grands malheurs; car que ne sont point ceux qui veulent s'élever à quelque prix que ce soit? Y a-t-il droit divin ou humain qu'ils ne violent? XVIII.

LA grandeur peut être envisagée sous trois rapports. 1°. Par rapport à Dieu, de qui on l'a reçue. 2°. Par rapport aux autres qui nous sont soumis. 3°. Par rapport à nous-mêmes qui la possédons.

1°. Par rapport à Dieu, les Grands s'en doivent servir pour le faire honorer lui-même. 2°. Par rapport à ceux au-dessus desquels on est élevé; on les doit traiter avec douceur, & se servir de son autorité avec modération. 3°. Par rapport à ceux qui la possèdent, ils doivent éviter le faste & le luxe. *Tiré de l'Auteur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, dans son Carême, Dimanche des Rameaux.* XIX.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent

Les Saints Peres.

Saint Jérôme, dans l'Épître 51. où il rapporte assez au long la Vie de Saint Hilarion, admire sur toutes choses le mépris qu'il faisoit de la gloire, & de toute la grandeur humaine.

Le même, *lib. 3. in c. 6. Amos*, parle de la vanité, de l'inconstance, & du peu de durée de tout ce que le monde appelle grand.

Origene, *Homil. 5. in Psalm. 36.* expliquant ces paroles du Prophète Royal: *Vidi impium superexaltatum, & elevatum sicut cedros Libani; & transivi, & ecce non erat*, fait voir la fragilité des grandeurs mondaines.

Saint Jérôme expliquant ces paroles de l'Ecclesiaste: *Est malum quod vidi sub sole, possum stultam in dignitate sublimi, &c.* fait voir le peu d'état que Dieu fait des grandeurs & des dignitez, en les donnant souvent à ceux qui en sont les plus indignes.

Saint Augustin, *lib. Quest. utriusque Testam.* montre que la véritable grandeur d'un Chrétien, est de mépriser la grandeur, & le vain honneur du monde.

Le même, *l. 5. de Civit. c. 12.* montre combien le desir de la gloire, & de la grandeur, est opposé à la profession d'un Chrétien. Et dans le chap. 24. il fait un long discours sur les obligations des Grands.

Le même, *Conc. 2. in Psalm. 48.* montre qu'il faut juger de la gloire & de la grandeur des mondains, par ce qu'ils font, & ce qu'ils deviennent à la fin de leur vie.

Saint Gregoire, *lib. 6. Moral. c. 5.* expliquant ces paroles de Job: *Vidi stultum firmam radicem, & maledixi pulchritudini ejus*, fait voir que toute la grandeur humaine n'est appuyée que sur le sable; que c'est un arbre qui n'a point de racines.

Tome II.

Saint Augustin, sur le Pseaume 102. expliquant ces paroles: *Homo, sicut sanum diebus ejus*, fait voir ce que c'est que toute la gloire & la grandeur du monde.

Saint Basile, *Homil. 3. in Psalm. 14.* montre quelle doit être la force d'un Chrétien, pour ne point être ébloui par l'éclat des grandeurs, & ne point être détourné de son devoir par la considération de Grands, & de toutes les puissances du monde.

Saint Chrysostome, *Homil. 41. in Matth.* montre qu'on ne doit point porter envie aux Grands, ni à ceux qui sont élevés aux charges & aux dignitez, en faisant voir combien leur gloire, & leur grandeur est peu de chose.

Le même, *Homil. 7. in c. 3. Epist. ad Coloss.* montre le peu de fond que nous devons faire sur les honneurs, les richesses, & les dignitez de ce monde.

Le même, *Homil. 73. in Matth.* montre quels desordres causent dans les Etats, & dans l'Eglise les factions, & les brigues de ceux qui aspirent aux premières dignitez.

Saint Gregoire, *lib. 1. Epist. c. 5.* déplore son sort de se voir élevé à une si haute dignité, & fait voir le danger de ceux qui sont placés dans un rang distingué, & qui possèdent les premières charges.

Saint Chrysostome, *Serm. Quod Deus est*, montre combien les Rois & les Grands doivent être soumis à Dieu.

Saint Fulgence, *lib. 2. de verit. Prædest. c. 2.* montre par quels moyens les Souverains & les Grands du monde peuvent être saints & prédestinez.

Saint Bernard, *Epist. 272. ad Eugen. Papam*, expose à ce Souverain Pontife, les

Ecc 3

dangers & les écueils qui se trouvent dans cette dignité, & dans les grandeurs.

Le même, dans les livres de la Consideration, qu'il a dédiés au même Pape, parle souvent & éloquemment des obligations qui sont attachées aux grandes dignitez.

Origene, *Homil. 26. in Num.* montre que les Souverains & les Grands, sont responsables à Dieu des crimes que commettent ceux qui leur sont soumis, quand ils ne les punissent pas, ou qu'ils ne font pas tous leurs efforts pour les empêcher.

Les Livres
spirituels,
& autres,

Saint Thomas, dans ses Opuſcules, a un *Traité de regimine Principum*, où il parle theologiquement des devoirs des Princes & des Grands.

Le Cardinal Bellarmin a aussi fait un livre divisé en trois parties; *De Officio Principis Christiani*.

Ribadeneira en a composé un autre sur le même sujet, pour refuter les impies maximes de Machiavel.

Cambolas, liv. 3. chap. 6. traite dans plusieurs Paragraphes, la maniere dont se doivent comporter ceux qui sont élevez aux charges & aux dignitez.

Nicolaus Lancicius, *Opuſcul. 8. lib. 2. cap. 5. num. 52.* parle aussi de ce sujet.

Le P. Caussin, dans la Cour Sainte, *Traité 1. Avant-propos*, parle des obligations que les courtisans & les personnes de qualité ont de pratiquer les vertus chrétiennes, & des obstacles qui s'y opposent.

M. Gobinet, part. 5. de l'instruction de la jeunesse, ch. 11.

Essais de Morale, premiere partie, *Traité de l'éducation d'un Prince.*

Le même, montre ensuite en plusieurs sections, & par plusieurs raisons l'obligation que les personnes de distinction ont à la perfection chrétienne.

Petrarque a un entretien sur le pouvoir des Grands, & sur l'amour des peuples.

Mr. de la Bruyere, dans les *Caractères des mœurs de ce siècle*, fait plusieurs caractères des Grands, dont quelques-uns peuvent être mis en œuvre dans un discours de la Chaire.

Le Sieur J. Pic, dans le livre intitulé, *de l'Education des Enfants*, a un *Traité de l'éducation d'un Prince.*

Reina, *Conc. 13. ser. 4. post Domin. 2. Quadrages.* a un Sermon entier sur la vanité des grandeurs du monde. Les Prédicateurs.

Le P. Delingendes, Sermon pour le 4. Dimanche du Carême, prend occasion de ce que le Sauveur s'enfuit, quand cette multitude de peuple qu'il avoit nourri de ce peu de pains dans un desert, le voulut faire Roi; de traiter de la vanité & de l'instabilité des honneurs de la terre.

Henricus Engelgrave, part. 2. *Luc. Evang. in Domin. 16. post Temec.* traite aussi le même sujet.

Mr. Sarazin, tome 2. de son *Avent*, a un Sermon intitulé: *JESUS-CHRIST Legislatateur pour les Rois, & pour les Grands*, où il parle des devoirs des Grands.

Mr. Fléchier, Sermon pour le jour de la Cene de Notre-Seigneur, montre que les personnes élevées en dignité, sont obligées d'être humbles, à l'exemple du Fils de Dieu, & que c'est en cette humilité que consiste la véritable grandeur.

Le P. Duneau, *Sermon pour le cinquième Vendredi de Carême*, montre que les Princes, les Magistrats, & les Juges, sont obligés de maintenir la Religion, la Justice, & les Loix.

Le même, *Sermon pour le cinquième Dimanche après la Pentecôte*, parle de la vanité des honneurs du monde, & du danger qu'il y a d'en abuser.

Le Pere de la Colombiere, *Sermon pour le jour de l'Épiphanie*, montre que les Grands du monde sont obligés de veiller & de travailler sans relâche à leur salut.

L'Auteur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, dans le Carême, Sermon pour le Dimanche des Rameaux, montre comme on doit se comporter dans les grandeurs & dans l'élevation.

Bulée, *de statibus*, parle en autant de chapitres, des devoirs des Rois, des Princes, des Juges & des Magistrats.

Louis de Grenade. *Tit. Honor. Labatha. Tit. Magnates.*

Ceux qui
ont fait des
Lieux com-
muns sur
ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIÈME.

Passages, Exemples, & Applications de l'Écriture sur ce sujet.

Diligite justitiam, qui judicatis terram. Sapient. 1.

Judicium durissimum his, qui presunt, fiet. Ibid. 6.

Potentes potenter tormenta patientur. Ibidem. Præbete aures vos, qui continetis multitudines, & placetis vobis in turbis nationum: quoniam data est à Domino potestas vobis, & virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra, & cogitationes scrutabitur. Ibidem.

Videte quid faciatis: non enim hominis exercetis judicium, sed Domini. 2. Paralip. c. 19.

Quanto magnus es, humilia te in omnibus: quoniam magna potentia Dei solius, & ab humilibus honoratur. Eccli. 3.

Rectorem te possuerunt? noli extolli: esto in illis quasi unus ex ipsis. Ibidem, c. 32.

Secundum judicem populi, sic & ministri ejus: & qualis rector est civitatis, tales & inhabitantes in ea. Ibidem, c. 10.

Dominatur Excelsus in regno hominum, &

Aimez la justice, vous qui êtes les Juges de la terre.

Ceux qui commandent aux autres, seront jugés avec une extrême rigueur.

Les puissans seront puissamment tourmentez.

Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les peuples, & qui vous glorifiez de voir sous vous un grand nombre de nations: considérez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur, & cette domination du Très-haut, qui interrogera vos œuvres, & qui sondera le fond de vos pensées.

Prenez garde à tout ce que vous ferez; car ce n'est pas la justice des hommes que vous exercez, c'est celle du Seigneur.

Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses; car il n'y a que Dieu dont la puissance soit grande, & il n'est honoré que par les humbles.

Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? ne vous en élevez point; soyez parmi eux comme l'un d'entre eux.

Tel qu'est le Juge du peuple, tels sont ses Ministres; & tel qu'est le Prince de la ville, tels sont aussi les habitans.

C'est le Très-haut qui a la domination sur les roya-

*unicumque volucrit, dabit illud, & humili-
mum hominem constituet super eum. Daniel. 4.*

*Egressa est iniquitas de Babylone à senioribus
judicibus, qui videbantur regere populum. I-
bidem, 13.*

*Ipsi regnaverunt, & non ex me: Principes ex-
titerunt, & non cognovi. Osee 8.*

*Oculi sublimes hominis humiliati sunt, &
incurvabitur altitudo virorum: exaltabitur au-
tem Dominus solus. Haïa, c. 2.*

*Magnus, & judex, & potens est in honore:
& non est major illo, qui timet Deum. Eccli. 10.*

*Semen hominum honorabitur hoc, quod timet
Deum: semen autem hoc exponorabitur, quod
præterit mandata Domini. Ibid. 10.*

*Quicumque glorificaverit me, glorificabo
eum: qui autem contemnunt me, erunt ignobi-
les. 1. Regum, c. 2.*

*Et nunc Reges intelligite: erudimini qui ju-
dicatis terram; servite Domino in timore, &
exultate ei cum tremore. Malaa. 2.*

*Noli querere fieri judex, nisi valeas virtute
irrumperè iniquitates. Eccli. 7.*

*Parvum audietis ut magnum: nec accipietis
cujusquam personam, quia Dei judicium est.
Deuteron. 1.*

*Elevasti me, & quasi super ventum ponens
elisisi me validè. Jobi 30.*

*Dixerunt omnes viri Israël ad Gedeon: Do-
minare nostri tu, &c. Quibus ille ait: Non do-
minabor vestri, sed dominabitur vobis Dominus.
Judic. 8.*

*Cui multum datum est, multum quæretur
ab eo. Luc. 12.*

Qui se exaltat, humiliabitur. Ibidem, 14.

*Namquid ex principibus aliquis credidit in
eum, aut ex Pharisæis? Joan. 7.*

*Cum impij sumpserint principatum, gemet
populus. Proverb. 29.*

mes des hommes, qui les donne à qui il lui plaît, & qui établit Roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.

L'iniquité est sortie de Babylone, par des vieillards qui étoient Juges, & qui sembloient conduire le peuple.

Ils ont régné par eux-mêmes, & non par moi; ils ont été Princes, & je ne l'ai point sçu.

Les yeux altiers de l'homme seront humiliés; la hauteur des Grands sera abaissée, & le Seigneur seul paroitra grand.

Les Grands, les Juges, & les Puissans sont en honneur; mais nul n'est plus grand que celui qui craint Dieu.

La race de ceux qui craignent Dieu fera en honneur, & la race de ceux qui négligent les commandemens du Seigneur, sera deshonorée.

Je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, & ceux qui me méprisent tomberont dans le mépris.

Et vous maintenant, ô Rois, ouvrez votre cœur à l'intelligence; recevez les instructions, vous qui jugez la terre; servez le Seigneur dans la crainte, & réjouissez-vous en lui avec tremblement.

Ne cherchez point de devenir Juge, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité.

Vous écouterez le petit comme le grand, & vous n'aurez aucun égard à la condition de qui que ce soit, parce que le jugement appartient à Dieu.

Vous m'avez élevé, & me tenant comme suspendu en l'air, vous m'avez laissé tomber, & briser entièrement.

Les enfans d'Israël dirent à Gedeon: Soyez notre Prince, & commandez-nous. . . Aufquels Gedeon répondit: Je ne vous commanderai point; mais ce sera le Seigneur qui sera votre Prince.

On redemandera beaucoup à celui à qui on aura donné beaucoup.

Quiconque s'élève, sera abaissé.

Y a-t-il quelqu'un des Sénateurs ou des Phariséens qui ait crû en lui?

Quand les méchans prendront le gouvernement, le peuple gemira.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Adam a le premier abusé de sa grandeur.

LE Prophete parlant du premier homme, dit que Dieu le couronna de gloire & d'honneur, & lui donna l'empire du monde: *Gloria & honore coronasti eum, & constituisti eum super opera manuum tuarum.* Mais il abusa incontinent après de son pouvoir, en se revoltant contre son Souverain; & par là, il merita non seulement d'être dégradé, mais encore que toutes les créatures, dont il étoit auparavant le maître, se soulevassent contre lui, & lui refusassent la soumission que lui-même avoit refusé de rendre à Dieu. Premier exemple, & premiere instruction que Dieu a voulu donner aux hommes, que la veritable grandeur est d'être soumis à Dieu; & qu'à mesure que les Grands s'efforcent de se soustraire à l'obéissance qu'ils doivent aux ordres du Souverain du Ciel & de la terre, ceux qui leur sont soumis, perdent le respect & la soumission qu'ils leur doivent.

Abraham a donné l'exemple du mépris qu'on doit faire des grandeurs du monde.

Abraham, qui n'a pas moins été le modele, que le Pere de tous les fideles, a donné un merveilleux exemple du mépris, que ceux qui sont élevez à quelque haute dignité, doivent faire de leur grandeur; & par là s'en rendre plus dignes. Dieu lui ayant plusieurs fois promis qu'il le feroit Pere d'une nombreuse nation, & que des Rois & des Souverains naîtroient de sa race, il lui en renouvela les assurances, quand il fut entré dans la terre, où il l'avoit appelé, en lui disant, que cette terre seroit à lui, & à la po-

sterité, & qu'il en seroit le Seigneur. Ce grand homme, bien loin de s'élever de cette promesse, & de cette assurance, fit toute sa joye d'avoir obéi à Dieu, & ne pensa qu'à acquérir dans cette terre, un sepulcre pour lui, & pour ses enfans. Ce saint Patriarche pouvoit-il mieux nous apprendre, que quand Dieu nous auroit non seulement promis, mais encore donné l'empire de toute la terre, nous devrions, comme lui, nous contenter d'obéir à Dieu, & de faire de notre élévation, un moyen de le servir, & de lui procurer plus de gloire, par le sacrifice que nous devons être prêts de lui faire de la nôtre.

Le saint homme Job peut sans doute servir de modele aux Grands & aux Souverains, sur la maniere dont ils doivent user de leur grandeur, & comme ils doivent se conduire, soit à l'égard de leurs personnes, soit à l'égard de leurs sujets. Il étoit grand & puissant, & même distingué par cet endroit entre tous les Princes de l'Orient, comme parle l'Ecriture: *Magnus inter Orientales.* Il ne se laissa point éblouir par cet éclat; au contraire, l'Ecriture marque en sa personne toutes les qualitez que les Souverains doivent avoir, pour être grands devant Dieu. Car il étoit simple dans la profonde sagesse; c'est-à-dire, sans artifice, & sans déguisement. *Droit; c'est-à-dire, juste, dans sa puissance absoluë; Craignant Dieu, lors*

L'exemple de Job nous apprend comme il se faut comporter dans la grandeur.

qu'il s'attiroit une crainte respectueuse de tous les hommes. Il s'éloignoit du mal; c'est-à-dire, de toutes sortes de crimes, qu'il s'efforçoit de bannir de tous les lieux où s'étendoit son pouvoir. Voilà ce qui fit que l'éclat de sa vertu, pour laquelle il avoit seul les yeux fermés, frappa au contraire les yeux de tous les Princes d'Orient ses voisins, dont il s'attira l'admiration & les louanges.

Le Patriarche Joseph est le modèle des Ministres d'Etat.

Joseph dans la Cour de Pharaon, fut un sage Ministre, fidele à Dieu & au Prince qui l'avoit élevé à cette haute dignité. Il avoit reçu une puissance absolue sur toute l'Egypte; jusques-là même que le Roi lui donna son propre anneau, pour sceller tous les ordres qu'il auroit besoin d'envoyer; il le revêtit d'un vêtement précieux, & le fit monter sur son char: Dieu lui rendant ainsi autant de gloire, qu'il avoit souffert d'humiliation. Comme ce fut par sa sagesse, qu'il étoit parvenu à ce haut degré d'honneur, ce fut avec cette même sagesse qu'il s'y conduisit depuis; c'est-à-dire, avec une prudence, & une modération, qui a mérité les éloges du Saint Esprit.

Le peu d'estime que Moïse fit des grandeurs.

La conduite de Moïse fait voir le peu d'estime que les hommes doivent faire des emplois, & des ministères éclatans, où la Providence permet qu'ils soient élevez. L'Historien Joseph rapporte que la fille de Pharaon l'ayant adopté pour son fils, lorsqu'il étoit encore au berceau; lorsqu'il fut un peu plus grand, elle le mit un jour sur les genoux de ce Prince, & détachant son diadème de sa tête, elle le mit sur la tête du jeune enfant, pour marquer qu'il devoit être le successeur de la Couronne; mais que cet enfant le rejeta avec indignation, & se foula aux pieds: ce qui fut un prognostique du mépris qu'il témoigna depuis de toutes les grandeurs: car Saint Paul nous assure qu'étant plus avancé en âge, il nia généreusement qu'il fût fils de la fille de Pharaon, & qu'il préfera l'affliction du peuple de Dieu, à laquelle il ne pouvoit manquer d'avoir part, à la couronne & aux trésors de l'Egypte. Ce généreux mépris fut sans doute la raison pourquoi Dieu l'éleva ensuite à la dignité de Libérateur, & de Législateur de son peuple. Mais comment reçut-il cette dignité, & quel sentiment eut-il de la grandeur où Dieu l'élevoit? Il appelle la charge & le gouvernement du peuple de Dieu, une affliction, un devoir de mere, & un soin de nourrice, & s'en plaint à Dieu même en ces termes: *Pourquoi, Seigneur, avez-vous affligé votre serviteur de la sorte? D'où vient que je ne trouve ni grace ni faveur auprès de vous, & pourquoi m'avez-vous chargé du pesant fardeau de la conduite de cette multitude de peuple?*

Les préceptes que Dieu donna à Josué, en lui donnant la conduite & le gouvernement de son peuple.

Après la mort de Moïse, Dieu ayant résolu de donner à son peuple la terre qu'occupent les Chananéens, se servit de Josué pour en faire la conquête, & pour y introduire les Israélites; voici les ordres qu'il lui donna, & les leçons qu'il lui fit. Il lui recommanda par plusieurs fois d'agir en homme de cœur; mais de mettre en même temps son principal appui dans la crainte du Seigneur, & de la témoigner par la fidélité avec laquelle il auroit soin de pratiquer lui-même, & de faire pratiquer aux autres tout ce qu'il avoit commandé à Moïse sans se détourner ni à droit ni à gauche. Il voulut pour ce sujet, qu'il eût soin de

lire jour & nuit tout ce qu'il avoit ordonné, & que ce fidele Ministre avoit laissé par écrit après sa mort: montrant ainsi à ceux à qui Dieu confia la conduite des autres, comme ils doivent régler toutes leurs entreprises par la loi de Dieu, & s'y rendre obéissans eux-mêmes, afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur tous leurs projets.

Saül avant que de parvenir à la Royauté, fut doué de plusieurs grandes vertus, & mena une vie tres-innocente. Le Texte sacré lui rend ce témoignage au premier livre des Rois: *Erat Saül electus & bonus, & non erat vir de filiis Israël melior illo.* Ce n'est pas une louange commune d'être appelé bon & choisi de Dieu, parmi tant de millions d'hommes, qui compoient cette nombreuse nation. Il fit voir le bas sentiment qu'il avoit de lui-même, lors que Samuël ayant assemblé le peuple pour l'élection d'un Roi, & le sort étant tombé sur lui, il se cacha pour fuir la dignité Royale, de sorte qu'il fallut consulter l'oracle pour savoir où il étoit. Enfin, pour exprimer l'innocence de ses mœurs, l'Ecriture s'est servie d'une façon de parler bien remarquable: *Filius unius anni erat Saül cum regnare cepisset.* Lors qu'il commença de regner, il étoit comme un enfant d'un an. Mais cette simplicité & cette innocence ne dura pas long-temps; les honneurs changerent bientôt ses mœurs, & les corrompirent en telle sorte, que durant son regne il commit de grands excès, qu'il feroit trop long de raconter.

Saül se corrompit dans les honneurs. I. REG. 6. 9.

L'histoire d'Esther nous fournit en la personne de cette Reine, un exemple tout contraire à celui de Saül, puisqu'elle conserva toute sa piété, & toute son humilité avec la qualité d'épouse du Roi Assuerus, à laquelle Dieu l'avoit élevée; le discours qu'elle tint à Dieu, rend témoignage de cette vérité. Vous sçavez, mon Dieu, lui dit-elle, vous qui m'avez élevée à la qualité de Reine, vous qui m'avez forcée de me soumettre à cette dignité, combien j'ai en horreur toutes les marques de grandeur & de gloire que je porte en certains jours, auxquelles la dignité du rang où vous m'avez mise m'engage, par une nécessité indispensable; vous sçavez que j'ai averfion de tout ce faste, comme de la chole du monde la plus abominable.

La Reine Esther conserva sa piété & son humilité dans les grandeurs.

Dans la nouvelle Loi, il seroit inutile de chercher d'autres exemples du mépris des grandeurs du monde, après celui du Fils de Dieu même, dont la vie, la doctrine, & toutes les actions ne nous enseignent presque autre chose. Dans son Incarnation il s'est anéanti, comme parle S. Paul; dans sa Naisance, il s'est dépouillé de toutes les marques de sa dignité; durant sa vie il n'a rien recommandé plus souvent que le mépris des richesses, & le détachement du cœur, de tout ce que le monde estime le plus. Il a mené durant trente ans une vie cachée & obscure; quand il a voulu se faire connoître, il a défendu à ses Disciples de publier une partie de ses miracles: il les a repris lorsqu'ils ont disputé entre eux de la prééance; on sçait la reprimande qu'il fit à deux d'entre eux qui lui firent demander les premieres places dans son Royaume. Il s'est enfui quand on l'a voulu élire Roi; il est mort sur une croix, & a laissé le soin à son Pere Eternel de le glorifier après sa mort.

L'exemple du Fils de Dieu nous doit suffire dans la Nouvelle Loi.

Appli-

Applications de quelques passages.

Audite somnium meum quod vidi. Genes. 37. C'est une chose assez singuliere, & où les saints Peres ont remarqué du mystere, de voir dans l'Escriture que les richesses, la puissance, les honneurs, les triomphes, & tout ce qui s'appelle grandeur, a été ou promis, ou représenté en songe. Ce fut dans un songe que le Patriarche Joseph étant encore enfant, reçut les premiers présages de sa future grandeur; dans un songe, dont ce même Patriarche fut l'interprete, que sept années d'une extrême abondance furent représentées à Pharaon; dans un songe que Dieu fit voir à Esther l'élevation, & le rang auquel il la destinoit; que Gedeon vit les victoires qu'il devoit remporter; que la sagesse fut promise à Salomon; que Nabuchodonozor vit les quatre celebres Monarchies qui devoient se succeder les unes aux autres; que Daniel vit les combats & les triomphes des Princes de son temps, &c. Les saints Peres ont découvert le mystere qui est caché là-dessous. C'est, dit Saint Ambroise, que toute la grandeur & la puissance du siècle n'est qu'un songe, & non pas une verité. Et Tertullien qui a eu la même pensée: Que tout n'est qu'illusion de notre imagination, & qu'il n'y a rien de vrai & de solide en toute cette grandeur: *Omnia imaginaria in hoc seculo, & nihil veri.* Tiré de Reina, Conc. 13.

Spes impii tanquam lanugo, qua à vento tollitur. Sapien. 5. C'est une remarque qu'ont faite quelques saints Peres, & une pensée que plusieurs Prédicateurs ont étalée avec beaucoup d'éloquence, que pour exprimer le néant & la vanité des grandeurs du monde, le Sage a ramassé ce qu'il y a de plus fragile & de plus inconstant dans le monde même pour en être le symbole. Il les compare à ce petit duvet que le vent emporte: *Tanquam lanugo, qua à vento tollitur*; à cette écume qui s'éleve sur l'eau, & qui s'amasse en petits flocons, mais que le moindre souffle dissipe: *Tanquam spuma gracilis, qua à procella dispergitur*; à la fumée qui s'éleve en l'air, qui s'étend, & qui se dissipe; & enfin, au souvenir d'un hôte, qui ne fait que passer, & auquel on ne pense plus au bout de quelques jours. Vous diriez que le Sage n'ayant pu nous donner une idée assez juste de cette fragilité, s'est efforcé de nous la faire naître dans l'esprit, par tout ce qu'il y a de plus fragile, & de plus inconstant dans le monde. Tiré du P. Delingendes.

Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini. Prov. 21. Cette expression est du Saint Esprit, & veut dire, que comme autrefois Dieu n'eut qu'à ouvrir les cataractes du Ciel, & à laisser répandre les eaux qu'il renferme, pour faire un déluge universel, il n'a de même qu'à abandonner le cœur des Monarques au dérèglement de leurs passions, qui sont comme de furieux torrens auxquels rien ne peut résister, pour inonder la terre, & la remplir de désastres & de malheurs; mais aussi comme nous voyons que les pluies & les rosées qu'il envoie sur la terre, sont la cause de tous les biens qu'elle produit; ou bien comme les fleuves qui arrosent les Provinces & les Royaumes, y portent la fertilité & l'abondance par la facilité du commerce. C'est une idée, & une peinture du bien que Dieu fait aux peuples en leur donnant un bon & sage Roi, qui fait la félicité publique. *L'An-*

teur des Sermons sur tous les sujets de la Morale. Oraison funebre d'Henri IV.

Produxit sillum regis, & posuit super eum diadema, & testimonium. 4. Reg. cap. 11. Quand le grand Prêtre Joïada voulut declarer Roi Joas, qui avoit échappé à la fureur d'Athalia, laquelle avoit fait massacrer tous les autres enfans du sang Royal, on observa une pieuse ceremonie qui est bien remarquable: car ce grand Prêtre en declarant le nouveau Roi, mit sur lui le Diadème, & le Livre de la Loi, l'un pour marque de sa dignité Royale, & l'autre pour lui apprendre comme il se devoit comporter en cette haute dignité; comme s'il lui eût dit, qu'il trouveroit dans ce divin Livre, ses devoirs envers Dieu, & la justice & l'amour qu'il devoit à son peuple. C'est aujourd'hui la coutume, quand on éleve quelqu'un à quelque charge, ou à quelque dignité, de le faire jurer, & souvent même sur les Evangiles, qu'ils useront de leur autorité selon les loix, & qu'ils en seront eux-mêmes les plus fideles observateurs; mais il faudroit avec cela, qu'ils consultassent souvent les maximes de l'Evangile, & qu'ils portassent avec les marques de leur dignité, ce livre qui les instruit de leurs devoirs.

Ibo ad optimates: & ecce magis hi simul confregērunt jugam, ruperunt vincula. Jerem. 5. Nous voyons par experience, que c'est ordinairement dans les personnes qui ont du pouvoir & du credit que regne le luxe, l'ambition, la vengeance, l'injustice, & souvent l'impieré. Témoin le Prophete Jeremie, lequel raconte, qu'ayant fait le tour de la ville de Jerusalem, & passé par les rues, & par les places publiques, il ne trouva par tout que licence & que desordres, & qu'il fut bien trompé lorsque pensant du moins trouver des gens de bien parmi les Magistrats, & les plus considerables, il trouva tout au contraire, que c'étoit ceux-là qui s'étoient les premiers soustraits aux loix divines, & qu'au lieu de reprimer les desordres, c'étoit ceux-là même qui les autorisoient par leur mauvais exemple.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & queritis mendacium? Psalm. 4. Le Prophete ne se contente pas de dire que les grandeurs, les richesses & les voluptez du monde sont mensonges, & nous trompent; mais qu'elles sont le mensonge même: *Queritis mendacium.* En effet, les richesses promettent de rendre heureux ceux qui les possèdent; mais elles mentent, & elles nous trompent, puis que les riches sont souvent pauvres au milieu de leurs biens. Les grandeurs disent qu'elles sont la félicité de ceux qui sont élevez aux charges & aux dignitez; mais elles mentent, puisque les épines sont cachées sous le dais & sous la pourpre, & que le nom même de charge marque la pesanteur du fardeau qui leur est attaché. Les voluptez disent aussi qu'elles sont le bonheur de ceux qui s'y plongent; mais elles mentent, puisque toute leur douceur apparente se change toujours en fiel & en amertume. *Essais de Sermons pour le jour de la Penecôte.*

Respondet: non sum medicus, & in domo mea non est panis, nolite constitare me principem populi. Mat. 3. Voilà une réponse bien surprenante: il s'agit d'être Roi, & cet homme répond qu'il n'est pas Medecin. On lui offre la possession de toutes sortes de richesses.

Lib. de Joseph c. 6. In Apolog.

ses, & il répond qu'il n'a ni pain ni vêtement. C'est un mystère qui nous apprend que les Princes ne peuvent légitimement commander, s'ils ne sont en quelque manière Medecins pour ménager la vie de leurs sujets; & s'ils n'ont du pain, c'est-à-dire, s'ils ne sont leurs Peres pour les nourrir: vouloir donc être grand sans secourir les petits, c'est renverser l'ordre établi par la Providence. *Essais de Sermons pour le Carême, pour le Jeudi après les Cendres.*

Videte vocationem vestram. 1. ad Corinth. c. 1. C'est ce qu'on pourroit dire aux Souverains, à tous les Magistrats, & à tous ceux qui commandent aux autres. Grands du monde, de quelque distinction que vous vous flatiez, votre principale qualité c'est d'être Chrétiens; votre première obligation c'est de vivre en Chrétiens; vous devez reduire toutes les autres à celle-là: la nature est formée pour la grace; & ce qui est temporel ne tend qu'au spirituel. Ainsi vous devez penser que vous n'êtes nobles, grands, riches, puissans, que pour remplir les devoirs que le Christianisme exige de vous, par rapport à ces divers états que vous devez sanctifier par les vûes de la religion. *Essais de Panegyriques, pour le jour de Saint Joseph.*

Ego confortavi brachia eorum: & in me cogitaverunt malitiam. Ose 7. C'est la plainte que Dieu fait par son Prophete, que les Grands abusent de leurs charges contre les

loix, qu'ils sont obligez de maintenir. J'ai fortifié leurs bras, dit-il, je les ai armez de puissance, je leur ai donné des Ministres pour l'exécution de mes volontez; & ils n'ont eu que des penées de malice contre moi. Dieu vous a donné le pouvoir de juger les hommes, qui sont ses Sujets, & par vos injustices vous prenez le parti de ses ennemis, en appuyant leurs violences contre les innocens.

Data est à Domino potestas vobis, & virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra, & cogitationes scrutabitur. Sapien. 6. Vous avez reçu du Seigneur tout ce que vous avez d'autorité & de puissance; il pouvoir vous faire naître dans la poussière, & vous y laisser; il y en a laissé d'autres, qui avoient plus de mérite que vous; s'il vous a élevé au rang où vous êtes, c'est un honneur que sa bonté vous a voulu faire; & qui ne vous étoit point dû; mais c'est en même temps une charge qu'il vous a donnée, & qui vous oblige à travailler. Distinguez exactement ces deux choses; & souvenez-vous, que vous devez rendre tout l'honneur à Dieu; que vous devez prendre toute la charge pour vous; que vous devez travailler, & travailler selon les intentions, c'est-à-dire, pour la gloire, & pour le bien de ses peuples. Si vous ne le faites, de Juges que vous êtes, vous deviendrez criminels; il se fera votre Juge; il vous citera devant son tribunal, & vous y subirez un terrible Interrogatoire.

PARAGRAPHÉ QUATRIÈME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Gloriam & honorem non debet sequi virtus; sed ipsa virtutem. August. de Civit. Dei, lib. 5.

Non tribuamus regni atque imperii potestatem nisi Deo vero, qui dat felicitatem solis piis, regnum vero terrenum piis & impiis. Idem, ibidem, c. 21.

Opus Regis est vitam suam pro iis quibus regnat exponere. Idem, Sermon. 130. de tempore.

Per magna pericula ad majus periculum pervenitur. (Loguntur de favore principum.) Idem, in Confess.

Noli exprovesero divitias & gloriam seculi, quoniam caduca ista sunt, & citius abeunt quam veniunt; somnium est iste thesaurus, vigilas, & recessit. Idem, in Psalm. 48.

Reges quando sunt in majori sublimitate terrena, tanto magis humiliari Deo debent. Idem, in Psalm. 137.

Quid sunt honores seculi nisi typhus & vanitas, & ruina periculum? Idem, lib. de catechiz. rudibus.

Ex conditionis honore intellige quantum debeas conditori tuo; ut tanto cum ardentius amares, quanto mirabilior te ab eo esse conditum intelligeres. Idem, vel incertus Author, l. de salutaribus documentis.

Qui imperant, non dominandi cupiditate impervent, sed officio consulendi; nec principandi superbia, sed providendi misericordia. Idem, l. 9. de Civit. c. 14.

Cur te jactas de generis nobilitate? numquid non omnium nascendi una conditio est? numquid moriendi una conclusio? Idem, vel alius Author. Sermon. 48. ad fratres in Eremito.

Excellentis virtutis est officium Regis bene exercere. S. Thomas, tract. de regim. Principum.

Major est virtus non tantum seipsum bene regere, sed plures; & quanto plures, tanto majus

La vertu ne doit pas rechercher l'honneur & la gloire; c'est plutôt la gloire & l'honneur qui doivent suivre la vertu.

N'attribuons qu'au seul & véritable Dieu le pouvoir de distribuer les empires & les royaumes; c'est lui qui donne un bonheur éternel aux bons, & les royaumes de la terre aux bons & aux méchans.

C'est le devoir d'un Roi & d'un Souverain, d'exposer sa vie pour les Sujets qui lui sont soumis.

Par quels dangers ne parvient-on point à un plus grand danger, quand on brigue & qu'on obtient les charges & les grandeurs mondaines.

Ne craignez, ni ne souhaitez point les richesses & la gloire du siècle: ce sont des biens périssables & de peu de durée, elles s'en vont plutôt qu'elles ne viennent; c'est un trésor qui n'est qu'un songe, êtes-vous éveillé, il s'est évanoui, & vous est échappé.

Plus les Rois sont élevés en honneur, & en dignité, plus ils doivent s'humilier & être soumis à Dieu.

Que sont les honneurs du siècle que vanité, enflure de cœur, & un danger évident d'une ruine prochaine?

Apprenez du rang d'honneur où vous êtes élevé, combien vous êtes redevable à votre Créateur; c'est afin que vous l'aimassiez avec une affection d'autant plus ardente, qu'il vous a fait naître plus grand & plus considérable dans le monde.

Que ceux qui commandent, ne le fassent point par une passion de dominer; mais par le devoir de faire du bien: que ce ne soit pas par un orgueil qui veut commander; mais par une miséricorde qui cherche à profiter à ceux qui obéissent.

Pourquoi vous glorifiez-vous tant de votre noblesse? tous les hommes ne naissent-ils pas de la même manière, & ne meurent-ils pas également?

C'est l'effet d'une haute & éminente vertu de remplir dignement la fonction de Roi & de Souverain.

C'est une grande vertu de sçavoir se gouverner soi-même; mais c'en est une plus grande d'en gouverner

primum.

primum. Idem, ibidem.

Nobilitas operis major est quam generis. Am- brof. in Offic.

Ut ea agas qua nulli officiant, profint omni- bus. Idem, Lib. 1. c. 8. de Offic.

Lubricam videmus ad vitia potestatem, & facultatem imperandi incentivum esse peccanti- bus. Idem, Apolog. de David. c. 2.

Ostendit diabolus (Christo) omnia regna terra, in momento temporis; bene in momento, quia diuturna esse nequeunt. Idem, lib. de Abel & Cain, c. 5.

Non est dignum ut inde exigas honorem, in- de refugis laborem. Hieronym. in Epist.

Summa apud Deum nobilitas clarum esse vir- tutibus. Idem, Epist. 14.

Optimus est iudex, qui his pessimis vitiis, irâ & cupiditate, non tenetur. Idem, in caput 36. Job.

Nulli te unquam de generis nobilitate prepo- nas, nescit enim Religio nostra personas, nec condi- tiones hominum, sed animas inspicit. Idem, Epist. ad Cælantiam.

Honor malis exhibitus in eorum commutatur ruinam. Gregor. 1. 7. Moralium.

Iniquorum potentia fœni floribus comparatur in Scriptura, quia nimirum carnalis gloria dum viset, cadit, dum apud se extollitur, re- pentino intercepta sine terminatur. Idem, 1. 7. Moral.

Quidquid in hoc saculo latum, delectabile, sublime, aut prosperum cernitur, vanum est, quia difficilè habetur, & citò amittitur. Idem, in secundum Regum.

Honores videntur esse dignitates, sed revera non sunt, imò ministeria. Chrysof. super Math.

Non operis ipsius, sed dominationis ac poten- tia desiderium pestilens esse dixi. Idem, 1. 3. de Sacerdot.

Qui primatum quarunt, sibi ipsis dedecori sunt, ignorantes hocce pacto, ad infima se detru- dere. Idem, Homil. 66. in matth.

Ille clarus, ille sublimis, ille nobilis, ille tunc integram nobilitatem suam puer, si de- dignetur servire vitiis, & ab iis superari. Idem, sup. Matth.

Præesse malum quàm prodesse. Gregorius.

Inde Imperator, unde est homo; inde illi pote- stas, unde & spiritus. Tertull. in Apolog.

Vanus error hominis, & inanis cultus digni- tatis purpurâ splendescere, mente sordescere. Minutius Felix in Oâ.

Nobilitate generosus es, laudas parentes tuos; pari sorte nascimur, sed virtute distinguimur. Idem, ibidem.

Blandum nomen hominis, magna servitus, exi- tus eger. S. Paulinus, ad Polinar.

Omnia imaginaria in hoc saculo, & nihil veri. Tertull. in Apolog.

Honor verus virtus animi est. Chrysof. de reparat. laps.

Sæpè gloria ut acquiratur contemnitur, & mundus ut obtineatur relinquatur. Hugo Car- dinalis.

Qui de amore non venit honor, non honor sed adulatio est. Bernard. in Cant.

Virtus mater gloria est; sola enim est, cui ju- re debetur, & securè impenditur. Qui autem

verner plusieurs autres; & plus notre pouvoir s'étend sur plus de personnes, plus notre récompense sera grande.

La noblesse de nos actions est plus digne de louan- ge, que celle de notre naissance.

Dans la dignité où vous êtes élevé, faites en sorte par vos actions de ne nuire à personne, & de vous ren- dre utile à tout le monde.

Nous voyons ordinairement qu'une grande puissan- ce donne du penchant aux vices, & que le pouvoir de commander, est aux pecheurs un attrait pour com- mettre leurs crimes.

Le démon fit voir au Sauveur tous les royaumes de la terre en un moment; c'est bien dit, en un moment; parce qu'ils ne peuvent être de longue durée.

Il n'est pas juste que vous exigiez de l'honneur d'une charge, ou d'une dignité, dont vous fuyez la peine & le travail.

L'illustre & la véritable noblesse devant Dieu, c'est d'être noble, & de se distinguer par ses vertus.

Celui-là est un excellent Juge, lequel n'est sujet à aucun de ces deux grands vices si odieux, la colere & la cupidité.

Ne vous préférez jamais à personne pour la noblesse de votre naissance; car la Religion Chrétienne ne con- noît point cette distinction de personnes, & n'a nul égard aux conditions des hommes; mais seulement à la dignité de leurs âmes.

L'honneur que l'on rend aux méchans, tourne à leur ruine & à leur confusion.

La puissance des méchans est comparée dans l'Eccli- ture à la fleur des herbes; parce que cette gloire mondaine & charnelle ne luit pas plûtôt, qu'elle tom- be & se flétrit, & lorsqu'elle pense être au comble de sa grandeur, elle trouve sa décadence, & sa fin.

Tout ce que le siècle nous montre de joye, d'agré- ment, de grandeur, de prospérité, n'est qu'une pure vanité; parce que ce n'est qu'avec peine qu'on en ac- quiert la possession, & qu'on en est bientôt privé.

Les charges & les dignitez semblent nous atti- rer de l'honneur; mais ce sont de véritables ser- vitudes.

Ce n'est pas l'effet, mais le desir de dominer & d'être puissant, que j'ai appellé pernicieux.

Ceux qui recherchent le premier rang, s'attirent eux-mêmes de la confusion, ne sçachant pas que c'est le moyen de descendre jusqu'à la dernière place, & au plus bas rang.

Celui-là est illustre, noble, & élevé au-dessus des autres, & peut croire qu'il possède une noblesse sans tache, s'il dédaigne de se laisser vaincre & d'être esclav- ye des vices.

Nous aimons naturellement de commander aux au- tres, plûtôt que de leur rendre service.

L'homme & l'Empereur ont la même origine; ce- lui qui lui a donné la puissance, est celui-là même qui lui a donné l'esprit & la vie.

C'est une illusion dans un homme de se rendre con- siderable par sa pourpre, & méprisable par son peu d'esprit & de capacité.

Vous êtes fier à cause de votre noblesse, vous louiez vos peres & vos ancêtres; & vous ne sçavez pas que la naissance est l'effet du hazard, & que c'est la vertu qui met entre nous de la distinction.

L'honneur est un nom agréable & flatteur; mais c'est une grande servitude dont l'issue est difficile.

Tout n'est qu'imaginaire en ce monde, & il n'y a rien de réel & de véritable.

C'est la vertu de l'ame qui fait le véritable hon- neur.

Souvent on méprise la gloire afin de l'acquérir, & on renonce au monde pour en jouir plus tranquille- ment.

L'honneur qui ne procede pas du cœur & de l'affec- tion qu'on a pour quelqu'un, n'est pas un honneur, c'est flaterie.

La vertu seule, est comme la mère de la gloire; c'est à elle seule qu'elle est due, & à qui elle se peut attri-

sine virtute, gloria, profectò indebitè venit, proprio affectatur, periculose captatur. Idem. ibidem.

Non est quoddam blandiatur celsitudo, ubi sollicitudo major. Idem, l. 2. de Consider. c. 5.
Multi non tantà fiducia curreverunt ad honores, si esse scirent & onera. Idem, Epist. 42.

Facitis hoc quia potestis; sed utrum & debeatur quæstio est. Idem, de Consider. c. 4.

Quomodo non indecens tibi voluntate pro lege uti, & quia non est ad quem appelleris, potestatem exercere, negligere rationem? Idem, ibidem.

Non vos felices quia præstitis; sed si non prodestis, infelices putato. Idem, Epist. 42.

Si quis de populo deviat, solus perit; verùm Principis error multos involvit, & tantis obest, quantis præstet ipse. Idem, Epist. 127. ad Ducem Aquitaniae.

Per quem Reges regnant, ipse nos præfecit populis suis, à nobis tuendis, non subvertendis. Idem, ibidem.

Honores pensamus, non affectamus honores. Idem, Serm. 12. in Cant.

Considero gradum, & casum vereor; considero fastigium dignitatis, & intueor faciem abyssus jacentis deorsum; attendo celsitudinem, & è vicino periculum reformido. Idem, Epist. 272. ad Eugen. Papam.

Pompa mundi, & favor populi sumus est. & aura subito evanescentis, & si delectantur ad modicum, productiore spatio displicebunt. Chrysol. in quodam Serm.

Fallax suavitas in rebus temporalibus, infructuosus labor, vana spes, perpetuus timor, & periculosa inest jucunditas. Laurent. Justinian. l. de ligno vite.

Nomen sine actu & officio suo nihil est; quid est aliud principatus sine meritorum sublimitate, quàm hominis titulus sine homine? Salvian. l. 4. de Provid.

Ad hoc honor à paucis emitur, ut cuniculorum vastatione solvatur. Quo quid esse indignius, quid iniquius potest? reddunt miseri dignitatum pretia quas non emerunt; commercium nesciunt, & solutionem sciunt: ut pauci illustrentur, mundus evertitur. Idem, ibidem.

Omnis gloria humana, omnis honor temporalis; omnis altitudo mundana, æterna gloria comparata, vanitas est & stultitia. Lib. 3. c. 40. de Imitatione Christi.

Brevis gloria, quæ ab hominibus datur & accipitur. Idem, l. 2. c. 6.

Confragosa in fastigium dignitatis via est. Senec. Epist. 85.

Nemo eorum, quos divitiæ honoresque in altiori fastigio ponunt, magnus est; quare ergo magnus videtur? Cum basi suâ illum metiris. Hoc laboramus errore, quod neminem estimamus ex aquo. Idem.

buer à coup seur. Car la gloire qui n'est point fondée sur la vertu, est donnée injustement; elle vient à contre-temps, & ce n'est pas sans danger qu'on la reçoit.

L'élevation n'a pas un grand attrait, vû qu'elle traîne après soi plus d'inquiétude.

Bien des gens ne courtoient pas si ardemment après les honneurs, s'ils sçavoient qu'ils sont en même temps de fâcheuses charges.

Vous faites telles choses, Grands de la terre, parce que vous en avez le pouvoir; mais la question est si vous les devez faire.

Comment ne seroit-ce pas contre toute bien-séance, de vous faire une loi de votre volonté, & parce qu'on ne peut en appeler, exercer votre pouvoir impunément, & ne point écouter la raison?

Votre supériorité, & le droit que vous avez de commander ne vous rend pas heureux; mais vous êtes malheureux, si vous ne rendez service à personne.

Si quelqu'un d'entre le peuple vient à s'égarer, il n'y a que lui seul qui se perd; mais la faute d'un Prince, ou d'un homme en place, en enveloppe plusieurs, & est préjudiciable à autant de personnes, qu'il y en a qui lui sont soumis.

Celui par qui les Rois règnent, nous a établis pour défendre ses peuples, & non pour les accabler.

Nous regardons à qui appartient l'honneur & l'autorité; mais nous ne les briguons ni ne les affectons pas.

Je considère le degré d'élevation, & j'apprehende la chute; je regarde la hauteur de la dignité, & je vois l'abîme qui est au-dessous; je contemple enfin ce sublime degré, & j'aperçois le péril prochain qui l'accompagne.

Toute la pompe mondaine, & la faveur du peuple n'est qu'une fumée, & un petit soufflé qui s'évanouit aussi-tôt; & si cela plaît pour un peu de temps, il déplaîra à la fin.

La douceur & le plaisir qu'on goûte dans les choses de ce monde, nous séduisent; c'est un travail infructueux, une espérance vaine, une continuelle crainte, & une dangereuse satisfaction.

Le nom seul de quelque dignité sans effet, sans exercice, & sans fonction, n'est rien; & qu'est autre chose une dignité sans mérite, que le titre d'un homme, sans être véritablement homme?

Les riches achètent les charges & l'honneur, afin de les payer par un ravage public. Que peut-on s'imaginer de plus indigne, & de plus injuste? Les peuples malgré eux payent le prix des charges qu'ils n'achètent point; ils n'entrent point dans le traité, & on leur fait sçavoir qu'il faut qu'ils l'exécutent; tout le monde est renversé pour relever l'éclat & la fortune de peu de gens.

Toute la gloire mondaine, l'honneur qui finit avec le temps; toute la grandeur du siècle, en comparaison de la gloire éternelle, n'est que vanité, & une pure folie.

Toute la gloire que les hommes peuvent donner & recevoir, est peu de chose, & de peu de durée.

Le chemin qui conduit au faite de la souveraine dignité, est bordé de précipices.

Aucun de ceux que les honneurs & les richesses élèvent aux premiers rangs, n'est grand pour cela; pourquoy donc paroît-il grand? C'est qu'on mesure la stature par sa base: voilà l'erreur & l'illusion où nous sommes, que nous ne nous servons pas d'une juste mesure pour juger des personnes.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que
c'est que
la grandeur.

Comme un homme peut être grand à raison de plusieurs louables qualitez, dont chacune peut donner le nom de grand à celui qui la possède, on ne peut en donner une notion commune, & une définition qui convienne à toutes. On peut être grand devant les hommes, ou par sa vertu & son mérite, ou par sa naissance & sa dignité, par la scien-

ce, par son pouvoir & son autorité, & enfin par ses belles actions. On peut donc seulement dire en general, qu'être grand par quelqu'une de ces belles qualitez, c'est la posséder avec quelque degré d'excellence, qui distingue celui qui la possède du commun des hommes. Mais comme nous considérons la grandeur par les avantages de la naissance & de

de la fortune, de la vertu & du mérite, lesquels attirent le respect, les dignitez, les charges, l'autorité, & le pouvoir, voici ce que la morale & la religion nous apprennent là-dessus.

Ce que c'est que l'honneur, & la gloire. 2. 2. Qu. 129.

L'honneur n'est autre chose qu'un témoignage qu'on rend à quelqu'un, du mérite, & de l'excellence qu'on reconnoît en lui; & comme dit Saint Thomas, c'est le prix & la récompense de la vertu; à quoi ce saint Docteur ajoute, qu'entre tous les biens extérieurs qu'un homme peut posséder en cette vie, c'est le plus grand & le plus considérable, puisqu'il n'y a rien qu'un esprit bien fait n'entreprenne pour l'acquiescer, & qu'il ne risque pour éviter l'infamie.

La gloire ne diffère gueres de l'honneur, on la définit néanmoins autrement; car c'est la connoissance claire & certaine qu'on a du mérite d'une personne, & l'amour qu'on lui porte ensuite de cette connoissance, dont on fait un aveu public par les louanges qu'on lui donne, & par les autres témoignages, qui marquent l'estime qu'on en fait.

Differentes sortes de dignitez & de grandeurs.

Les dignitez & les grandeurs qui sont parmi les hommes, sont de différentes sortes, ou plutôt on y parvient par des voyes différentes. Les unes sont naturelles & établies de Dieu, telles que sont celles des Souverains, des Princes, & de tous ceux que la naissance élève au-dessus des autres. Il y en a d'autres que les hommes font eux-mêmes, par le choix qu'ils font de leurs Magistrats, & de leurs Chefs, mais qui sont toujours des ouvrages de la divine Providence, quand l'élection se fait selon les loix. Les troisièmes, sont celles où les particuliers parviennent par leur mérite. Et les quatrièmes enfin, sont celles que la faveur, ou le credit des amis, font obtenir, sans exclure celles où d'autres parviennent par argent, par brigues, & par artifices; mais quelle que puisse être la voye par laquelle on y est élevé, on est toujours obligé aux mêmes devoirs, & à vivre chrétiennement.

Il y a des charges attachées à toutes les dignitez.

C'est encore une verité que dans l'ordre de la Sagesse & de la Providence de Dieu, toutes les dignitez sont des ministères; elles honorent, mais elles chargent. Il est juste, dit Saint Bernard, que ceux qu'on y élève, trouvent dans leurs obligations un contrepois qui les rabaisse, & que le respect qu'on leur rend, soit temperé par le travail qu'on leur ordonne. C'est encore une verité que les devoirs sont proportionnez aux honneurs, & que plus on est élevé, plus on est obligé d'avoir de soin, parce que notre autorité s'étend à plus de personnes.

Pourquoi les charges & les dignitez ont été établies.

Il n'y a point de doute que les charges ont été établies pour le bien public; & les peuples originaiement se sont remis entre les mains de quelques particuliers, dont le mérite, la vertu, le credit leur étoient connus, afin que les droits, les intérêts, & les biens de tous les particuliers fussent défendus & conservés avec plus de sûreté & de facilité, par la conduite, la vigilance, & les soins de ceux qu'ils avoient choisis, & à qui ils avoient donné ce pouvoir, & cette autorité. D'où il s'ensuit que bien loin que les charges & les dignitez doivent servir de moyen pour opprimer ceux qui y sont soumis, ou pour faire tort à personne, elles sont au contraire établies pour soutenir leurs droits, & rendre justice à tout le monde.

Tome II.

Il faut entrer dans les charges, de quelque nature qu'elles puissent être, avec un esprit Chrétien, dans le desir d'y servir Dieu en servant le public, & par des motifs de vertu; & par conséquent avec la capacité & la probité requise, parce que si on s'y pousse par ambition, ou par intérêt, on est dans un danger évident & continuel de son salut. C'est un malheur de notre temps, que la plupart de ceux qui s'y jettent, ou qui s'y engagent, ne considerent qu'eux-mêmes, & leurs propres intérêts, & presque jamais le bien public pour lequel elles sont établies.

Il faut entrer dans les charges par un motif de vertu, & pour servir le public.

Dans quelque elevation que soient les Grands, ils sont toujours hommes, & par conséquent ils ont besoin des autres hommes; & si la grandeur les éloigne de leurs sujets, il faut que la charité les en approche, par la raison que s'ils en demeuroient toujours éloignés, ils n'en pourroient tirer aucun secours. La véritable grandeur fait la même chose que la grandeur de Dieu; la grandeur de Dieu le rend le Pere, le Maître & le Juge des hommes: le Pere pour les nourrir, le Maître pour les instruire, le Juge pour les récompenser ou punir. Telle est la grandeur chrétienne: elle rend les Grands les peres, les maîtres & les juges de leurs sujets; il faut qu'ils ayent la qualité de peres, pour veiller aux necessitez de ceux qui leur sont soumis; il faut qu'ils ayent la qualité de maîtres, pour prendre le soin de leurs mœurs; & il faut enfin qu'ils ayent la qualité de juges, pour les récompenser ou pour les punir.

Les devoirs des Grands envers les petits & leurs sujets.

Il n'est pas difficile de remarquer que la vraie grandeur doit toujours être accompagnée de soumission & de dépendance envers Dieu, par la raison que la grandeur legitime, selon Saint Paul, n'est qu'une espece d'émanation & d'écoulement de la grandeur de Dieu même, & par conséquent qu'elle cesseroit d'être, si elle cessoit d'en dépendre. La fausse grandeur a un effet tout contraire: comme elle tire son origine de l'orgueil de l'homme; elle n'inspire que des retours vers l'homme même, & elle ne veut dépendre que de lui seul. Témoin ce malheureux Prince, qui ne vouloit point reconnoître d'autre Dieu que soi, & qui disoit insolamment, qui est donc ce Dieu qui me peut obliger à lui obéir? *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?*

Les Grands doivent toujours être soumis à Dieu.

C'est toujours l'ouvrage de la main de Dieu, & un effet de sa puissance que la sanctification des hommes, de quelque état qu'ils puissent être: mais quand il veut s'assurer du cœur des Rois & des Grands du monde, & former en eux une sainteté sincere & constante, c'est l'ouvrage de sa main droite, comme parle l'Écriture: *Hæc mutatio dextera Excelsi.* Il faut qu'il agisse de route la force de sa grace, qu'il surmonte cette fatale opposition qu'il y a entre la grandeur & la piété; qu'il retienne tout le poids de la cupidité, qui d'elle-même tombe sur eux; & que renversant tous les obstacles qu'y met le monde, il les détache d'eux-mêmes, & leur fasse changer, au moins interieurement, de condition & de nature.

Exodi. 9.

Les Grands ont plus de peine à se sanctifier que le commun des hommes.

Psal. 76.

Quand on dit que les honneurs ont tant de pouvoir pour corrompre les bonnes mœurs, il faut toujours présupposer, que ce n'est pas l'honneur, pris en soi précisément, qui est la cause de ces desordres; mais le mauvais usage de ceux qui en abusent, de même que l'on dit des richesses. Car comme

L'honneur & la grandeur ne sont point mauvais de soi-même, mais par l'abus qu'on en fait.

les richesses, à qui sçait s'en bien servir, sont des moyens propres à faire de bonnes & de grandes actions, & au contraire, elles sont les instrumens des vices de ceux qui les employent mal : on peut dire de même, que l'honneur rend les vertus plus éclatantes, ou les vices plus scandaleux, selon le bon ou le mauvais emploi qu'on en fait. Et comme il est plus facile & plus ordinaire d'abuser des richesses que de s'en servir pour la gloire de Dieu ; on peut dire aussi la cause de l'orgueil, de la mollesse, & de l'indépendance qu'ils inspirent, & des moyens qu'ils fournissent de satisfaire ses passions.

Les pechez des Grands sont plus grieux, & ont des effets plus pernicieux.

Il y a, dit Saint Cyprien dans sa premiere lettre à Donat, trois circonstances qui accompagnent le peché d'une personne élevée en dignité. Premièrement ; cette personne corrompt son ame par son peché, c'est ce qui est commun à tous les pecheurs. Secondement ; elle enseigne le peché à tous ceux qui la voyent. Troisièmement ; elle commande en quelque maniere ce peché, & fait comme une espece de loi pour les autres. Voilà ce que font tous les Grands, quand ils commettent des pechez publics, & voilà ce qui leur attire en même temps les plus terribles vengeances de Dieu.

Les Grands sont responsables des pechez qu'on commet sous leur autorité.

Je veux que les Grands ne se servent pas de leur autorité pour nuire au bien spirituel ou temporel de leur prochain ; il est difficile que par une troisieme sorte de pechez qui se commettent sous leur autorité, ils évitent entierement l'un & l'autre. C'est ce que disoit Saint Augustin à un grand Seigneur de son temps : *Pauca quidem per te, sed multa propter te.* Vous êtes assez innocent pour ce qui vous regarde ; vous faites fort peu de pechez par vous-même ; mais sous vous, sous votre nom, sous votre autorité, il se commet beaucoup de maux, qui deviennent vos pechez, & qui vous rendent aussi coupable, que si vous les aviez commis effectivement vous-même.

Les personnes qui sont élevées aux dignitez, doivent s'acquitter de leurs devoirs sans préjudice de leur salut.

C'est une verité constante que celui qui est en place, & élevé à quelque dignité, est obligé d'en remplir tous les devoirs, avec toute l'exacritude, la vigilance, & l'integrité possible ; mais la prudence chrétienne doit empêcher qu'il se livre tellement aux affaires, qu'il oublie les devoirs & les exercices d'un Chrétien, & les affaires de son salut ; persuadé qu'il doit être, que c'est là son premier devoir, le premier nécessaire, & que plus il sera soigneux de s'acquitter de ses obligations envers Dieu, mieux il satisfera à celles de sa charge.

Les Rois & les Souverains sont les images vivantes de Dieu.

On ne peut assez rebattre, & repeter, pour retenir les sujets dans le respect & dans la soumission, que les Rois & les Souverains sont les images de Dieu ; qu'il faut toujours le regarder en leur personne ; & qu'ensuite ceux qui exercent leur pouvoir, & qu'on appelle Grands, en portent quelque caractere dans leur charge. Mais il faut aussi que les Souverains & les Grands ne perdent pas cette pensée, qu'ils sont les images de Dieu ; & que cela ne consiste pas à représenter seulement la force, & la puissance, mais aussi la bonté, la charité, la providence, & les autres perfections qui éclatent dans le gouvernement de ce grand monde.

Principes certains

Voici quelques principes qu'il est nécessaire de sçavoir, quand il s'agit de grandeur,

de puissance, de charge, & d'autorité, pour servir de conduite à ceux qui sont élevés à quelque dignité, & qui ont du pouvoir sur les autres. 1°. Toute charge doit venir d'une autorité legitime, parce que toute charge a ses pouvoirs & ses devoirs, & il n'appartient qu'à une puissance legitime de donner des pouvoirs, & d'imposer des devoirs. 2°. Il n'y a point de puissance legitime dans le monde qui ne soit réglée, parce que toute puissance legitime vient de Dieu, & que toute puissance qui vient de Dieu est toujours réglée, & toujours dans l'ordre : *Non est potestas nisi à Deo ; que autem sunt à Deo, ordinata sunt.* 3°. Les pouvoirs qui sont donnez par une puissance réglée, sont toujours des pouvoirs justes & raisonnables ; les devoirs qui sont prescrits & imposez par une puissance réglée, sont toujours des devoirs justes & raisonnables. Il n'y a point de charge, & il n'y en peut avoir, dont les devoirs ne soient imposez par une puissance réglée. Donc il n'y a point de charge, & il n'y en peut avoir dans aucune Republique, dont les pouvoirs & les devoirs ne soient justes & raisonnables. 4°. Les devoirs d'une charge ne peuvent être justes & raisonnables, qu'autant qu'ils sont subordonnez au grand & au premier devoir que nous avons de servir Dieu, & de travailler à notre salut. Du moment qu'ils ne s'accordent pas à ce devoir, qui nous est essentiel & indispensable, ils cessent d'être des devoirs. Ainsi quelque charge qu'ait un homme, & quelques affaires qu'elle lui attire, il ne se doit jamais donner tout entier, ni à la charge, ni aux affaires. Il n'est ni de la charité, ni de la justice, qu'il leur donne tout son temps. Il est au contraire de la charité & de la justice qu'il doit à Dieu ; il est de la justice & de la charité qu'il se doit à lui-même, qu'il prenne tout le temps pour ménager avec Dieu l'affaire de son salut.

dont il est nécessaire que les Grands soient instruits.

Ad Romæ 13.

Les Grands du monde sont exposez à de grands dangers pour le salut, il est vrai ; mais ils ont en main de grands secours. Le vice s'infinuë adroitement, & avec succès dans une condition éclatante ; mais aussi la vertu n'y regne jamais qu'avec empire. Les moeurs des Grands sont des exemples. Heureux si leurs actions pouvoient être des modelles. Ce qui est leur, c'est qu'il ne tient qu'à eux que leur condition ait moins de dangers, & même d'éviter ceux qui y sont comme attachez ; & comme toute condition a ses avantages, aussi-bien que ses difficultez & ses obstacles pour le salut, c'est à ceux qui sont engagez par leur naissance ou par leur choix en quelque genre de vie que ce soit, de se servir des avantages qui s'y trouvent, & de vaincre les difficultez.

Si la condition des Grands est exposee à de grands perils pour le salut, elle a aussi de grands avantages.

Il y a des devoirs reciproques entre les conditions inégales, & si les Grands ont droit d'exiger les soins & les services des autres hommes, ils sont obligez de leur côté de leur accorder leur assistance, & de leur faire sentir leur protection. Il faut qu'il regne un esprit de justice dans la distribution de leurs graces, afin qu'elles ne soient pas tant un effet de la faveur que de la raison ; & que les uns ne s'en trouvent point accablez, tandis que les autres vivent dans l'indigence & dans l'obscurité.

Il y a des devoirs reciproques entre les grands & les petits.

Lorsque Dieu fait naître les Princes & les Grands, il n'a pas plus d'égard à leur personne,

Les Grands & les Sou-

verains font pour faire du bien aux autres, & de quelle maniere ils le doivent faire.

qu'aux peuples qui leur seront un jour affujettis; c'est pourquoi ils ne doivent point rapporter uniquement à eux-mêmes tous les biens de leur condition, puisqu'ils sont obligez d'en faire part à leurs sujets. De tous les avantages dont ils jouissent, il n'y a que le plaisir d'en user équitablement en faveur des autres qui leur appartienne tout entier, & qui les puisse rendre parfaitement heureux. La maniere de faire du bien doit être en eux plus agréable que le bienfait, afin que l'on puisse dire qu'ils accordent toujours plusieurs graces avec celle qu'on leur demande, & qu'ils ne ressemblent point à ceux, qui par l'air fâcheux & morosité dont ils distribuent leurs faveurs, trouvent le secret de rendre les hommes malheureux en leur faisant du bien.

Le Prince doit juger par lui-même du mérite de ceux à qui il communique son autorité.

Il faut qu'un Prince s'accoutume à juger par ses propres lumieres de la juste valeur des hommes; & sur-tout de ceux qu'il fait dépositaires de son autorité; afin qu'on soit forcé de le respecter dans son choix, & de sentir son mérite dans la conduite de ceux qu'il emploie. L'union & le repos de ses peuples; le bon ordre établi dans son Royaume; la regularité de tous les corps qui le composent; les loix maintenues dans leur vigueur; la discipline, & la moderation des gens de guerre; la religion protégée & florissante; tout cela ne doit être autre chose que le caractère de son esprit & de ses sentimens, qui préside & qui se communique dans toutes les parties de son Etat.

Maximes que les Grands doivent avoir devant les yeux.

S'il y a condition difficile & dangereuse dans le monde, c'est celle de ceux qui sont appelez à gouverner les autres. Des Princes qui ont l'autorité souveraine; des Seigneurs des lieux particuliers qui ont l'autorité subalterne; des Magistrats & des Officiers publics qui ont une autorité déléguée. Si donc par votre condition, ou par quelque autre cause, vous vous voyez destiné à un état de gouvernement, vous devez vous munir fortement contre les grandes difficultez, & les dangers de cet état, par les maximes salutaires & chrétiennes, dont voici les principales auxquelles je vous conjure de faire une serieuse attention. 1°. Gardez-vous bien de concevoir de l'orgueil & de la présomption pour vous voir élevé au-dessus des autres; souvenez-vous, que plus vous êtes élevé, plus vous avez sujet de craindre, selon la maxime de l'Ecriture: *Humiliez-vous d'autant plus que vous êtes grand: Quanto magnus es, humiliata te in omnibus.* On vous a donné l'autorité? ne vous en élevez point: *Rectorem te posuerunt? noli extolli; esto in illis quasi unus ex ipsis.* 2°. Ne considerez pas votre état comme un avantage & un bonheur, mais comme une charge pesante; ni comme une chose qui vous est donnée pour votre bien, mais pour le bien des autres. Sachez que ceux à qui vous commandez ne sont pas faits pour vous; mais vous pour eux: ils vous doivent le respect, l'obéissance & la fidelité; mais vous leur devez des choses beaucoup plus difficiles; le soin, l'assistance la conservation, la justice. 3°. Soyez persuadé que quelque grande puissance que vous ayez, vous la tenez de Dieu, & que vous n'êtes que son Ministre pour le gouvernement de ceux qui vous sont sujets. D'où il s'ensuit, que vous devez gouverner selon sa volonté, & que vous lui rendrez un compte exact de votre conduite. 4°. Que

Tome II.

ceux qui commandent aux autres, sont obligez d'exercer premierement leur empire sur eux-mêmes, en commandant à leurs passions; & vous devez considerer que c'est une chose honteuse de gouverner les autres, & ne savoir pas se gouverner soi-même; commander aux hommes, & être esclave de ses passions. 5°. Songez que votre exemple peut tout sur vos inferieurs; si vous êtes homme de bien, ils imiteront votre vertu; si vous êtes vicieux, ils se donneront toute liberté pour le vice, selon la maxime du Sage: *Que tel qu'est le Juge, tels sont ses ministres, & que les habitans d'une ville se conforment à celui qui les gouverne.*

Eccli. 10.

1°. Il ne faut pas se laisser surprendre aux flateries, qui pervertissent l'esprit des Grands; dont la condition est malheureuse en ce point, qu'on ne leur dit presque jamais la verité dans les choses qu'ils sont obligez de sçavoir. Chassez, Grands du monde, loin de vous les flateurs, & croyez que ce sont vos plus grands ennemis, comme ils le sont en effet; ayez ces personnes en horreur. Au contraire, aimez ceux qui vous disent la verité. Choisissez une ou deux personnes confidentes, à qui vous donniez charge expresse de vous avertir des fautes que vous ferez, & de tout ce qu'elles jugeront à propos de vous dire. C'est une chose qui manque à tous les Grands, & à tous ceux qui sont en charge. 2°. Il faut qu'ils se donnent de garde de l'avarice, & de ce desir insatiable d'argent, qui est la peste des Grands; ce qui les rend odieux, & qui leur fait commettre une infinité de crimes: car de là viennent les injustices, les violences, les oppressions des innocens, les exactions iniques, & mille autres desordres qui font gemir les peuples, sous la cruauté & la tyrannie des Grands, ce que Dieu deteste tant par ses Prophetes. 3°. La passion de vengeance est encore un mal, auquel les Grands se laissent emporter d'autant plus facilement, qu'ils ont le pouvoir en main, & que l'exercant il leur est aisé de se flater du motif de justice, lors même qu'ils n'agissent que par une pure passion; en quoi ils se trompent: car la justice ne regarde que le bien public, ou la correction de celui qu'elle punit; au lieu que la passion de vengeance ne cherche que sa propre satisfaction. 4°. Mais en fuyant la vengeance & la passion, il faut qu'ils se gardent d'une autre extrémité, qui est une trop grande mollesse, & qui dégenere en lâcheté à punir les crimes. Ils doivent être exacts en ce point, principalement lorsque les crimes sont contre le bien public; & encore plus, quand ils offensent la Religion.

Les vices & les défauts que les Grands doivent s'efforcer d'éviter.

1. 1. 1.

1. 1. 1.

1. 1. 1.

1. 1. 1.

1. 1. 1.

Outre ce que nous venons de dire, voici ce qui regarde les Juges & les Magistrats en particulier. 1°. Ils doivent avoir devant les yeux ce grand avertissement que le saint Roi Josaphat fit à ses Juges: *Prenez garde, leur dit-il, à ce que vous faites; car ce n'est pas le jugement d'un homme que vous exercez, mais celui de Dieu: & tout ce que vous jugerez, retombera sur vous.* Voilà l'avertissement que le Saint Esprit donne à tous les Juges par la bouche de ce saint Roi. 2°. Pour pratiquer cet avertissement, ils doivent avoir soin de se rendre sçavans en leur profession, & capables de bien exercer leur charge. Ils doivent se souvenir que les biens, l'honneur, & souvent la vie des hommes dépendent de leur bouche; & par conséquent, si par leur inca-

Maximes & avis qui regardent les Magistrats plus particulièrement.

2. Paral.

19.

pacité ils portent des arrêts injustes, ils sont responsables de tout le tort que le prochain en souffrira. 3°. Supposé qu'ils soient capables de leur charge, ils ne doivent pas tant se fier sur leur capacité, qu'ils fassent ou qu'ils prononcent jamais rien par précipitation, & sans avoir bien examiné les affaires dont ils sont les Juges. J'examinois, dit le saint homme Job, diligemment une affaire que je ne connoissois pas: *Causam; quam nesciebam, diligentissime investigabam.* Ils ne doivent point non plus s'attendre au jugement de leurs confreres, & encore moins de ceux qui travaillent sous eux; qu'ils sachent que s'ils jugent mal, ou par ignorance, ou par précipitation, ou en jugeant sur le jugement d'autrui, ils sont obligés à restitution de tout le tort qu'ils ont causé par leur jugement. 4°. Ils ne se doivent jamais laisser corrompre par les présents (dit l'Ecriture parlant aux Juges,) parce qu'ils aveuglent les sages, & pervertissent les

Deut. 16.

plus justes: *Non accipies personam, nec munera, quia munera excecant oculos sapientum, & mutant verba iustorum.* Ils ne doivent rien faire enfin contre la justice, ni par menaces, ni par promesses, ni par les flateries des hommes, ni par aucune persuasion. Un Juge doit être au-dessus de tout cela, & avoir une résolution inébranlable de ne faire jamais une injustice pour quoi que ce soit, selon ce beau

Eccli. 4.

précepte du Sage: *Pro iustitia agonizare quasi pro anima tua, & usque ad mortem certa pro iustitia.* Combattez pour la justice autant que pour votre vie, & défendez-la jusqu'à la mort. 5°. Qu'ils se gardent bien de l'acceptation des personnes. C'est un mal qui se peut glisser facilement dans l'esprit des Juges & des Magistrats, & qui leur fait faire beaucoup d'injustices. S'ils donnent libre accès aux riches, s'ils les écoutent favorablement, expédient leurs affaires, & les favorisent en tout; & au contraire, si les pauvres en sont rebutez, & s'ils ne peuvent trouver d'accès chez eux; si leurs affaires sont négligées, & tirées en des longueurs extrêmes, qui les ruinent, ou les incommovent notablement. Ce sont des injustices qui viennent de l'acceptation des personnes, & que Dieu défend étroitement aux

Deut. 1.

Juges: *Audite illos, & quod iustum est iudicate. Nulla erit distantia personarum. Nec accipietis cuiusquam personam, quia Dei iudicium*

est. 6°. Qu'ils soient fermes à résister au mal, aux injustices, & aux violences qu'ils voyent exercer par les méchans; & sur-tout par les Grands. Ils sont obligés d'employer à cette fin tout ce qu'ils peuvent raisonnablement, & selon Dieu. Ne cherchez point d'être Juges, dit le Sage, si vous n'avez assez de fermeté; pour résister fortement aux iniquitez, de peur que venant à craindre la face d'un Grand, vous ne manquiez à votre devoir.

Eccli. 7.

7°. Qu'ils soient justes à punir les crimes, à exterminer les mal-faiteurs, & tous ceux qui troublent le repos, ou la sûreté publique, sans exception de personne. 8°. Qu'ils soient les protecteurs des pauvres, des veuves, des orphelins, & de tous ceux qui souffrent injustice; ils y sont obligés par leur charge: *Li-*

Eccli. 4.

bera eum qui injuriam patitur de manu superbi, & non acide seras in anima tua. Délivrez de la main du méchant celui qui souffre injustice, & ne le faites pas à regret. C'est une heureuse consolation pour un Juge & un Magistrat, quand il peut dire avec vérité, comme le saint homme Job: Que la voix publique lui rend témoignage, qu'il a défendu le pauvre & l'orphelin, qui demandoit du secours sans en trouver; qu'il a délivré celui qui étoit persécuté; & consolé le cœur des veuves; & qu'il a été le pere des pauvres. 9°. Qu'ils se gardent enfin, de commettre jamais les crimes qu'ils punissent. Car avec quel front peuvent-ils punir un crime dont ils sont coupables?

Jobi 29.

Autant de jugemens qu'ils rendent, sont autant d'arrêts qu'ils prononcent contre eux-mêmes, & qui serviront à leur condamnation au jugement de Dieu. 10°. Enfin, qu'ils se gardent bien de juger ni de gouverner les autres, s'ils n'ont les quatre qualitez que l'Ecriture sainte requiert en ceux qui jugent & qui gouvernent. La force d'esprit; la crainte de Dieu; l'amour de la justice; & la haine de l'avarice: *Provide de omni plebe viros potentes, & timentes Deum, in quibus sit veritas, & qui oderint avaritiam.* Ce sont les quatre conditions que l'Ecriture marque dans le sage conseil que Jethro donna à Moïse pour gouverner le peuple d'Israël, par lequel il lui conseilla de choisir des hommes sages, craignant Dieu, aimans la vérité, c'est-à-dire, la justice, & ennemis de l'avarice.

Exod. 18.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

De la majesté des Rois.

La majesté des Rois inspire toujours du respect; c'est une espece de religion civile, & de culte politique qui nous fait reverer ces traits, que la main de Dieu a gravez sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoi qu'ils soient les peres des peuples, ils en sont les maîtres & les souverains. Quelque foiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le Monarque; & quelque bonté qu'ayent les Rois, ils ont toujours l'éclat & la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils joignent l'un avec l'autre, qu'on ne voit dans leurs yeux que des traits de douceur & de clemence, qui temperent l'austerité de leurs commandemens; alors il se fait des impressions d'amour & de tendresse, dans les cœurs de ceux qui leur sont soumis, qu'il n'est pas si aisé d'exprimer. *M. Flé-*

chier, Oraison funebre de Madame de Montausier.

Les honneurs sont instituez pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, & pour être des occasions de faire du bien: aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des âmes moderées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter; on en abuse, quand on les a obtenus; on n'en veut jouir que pour soi, quand on les possède. L'ambition les acquiert par des voyes même criminelles; la vanité les regarde comme des préférences, & des distinctions du reste des hommes; & l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit se communiquer aux autres. *Le même, dans la même Oraison funebre.*

Les honneurs & les dignitez dont on abuse.

Si la grandeur & la tranquillité de l'ame de

La situation d'esprit où l'on doit être à l'égard des honneurs & des charges.

cette personne avoient été moins connus, je vous dirois qu'elle n'a jamais employé aucun de ces artifices, que les ambitieux appellent la science du monde, & le secret de parvenir; & qu'elle ne s'est insinuée à la Cour, ni par de pressantes sollicitations, ni par de lâches flateries. Mais je puis passer plus avant, & dire, qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes; qu'elle a regardé sans envie, ce qui étoit au-dessus de sa fortune, comme elle a vû sans mépris tout ce qui paroïssoit au dessous d'elle; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, & non pour son éclat, & pour ses récompenses; qu'enfin, les honneurs l'ont trouvée, sans qu'elle ait eu le soin de les chercher. *Le même.*

Il faut être modéré dans les honneurs.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération, quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs desirs, ne reglent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant & subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des Grands; & ceux même qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolens, lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. *Le même.*

Comme il faut user de la faveur qu'on a auprès des Grands.

Cet homme avoit une grandeur d'ame, & une générosité non commune; il aimoit mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêché de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétension raisonnable, faire connoître un mérite caché, obtenir une grâce douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité devenue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement? il étoit toujours prêt à solliciter. C'est presque tout le fruit qu'il retiroit de la faveur qu'il avoit auprès du Prince. Sa manière de faire du bien étoit toujours plus agréable que le bienfait. Il écouroit, sans se rebuter, les importuns mêmes; & les grâces accompagnoient jusqu'à ses refus; & sa sagesse lui faisoit choisir les momens favorables pour demander. *Le même.*

La sainteté & la grandeur ne sont pas incompatibles.

C'est une erreur de croire que la sainteté & la gloire soient entièrement incompatibles, & que Jésus-Christ, qui étoit tout ensemble Roi & pauvre, n'ait pas sanctifié les grandeurs, aussi-bien que la honte & la pauvreté. Tant s'en faut que ces deux avantages ne puissent jamais se trouver ensemble, que par eux-mêmes ils ont une très-naturelle liaison; & que tant que les choses demeurent dans le bon ordre, la gloire est comme une ombre brillante & lumineuse qui suit la sainteté par tout. Toutes deux naquirent l'une avec l'autre sur la terre; toutes deux vivent encore ensemble dans le Ciel; notre premier Pere les reçut toutes deux en même temps; l'onction de la grace qui lui fut donnée, se trouva mêlée avec la royauté; & le même état d'innocence qui l'affujettissoit au Créateur, le faisoit régner sur toutes les créatures. Il est vrai que le péché qui met par tout la division, séparant l'homme d'avec Dieu, separa aussi la gloire d'avec la sainteté; & que rompant la douce société qu'elles avoient parmi nous, il les reduisit à n'en avoir presque plus que parmi les Bienheureux: mais Dieu se réserve toujours quelques

ames fortes, dans lesquelles, pour mieux dire, il les rassemble lui-même, comme pour conserver le droit que les Justes ont à la possession des biens & des honneurs. *Dans la Vie du Cardinal de Berulle, l. 2. ch. 14.*

Il est assez ordinaire que ceux qui sont dans la puissance, & dans l'affluence des biens, s'imaginent d'être quelque chose au-dessus du commun. Car comme les oiseaux s'élèvent en haut par la legereté de leurs ailes; de même les richesses jointes à la grandeur, & à l'éclat de la noblesse, inspirent à ceux qui en sont enyvrez de si hauts sentimens d'eux-mêmes, qu'ils auroient honte de s'humilier en quoi que ce soit: ce qui a fait dire à Saint Bernard, que c'est une chose rare, de voir l'humilité jointe à l'honneur du monde. Et de même que la temperance court grand risque dans la bonne chère, & parmi les viandes délicieuses; ainsi l'humilité chrétienne est en peril dans la grandeur, & dans la puissance du siècle. De sorte, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si la grace se retire, & abandonne ceux dans lesquels l'orgueil établit, pour ainsi dire, son empire. Ceux au contraire qui sont dans une fortune basse ou médiocre, ont plus de disposition à l'humilité, parce qu'ils ont toujours devant les yeux la bassesse de leur naissance & de leur condition, qui ne leur permet pas de s'élever. *Homelies Morales.*

Les Grands sont sujets à s'enorgueillir.

Les personnes puissantes, & les Grands du monde, & la plupart des gens de Cour, ont mille passions criminelles d'avarice, d'ambition, de vanité, de vengeance, & d'envie, qui leur rongent le cœur. Il n'y a point de violence qu'ils ne soient prêts de faire pour plaire aux Princes & aux Ministres, & gagner leur affection. Ils mettent le point d'honneur à se venger de leurs ennemis. Ils ont assez de courage pour exposer leur vie, & répandre leur sang dans une bataille, afin d'acquérir un faux honneur; & ils en manquent, lorsqu'il est question de dompter une passion, pour obéir à Dieu. S'ils faisoient & souffroient pour Dieu la moindre partie de ce qu'ils font, & de ce qu'ils souffrent pour le monde, ils seroient de grands Saints. Mais ils sont courageux, lorsqu'ils agissent de servir le monde, & lâches au service de Dieu. Et néanmoins ils sont d'ailleurs hardis contre Dieu, & timides envers les hommes. Ils ont du respect pour les hommes, & craignent de les offenser, parce qu'ils savent qu'ils s'en vengeroient promptement. Mais parce qu'ils savent que Dieu diffère sa vengeance, & ne punit pas toujours en ce monde les crimes des méchans, ils sont hardis à violer ses loix. Il est donc visible que dans cet état, il est très-mal-aisé qu'ils se sauvent. *Morale Chrétienne, l. 8. sect. 4. art. 5.*

Il est difficile que les Grands se sauvent.

Helas! combien y en a-t-il qui se sont perdus & damnés dans les grands emplois, & dans les charges honorables, qui se fussent sauvés, & qui fussent devenus de grands Saints dans une condition médiocre? Et qui ne sçait qu'on est plus sujet à tomber, & que la chute est plus dangereuse, quand on marche dans un lieu élevé, que si l'on ne se promenoit que sur la terre? qu'il n'en accuse pourtant pas, ni la charge, ni la grandeur, ni le monde. Il n'y a point de condition, où l'on ne puisse faire son salut, & pour qui Dieu n'ait préparé des grâces toutes particulières. Il y a des Saints dans le Ciel, & il

On peut se sauver dans la condition des Grands.

ty en à encore sur la terre de toutes les qualitez ; & l'Eglise en a canonizé, dont les uns ont porté la couronne toute leur vie, les autres ont manié les plus grandes affaires de l'Etat, les autres ont exercé les premières charges de la Justice, & les autres ont eues les plus honorables emplois de l'Eglise. *Le Pere Hainefve, 3. part. de l'Ordre.*

On ne doit point blâmer les charges & les dignitez.

Tous les Saints Peres, quand ils ont parlé de ce sujet, jamais n'ont blâmé ni les charges, ni les honneurs, ni les dignitez, quelque grandes & éminentes qu'elles puissent être : mais ils ont blâmé la présomption de ceux qui les desiroient trop ardemment, & qui les recherchoient avec passion. Il faut avouer, dit Saint Augustin, qu'il est nécessaire que les premières places soient remplies dans le monde, aussi-bien que les dernières ; puisque c'est à ceux qui y sont mis de donner le rang à tous les autres : mais quoi qu'une personne soit capable de tenir dignement ce haut rang, elle s'en rend pourtant indigne, quand elle montre qu'elle s'en croit digne. *Le même.*

Les vertus que les Grands doivent avoir pour se sauver dans les grandeurs.

Je sçai bien que ce n'est pas la seule humilité, qui est nécessaire aux Grands du monde, pour être saints dans leur grandeur ; que ce n'est pas assez qu'ils soient humbles dans les honneurs, & qu'il faut encore qu'ils soient pauvres dans les richesses, & tempérans dans les plaisirs. Ce sont trois vertus, qui ne doivent nullement se separer dans les personnes que Dieu a appellez aux grandes charges, & aux éminentes dignitez. Or comme il est rare que ceux qui sont ainsi élevez, les aient routes ; il est rare aussi qu'ils soient autant vertueux & saints que Dieu le demande. On pourroit, sans doute, & on feroit bien fondé de le faire ; on pourroit, dis-je, représenter les horribles perils auxquels le salut des Grands est exposé : il n'y auroit qu'à montrer qu'il n'y a rien de si difficile que d'être pauvres dans la possession des grands biens, & tempérans dans l'affluence de tous les plaisirs ; & que la corruption, que le péché a formée dans la nature ; se fortifiant dans les Grands, à cause que toutes choses contribuent à la nourrir & à l'irriter, il est en quelque maniere impossible qu'ils se sauvent sans une grace extraordinaire. *M. Sarazin dans l'Avent. Tome 2.*

Dieu ordonne aux Sujets d'obéir aux Grands, quoi que leur gouvernement soit fâcheux.

La grace de Jesus-Christ ne troublant rien, & ne confondant point les conditions des hommes, n'ôte à personne sa dignité, son rang d'honneur, sa charge, ni aucune parcelle de la grandeur que l'on peut justement posséder. Si elle n'approuve point les injustices & les excès que les Grands commettent dans leurs charges ; elle ne dispense personne de leur être soumis, & de leur obéir en tout ce qui est juste, & qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. Elle est si exacte à garder cet ordre, qu'elle commande même qu'on l'observe à l'égard de ceux qui sont fâcheux, & dont la domination est severe & rigoureuse, ne mettant point dans l'obéissance qu'on leur doit rendre, de distinction entre ceux dont le joug est dur, & les autres qui traitent avec douceur ; elle prononce par la bouche de l'Apôtre cet oracle : *Que toute personne soit soumise aux puissances superieures.* C'est Dieu qui revêt les Rois de leur pourpre, qui leur met la couronne sur la tête, & qui les arme de glaive & de puissance ; comme c'est lui-même, qui leur donne la sagesse pour faire des loix utiles au gouvernement des peuples. *Le même.*

Ad Rom. 13.

Comme la grace de l'Evangile ne rend nullement les Chrétiens inutiles aux Etats, & ineptes aux charges, ainsi que les Payens leur reprochoient autrefois, & Tertullien l'a fortement refuté ; aussi la pieté qu'il commande n'empêche pas les fonctions des grands emplois, & des dignitez les plus éminentes ; & que les Grands ne puissent dignement & saintement gouverner les peuples. Si la grace employe chacun suivant le talent qu'il a reçu ; elle n'est pas moins habile à donner & à former des Magistrats, des Princes & des Souverains, qui gouvernent sagement les peuples. C'est pourquoi Saint Augustin vengeant les Chrétiens de cette injure, aussi-bien que Tertullien, donnoit le défi à ceux qui avançaient une telle calomnie, de fournir de telles armées, de tels soldats que la doctrine de Jesus-Christ forme ; de tels Seigneurs, de tels Rois, de tels Juges que l'Evangile demande. *Le même.*

La pieté n'empêche pas les Grands de bien gouverner les peuples.

Epist. 5. Ad Marc. cellin.

Si Dieu eleve quelquefois les plus petits, ce n'est pas afin qu'ils deviennent des superbes, & que s'ils les a rendus grands devant les hommes, ils ne soient plus petits devant lui. Le Prince qui eleve un sujet à la Magistrature, veut bien que les hommes le regardent plus grand qu'il n'étoit auparavant ; mais il ne le souffrirait pas dans cette elevation, s'il sçavoit qu'à son égard il ne se considereroit point comme petit, & tiré de la poussière. Qui que nous puissions être donc, & à quelque grandeur que Dieu nous ait élevez, nous ne pouvons nous dispenser d'être humbles ; & quoi que les Rois ne soient pas toujours dans l'obligation de paroître humiliez, ils doivent cependant toujours être humbles. *Le même.*

Dieu veut que les Grands soient humbles devant lui.

C'a été l'orgueil fortifié par la grandeur, qui a rendu au commencement du Christianisme, la conversion des Rois & des Princes si rare & si difficile. En effet, nous voyons que les Empereurs & les Grands ne se sont convertis à la foi que fort tard, & plus de trois cens ans après la mort du Fils de Dieu. Encore remarque-t-on qu'ils ne se sont faits Chrétiens que peu à peu, & que le reste des Grands qui ont embrassé la Religion de Jesus-Christ ensuite, ne s'y sont résolus, que lorsqu'ils ne couroient plus fortune de perdre ni leur bien, ni leur grandeur, ni leur vie, & qu'ils se sont vus à couvert des proscriptions, & du danger de déchoir de leur grandeur. D'où venoit, je vous prie, cette aversion si opiniâtre des Grands contre la Religion ? sinon qu'ils la regardoient comme ennemie de tout le faste du monde, & qui n'admettoit personne, pour grand qu'il fût, sans l'obliger à mener une vie humiliée, & anéantie dans la grandeur même. C'est pour cette raison que les Grands se sont rendus Chrétiens si tard, & après tant de combats : comme on leur proposoit pour regle de leur vie l'anéantissement de la croix de Jesus-Christ, & qu'on ne vouloit point les recevoir, qu'ils ne promissent d'être petits comme lui ; ils ne pouvoient se soumettre à un joug, qui paroïssoit si contraire à leur orgueil. *Le même.*

D'où vient que les Grands n'ont embrassé la foi de Jesus-Christ que fort tard.

Le premier artifice, dont l'esprit superbe du monde se sert, est de ne montrer à tous ceux qui sont dans les grandes dignitez, que l'éclat qui les accompagne, & de fermer les yeux pour ne pas voir la grandeur de Dieu, qui de la poussière les y a élevez. Cet artifice réussit quasi toujours ; & comme la grandeur de Dieu

Les Grands s'elevent, il leur ordonne de se soumettre contre Dieu.

se cache de plus en plus aux yeux des superbes, il arrive que l'idée qu'ils ont de la leur propre se grossit si fort, qu'ils ne voyent plus autre chose, & qu'ils ne pensent plus qu'ils soient petits, que c'a été Dieu qui les a fait grands, & que c'est par son ordre qu'ils sont montez sur le trône. Il est aisé de voir que l'esprit du monde fascine ainsi l'esprit des Grands, dont quelques-uns ont porté leur orgueil jusqu'à cette extravagance, de se croire des Dieux, & d'oser dire qu'ils n'en reconnoissoient point de plus grands qu'eux. L'écriture est un fidele témoin de cet horrible égarement: *Quis est Dominus ut audiam vocem eius?* D'où peuvent sortir ces blasphèmes si impies, que d'un aveuglement pitoyable, qui a caché à ces malheureux la vérité de la grandeur de Dieu, & ne leur a montré que la leur. *Le même.*

Exod. 5.

Les Grands s'enorgueillissent, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes.

Rien n'est plus nécessaire pour travailler à notre salut, que de bien sçavoir ce que nous sommes, que de connoître & nos miseres pour nous en humilier, & nos vices pour en concevoir de l'horreur. Cette connoissance est comme impossible aux Grands du monde; leurs habits, leurs cours, cette pompe qui les environne, les honneurs qu'on leur rend, le profond respect qu'on a pour eux, ne leur permettent pas de voir, qu'ils sont tout comme les autres hommes; qu'à ces dehors près, il y a des misérables à leur service, qui leur ressemblent en toutes choses; qu'il n'y a que les simples & les idiots qui y trouvent de la différence, parce qu'ils se laissent éblouir par cet éclat extérieur; mais que les sages n'y en trouvent point; que la mort les confondra avec les derniers des hommes, & que Dieu même, qui ne se peut pas tromper en son jugement, ne les distingue nullement du peuple, dans le soin qu'il prend de leur conduite: *Quoniam pusillum & magnum ipse fecit, & equaliter est illi cura de omnibus.* Le P. de la Colombiere, Sermon de l'Épiphanie.

Sap. 6.

Les Grands ont plus de difficulté que les autres à se sauver.

Je n'ignore pas que la plupart des Grands sont obligez par leur condition à porter des habits, à avoir des meubles, des équipages qui inspirent l'orgueil & la vanité; je sçai qu'ils doivent tenir des tables plus somptueuses à proportion de leur qualité; conserver de grands biens, se trouver dans les compagnies, & souvent même dans les plaisirs, & dans les divertissemens du grand monde. Mais c'est en cela même, que consiste la difficulté de leur salut; car ces obligations humaines, ne les pouvant pas dispenser des devoirs chrétiens, il faut qu'ils soient humbles dans l'honneur, mortifiez dans les delices, pauvres dans la possession des plus grands tresors, détachez de toutes choses dans l'usage & dans l'abondance de toutes choses; il faut qu'ils ayent autant d'horreur de ce monde, qu'ils sont contraints de souffrir & de hanter, qu'ils en auroient d'un cadavre, auquel on les auroit liez par force, & qu'ils regardent comme une cruelle servitude, l'engagement qu'ils ont à prendre part à tous ses plaisirs. Je vous laisse à penser, s'il est aisé d'entretenir au milieu de la Cour, des sentimens, qu'un Anachorete ne conserve qu'à peine dans son desert. *Le même.*

Les obstacles qu'ils ont à leur salut.

Les Grands ont à se défendre dans eux-mêmes, d'une chair nourrie dans l'oïveté & dans la mollesse, d'un feu interieur auquel on fournit sans cesse tous les alimens qui sont les plus propres pour l'enflammer, & pour le rendre plus vif. Au dehors le monde ne montre pas seulement les objets aux yeux des

Grands, il les offre à leurs desirs, il les livre, pour ainsi dire, entre leurs mains, dépoüillez de toutes les difficultez qui en rebutent les autres. Il est peu d'hommes, sans doute, qui ne conçoivent quelquefois des passions d'avarice, de vengeance, d'ambition; ces passions aveuglent d'abord ceux qui les possèdent; mais avant qu'une personne qui a peu de pouvoir, peu de biens, ait trouvé le moyen de se satisfaire; le peril qu'il court, les soins qu'il faut prendre, le temps même lui ouvre les yeux, calme les agitations de son cœur; au lieu qu'un Grand, un homme puissant, ayant toujours en main de quoi contenter ses desirs, il n'a pas plutôt formé un mauvais dessein qu'il l'accomplit: toutes choses se trouvent toujours prêtes pour l'exécution. *Le même.*

Mais quoi, faut-il donc que ceux qui vivent dans l'honneur & dans l'abondance, desesperent de leur salut? Non; mais il faut qu'ils y travaillent avec crainte, & avec beaucoup d'application; il faut que par des prieres ferventes & continuelles, ils tâchent d'attirer du Ciel les grands secours, dont ils ont besoin pour éviter les pièges qui les environnent, & que par le frequent usage des Sacremens, ils ne cessent de se fortifier contre de si redoutables ennemis. Sur-tout il faut que les Grands, dans la necessité où ils sont d'être richement vêtus, de loger superbement, de se faire servir jusqu'aux delices, de prendre part aux vains plaisirs des mondains; il faut, dis-je, que dans cette necessité, ils prennent bien garde de ne rien faire au-delà de ce qu'exige la pure necessité, & pour satisfaire à la bienfiance de leur état. Quand vous en userez de la sorte, vous pourrez dire que si vous courez quelque hazard de vous perdre, c'est la providence elle-même qui vous y engage, & que c'est à elle à vous en tirer. *Le même.*

Où, les Grands du monde doivent s'attendre à une plus rigoureuse punition que les personnes du commun: *Fortioribus autem fortior instat cruciatio.* Pourquoi? En premier lieu, à cause de l'ingratitude envers Dieu, qui les ayant comblez de biens, & n'ayant fait, ce semble, que pour eux tout le reste des créatures, n'a pas trouvé en eux la reconnoissance que meritoient de si grands bienfaits. De plus, ils souffriront plus que ceux qui ont été dans la misere durant cette vie, parce que ceux-ci auront déjà expié dans les incommoditez qu'ils auront souffertes, une partie de leurs pechez; au lieu que les Grands, qui ont toujours été dans les delices, n'ayant rien payé à la justice de Dieu, se trouveront redevables de tout. En troisième lieu, comme rien ne s'est opposé à leurs passions, qu'ils ont trouvé une extrême facilité à faire le mal; il ne se peut faire que la qualité, & le nombre de leurs crimes ne surpasse de beaucoup ceux qui se commettent dans une mediocre fortune. Ajoutez à cela, que ce ne sera pas seulement de leurs propres desordres qu'ils auront à rendre compte; mais encore de ceux d'autrui, soit qu'ils ayent negligé de veiller sur les personnes qui leur sont soumises, soit que par leur exemple, qui a coutume d'être contagieux, ils ayent introduit ou autorisé le vice & la vanité. *Le même.*

Mais aussi quels trônes & quels triomphes Dieu ne prépare-t-il point à ces vertus heroïques, qui se seront soutenus; & même augmentées au milieu des cours les plus cor-

Comme il faut que les Grands veillent & travaillent à leur salut.

Les Grands seront plus rigoureusement punis dans l'autre vie que les autres.

Les Grands seront aussi plus récompensez, s'ils ont fait.

ment vécu dans les grandeurs.

rompues? Quels éloges ne recevra point cette humilité qui aura crû dans les honneurs, cet esprit de pauvreté qui se sera conservé au milieu des plus grands trefors, cet éloignement des plaisirs dans les personnes que tous les plaisirs semblent rechercher, une pureté inviolable dans un air si infecté, dans un monde qui lui tend despièges de toutes parts, qui la perfecute, qui la décrie, en un mot, qui fait gloire de l'incontinence? *Le même.*

Les Souverains sont respectables,

La flatterie a passé jusqu'au sacrilège, quand elle a dressé des autels aux Princes: mais la vérité nous apprend que s'ils ne sont pas des divinités en effet, ils en sont néanmoins les plus vives images sur la terre, & que les attentats commis contre leurs personnes sacrées tiennent le second rang après ceux qui attaquent la divinité qu'ils représentent. Mais ce n'est pas le caractère seul de la Royauté qui les doit rendre vénérables; s'il n'est relevé par l'éclat de leur vertu, il ne sert qu'à les exposer davantage au mépris des hommes, & qu'à donner plus d'horreur pour leurs vices, en même temps qu'on est plein de respect pour leur caractère. Les verus sont dans les Princes les traits les plus beaux & les plus reconnoissables de la divinité. L'état auquel la Providence les a élevés, demande qu'il y ait une proportion entre leur piété & leur grandeur, & qu'ils soient autant distinguez par l'une, qu'ils sont honorez par l'autre.

Le bien que fait la vertu & la sainteté des Grands,

Les Grands de la terre vont au Ciel avec un éclat qui brille par tout; ils portent dans le Ciel le tribut de plusieurs saintetés particulières, que leur sainteté publique a attiré; car la Religion maintenue, la vertu récompensée, le vice puni, les innocens protegez, la justice renduë, le salut de la patrie, la félicité publique forment la pompe de leur triomphe. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Les Grands sont obligez d'être humbles.

Les Grands de la terre ne sont pas toujours obligez de paroître humiliez, mais ils sont toujours indispensablement obligez d'être humbles; & le même Dieu, qui leur commande de monter sur le trône, pour s'élever au-dessus des autres, leur commande en même temps de se regarder à son égard comme les derniers de leurs sujets. La couronne que les Rois portent sur la tête est une marque qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux; elle leur apprend que s'ils commandent à des hommes qui sont moins qu'eux, Dieu leur commande de même, & veut qu'ils soient encore plus petits devant lui, que les hommes ne sont devant eux. C'est l'avis que donne le Sage

Eccli. 3.

à tous les Grands du monde: *Quantò magnus es, humiliat te in omnibus.* Plus vous êtes grands aux yeux des hommes, plus vous devez être petits aux yeux de Dieu; plus vous avez d'élevation, plus vous devez vous confondre vous-mêmes, par la raison, dit l'Apôtre, que vous n'avez rien que vous n'avez reçu de la pure miséricorde du Seigneur; & dès-lors que vous l'avez reçu par miséricorde, vous devez reconnoître votre misère naturelle, & rentrer dans le néant dont vous êtes sortis. *Essais de Sermons pour le Carême, le Jeudi d'après les Cendres.*

Les dignitez sont des sujets de crainte pour le salut, à moins d'avoir une sainteté éminente.

A moins d'une sainteté éminente, les dignitez doivent être des sujets de fuite & d'éloignement, disent les Docteurs, à cause des grands sujets de succomber dans leurs emplois, & de s'y perdre. L'éclat qui environne les dignitez, l'autorité qu'elles donnent, les richesses qui les accompagnent, sont au-

tant d'écueils où notre salut est exposé à un danger évident, autant de demons qui conspirent notre perte; l'éclat éblouit l'esprit, & le rend superbe; l'autorité déregle la volonté, & la rend insolente; les richesses corrompent le cœur, & le rendent sensuel. Quelle vertu ne faut-il pas pour être humble dans les honneurs, pour être juste dans le commandement, & pour n'être point voluptueux dans l'abondance? *Essais de Sermons pour les Dimanches, Sermon pour le 2. Dimanche après Pâque.*

Combien l'humilité est rare dans les Grands.

Luc. 10.

Il est vrai que Dieu veut que nous honorions nos Supérieurs; comme leur dignité leur donne un rayon de sa grandeur, & qu'ils tiennent sa place sur la terre, nous les devons respecter; le mépris que nous en ferions, retomberoit sur Dieu même: *Qui vos spernit, me spernit.* Mais il ne veut pas que les Supérieurs soient si vains que de s'attribuer les respects qui leur sont dûs, & de faire vanité des honneurs qu'on leur rend. Cependant le combat est si rude entre les honneurs & l'humilité; les honneurs ont un ascendant si puissant sur l'esprit de l'homme, que pour une victoire que son humilité remporte, la vanité en triomphe mille fois. Aussi l'humilité devient une vertu héroïque dans l'état des dignitez, quoi qu'elle ne soit qu'une vertu médiocre dans une condition basse & méprisable. *Les mêmes.*

De la puissance & des commandemens des Grands.

Ce qui fait l'éclat des dignitez, & qui attire les respects des peuples, c'est l'autorité du commandement qu'elles donnent; & cette même autorité expose les personnes qui y sont élevées, au danger de leur salut; la raison de cela, est que pour bien user de l'autorité, il ne faut regarder que Dieu; car, comme dit Saint Paul: *Non est potestas nisi à Deo.* C'est cette autorité que nous devons reconnoître dans les Rois, dans les Prélats de l'Eglise, dans les Magistrats. C'est dans cette vue que nous leur devons toute sorte de soumission, & d'obéissance; & c'est résister aux ordres de Dieu, que de refuser d'obéir à leurs commandemens. De ce raisonnement de l'Apôtre, il s'ensuit que comme les sujets regardent Dieu dans la sujétion aux loix du Souverain qu'il leur a donné pour leur commander; les Souverains aussi, & tous les Supérieurs, pour bien user de leur autorité, ne doivent regarder que Dieu dans l'usage de leur puissance. Ils ne doivent pas commander pour être obéis, mais afin que Dieu soit obéi, & sa volonté accomplie. *Les mêmes.*

Le danger où sont les Grands d'abuser de leur autorité.

L'usage de l'autorité qu'on a dans le monde n'expose pas le salut à de moindres dangers que l'usage des richesses. Comme on n'entre d'ordinaire dans les charges que pour avoir un rang considérable parmi les hommes, ou pour maintenir les intérêts de la famille, on n'use de son pouvoir que par rapport à soi-même. De là vient que les injures commises envers Dieu sont les moins vengées, & que celles qu'on fait aux hommes se jugent avec si peu de justice & d'équité. Ce n'est pas qu'il soit si ordinaire de voir des gens constitués en dignité donner dans des injustices visibles & grossières; mais la considération d'un parent, d'un ami, d'un homme puissant dans le monde, dont on craint de s'attirer l'indignation, & quelquefois d'un homme de bien, dont on se laisse prévenir, donne aux affaires une face toute différente: il n'en est point de si mauvaise qui n'ait quel-

quelque bon endroit ; & c'est par là , que celui qui favorise , se persuade de le premier que c'est la pure justice qu'il rend. *P. Cheminai, Sermon de Saint Louis.*

Il est rare de voir des Princes & des Grands vertueux.

Il est difficile de voir tout ensemble une plénitude de puissance & une plénitude de justice ; de pouvoir tout ce que l'on veut , & de ne vouloir que ce que l'on doit. La souveraine autorité laisse quelque chose dans l'esprit qui remplit tout , & lors même qu'on se commande soi-même , si l'on se tient dans les bornes de l'équité à l'égard des autres , il est difficile qu'on ne les passe quelquefois. C'est pourquoi on ne peut assez bénir Dieu , lors qu'on se trouve sous le règne des Princes qui considèrent souvent , pour donner un contre-poids à leur grandeur , & à leur pouvoir , que s'ils sont au dessus de leurs sujets , Dieu est encore au dessus d'eux ; que toute leur puissance ne seroit qu'une puissance aveugle & impetueuse , s'ils ne la retiennent par l'équité , & qu'ils ne pourroient par leur exemple arrêter les injustices de leurs sujets ; s'ils ne se rendoient eux-mêmes maîtres de leurs propres passions. *Livre intitulé : La Vie des Prophetes. Vie d'Isaïe.*

Il est difficile de mener une vie chrétienne à la Cour.

Le luxe & la magnificence paroissent à la Cour dans tout leur éclat ; ce qui est assurément un grand obstacle à la pénitence , & à la vie chrétienne , pour des Courtisans qui font leur Dieu du monde , & qui bornent toutes leurs esperances dans cette vie. Car il est constant que la pompe mondaine éblouit & enchante tellement les yeux , que le vice disparoit sous ce voile charmant , & trompeur : on a de la peine à se défendre d'une si douce imposture , & d'une illusion si agréable ; on s'arrête au dehors qui brille & qui plaît , & on n'a pas la force de penetrer jusqu'au dedans , où la laideur est cachée sous un habit somptueux. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

Les Grands doivent considérer leur puissance & leur grandeur comme une charge. *Sapient. 6.*

C'est dans cette vie que tous les Saints ont considéré la puissance comme une charge dont les Grands du monde seront comptables à un plus grand qu'eux , & dont le mauvais usage sera puni par d'effroyables tourmens : *Potentia potenter tormenta patientur.* Funeste & foudroyante parole du Saint Esprit , que tu es capable d'humilier la présomption des Puissances de la terre , & d'abatre la cime des montagnes orgueilleuses ? N'afectons point , Chrétiens , ce triste avantage des Grands du monde , & ne leur envions point leur puissance , quelque éclatante qu'elle nous paroisse. *Le P. Dozenne, livre de la Divinité de Jesus.*

On peut se sanctifier dans la grandeur.

Mépriser les pompes & le luxe du monde n'est pas un don tellement attaché au cloître & au desert , qu'on n'en puisse trouver des exemples jusques dans les conditions les plus relevées , au milieu de la Cour , qui est , pour ainsi dire , le centre de la vanité mondaine , où cette figure du monde brille avec plus d'éclat , & présente des objets plus propres à seduire les cœurs ; & à exciter la vivacité des passions. David ; Esther , Saint Louis ont eu la force de s'élever aux pensées de l'éternité ; d'entretenir un commerce secret avec Dieu ; de lui ériger un trône dans leur cœur , où lui seul regnoit souverainement , où il étoit adoré en esprit & en vérité , où malgré les fausses idées , malgré les sollicitations de tout ce qu'il y a de plus engageant , la raison étoit toujours écoutée , & la loi de l'Eternel toujours suivie. *Dans le Recueil des Pièces pre-*

sentées à l'Academie, en l'année 1703.

J'avoué qu'une conduite chrétienne est rare parmi les Grands , & que leur condition est la plus exposée aux charmes sedueteurs du monde : son grand bruit , dont ils se laissent étourdir , les empêche d'entendre la voix de Dieu , qui les rappelle à eux-mêmes : d'ordinaire la fortune qui les a élevés , les aveugle ; le rang qu'ils tiennent les éblouit ; l'autorité qu'ils ont enfle leur cœur ; l'encens qu'on leur prodigue excite leur orgueil ; la pompeuse cour qui les environne , les flatte d'une fausse indépendance. Comme il est en leur pouvoir de satisfaire toutes leurs passions , rarement ils leur résistent ; on est si accoutumé à leur faire des vertus de leurs défauts , qu'ils sont les premiers à s'y méprendre : l'ambition leur paroît une inclination heroïque ; la vengeance , une grandeur d'ame ; le luxe , une magnificence : ils prennent la profusion pour une libéralité ; la dissimulation pour une prudence ; la temerité pour valeur. Il faut néanmoins convenir , que l'on trouve encore dans cet état , tout dangereux qu'il est , de ces ames genereuses , que ni le mauvais exemple ne peut seduire , ni la mollesse ne peut corrompre , qui rapportent toute leur elevation à la veritable grandeur , & qui ne semblent être au-dessus des loix , que pour les faire observer avec plus d'exactitude. *Le même, troisième Discours.*

Un Magistrat veritablement Chrétien , non seulement se considere comme depositaire de la puissance du Prince ; mais comme dépendant de la puissance & de l'autorité de Dieu : voyant le pouvoir qu'il a sur la vie des autres , il voit que sa vie est entre les mains de Dieu : il considere que le tribunal où il est assis , est l'image de ce tribunal terrible , où les moindres de ses actions seront jugées & reformées comme les plus considerables de ses arrêts : il prend les sentimens que Saint Bernard donne au Centenier de l'Evangile : Seigneur , j'ai des hommes sous moi , il est vrai ; mais comme je suis au-dessus d'un autre , & que je suis maître , cependant je suis homme : *Homo sum sub potestate.* La vue de sa grandeur ne l'aveugle pas ; il jette les yeux sur sa bassesse , avant que de les porter sur sa grandeur ; il fait reflexion qu'il est homme , avant que d'être puissant. *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

Pensez qu'un Magistrat Chrétien doit avoir devant les yeux.

Grands du monde ! quand vous employez le pouvoir & l'autorité que vous avez sur les autres , pour vous faire servir & obéir , sans vous mettre en peine que Dieu le soit , quel outrage ne lui faites-vous pas ? Quand vous voyez vos officiers avarés , vos serviteurs impies , sans vous mettre en peine de les reprendre , pourvu qu'ils ménagent bien vos interêts , que peut-on penser de vous , & quelle est votre insensibilité pour Dieu ? ne peut-on pas dire de vous avec raison , que vous n'êtes pas alors dans les interêts de Dieu ? Et pour comble de votre malheur , vous comptez pour rien les desordres de vos serviteurs , pourvu qu'ils soient dans vos interêts. Ne peut-on pas dire que vous oubliez le premier de vos devoirs , puisque vous n'êtes puissans , & n'avez cette autorité sur eux , que pour les faire obéir à Dieu ? *Le même.*

Les Grands sont obligés de faire servir Dieu.

Humiliez-vous , Grands du monde ! puis que vous ne subsistez que par le secours de ceux que vous foulez aux pieds. Examinez ce que c'est que la grandeur de tous les Conquérans.

Les Grands ont besoin des petits pour se soutenir.

rans, à considerer leur elevation & leur état, de combien de gens n'ont-ils point besoin ? Etoit-ce par leurs seuls bras qu'ils remportoient tant de victoires ? étoit-ce par leurs seuls yeux qu'ils gouvernoient tant de Provinces ? N'avoient-ils pas besoin de Gouverneurs, de Magistrats, de Generaux d'armées ? De quoi se peuvent-ils glorifier, puisqu'ils ne sont grands que par autrui ? Si vous considererez l'état d'un Magistrat ou d'un Juge, trouverez-vous qu'ils ne soient redevables qu'à leur vigilance de tant d'affaires vuidees, & de tant de procès gagez ? N'ont-ils pas besoin de Secretaires, & de gens de pratique, qui écrivent pour eux ? Considerez, Chrétiens, la dépendance absoluë de tout ce qu'il y a de plus grand ; de combien de personnes n'ont-ils pas besoin ? Sont-ils dans la delicatessè de leur santé, dans l'infirmité de la maladie, & dans l'abattement de la vieillesse ? ils ne peuvent avec tous leurs biens, vivre contents par eux-mêmes. De là cet enchainement d'états & de conditions, cette subordination des arts & des sciences. A regarder les puissans dans leurs affaires, au milieu de leurs grandeurs, il semble qu'ils soient indépendans : mais considerez-les dans leurs maladies, foibles & languissans, n'appellent-ils pas à leur secours ? *Le même.*

Dieu n'a point d'acception des personnes, il n'a pas plus d'égards pour les Grands que pour les petits.

Sap. 6.

Ibidem.

Ibidem.

Grands du monde ! si le sang & la noblesse vous distinguent des petits, la mort & la pourriture vous égalera ; les ames des petits, sont aussi précieuses que les vôtres. Souvenez-vous que le souverain Legislatteur est équitable, & n'a point d'autres loix pour les petits que pour vous ; vous avez les mêmes Evangiles, & les mêmes Commandemens à observer ; le même Paradis à esperer, & le même Enfer à craindre. Considerez encore que Jesus-Christ n'a pas plus répandu son Sang pour les riches que pour les pauvres, & que les actions des uns, ne seront pas plus recompensées que celles autres, pourvu qu'elles soient égales en merites. C'est de là que Salomon, qui connoissoit les égards que les Grands doivent avoir pour les petits, leur dit : *Audite Reges, discite Judices.* Ecoutez Souverains, écoutez Juges de la terre, qui avez autorité sur les autres ; sçachez que votre puissance ne vous a été donnée que de Dieu : *Data est à Domino potestas vobis, & ipse interrogabit opera vestra.* Vous qui vendez la justice, souvenez-vous que Dieu vous jugera vous-mêmes à votre tour ; ce sera sur vos œuvres, & non pas sur le nombre des flatteurs qui vous environnent, & qui vous endorment au sujet de votre devoir. Songez qu'il vous reprochera, qu'étant les Ministres de son Royaume, vous n'avez pas observé ses loix, vous qui étiez obligés de les faire observer aux autres ; vous n'avez pas marché dans les voyes de ses Commandemens, vous qui n'étiez sur la terre que pour y conduire les autres ; tant s'en faut, vous les avez fait servir à vos pechez, à votre delicatessè, à vos passions & à vos interêts ; au lieu de les faire servir aux interêts de Dieu, & à la gloire de votre Maître commun. Vous puissans, vous serez punis puissamment, continuë le Sage : *Potentes potenter torment a patientur.* Vous voulez par tout être maitres, mais vous serez, hélas ! trop à votre malheur, punis en maitres, & en grands ; parce que vos pechez étant plus grands que ceux des autres, vous devez attendre de plus grands, & de plus se-

veres châtimens de la justice de Dieu. C'est Dieu qui fait le grand & le petit : *Puissimum & magnum fecit Dominus* ; aussi punit-il les hommes selon leur état. Tremblez donc Grands, Riches, Puissans, &c. *Le même.*

Ibidem.

Cet orgueil qui semble inseparable du trône ; cette prétenduë liberté de faire tout ce qu'il leur plaît ; ce droit imaginaire de regler leurs actions sur leur volonté, & leur volonté sur leurs passions ; cette troupe de flatteurs qui les assiegent, qui sont non seulement les Ministres, mais encore les Panegyristes de leurs vices ; cette multitude d'envieux & de Courtisans, qui pour plaire à un Prince, lui rendent suspects les plus fideles Ministres du Seigneur, tout cela fait qu'un homme puissant, & sur-tout un Souverain, ne recevant jamais en bonne part les charitables remontrances qu'on lui fait ; il faut, ou qu'un Dieu, ou qu'un homme extraordinaire, animé de son esprit, & revêtu de son autorité, entreprenne un si glorieux, mais si difficile emploi. *M. Fromentiere. Sermon de Saint Jean-Baptiste.*

On n'ose faire aux Grands les remontrances qui leur seroient salutaires.

Que l'innocence se conserve dans un état, où souvent on ne trouve pas les occasions de la perdre, c'est de quoi on ne s'étonne pas beaucoup. Mais que l'on se sauve dans une grande fortune ; que lorsqu'on peut tout, on ne veuille cependant que ce qu'on doit vouloir ; que lorsque toutes les puissances de l'Enfer assiègent un homme, & s'emparent de tous ses sens, comme d'autant d'avenues pour entrer dans son cœur, il soit assez vigilant & courageux, pour soutenir de si violens efforts ; c'est (Messieurs) ce qui paroît un prodige. & au-dessus de toutes les forces de la nature. Gardons-nous néanmoins de croire impossible, ce qui n'est que difficile. *Le même. Sermon de Saint Sulpice.*

Il est rare & difficile de conserver l'innocence dans la grandeur.

Grands du monde ! trouve-t-on dans votre conduite quelque ombre de Religion, au milieu de votre prosperité & de vos grandeurs ? Pour l'ordinaire, il n'y a point de maison plus déreglée que les vôtres ; nulle frequentation des Sacremens ; presque jamais d'action de pieté, d'humilité, de douceur, de justice. Etes-vous engagez dans la Cour ? quel enchainement de malheurs pour vous ! Y a-t-il l'homme dans le grand monde, & principalement à la Cour, qui, ou manquant d'occupation, ou emporté par le plaisir, ne se jette aveuglément dans les occasions qui se presentent de divertissement & de jeu ? Ces occasions, dit-on, ne sont pas criminelles ; je n'en sçai rien, mais du moins elles le peuvent devenir ; & le secret de ne pas faire ce qui est défendu, dit Saint Gregoire, c'est de s'abstenir de ce qui est permis. *Le même.*

La vie déreglée de la plupart des Grands.

Considerez bien leur état & leur vie ; rarement pensent-ils à Dieu ; nulle reconnoissance envers celui dont ils ont reçu tant de bienfaits ; nul retour sur eux-mêmes pour arrêter les impetueux mouvemens de leur vanité ; point de famille plus déreglée que la leur ; point de domestiques plus blasphemateurs, ni plus impudiques ; nulle frequentation des Sacremens ; jamais de mortification, & d'assujettissement aux indispensables loix de la penitence. Occupent-ils les premieres places d'un Royaume ? quel enchainement de malheurs ! Ont-ils l'oreille du Prince ? ils ne lui disent jamais la verité, à moins qu'elle ne leur soit avantageuse : tout prêts à défendre le vice aussi-bien que la vertu, si leurs interêts l'exigent ;

Suite du même sujet.

geit; attachez par tout à la faveur, & jamais à leur conscience. *Le même. Sermon de Saint François de Borgia.*

Sainteté dans la Cour & dans les grandeurs.

Ce qui fait davantage éclater le pouvoir de la grace dans un saint Courtisan, c'est qu'il passe à travers de toute cette fortune sans se corrompre; la terre avec tous ses biens n'attachait jamais son cœur; jamais elle ne l'enflait par les grandeurs, & ne le séduisait par ses plaisirs; & comme la lumière ne contracte jamais aucune souillure de ce qu'elle touche, ce grand homme est sorti de la plus dangereuse corruption du siècle & de la Cour, avec l'innocence des enfans de Dieu, & la grace de son Baptême. *Le même.*

Un Grand du monde, s'il veut vivre en Chrétien, usera de tous les avantages de la naissance, & de la fortune, comme s'il n'en usait pas; il les possèdera, comme s'il ne les possédait pas; il n'en fera pas plus attaché à la Cour & au monde pour cela: fortunes, grandeurs, dignitez, credit, c'est en vain que vous attendrez sur son cœur; il ne fera que passer au milieu de vous, parce qu'il sçait bien que vous passerez vous-mêmes; & que s'il est dans le monde comme un voyageur qui marche, le monde entier n'est aussi qu'une figure qui s'enfuit, & qu'un brillant phantôme qui s'échape: *Præterit enim figura hujus mundi. Le même.*

Des services que les Grands peuvent rendre à Dieu,

Saint Augustin parlant du zèle que les Rois doivent avoir pour combattre, & pour châtier les heretiques, demande comment ils peuvent servir Dieu; & il répond, que c'est en se servant de leur autorité pour défendre & pour venger les injures qui sont faites à sa gloire; & il ajoute cette belle reflexion: *Aliter servit quia homo est, aliter quia etiam Rex est.* Il y a bien de la difference entre les services qu'un Roi rend à Dieu comme homme, & ceux qu'il lui rend comme Roi: *Quia homo est, ei servit vivendo fideliter; quia vero etiam Rex, per leges justa precipientes.* Il sert Dieu en qualité d'homme particulier, en vivant sainement en lui-même; mais il sert Dieu en tant que Roi, quand il employe la severité des loix pour la justice de sa cause. Que les Rois croient comme Chrétiens, les veritez de la foi; mais qu'ils se soignent comme Rois, par l'usage de deux puissances que Dieu a attachées à leur dignité; de la puissance militaire des armes, & de la puissance politique des loix. *M. Biroat. Oraison funebre de la Reine Anne d'Autriche.*

La flaterie est cause que les Grands ne se corrigent jamais de leurs défauts,

La flaterie assiège les Grands de telle sorte qu'ils meurent pour la plupart avec tous leurs défauts naturels, & avec les vices qu'ils ont contractés par la coutume, le mauvais exemple, & la pente que nous avons au mal. De là vient, que quoi qu'il y en ait, qui ayent de grandes qualitez, il en est peu qui n'ayent de grands foibles, & des défauts à faire pitié; & pour cela nous n'avons qu'à consulter ce qu'on écrit d'eux après leur mort. Je dis qu'il en est peu, parce qu'on en trouve quelquefois, qui ayant été exercez dans leur jeunesse par la Providence, se font instruits dans l'adversité, laquelle a coutume d'éloigner d'eux la plupart des flateurs qui les corrompent, ou bien qui ayant été formez dès leurs plus tendres années à une grande piété, ont appris à s'examiner souvent eux-mêmes devant Dieu, à se censurer, & à chercher dans leur cœur les vices de leurs actions. C'est pourquoi les Grands doivent se défier de toutes les loian-

ges qu'on leur donne. Il faut qu'ils soient leurs propres censeurs, qu'ils cherchent en eux-mêmes ce que les autres y voyent, & ce qu'on leur cache; qu'ils se comparent avec les plus peits, & qu'ils se souviennent que ce qu'ils trouvent à blâmer dans la conduite des autres, est encore plus blâmable en eux, & qu'il est effectivement plus blâmé. *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

La penitence & la mortification sont toujours admirables dans les hommes; mais il faut avouer qu'elles ont un éclat & un mérite particulier, quand elles se trouvent dans les Grands, & dans les personnes des Princes, où nous pouvons dire qu'elles sont doublement surnaturelles. Ces vertus sont surnaturelles en elles-mêmes, parce qu'elles surpassent la nature, & ne se forment que par le mouvement de la grace; elles sont encore surnaturelles à l'égard de leur condition. Afin qu'un Prince soit courageux, liberal, grand, politique, il ne faut pas qu'il s'éleve au-dessus de sa condition, ou qu'il en combatte les inclinations; il faut seulement qu'il les suive; ces vertus sont comme naturelles à sa fortune: mais la piété, la penitence, l'humilité, sont entierement surnaturelles aux Princes; il faut, pour les pratiquer, qu'ils oublient ce qu'ils sont, qu'ils s'élevent au-dessus de leur condition, qu'ils la combattent, qu'ils la vainquent. *M. Biroat. Oraison funebre de M. de Longueville.*

La penitence est rare dans les Grands.

Entre les devoirs des Grands, celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, & de le faire servir pour faire regner Dieu, est un des plus importans: car comme toute gloire appartient à Dieu, selon l'Écriture: *Soli Deo honor & gloria;* il faut donc que les Grands rendent à Dieu celle qu'on leur rend, & qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir n'est pas simplement de se dépoüiller devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur condition, ni de reconnoître en sa presence qu'elle lui appartient, & non pas à eux; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables, par leur exemple. *Le P. Texier, dans son Carême.*

Les Grands doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.

Il n'y a presque point de vertu chrétienne, à laquelle l'état des Grands n'ait quelque opposition, & dont il ne les éloigne de soi-même. Il est contraire à l'esprit de foi; puis que la foi nous separe des choses presentes & visibles, pour nous attacher aux choses invisibles & éternelles; & la grandeur au contraire nous attache aux choses visibles & temporelles. Il est contraire à l'esperance chrétienne; parce que cette vertu nous fait mettre notre confiance & notre appui en Dieu seul, au lieu que la grandeur porte d'elle-même à mettre son appui dans les richesses. Il est contraire à l'esprit de charité; parce que la charité ne se regarde point elle-même, au lieu que l'instinct de la grandeur est de ne regarder que soi-même. Il est contraire à l'esprit de recueillement, par la dissipation continuelle où il engage; à l'esprit de penitence, par les plaisirs qu'il fournit, &c. *Le même.*

L'état des Grands est opposé à presque toutes les vertus.

Les Grands trouveront de fideles serviteurs, qui leur annonceront les perils dont leur vie ou leur fortune est menacée; qui auront pour eux une complaisance aveugle, qui manieront leurs affaires temporelles avec une inviolable fidelité: mais des amis assez sinceres pour leur vouloir donner des avis sur leur conduite, au hazard de perdre leurs bon-

On s'ira toujours les Grands sur leurs défauts.

nes graces; c'est un desintereffement, dont on ne voit presque point d'exemple. On est leur de plaisir en dissimulant: le plus qu'on puisse esperer en disant la verité, c'est de ne déplaire pas; & qui est-ce qui pourra surmonter la passion qu'on a naturellement de se rendre agréable à ceux qui peuvent nous rendre heureux? Les personnes qui sont chargées de leurs ames, croyent faire beaucoup, en disant précisément ce qu'elles sont obligées de dire; encore n'oublient-elles rien pour adoucir cette verité fâcheuse: ils n'ont garde de la proposer avec cette force qui la fait triompher des esprits les plus rebelles; ils n'oseroient la leur mettre dans son plus grand jour; ils n'oseroient montrer le vice, par l'endroit qu'il est vû de tout le monde, & qui le rend odieux: & combien y en a-t-il qui leur rendent cet important service? *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Les Grands du monde font souvent les plus déreglez,

Jerem. 5.

Le Prophete Jeremie affligé de voir qu'il n'y avoit personne parmi le peuple de Jerusalem, qui ne violât impunément la loi de Dieu, ayant trouvé que les Magistrats y étoient injustes, les Marchands usuriers, les Pauvres mêmes impatiens & envieux, se resolut enfin de s'adresser aux Grands & aux Puissans de l'Etat, croyant sans doute que plus ils avoient reçu de Dieu, plus ils seroient soumis à ses ordres: *Ibo ad optimates.* Mais hélas! qu'il fut trompé dans son esperance! *Et ecce magis hi simul conspexerunt jugum, ruperunt vincula.* Il trouva qu'ils avoient encore secoué le joug avec plus de liberté. Que je crains d'avoir aujourd'hui le même sort de ce Prophete, en cherchant parmi les Grands, la soumission que je ne trouve pas parmi le peuple, pour les Commandemens de Dieu & de l'Eglise. Il ne faut pas vous flater; la plupart des Grands du monde s'imaginent, qu'un des privileges de leur condition est de les mettre au-dessus de toutes les loix, & que tout ce qui les borne, ou qui les contraint, est un attentat qu'on fait à leur rang, & à leur puissance. Le peuple qui ose peu de chose, ne se tire souvent de la regle qu'en tremblant; mais les Grands n'ayant rien qui les arrête, rompent hardiment tous les liens, dont la Religion voudroit retenir leurs inclinations, & reduire à l'obéissance leur convoitise: *Ruperunt vincula. M. Fromentiere. Sermon de la Purification.*

Les Grands ont plus besoin que les autres de connoître la grandeur de Dieu, & de s'y soumettre.

Les Grands ont plus besoin que le reste des hommes de se prévenir sur la majesté & sur la toute-puissance de Dieu, pour ne pas se laisser éblouir de la pompe qui les environne; & il leur seroit plus aisé, qu'aux personnes d'un rang ordinaire, d'en concevoir de plus nobles sentimens. Maîtres d'une infinité de sujets, répandans la terreur par leur pouvoir, au milieu de l'opulence, ils experimentent une difference bien humiliante entre la grandeur de Dieu, & leur propre grandeur. Les projets considerables les fatiguent, & les affaires peu importantes les rebutent. S'agit-il d'étendre les bornes de leur empire, par des negociations ménagées, ou par des conquêtes éclatantes, à combien d'évenemens sont-ils obligés d'appliquer leur attention? Que de mains, que d'armes il est nécessaire de mettre en œuvre! Que de revolutions imprévûes à reparer! Leurs inquiétudes, leur vigilance, leurs soins sont une preuve de leur foiblesse naturelle, & les convainquent que sans un secours extraordinaire du Ciel, ils ne pourroient rien entreprendre, rien exécuter

de plus, que ceux-mêmes qui sont soumis à leurs ordres. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale. Tome 2.*

Quels sont les sentimens de la plupart des Grands sur la grandeur de Dieu? Que pensent-ils de l'obéissance qu'ils lui doivent? De l'honneur qu'il leur fait, s'il daigne accepter leur soumission & leurs services? De la dépendance où ils sont sans cesse de la souveraine main? Que croyent-ils touchant l'équité & la force de ses loix, les menaces de sa colere, les arrêts de sa justice, l'étendue de ses lumieres, la terreur de sa puissance? Petits vers de terre, il leur sied bien d'interpréter ses volontez, de penetrer dans ses secrets, d'avoir à ménager une gloire & des intérêts, quand il est question de lui rendre hommage: de consulter la raison humaine, la nature corrompue, des passions revoltées, sur la maniere dont ils doivent exécuter ses ordres? Quoi? en état d'être anéantis, quand il lui plaira, d'être livrez sans ressource à sa vengeance, ils le mépriseront, ils l'irriteront, ils lui résisteront en face? Ils le connoissent bien mal, si ses perfections adorables & infinies les touchent si peu; mais que doivent-ils penser de leur égarement, si la grandeur de Dieu fait si peu d'impression dans leur ame? *Le même.*

Abus que les Grands font de leur grandeur & de leur puissance.

Je l'ai dit, & je le redis, que ce sont les Grands qui sont plus en danger de leur salut; pourquoi? Par mille raisons évidentes, qu'ils ne scauroient trop méditer. C'est qu'étant grands & élevez, ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu; & sont par conséquent plus sujets à agir contre leur conscience, ou à s'en faire, une fausse & erronée qui les perd. Car ne sont-ce pas les intérêts des Grands, qui sont que dans leurs entreprises & dans leurs desseins, Dieu est rarement consulté; que chez eux, le ressort de la conscience est si souvent affoibli par celui de la politique; ou plutôt, que la politique est presque toujours la regle de leurs plus importantes actions? Ils sont plus exposés, comme grands, au danger de se perdre; pourquoi? C'est que tout ce qui les environne, contribue à nourrir leur orgueil: car que produisent autre chose les applaudissemens, les louanges, les complaisances éternelles qu'on a pour eux? N'être jamais contredit, être toujours sûr de trouver des approbateurs, personne n'osant leur représenter leurs défauts, ni reprendre leurs vices, ils y perseverent, & ne s'en corrigent jamais. Ils sont plus exposés, comme grands, par la fatalité de leur état, au malheur d'une damnation éternelle; pourquoi? Parce que souvent ils sont servis par des hommes, dont l'intérêt capital est de les tromper; des hommes, dont toutes les vûes sont peut-être fondées sur l'aveuglement de la conscience de leurs maîtres; c'est pourquoi ils se donnent bien de garde de les desabuser; des hommes qui seroient désolés si leurs maîtres étoient plus gens de bien: de maniere que tout les porte au vice, & tout ce qui les environne, les y entretient. *Tiré en partie des véritables Sermons du P. Bourdaloué, Tome 1. Sermon de la fausse Conscience.*

Les Grands sont plus en danger de leur salut que les autres.

C'est dans le grand monde, & particulièrement à la Cour, que les dangers pour le salut sont plus communs, & plus difficiles à éviter. Car c'est là, où les passions dominent, où les desirs sont plus ardens, où les intérêts sont plus vifs; & par une consequence infaillible, où s'aveuglent plus aisément, & se

C'est à la Cour & dans le grand monde, où les œuils du salut sont plus fréquens, & plus difficiles à éviter.

pervertissent les esprits, même les plus éclairés & les plus droits. C'est à la Cour, où cette divinité du monde, je veux dire la fortune, exerce sur les esprits des hommes, & en suite sur leurs cœurs, un empire plus absolu. C'est là, où la vûe de se maintenir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de se pousser, où la crainte de déplaire, où l'envie de se rendre agréable forment des consciences, qui passeroient par tout ailleurs pour monstrueuses; mais qui se trouvant là autorisées par la coutume & par l'usage, semblent y avoir acquis un droit de possession & de prescription. *Le même.*

Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de porter la chose trop loin, si j'avance qu'on ne peut s'élever dans le monde, quoi que par des voyes legitimes, aux honneurs du monde, que dans la vûe de s'employer, de s'intéresser, de se consacrer, & même de se dévouer au bien de ceux que la Providence fait dépendre de nous. Qu'un homme, par exemple, revêtu d'une dignité, n'est qu'un sujet destiné de Dieu, & choisi pour le service d'un certain nombre de personnes, à qui il doit ses soins; qu'un particulier qui prend une charge, dès-là n'est plus à soi, mais au public; qu'un Supérieur, qu'un Maître n'a l'autorité en main, que parce qu'il doit être utile à toute une maison, & que sans autorité il ne le peut être. *Praes*, disoit Saint Bernard, écrivant à un Grand du monde, & lui mettant devant les yeux l'idée qu'il devoit avoir de sa condition: *Praes, non ut de subditis crescas, sed ut ipsi de te.* Vous êtes en place de commander; & il est juste qu'on vous obéisse; mais souvenez-vous que cette obéissance ne vous est due qu'à titre onereux, & que vous êtes prévaricateur, si vous ne la faites servir toute entiere au profit de ceux qui la doivent. *Le P. Bourdaloue, dans ses véritables Sermons. Sermon de l'Ambition.*

De là je conclus que s'il se trouve un Chrétien, (or combien ne s'en trouve-t-il pas?) qui, par le rang que lui donne, ou sa fortune, ou sa naissance, ayant sous soi des vassaux, & des sujets, ne les considère que pour soi-même, que pour ses intérêts propres; que pour s'en glorifier, & s'en faire honneur; & qui du reste les néglige, sans se mettre en peine de pourvoir à leurs avantages, & de leur procurer les biens solides, qu'ils ont droit d'attendre de lui; dès-lors, sans autre crime, il mérite d'être reprouvé de Dieu, qui n'a fait les grands que pour les petits, & les puissans que pour les foibles. Ainsi l'a décidé S. Augustin raisonnant sur les principes généraux de la Providence. *Le même.*

Les honneurs du monde sont, dans les principes de la prédestination éternelle, autant de vocations de Dieu; mais le scandale du Christianisme est, de les voir aujourd'hui traités comme les choses les plus prophanes. Car au mépris de Saint Paul & de sa regle, on y entre sans vocation; on les obtient par brigue, & par artifice; de quelque nature qu'ils soient, on les regarde comme dus à la naissance; on les poursuit comme des récompenses de ses services; on en fait des établissemens de famille & de maison; on les mesure par le plus & par le moins d'intérêts, le plus ou le moins de profit qui en revient; on en fait des commerces fardés & honteux; & tout cela sans remords & sans inquiétude, parce qu'on s'autorise d'une

Tome II.

prescription imaginaire, & d'un faux usage; comme si le dérèglement de notre conduite pouvoit devenir un titre contre les droits de Dieu. Sur quoi gemirons-nous si ce n'est sur de semblables abus? *Le P. Bourdaloue, dans ses véritables Sermons, Tome I. Sermon de l'Ambition.*

On se pousse aux honneurs du siècle sans vocation; & je n'en suis pas surpris, puisque l'erreur va jusqu'à supposer qu'il ne faut point pour ces sortes d'états, de vocation. Il faut une grace de vocation pour embrasser un état humble dans le cloître; on en convient; mais pour s'élever aux premiers rangs, mais pour être assis sur les tribunaux, mais pour se charger des affaires publiques, mais pour se charger des emplois, où l'on a entre les mains les intérêts de toute une Ville, de toute une Province, de tout un Royaume; mais pour occuper des places qui demanderoient, s'il étoit possible, la sainteté des Anges, l'ambition d'un homme & sa cupidité suffit: c'est à lui-même d'être l'auteur de sa destinée, & il n'a qu'à s'en rapporter à son témoignage, ou plutôt à sa présomption. *Le même.*

C'est le propre de la foi de nous faire reconnoître un souverain principe de tout être, & d'anéantir les grands & les riches du siècle devant cet être souverain, indépendant de toutes les grandeurs, & de toutes les puissances humaines; aussi est-ce le conseil que le Sage donne à tous ceux qui sont élevés dans le siècle, de se reconnoître petits devant Dieu, autant qu'ils paroissent grands devant les hommes: *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* Cependant la plupart des Grands ne se croient au-dessus des peuples, que pour les mépriser. Ils se font une divinité d'eux-mêmes, accoutumés à être respectés, servis, flatés, & honorés par tout où ils se trouvent, à peine peuvent-ils se persuader que tous leurs titres de distinction finiront avec leur vie. *Essais de Sermons, pour le treizième Dimanche après la Pentecôte.*

Notre Dieu doit peser les actions des hommes au poids du Sanctuaire; il jettera hors de la balance ces titres fastueux, ces belles charges, ces vains amusemens de fortune, pour n'y laisser que le Chrétien tout seul, & ses devoirs. Que dis-je tout seul? Tant s'en faut que la grandeur lui soit un titre legitime pour adoucir le joug de l'Evangile, qu'au contraire, elle redouble les obligations de celui qui en est revêtu; puisqu'on le jugera sur le pied de sa fortune, & que l'on demandera plus à celui qui aura plus reçu. *M. Flechier.*

Si l'on joint à toutes ces obligations, celles qui naissent du pouvoir que les Grands ont de remédier à divers desordres, dans les Grands emplois qu'ils ont; si on y ajoute ce qu'ils pourroient faire, pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple, le luxe, le blasphème, les débauches, le libertinage, & un grand nombre d'autres sources de desordres; & que l'on regle tout cela par ces deux principes, que les Grands sont obligés de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omission de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchés, on se formera quelque idée des effroyables dangers de ce ministère. Tout cet amas de crimes, dont les Grands se chargent sans y penser, ne se fait point sentir pendant cette vie, parce que le bruit qui se fait autour d'eux les étourdit. Mais un jour

Ggg.

Continuation du même sujet.

Les Grands doivent se reconnoître petits devant Dieu, & ne point s'élever au dessus des autres.

Eccli. 34.

Dieu dans le jugement, qu'il fera de tous les hommes, n'aura nul égard à la grandeur; &c.

Compté que les Grands auront à rendre à Dieu.

Un homme élevé en dignité est un homme destiné de Dieu au service du public.

Ceux qui manquent à ce devoir, méritent d'être reprouvés de Dieu.

On brigue les honneurs & les charges, où l'on ne devoit entrer que par une spéciale vocation de Dieu.

tous les objets, qui les occupent maintenant, disparaissant à leurs yeux, ils ne se verront plus environnez que d'un nombre infini de personnes, qui leur reprocheront leurs injustices. *Tiré d'un livre intitulé: l'Education d'un Prince.*

Difficultez qu'ont les Grands de se sauver.

Ces difficultez naissent des vices qui semblent attachez à leur condition. Ils sont orgueilleux, ils ont besoin de s'humilier; ils sont voluptueux, ils ont besoin de se mortifier; ils sont attachez aux biens du monde, ils ont besoin de s'en détacher; ils sont tout hors d'eux-mêmes & tout dissipés, ils ont besoin de se recueillir. Le moyen de se guerir de ces maladies? c'est de se priver des choses qui les causent, & qui les nourrissent; mais c'est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se separer ni de leurs richesses, ni de leurs honneurs; ils sont peu en état de pratiquer la mortification, & encore moins la retraite; ils ont mille engagements qui les attirent au dehors; cependant il faut guerir, ou perir, & ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils guerissent d'une maniere extraordinaire, & en quelque sorte miraculeuse, dans l'ordre même de la grace. *Le même.*

La sainteté ne se trouve gueres dans la Cour.

La sainteté n'est pas du monde, beaucoup moins de la Cour; on ne l'y connoit quasi point, & elle n'y paroît jamais qu'en tremblant, pour y perir, ou pour y être méprisée. L'innocence & la devotion sont assurées dans la retraite. Etre humble dans une condition basse, pauvre dans un état de pauvreté, austere dans une vie religieuse, c'est quasi une vertu de necessité; mais conserver l'innocence & la devotion dans les affaires, & dans les compagnies de la Cour, aimer l'humilité dans la grandeur, la pauvreté dans l'abondance, l'austerité parmi les attraits des plaisirs, c'est un miracle plus grand que de voir ce fleuve prodigieux qui traverse la mer sans en contracter la salure; ou de voir ces jeunes enfans dans la fournaise de Babylo-ne, sans en ressentir l'ardeur: il faut une force divine, & le bras d'un Dieu. *Tiré d'une Oraison funebre composée par l'Abbé Bossuet.*

Que la puissance & la grandeur sont des dons de Dieu.

Ce pouvoir, dont quelques-uns d'entre les hommes sont avantez par-dessus les autres, est un veritable bien, tant pour eux-mêmes, que pour ceux qui leur sont sujets. C'est un bien pour eux-mêmes, puisqu'il leur donne quelque prééminence sur les autres. Car toute prééminence est fondée sur quelque excellence du moins morale; & le nom d'excellence dit même quelque chose par-dessus la nature du bien, entant qu'il suppose un autre bien qui lui soit inferieur. C'est aussi un bien pour ceux-mêmes qui sont soumis à cette puissance, parce que c'est un moyen pour regler la societé des hommes, pour y maintenir la concorde, pour y faire regner la justice, & pour empêcher les violences, les crimes, & tout ce qui est contraire à la felicité publique, qui est la fin de tout le gouvernement, & de la puissance même de ceux qui gouvernent. Or puisqu'il est impossible qu'il y ait quelque bien qui ne vienne de Dieu, il faut avouer que le droit de commander entre les hommes tire de lui son origine, & qu'il en est la source. Ce qui ne laisse pas d'être veritable, quoi que le choix & le consentement des hommes ait contribué quelque chose à l'établissement des Monarchies. *Auteur moderne.*

Est-il possible, Juges & Magistrats, que vous soyez les Ministres du Seigneur, & que vous ne sçachiez pas ses intentions? Est-il possible que vous les sçachiez, & que vous les suiviez si mal? Vous ne marchez point selon sa volonté, vous ne gardez point la loi de la justice. La justice voudroit que vous fussiez tout à Dieu, que vous donnassiez tous les jours à son service un temps raisonnable; que vous ne donnassiez le reste du temps aux affaires que pour lui obéir, & pour faire sa volonté; que durant ce temps-là même vous pensassiez souvent à lui, soit pour lui offrir vos travaux, soit pour le consulter dans les choses difficiles. Mais les affaires vous absorbent, le monde a tout votre cœur, il a toutes vos pensées, il emporte tout votre temps. Est-ce là rendre à Dieu la justice que vous lui devez? La justice voudroit que vous donnassiez vos premiers soins au salut & à la sanctification de votre ame, & que vous donnassiez ensuite vos seconds soins, aux affaires publiques, & à l'établissement de votre famille, comment en usez-vous? votre ame n'a ni vos premiers, ni vos derniers soins; vous donnez tout à l'interêt, à la gloire, au temps, au monde, aux affaires du monde; & vous abandonnez l'affaire de votre salut. N'est-ce pas vous faire à vous-même une tres-grande injustice? *Le Pere le Valois, dans la neuvieme Lettre sur la Retraite, adressée à un Magistrat.*

Des Magistrats qui donnent tous leurs soins aux affaires publiques, & qui negligent celle de leur salut.

Vous qui êtes constitué en dignité pour faire justice à tout le monde, ne commettez-vous point d'injustices dans l'administration de votre charge? Ne faites-vous point traîner trop long-temps les procès, ou par votre negligence, ou par des procedures inutiles, ou autrement? Avez-vous soin de vous en instruire par vous-même quand vous êtes chargé de les rapporter? Remplissez-vous exactement ces heures si précieuses, & que vous vous faites payer si cher? Ne prononcez-vous point trop vite sur les affaires des pauvres? dans celles des riches ne donnez-vous rien à la faveur? L'argent ne vous a-t-il jamais ébloui? Vos parens, vos amis, les personnes d'autorité, les femmes, vos propres passions n'ont-elles jamais eu de pouvoir sur votre esprit? vos jugemens ont-ils toujours été droits? Ah! sçachez que vos injustices ne vous meneront pas si loin que vous pensez: que votre puissance finira bientôt, & que vous serez jugé à votre tour comme vous jugez les autres. Vous verrez dans peu, & vous verrez avec horreur, la severité que Dieu aura pour vous; vous verrez la rigueur inflexible du châtement qu'il fera de tous les hommes, qui auront eu de l'autorité, & qui en auront abusé; il prendra plaisir à faire grace aux petits & aux foibles, & à glorifier en eux sa bonté, & sa misericorde: mais il fera éclater sa puissance & sa justice dans le châtement des Puissans, & des Grands. *Le même.*

Des Juges qui peccent dans l'administration de la justice.

Comme Dieu a fait les grands & les petits, il a un soin égal des uns & des autres; il les recompensera tous également, s'ils sont également vertueux; il les punira tous également, s'ils sont également coupables. Mais parce que les Grands lui ont plus d'obligation; parce qu'ils sont ordinairement plus éclairés; qu'ils ont toujours de plus grands devoirs; qu'ils ont souvent le pouvoir de faire impunément ce qu'ils veulent: de là vient qu'ils sont sujets à faire plus de fautes, que

Les crimes des Grands seront plus grièvement punis que ceux des autres.

les fautes qu'ils font sont plus grièves, & qu'étant plus grièves, ils obligent Dieu à les punir plus grièvement. Grands du monde, ne mettez ni votre gloire, ni votre confiance dans votre grandeur. Etre grand, c'est avoir de grands sujets de crainte; c'est être menacé de grands supplices: *Fortioribus autem sortior instat cruciatio. Le même.*

Sap. 6.

Les Grands ne font point diffidence des joix de l'Evangile, ni de la pratique des vertus chrétiennes.

Il faut que les Grands, éloignant de leur esprit ce qui l'éblouit, reconnoissent que leur grandeur ne les dispense pas des règles de l'Evangile, ni ne leur permet la plupart des choses qui sont défendues. Ils peuvent à la vérité avoir légitimement de plus grandes & de plus belles maisons, des habits plus riches, & des meubles plus précieux: comme il est d'ailleurs juste qu'on leur rende plus d'honneur, qu'on les serve avec plus de respect, & qu'on leur conserve une entière fidélité; mais il leur est aussi peu permis qu'aux particuliers de suivre les mouvemens de leur convoitise & de leur orgueil. Ils ne sont pas moins obligés à la sobriété, à la justice, à la modestie, à l'humilité, à la pénitence, & à la prière. Ils ont au contraire d'autant plus besoin de ces vertus, & de veiller attentivement sur eux-mêmes, que leur condition les expose à de plus grandes, & de plus dangereuses tentations. En un mot, rien ne les peut exempter des devoirs communs à tous les Chrétiens. *M. de Sainte Marthe, Tome second de ses Traitez de pieté.*

Les Grands ne font pas exempts d'inquietudes, de traverses, & de chagrins.

Les plus heureux du siècle sont-ils exempts d'inquietudes & de chagrins? Helas! les croix naissent sur le trône tout comme ailleurs: elles y pesent même beaucoup plus, & elles y sont toujours plus sensibles. Le rang que les Princes tiennent parmi les hommes, leur impose une obligation indispensable de remporter chaque jour plusieurs victoires sur leurs passions. Que de retenue, que de modération, que de mortifications invisibles chez les Grands, souvent par pure raison, & par politique; eh! Seigneur! quel trésor de mérite, s'ils vouloient seulement souffrir pour le Ciel tout ce qu'ils souffrent, & agir toujours avec un esprit Chrétien. *Le P. Croiset, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Pendant que Moïse vécut à la Cour d'Egypte, honoré comme l'heritier présomptif de la Couronne, & regardé de tout le monde comme l'esperance de ce puissant Etat; parmi tous les plaisirs & tous les contentemens, que produit une fortune si éclatante; Dieu ne l'honora jamais de la moindre visite. Mais si-tôt qu'il eut foulé aux pieds, comme parle l'Apôtre, le Sceptre & la Couronne de Pharaon, pour se parer des opprobres de Jesus-Christ, dont il étoit la figure: *Majores divitias asimans thesauro Egyptiorum, improprium Christi.* Si-tôt qu'après avoir abandonné tous les trésors de l'Egypte, & toutes les grandes esperances qu'il avoit, il se fut allé cacher dans les solitudes de l'Arabie; ce fut alors que Dieu se découvrit à lui, qu'il lui fit voir sa grandeur par des apparitions merveilleuses, & qu'il le remplit d'assez de lumière, pour en répandre sur tout un grand peuple, & ensuite sur toutes les nations de la terre. *L'Abbé Verjus, Pa-negyrique de la Vie Religieuse.*

Les Grands peuvent faire de grands biens, & se sauver davantage.

Quel bien ne peuvent pas faire dans le monde les Grands & les Souverains? Quel homme Apostolique peut faire autant d'honneur à l'Eglise, & travailler aussi efficacement à l'extirpation du vice & des erreurs, qu'un

Tome II.

Prince qui est saint? La sainteté n'est pas à un plus haut prix pour eux, que pour le reste des hommes: la vie chrétienne & exemplaire d'un Souverain, est toujours suivie de la reforme dans tous les Ordres du Royaume, & quelle abondance de biens celestes n'attire pas sur sa personne une si salutaire reforme? *Le P. Croiset, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Les Saints ont toujours été persuadés, que les elevations sont des précipices à ceux qui n'étant point fortifiés, ni soutenus par la grace, ne peuvent, pour parler ainsi, résister à ce violent étourdissement, dont l'esprit humain est toujours surpris, quand on est dans un poste, d'où l'on considère les autres au dessous de soi. Quand néanmoins la Providence divine, qui conduit ordinairement les hommes par des hommes, les choisit pour gouverner, elle leur communique alors tant de lumière & de grace, que leur elevation ne sert qu'à les abaisser davantage. De sorte, que bien loin de se glorifier de ce qu'ils sont au-dessus des autres, ils estiment au contraire avoir plus de sujet de craindre & de trembler; & il n'y a nulle difficulté que comme de tous les états, où nous avons la liberté d'entrer, il n'y en a point de plus perilleux que ceux qui nous soumettent des hommes; il n'y en a point pour cette raison, que nous devions plus apprehender, ni pour le choix desquels nous devions plus instamment implorer les lumières du Ciel. *Livre intitulé: Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

L'état de ceux qui sont au dessus des autres, est toujours dangereux.

La vertu est par tout respectable; mais elle ne l'est jamais davantage, que quand elle regne au milieu de l'abondance & de l'éclat. De quel exemple n'est pas la régularité édifiante d'un homme puissant; & quelle force n'ont pas ses exemples? La vraie piété des Grands fait toujours honneur à la Religion, & elle leur en fait encore plus à eux-mêmes. Les gens riches trouveront toujours une source de félicité dans leurs propres trésors, pourvu que les pauvres trouvent la leur dans les mains des riches. *Le P. Croiset, 2. Tome de ses Reflexions Chrétiennes.*

La force qu'a le bon exemple des Grands, & des riches.

Les Grands du monde sont à la vérité bien à plaindre, s'ils ne connoissent pas à quels dangers du salut ils sont exposés dans leur condition. Nez dans le faste, nourris dans la délicatesse, flatez jusques dans leurs plus grands défauts, de quelles passions n'ont-ils pas à se défendre? Les maximes de l'Evangile font-elles toujours de leur goût? l'humilité de cœur, & l'innocence, qui doivent faire le caractère de distinction des élus de Dieu, font-elles leur? & dans un état, où tout concourt à nourrir l'amour propre, & à flater la cupidité, se sent-on fort porté à se faire cette violence continuelle, que le Royaume des Cieux demande de tous ceux qui y prétendent? On tient les premiers rangs dans le monde; & le monde n'a-t-il que le dernier rang dans le cœur? c'est la seule place qui lui convienne. Qu'il est à craindre que ceux que la naissance ou les dignitez auront le plus distingués sur la terre, ne se trouvent peu dignes pour le Ciel! Les devoirs croissent avec la fortune; plus on est grand, plus on a de devoirs à remplir. La grandeur cependant regarde comme indigne d'elle toute sujétion. La liberté de se dispenser impunément de la loi, passe bien souvent pour un privilège: mais en est-elle un en effet? ... Si du moins le nombre des dangers rendoit plus vigilant. Mais hélas! tout le contraire arrive,

Le danger que courent les Grands de leur salut.

Org 4

plus on a à craindre pour le salut, moins on craint. Où est-on moins en garde contre les mauvais desirs, qu'au milieu des objets qui les font naître ? A la Cour des Princes, au milieu d'un monde empoisonné & séduisant, quels préservatifs contre la contagion ? Et l'on se plaint ! & l'on s'étonne que si peu de gens s'en défendent ! La merveille seroit bien plus surprenante, si dans un état où tout est tentation, où tout est piège, & où l'on prend si peu de précaution pour s'en garantir, on étoit en assurance. *Le même.*

Ménages que Dieu fait aux Souverains & aux Juges, s'ils abusent de leur pouvoir & de leur autorité.

Sap. 6.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

Psalm. 2.

L'ignorance de ses devoirs ne peut excuser un Juge & un Magistrat,

Audite Reges, & intelligite, discite iudices finium terra, quoniam data est a Domino potestas vobis, &c. Ecoutez ceci, & comprenez-le bien, vous Souverains, vous qui jugez les peuples. Considérez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur qui interrogera vos œuvres: *Qui interrogabit opera vestra.* Nul autre témoignage, nulle autre pièce n'est reçue dans ce suprême Tribunal, où vos Sentences & vos Arrêts doivent être rigoureusement examinés: *Quoniam cum essetis ministri regni illius, non re-èle judicatis;* parce qu'étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement. *Horrendè & cito apparebit vobis;* il se fera voir à vous d'une manière effroyable, & plutôt que vous ne pensez. *Quoniam iudicium durissimum, his qui prajunt, fiet;* parce que ceux qui jugent les autres, seront jugés avec une extrême rigueur. Dieu n'exceptera personne, & il ne respectera la grandeur de qui que ce soit. *Fortioribus fortior instat cruciatio;* les plus distinguez sur la terre, les plus grands doivent s'attendre à de plus grands supplices. *Potentes potenter tormenta patientur;* les personnes constituées en dignité, ceux qui occupent les premières places: s'ils manquent à leurs devoirs, s'ils ne s'acquittent pas de leurs emplois; si par négligence, par ignorance, ou par intérêt ils administrent mal la justice, ils seront punis dans l'autre vie, avec la dernière severité. *Ad vos sunt hi sermones mei.* C'est à vous, Grands du monde, à vous qui jugez les peuples, que s'adressent ces réflexions, continue le Sage, rendez-vous dignes de la place que vous occupez, acquérez la sagesse, ne vous conduisez que selon les lumières, rendez-vous capables de votre emploi. *Erudimini qui iudicatis terram. Le même.*

C'est un péché inexorable de vivre dans l'ignorance de sa profession, comme dans un Juge, de décider légèrement, & sans nulle connoissance suffisante dans les causes qui dépendent de son jugement, de quelque peu d'importance qu'elles lui paroissent. On ne sçauroit trop faire entendre aux personnes qui doivent un jour s'asseoir sur les fleurs de lys, de ne se pas exposer à avoir recours à leur propre discernement, faute d'avoir pénétré dans l'esprit des loix, & à combattre par leur ignorance, un droit qu'ils auroient défendu, s'ils s'étoient donné le soin de s'instruire. On doit sur-tout leur repeter souvent, que ce n'est point par lui, mais par les loix qu'un Juge peut disposer du repos des familles, des biens & de la vie des hommes. Qu'il faut qu'il apprenne non seulement les regles sur lesquelles il est obligé de prononcer; mais qu'il connoisse & examine les différentes circonstances qui changent ces mêmes regles. *Livre intitulé: De l'éducation des Enfans, par Jean Pic.*

Un Juge & un Magi-

Un Juge doit donner dans sa conduite, & dans ses sentimens, une grande idée de sa-

gesse & d'équité, afin de s'attirer la confiance du peuple. S'il y avoit quelque chose à redire dans ses mœurs, on ne le reconnoîtroit qu'avec regret, & on ne pourroit se soumettre à ses jugemens sans murmurer. Ce n'est point aux méchans à juger les autres; mais c'est aux gens de bien à juger les bons & les méchans. Un Magistrat ne doit pas être moins retenu dans ses paroles, que dans ses mœurs. Comme ce n'est que par sa conduite que l'on peut juger de ses sentimens, ce n'est que par ses paroles que l'on peut juger aussi de sa conduite. Celui dont les paroles sont des arrêts, & qui d'un seul mot renverse la fortune des uns, pour établir celle des autres, ne doit jamais être soupçonné de parler avec inconsideration en quelque occasion que ce puisse être. *Le même.*

Il est d'ailleurs à remarquer que les hommes ne sont pas si raisonnables qu'ils se croient, & qu'ils ont souvent besoin d'être dirigés.

Pour avoir une juste idée de la grandeur, un Grand & un Souverain doit sçavoir que Dieu n'a mis les Rois, les Princes & les Grands au-dessus des autres hommes, que pour les protéger, & pour les défendre, les uns de l'injustice & de l'oppression des autres. Que de la même maniere que Dieu prend soin de conduire l'Univers par sa puissance & par sa sagesse, il laisse aux Rois celui de regler, & de conduire les hommes. Qu'il ne leur a point accordé l'autorité d'établir des loix, afin qu'ils donnassent par là une vaine ostentation de leur puissance, mais afin qu'ils fissent regner l'ordre, la justice, & la tranquillité dans leurs Etats, & dans les lieux de leur domination. Que ce n'est point pour être plus heureux que le reste des hommes qu'il a fait naître les Rois, mais pour contribuer au bonheur des peuples qu'ils leur a soumis. Que l'avantage le plus solide d'un Grand & d'un Souverain, ne consiste pas à se voir élevé au-dessus de tous, & à trouver dans sa fortune de quoi satisfaire son orgueil; mais à pouvoir élever ceux qui le méritent, & tirer de l'obscurité ceux dont l'exemple peut être utile aux autres. Que la plus agréable distinction d'un Prince d'avec le reste du monde, n'est pas de vivre dans la grandeur, & dans l'abondance de toutes choses; mais d'être à l'exemple de Dieu toujours en état de faire du bien aux hommes, & qu'il ne doit pas tant consulter son inclination dans la dispensation de ses grâces, que l'intérêt de son Etat, & le mérite de ceux à qui il les fait. Qu'il doit répandre ses bienfaits indifféremment sur ceux qui en ont besoin, sans examiner lesquels lui plaisent davantage. Enfin, il ne doit point regarder son élévation, comme une distinction qui flate sa vanité; mais comme une occasion de protéger les misérables. *Tiré des Maximes & des Reflexions pour l'éducation d'un Prince, par J. Pic.*

La juste idée que se doit former un Grand & un Souverain, de la grandeur.

Un Prince que Dieu place au-dessus des autres hommes, devient garant de leur repos & de leur bonheur. Il n'y a point d'autre gloire pour lui que celle qui est inséparable de leur félicité: toute autre que celle-là le peut faire craindre; mais elle ne le sçauroit faire aimer. Il doit moins traiter ses sujets en maître, qu'en pere; & quoi que l'hommage qu'ils lui doivent soit nécessaire, il faut que par la maniere dont il se l'attire, il paroisse autant qu'il peut, comme volontaire, & moins un effet de sa puissance, que de leur amour & de sa bonté. La vie & la mort, le bien & le mal, sont entre les mains des Princes; c'est pourquoi ils doivent avoir de l'in-

Ce qui est la véritable gloire d'un Prince, est la félicité de ses sujets.

dulgence pour les fautes pardonnables, & ne punir qu'avec regret, & le plus tard qu'il se peut, celles dont le public leur demande l'exemple. *Tiré d'un Traité de l'éducation des Princes, de Jean Pic. Dans le livre intitulé : De l'éducation des Enfants.*

De la manière dont les Grands se doivent conduire envers leurs sujets.

La Couronne doit être regardée par un Prince véritablement Chrétien, comme un fardeau, plutôt que comme un véritable ornement. Ce n'est ni par caprice, ni par humeur, ni par passion, ni par rapport à ses plaisirs qu'il doit conduire ses sujets; mais par rapport à leur véritable bien. Il doit tenir pour maxime que la mollesse, l'injustice, l'ignorance, & l'oisiveté, sont les défauts ordinaires qui livrent un Prince au mépris de ses peuples, & souvent son Etat à l'invasion des étrangers. Qu'il est quelquefois obligé de se priver de ses plaisirs pour remédier aux besoins de ses peuples, & de renoncer aux idées agréables, dont on prend soin de l'entretenir, pour faire attention aux misères de ses sujets, & pour en arrêter le cours. Qu'il doit connoître par lui-même leurs nécessités; donner un passage libre à leurs plaintes, & ne pas juger de l'état de son peuple, sur le rapport de ceux qui ont souvent plus de part à ses malheurs que lui-même. *Le même.*

Il faut que les Grands & les Souverains mettent leur grandeur à se faire aimer de leurs sujets.

Les Grands & les Souverains ne doivent pas s'abandonner aveuglément à la prospérité qui accompagne la grandeur. Ils doivent fonger quelquefois que la plupart des plaisirs des Grands, sont assaisonnés de la fureur, & souvent des larmes de ceux qui leur sont soumis; & que cette seule idée leur en devoit ôter le goût, & les en défabuser. Il faut qu'ils se souviennent, s'ils veulent avoir soin de leur grandeur, & prendre de justes mesures pour acquérir une véritable gloire; qu'il n'y a rien de si beau, ou de si affreux que de voir un seul homme au milieu d'un pays, être la cause du bonheur ou du malheur, du repos ou du trouble d'une infinité d'autres. Un Prince jouit bien plus sûrement, & plus paisiblement de sa grandeur, appuyé sur l'amour de ses sujets, que sur la force de ses armes, & l'impression d'amour & de respect que son nom ou sa présence font sur eux, est ordinairement un effet de celle que le nom ou le souvenir de Dieu fait sur lui. *Le même.*

Reflexions qu'un Prince & un Grand doit faire sur la différence de sa condition, & de celle des particuliers.

Un jeune Prince, pour ne se laisser point éblouir par l'éclat qui l'environne, doit apprendre de bonne heure, qu'il n'a au-dessus des autres hommes qu'un vain phantôme de grandeur & de puissance; qu'il vient au monde, & qu'il en sort de la même manière qu'eux; que sa vie est sujette aux mêmes accidens, & aux mêmes misères; que la condition des Princes & des Grands ne diffère des conditions privées, qu'en ce qu'ils peuvent faire de grands biens ou de grands maux; & que c'est pour cela qu'ils recevront dans l'autre monde de grandes punitions, ou de grandes récompenses. Que le bonheur ou le malheur temporel des autres hommes, est ordinairement leur ouvrage; & que la différence qu'il y aura dans l'autre vie, entre un Prince & un particulier, c'est qu'un Prince qui a toujours le pouvoir & l'occasion d'éloigner la misère & l'affliction des lieux où elles se trouvent, rendra non seulement compte comme les autres de ce qu'il aura fait, mais de tout le bien qu'il auroit pu faire. *Le même.*

La plupart des Grands

ce qui les distingue & qui les élève; & ils ne

Tome II.

peuvent souffrir les égalitez qui confondent leur condition avec celle des autres hommes, & qui les rapprochent d'eux, à mesure qu'ils s'en veulent éloigner. Ils prennent des précautions infinies pour prévenir les infirmités, qui les rendent semblables aux autres; & leur orgueil leur fait dévouer jusqu'au sentiment qu'ils ont pour la plupart des plaisirs qui leur sont communs, & les oblige d'y chercher toujours des raffinements pour les travestir, & pour y faire trouver des différences. Tout ce qu'il y a de gens qui les environnent, ne s'étudient qu'à leur faire perdre par des louanges intéressées, l'idée véritable de ce qu'ils sont, & qu'à les entretenir dans la fautive idée de ce qu'ils ne sont pas. Les soumissions & les hommages qu'on leur rend ne leur sont agréables, que parce qu'ils contribuent à les cacher à eux-mêmes, & à les faire vivre dans l'oubli de leur néant. *Le même.*

Souvent les Grands, au lieu de juger d'eux par le témoignage intérieur de la nature humaine, qui leur parle en cent manières différentes, se remplissent de tenebres durant cette vie: ils font le mal sans en vouloir pénétrer les suites & l'étendue; comme si par une prérogative particulière de leur condition, il leur étoit permis, pendant qu'il est défendu aux autres: de sorte, qu'après n'avoir été occupés durant un certain nombre d'années que de leurs plaisirs, & d'une vaine chimère de grandeur qui les abuse, & les rend méconnoissables à eux-mêmes, ils se trouvent tout d'un coup entre les bras de la mort, sans avoir ni pratiqué, ni connu les moindres devoirs du Christianisme. Leurs yeux s'ouvrent, quand il n'est plus temps; leur grandeur s'évanouit & les abandonne, & ils se reconnoissent alors indigens & misérables, comme les autres hommes. Ils s'aperçoivent trop tard qu'on les a trompés en les flatant, qu'on ne leur a donné que des louanges empoisonnées. *Le même.*

Les Grands vivent souvent dans l'abus de leur grandeur, & ne s'en défabulent eux-mêmes qu'à la mort.

Les Grands, les Rois, & les Souverains peuvent conserver la grandeur qui les distingue, & qui les met au-dessus des autres hommes; mais ils ne doivent point l'aimer. Dieu veut bien qu'ils marchent avec des équipages, des armées, & des suites qui les rendent redoutables à leurs ennemis, & qui les fassent craindre, aimer, & respecter de leurs peuples; mais il ne veut pas qu'ils s'y attachent, & qu'ils s'en élèvent. Et pendant qu'il les met sur la tête d'un nombre infini de personnes qui leur obéissent, il veut qu'ils se considèrent eux-mêmes, dans sa présence, comme un d'entre ceux qui sont sous leurs pieds. *L'Abbé de la Trappe, premier Tome de ses Maximes Chrétiennes.*

Les Grands ne doivent point aimer leur grandeur, ni en prendre sujet de s'élever.

Celui qui par l'effort d'une méditation sainte, s'est élevé au-dessus de lui-même, ne voit les grandeurs & les fortunes de ce monde, quelque éclatantes qu'elles puissent être, que comme les choses de la terre paroissent à celui qui est monté sur le sommet d'une haute montagne; la distance lui rend les objets imperceptibles, il ne distingue ni les hommes, ni les maisons, ni les fleuves, ni les forêts, ni les collines, & tout ce qui est sous ses pieds ne se montre à ses yeux, que comme des atomes. *Le même.*

Comme un Chrétien doit regarder les grandeurs de la terre;

Quoi que les vertus des Grands ne soient souvent que des passions déguilées, & tournées par l'artifice de l'amour propre du côté

il se trouve parmi les Grands de véritables vertus.

qui brille aux yeux des hommes ; il en est pourtant parmi eux, qui ont le noble, le riche fond d'une vertu, qui par sa solidité, son uniformité, & sa fermeté, victorieuse des atques de l'amour propre, mérite le nom de vraie vertu. La vraie vertu, dit Saint Jérôme, tire sa beauté, son prix & son nom même, de la violence qu'on se fait à soi-même, à ses passions, à ses inclinations, à son humeur, excitée par les discours flatteurs d'une amitié feinte, soulevée par les objets, soit qu'ils l'attirent, soit qu'ils l'irritent, entretenue par des complaisances lâches, autorisée par les mauvais exemples, que fournissent les siècles passez, quand le présent n'en offre point, soutenue enfin par les maximes dangereuses d'une prudence charnelle. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

La véritable vertu des Grands consiste à être parfaitement soumis aux ordres de Dieu.

Quelle est cette vertu héroïque dans les Grands de la terre ? C'est une habitude formée par de fréquentes victoires sur l'amour propre, une disposition stable & permanente, qui plie l'esprit, qui soumet l'âme, qui assujettit l'homme tout entier aux ordres de Dieu... C'est là (Messieurs) la vraie vertu des Grands, à quelque degré d'élevation que la Providence les destine. S'ils n'ont point de maître sur la terre, ils en ont un dans le Ciel, qui leur défend tout ce qui est contraire à sa loi, qui leur commande tout ce qui convient aux intérêts de sa gloire. Si la Providence leur donne un maître ici-bas, il leur est défendu d'aspérer à l'indépendance, & d'élever leurs vœux ambitieux vers un rang, où l'ordre de Dieu ne les a point encore placés ; il leur est commandé de remplir toutes les obligations inseparables d'un état de dépendance, & d'étouffer tout ce qui pourroit leur inspirer un esprit de révolte. Or cette obéissance aux ordres de Dieu, est la vraie vertu des Grands. Pourquoi ? Parce que d'un côté outre la souveraineté & la plénitude du domaine de Dieu sur tous les hommes, le droit qu'il a de se faire obéir des Grands, est d'autant plus réel, & d'autant plus pressant, que c'est lui qui les a fait ce qu'ils sont, quand ils les a tirés de la masse commune, pour les mettre sur nos têtes : parce que d'un autre côté, les Grands sont obligés de donner tous leurs soins, & de consacrer toute leur grandeur à satisfaire entièrement à cet incontestable droit de l'Être suprême, en quoi consiste la justice ; cette justice universelle &

dominante, qui mène toutes les vertus comme à sa suite. *Le même.*

Il n'y a point de grâces plus utiles pour les Grands, que celles qui les font ressouvenir de leur mortalité. Au milieu de cette splendeur & de cette puissance qui les environne, accoutumez à voir tout dépendre d'eux, tout plier sous leurs ordres, séduits par la vanité & l'amour propre, ils ne se souviennent plus de ce limon fragile, dont ils ont été formés, & à force de se voir traités ici-bas comme des dieux, ils oublient que tout dieu qu'ils sont sur la terre, ils mourront comme le reste des hommes. Et comment s'en souviendront-ils ? tandis que chacun s'applique à écarter d'autour d'eux, comme des objets funestes, tout ce qui pourroit leur en rappeler le souvenir salutaire ; & que la délicatesse de la plupart des Grands sur ce point, autorise en quelque sorte la flatterie, en fait un devoir, & la rend presque nécessaire ? Quel coup pour eux, quand il plaît au Seigneur de lever ce charme qui les abuse, & de les rappeler par quelque danger subit, au souvenir de leur condition mortelle & caduque ! *Tiré d'une Oraison funebre de Monsieur le Dauphin.*

Les Grands doivent se souvenir qu'ils sont mortels, comme les autres hommes.

Ne croyez pas, je vous prie, (Messieurs) que je prétende condamner dans ce discours cet éclat juste & réglé qui est dû à la naissance, au rang, & à la dignité ; je sçai que les personnes élevées au-dessus des autres, peuvent soutenir leur élévation par un appareil extérieur, qui ne blesse point l'Évangile ; l'ordre le demande, & la loi de Dieu ne le défend pas. La soumission pourroit languir, si elle n'étoit réveillée par cette pompe qui la tient dans le devoir : l'indocilité oublierait aisément une autorité qui ne seroit point de bruit. Telle est la faiblesse humaine ; elle a besoin d'un dehors qui frappe, soit pour maintenir le commandement, soit pour adoucir l'obéissance. Vivez, Grands du monde, personnes élevées en dignité ; paraissez d'une manière convenable à votre état : ce n'est point ce que j'ai à vous reprocher. Sur quoi je suis obligé de vous blâmer, c'est sur ces excès, qui vont au-delà de votre condition, qui choquent la modestie, qui entretiennent vos passions, & qui font triompher l'esprit du monde. *Le P. la Pesse, 2. Tome de ses Sermons. Sermon sur le Luxe.*

Les Grands peuvent paroitre avec les marques de leur grandeur & de leur dignité, mais non pas avec un luxe excessif.

H HABITS.

LUXE ET IMMODESTIE DES HABITS,
Ornemens, Parures, Modes, &c.

AVERTISSEMENT.

L'Excès où le luxe a porté la passion des parures, & des ajustemens en ce siècle, oblige sans doute les Prédicateurs de s'opposer à ce désordre, mais aussi il leur fournit un riche sujet d'exercer leur zèle & leur éloquence tout à la fois ; je puis mesme dire qu'il n'y en a point qui donne plus beau champ, & une plus ample matière à un discours fleuri & utile en mesme temps, & sur lequel plusieurs saints Peres, comme Saint Cyprien, Saint Chrysostome, & Tertullien ont triomphé.

Pour cela, j'ai cru que je devois traiter du luxe des habits en particulier, sans le ren-